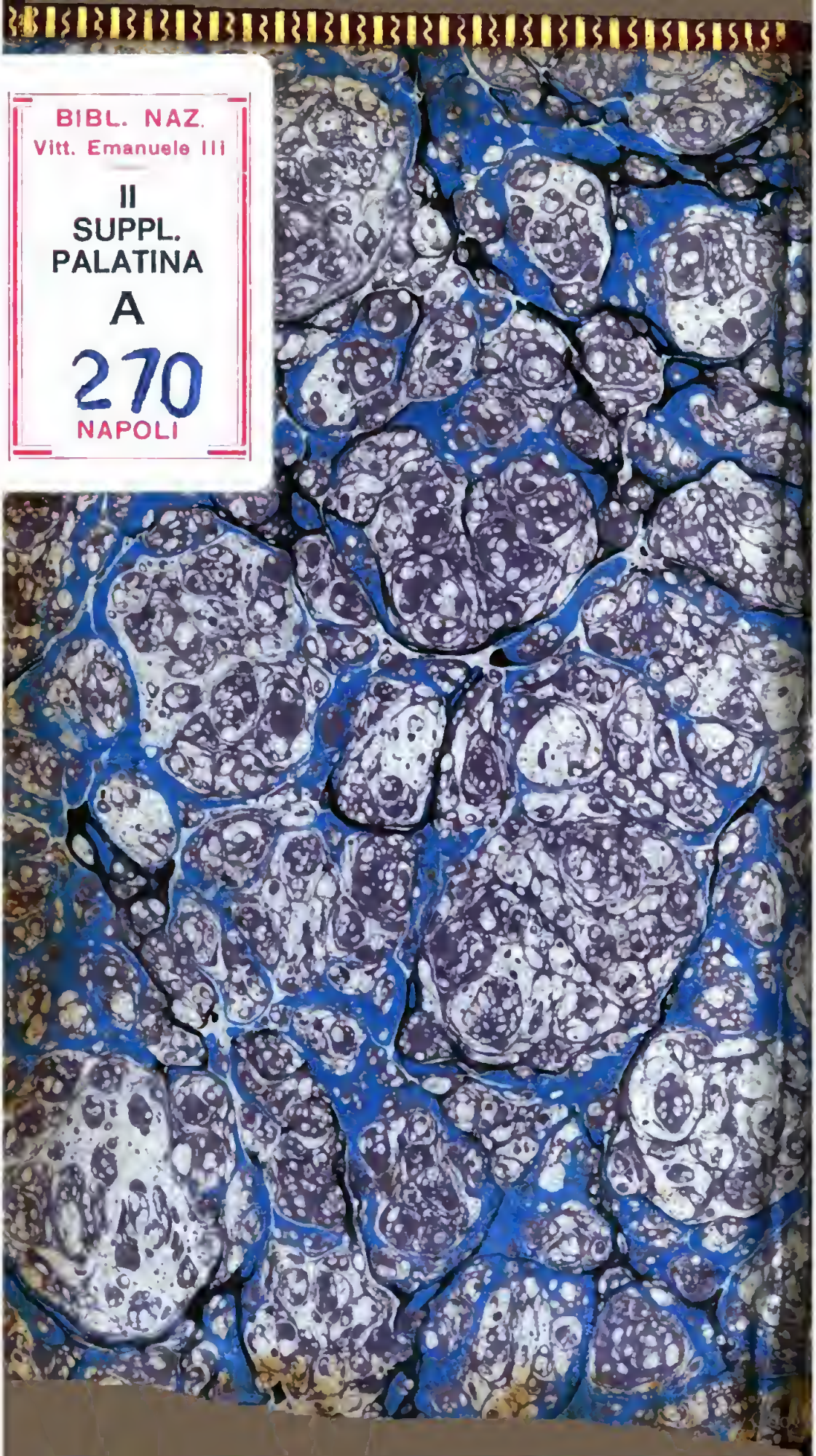
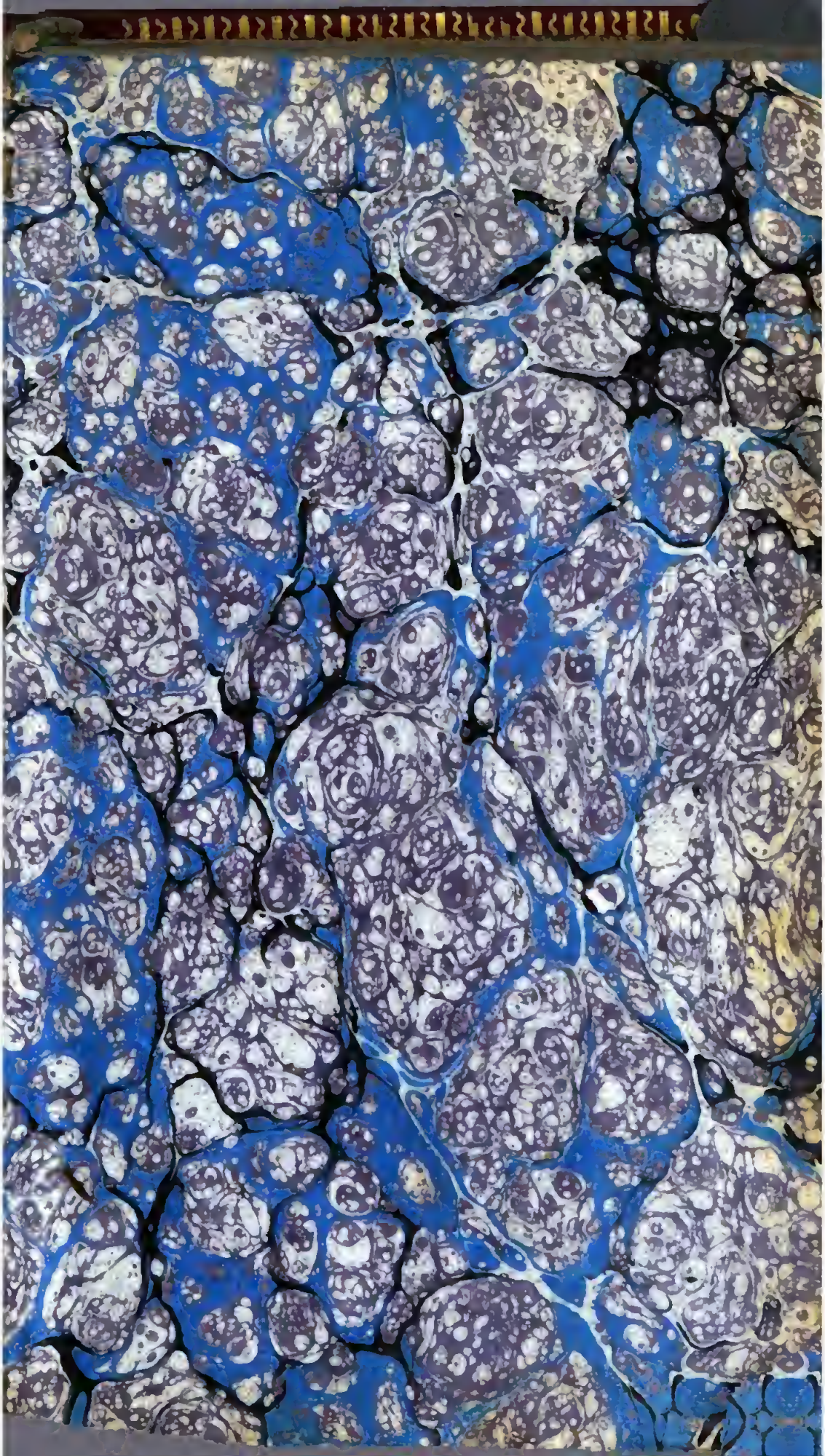
P. L.

BIBL. NAZ.
Vitt. Emanuele III
II
SUPPL.
PALATINA
A
270
NAPOLI





II Suppl. Palat. A 270

ABRÉGÉ
DES
VIES DES PÈRES
ET
DES MARTYRS.

627552

ABRÉGÉ
DES
VIES DES PÈRES, DES MARTYRS,
ET
DES AUTRES PRINCIPAUX SAINTS,

TIRÉES des actes originaux, et des monumens les plus authentiques; avec une Pratique et une Prière à la fin de chaque Vie; et des Instructions sur les Fêtes mobiles.

PAR M. GODESCARD,
chanoine de S. Honoré.

Extrait, par lui-même, de son grand Ouvrage, traduit librement de l'anglais d'Alban Butler : précédé d'une Notice sur la vie et les écrits de l'Auteur.

TOME II.

DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET.

A PARIS,
Chez B. WARÉE, Libraire, quai des Augustins, n° 20.

AN XI — 1802.

TABLE

Des Vies des Saints contenues dans ce second Volume.

AVRIL.

jours du mois.

1er S. Hugues, évêque de Grenoble.. *Page* 1
2 S. François de Paule, fondateur de l'Ordre des Minimes..... 6
3 Ste Agape, Ste Chionie, Ste Irène, &c. martyres..... 13
4 S. Platon, abbé en Bithynie..... 18
5 S. Vincent Ferrier, dominicain..... 23
6 Les 120 Martyrs de l'Adiabène, en Perse. 32
7 S. Aphraate, anachorète en Syrie.... 35
8 S. Azade et autres Sts martyrs de Perse. 39
9 Ste Marie d'Egypte..... 44
10 S. Badême, abbé en Perse, martyr.... 55
11 S. Léon-le-Grand, pape..... 59
12 S. Sabas le Goth, martyr..... 68
13 S. Herménigilde, martyr en Espagne.. 74
14 La B. Lidwine, vierge en Hollande.... 80
15 S. Pierre Gonzalez, patron des mariniers d'Espagne..... 83
16 Ste Zite, vierge..... 88
17 S. Siméon, év. de Séleucie, &c. mart.. 92
18 S. Apollonius, apologiste de la religion chrétienne, martyr..... 100
19 S. Léon IX, pape..... 103
20 S. Maxime, marchand en Asie, mart. 109
21 S. Anselme, archev. de Cantorbéry.. 112
22 S. Epipode et S. Alexandre, martyrs à Lyon..... 121

jours du mois.
23 S. Adalbert, év. de Prague, mart. *Page* 126
24 S. Fidèle de Sigmaringen, martyr... 131
25 S. Marc, évangéliste..... 136
26 S. Jacques, S. Marien, &c. martyrs en Numidie..... 141
27 S. Anthime, évêque, et autres martyrs, à Nicomédie..... 147
28 S. Didyme et Ste Théodore, martyrs.. 154
29 S. Robert, abbé de Molesme, et fondateur de l'Ordre de Citeaux..... 162
30 Ste Catherine de Sienne, vierge..... 168

MAI.

1er S. Philippe et S. Jacques, apôtres.... 176
2 S. Athanase, patriarche d'Alexandrie, docteur de l'église..... 182
3 L'Invention de la Sainte Croix..... 204
4 Ste Monique, veuve..... 209
5 S. Pie v, pape..... 217
Le même jour, S. Hilaire, év. d'Arles. 225
6 S. Jean devant la Porte Latine..... 230
7 S. Jean Damascène, doct. de l'Eglise. 234
8 S. Pierre, archevêque de Tarentaise, en Savoie..... 239
9 S. Grégoire de Nazianze, docteur de l'Eglise..... 243
10 S. Antonin, archev. de Florence.... 252
11 S. Isidore, laboureur, patron de Madrid. 256
12 S. Boniface, martyr..... 261
13 S. Jean le Silenciaire, évêque, puis solitaire..... 266
14 S. Pacôme, abbé de Tabenne, et instituteur des Cénobites..... 271
15 S. Pierre de Lampsaque, &c. martyrs. 277

jours du mois.
16 S. Jean Népomucène, martyr.. *Page* 281
17 S. Paschal Baylon, franciscain..... 288
18 S. Théodote et les Sept Vierges, ses compagnes, martyrs..... 293
19 S. Pierre Célestin, pape..... 300
20 S. Bernardin de Sienne, franciscain.. 307
21 S. Félix de Cantalice, capucin..... 312
22 S. Yves, official et rect. de Bretagne. 316
23 Ste Julie, vierge et martyre dans l'île de Corse..... 320
24 S. Vincent de Lérins..... 323
25 Ste Marie Magdeleine de Pazzi, vierge, carmélite..... 326
26 S. Philippe de Néri, fondateur de la Congrégation de l'Oratoire, en Italie. 332
27 S. Augustin, apôtre d'Angleterre... 338
28 S. Germain, évêque de Paris..... 343
29 S. Cyrille, enfant, martyr à Césarée. 347
30 S. Ferdinand III, roi de Léon et de Castille..... 350
31 S. Cécilius..... 356

JUIN.

1er S. Justin, apologiste de la religion chrétienne, martyr..... 365
2 S. Pothin, év. et ses compagnons, martyrs à Lyon..... 372
3 Ste Clotilde, reine de France..... 380
4 S. Quirin, év. de Siscia, martyr.... 385
5 S. Boniface, archev. de Mayence, apôtre d'Allemagne, et martyr..... 389
6 S. Norbert, archev. de Magdebourg, fondateur de l'Ordre de Prémontré. 396
7 S. Paul, év. de Constantinople, mart. 403
8 S. Médard, évêque de Noyon..... 407

jours du mois.
9 S. Optat, évêque de Milève... *Page* 412
10 Ste Marguerite, reine d'Ecosse..... 419
11 S. Barnabé, apôtre..... 423
12 S. Jean de Sahagun, hermite de l'Ordre de S. Augustin..... 431
13 S. Antoine de Pade ou de Padoue, francisc. 435
14 S. Basile-le-Grand, archev. de Césarée, en Cappadoce..... 441
15 S. Jean-François Regis, de la compagnie de Jésus..... 454
16 S. Cyr et Ste Julitte, martyrs..... 464
17 S. Nicandre et S. Marcien, mart.... 468
18 S. Boniface, religieux Camaldule, apôt. de Russie, martyr..... 473
19 S. Gervais et S. Protais, mart. de Milan. 478
20 Ste Julienne Falconiéri, vierge..... 482
21 S. Louis de Gonzague, de la compagnie de Jésus..... 485
22 S. Paulin, évêque de Nole..... 492
23 Ste Marie d'Oignies, dans les Pays-Bas. 500
24 La Nativité de S. Jean-Baptiste..... 503
25 S. Prosper d'Aquitaine, docteur de l'Eglise..... 509
26 S. Alban, premier martyr de la Grande-Bretagne..... 513
27 Ste Potamiène et S. Basilide, martyrs à Alexandrie..... 518
28 S. Irénée, év. de Lyon, martyr.... 521
29 S. Pierre, prince des Apôtres..... 526
30 S. Paul, apôtre..... 541

FIN DE LA TABLE DU SECOND VOLUME.

ABRÉGÉ

DES

VIES DES PÈRES,

DES MARTYRS,

ET

DES AUTRES PRINCIPAUX SAINTS.

Premier jour d'Avril.

SAINT HUGUES, *Evêque de Grenoble.*

HUGUES naquit en 1053, à Château-Neuf en Dauphiné, au diocèse de Valence. Son père, nommé Odilon, étoit un brave officier, qui allioit parfaitement les devoirs du christianisme à ceux de sa profession. Il quitta depuis le monde pour aller finir ses jours dans la Grande-Chartreuse, sous la conduite de saint Bruno et de ses successeurs. Il y mourut à l'âge de cent ans, après y avoir passé les dix-huit dernières années de sa vie. Hugues, qui avoit beaucoup con-

tribué à sa retraite, lui administra les derniers sacremens. Il exhorta aussi à la mort sa mère, qui étoit restée dans le monde, où elle avoit donné l'exemple de toutes les vertus chrétiennes.

Né de parens aussi vertueux, Hugues parut bientôt un enfant de bénédiction. Après avoir fait ses études avec succès, il embrassa l'état ecclésiastique, et fut nommé à un canonicat de la cathédrale de Valence. Ses talens et sa sainteté le rendirent l'ornement de son chapitre. Hugues, évêque de Die, en Dauphiné, depuis archevêque de Lyon, cardinal et légat du saint Siége, l'employa avec succès, durant sa légation, à la réforme de plusieurs abus qui s'étoient glissés parmi quelques ecclésiastiques.

En 1080, le légat tint un concile à Avignon, il y fut question de donner un pasteur à l'église de Grenoble, qui, par les mauvais exemples du dernier évêque, se trouvoit réduite à l'état le plus déplorable. On jeta les yeux sur notre Saint, qui n'acquiesça à son élection, que quand le légat et les pères du concile lui eurent ordonné de se soumettre.

Le nouvel évêque ayant suivi le légat à Rome, il fut sacré par le pape Grégoire VII. La comtesse Mathilde voulut

fournir à tous les frais de la cérémonie; elle fit aussi présent à Hugues de ses ornemens épiscopaux, et d'une collection de bons livres, en se recommandant à ses prières. La présence du Saint n'étant plus nécessaire à Rome, il partit pour Grenoble. Il ne put retenir ses larmes, à la vue des désordres occasionnés par la mauvaise conduite de son prédécesseur; il résolut d'employer tous les moyens possibles pour y remédier. Il intéressa le ciel en sa faveur par de longues veilles, des jeûnes rigoureux et des prières ferventes. Il changea en peu de temps la face de son diocèse. Après avoir passé deux ans dans l'épiscopat, il voulut s'en démettre par humilité, et il alla prendre l'habit de S. Benoît dans l'abbaye de la Chaise-Dieu, au diocèse de Clermont en Auvergne : mais le pape informé de sa retraite, lui ordonna de retourner à son église. Il reprit ses fonctions avec une nouvelle ardeur, et les exerça avec plus de fruit que jamais.

S. Bruno et ses six compagnons s'adressèrent à l'évêque de Grenoble, pour le consulter sur le dessein qu'ils avoient formé de quitter le monde. Il leur conseilla de se retirer dans un désert de son diocèse, où il les conduisit en 1084; ce désert appelé *Chartreuse*, donna depuis

son nom à l'ordre qui y avoit pris naissance. Hugues visitoit souvent les pieux solitaires, et s'assujettissoit, comme eux, à tous les exercices de la pénitence ; les charmes de la contemplation le retenoient quelquefois si long-temps dans la solitude, que S. Bruno étoit obligé de l'avertir d'aller reprendre le soin de son troupeau.

Le saint évêque vouloit vendre ses chevaux, afin d'être en état de faire plus d'aumônes. S. Bruno l'en empêcha, en lui représentant, que le dépérissement visible de sa santé ne lui permettroit pas de faire à pied la visite de son diocèse. Il avoit des maux de tête et d'estomac presque continuels, qui le faisoient beaucoup souffrir. Dieu permit encore qu'il fût rudement éprouvé par des tentations intérieures. Il ne pouvoit s'empêcher de pleurer, toutes les fois qu'il pensoit aux misères de l'homme, et à cet amour infini dont Dieu nous a donné tant de marques. Comme un autre Ambroise, il pleuroit dans le confessionnal avec ses pénitens, et par-là les faisoit entrer dans les sentimens de la plus vive componction. Il prêchoit avec une onction qui attendrissoit les ames les plus insensibles ; et dès qu'il étoit descendu de

chaire, il se livroit à l'administration du sacrement de pénitence.

Il fit de nouvelles tentatives pour aller mourir dans la solitude ; mais le pape s'y opposa, et l'obligea de garder son siége. Dieu, avant de l'appeler à lui, acheva de le purifier par les douleurs d'une longue maladie. Quelque temps avant sa mort, il perdit la mémoire ; il oublia tout, excepté ses prières, qu'il récitoit presque continuellement. Il s'observoit jusqu'à ne pas parler de ses maux. Il remercioit ceux qui lui rendoient quelques services, et demandoit pardon à ceux auxquels il croyoit avoir causé la moindre peine. Sa bienheureuse mort arriva le 1er avril 1132. Il étoit âgé de près de quatre-vingts ans.

PRATIQUE. Tous les Saints ont eu, comme S. Hugues, un grand amour pour le silence et la retraite, parce qu'ils savoient qu'on apprend, sur-tout dans la solitude, à connoître Dieu, et à se connoître soi-même. Cette connoissance dont la grace est la source, en nous détachant de la terre, porte tous nos désirs vers les biens éternels. L'ame par son secours devient en Jésus-Christ, selon l'expression de l'apôtre, une créature nouvelle ; et voilà le vrai chrétien dont la sainteté sera consommée dans le ciel.

PRIÈRE. Les devoirs du plus grand nombre des états ne permettent pas, Seigneur, que la plu-

part des chrétiens passent leur vie dans une solitude constante. Mais vous nous avez appris vous-même à ménager tous les jours des temps de réflexions et de prières, pour méditer votre loi sainte, et vous demander vos graces. Donnez-nous aussi, ô mon Dieu, et les lumières qui conduisent à vous, et la foi vive dont la prière est efficace pour arriver au bonheur de l'éternité. Ainsi soit-il.

Deuxième jour d'Avril.

SAINT FRANÇOIS DE PAULE, *Fondateur de l'Ordre des Minimes.*

François naquit vers l'an 1416, à Paule, petite ville de la Calabre. Ses parens trouvoient dans leur industrie le moyen de subsister d'une manière honnête. Ils demandèrent à Dieu, par l'intercession de S. François d'Assise, la grace d'avoir un fils, et promirent, si leurs vœux étoient exaucés, de le consacrer à son service ; ce qu'ils désiroient si ardemment leur fut accordé. Ce fils, qu'ils regardèrent toujours comme le fruit de leurs prières, reçut au baptême le nom de François. Ses parens lui inspirèrent de bonne heure de grands sentimens de piété, et ils eurent la consolation de le voir répondre parfaitement à leurs vues. Il fit paroître dès son enfance beaucoup

d'amour pour la prière, la retraite et la mortification.

Lorsqu'il eut atteint sa treizième année, son père le mit chez les Franciscains de la petite ville de Saint-Marc. Il apprit chez ces religieux les premiers principes des sciences, et jeta les fondemens de cette vie austère qu'il mena depuis. Il s'interdit dès-lors l'usage du linge et de la viande. Un an se passa de la sorte. Il pria ensuite ses parens de l'accompagner dans quelques pélerinages qu'il avoit envie de faire. De retour à Paule, il leur demanda la permission de se retirer dans une solitude peu éloignée de sa patrie; mais ne s'y trouvant pas suffisamment séparé du commerce du monde, il s'avança vers la mer, et se creusa une caverne dans le coin d'un rocher. Il avoit alors à peine quinze ans; il couchoit sur le roc, et ne vivoit que des herbes qu'il alloit cueillir dans le bois voisin, ou que des ames charitables lui apportoient quelquefois.

Deux personnes pieuses se joignirent au saint Hermite qui n'avoit pas encore vingt ans révolus, et embrassèrent le même genre de vie que lui. Les habitans des lieux voisins leur bâtirent à chacun une cellule, avec une chapelle, où un prêtre venoit leur dire la messe. Le

nombre des disciples de François ayant considérablement augmenté, il entreprit en 1454, de bâtir, avec la permission de l'archevêque de Cosenza, une église et un monastère. Lorsqu'on fut instruit de son projet, on vint lui aider de toutes parts à l'exécuter. Les bâtimens du monastère ayant été achevés, le Saint y logea ses disciples. Il s'appliqua d'abord à établir la régularité parmi eux, et à les assujettir à des pratiques uniformes. Pour lui, il ne diminua rien de ses premières austérités. Ce ne fut que dans sa vieillesse qu'il consentit à coucher sur une natte. Il ne faisoit qu'un repas par jour, sur le soir; encore ne vivoit-il ordinairement que de pain et d'eau. Quelquefois il passoit deux jours sans manger, sur-tout à l'approche des grandes fêtes.

François voulut que la charité, la pénitence et l'humilité fussent la base de sa règle; il obligea ses disciples à observer un carême perpétuel, et à ne se permettre jamais l'usage de la viande, des œufs, du lait, du fromage, du beurre, ni généralement de toutes les choses que les anciens canons interdisoient en carême. L'observation de cette rigoureuse abstinence lui parut si essentielle à son ordre, qu'il en fit la matière d'un qua-

trième vœu. Son but en cela étoit de réparer, au moins par une sorte de compensation, les abus auxquels se livroient la plupart des chrétiens durant le carême. Il prit la *Charité* pour la devise de son ordre. Cette vertu devoit en être l'ame et le caractère distinctif, et en unir les membres les uns avec les autres. Elle devoit encore les unir avec les autres fidèles par les liens d'un amour tendre pour leur salut. Entre toutes les vertus qui brilloient dans notre Saint, on admiroit sur-tout son humilité. Quoiqu'il fût honoré des papes et des rois mêmes, il ne se regardoit que comme un misérable pécheur : il voulut que ses disciples portassent le nom de *Minimes*, comme pour marquer qu'ils étoient les derniers dans la maison du Seigneur.

Le nouvel ordre fut approuvé en 1471, par l'archevêque de Cosenza. Le pape Sixte IV le confirma par une bulle datée du 23 mai 1474, et en créa François supérieur général. Le Saint ne comptoit encore parmi ses disciples qu'un petit nombre de clercs, et un seul prêtre. Peu de temps après, il fonda encore divers monastères.

Quelques avis donnés par le Saint à Ferdinand, roi de Naples, et à deux de ses fils, lui attirèrent une persécution

de la part de ces princes : il y eut même un ordre donné pour l'arrêter ; mais Dieu ne permit pas que les choses allassent plus loin. D'après les représentations faites à Ferdinand, on laissa tranquille le serviteur de Dieu.

L'éminente sainteté de François fut encore relevée aux yeux des hommes par le don des miracles et par celui de prophétie. Louis XI, roi de France, informé des merveilles qu'on lui avoit racontées, eut grande envie de voir l'hermite de Calabre. Ce prince, attaqué d'une maladie de langueur, craignoit excessivement la mort. Une noire mélancolie empoisonnoit tous ses momens. Il étoit renfermé dans le château du Plessis-les-Tours, où l'on varioit les divertissemens pour le distraire. Cela n'ayant pas réussi, il se tourna du côté de la religion, et fit ordonner des prières, des processions et des pélerinages pour le rétablissement de sa santé. Mais voyant que sa maladie ne faisoit qu'augmenter, il fit prier le serviteur de passer en France, pour lui rendre la santé. Celui-ci répondit que ce seroit tenter Dieu que de lui demander un miracle, sollicité par des vues basses et purement humaines. Enfin Louis engagea le pape à ordonner au Saint de déférer à ses instances.

François obéit. A son arrivée, il fut reçu avec la plus grande distinction. Le roi alla au-devant de lui avec sa cour, et se jeta à ses pieds pour le conjurer d'obtenir que Dieu lui prolongeât la vie. Le Saint lui répondit ce qu'une personne sage devoit répondre à une pareille demande. Il lui fit entendre que la vie des rois a ses bornes comme celle des autres hommes ; que les décrets de Dieu étoient immuables, et qu'il n'y avoit d'autre parti à prendre que de se soumettre avec résignation à la volonté du ciel, et de se préparer à mourir saintement. Louis le logea dans son palais, et lui donna un interprête. Il eut plusieurs conférences avec lui, tant en particulier qu'en présence des seigneurs de sa cour. François s'exprimoit avec tant de sagesse, que tout le monde étoit persuadé que le Saint-Esprit parloit par sa bouche. Enfin ses exhortations, jointes à de ferventes prières, obtinrent au roi la grace de rentrer en lui-même : il prit des sentimens plus chrétiens, et mourut dans les bras du serviteur de Dieu, le 13 août 1483, après lui avoir recommandé ses trois enfans.

Charles VIII, fils et successeur de Louis XI, consultoit le Saint dans toutes les choses qui regardoient sa conscience, et même dans les affaires d'Etat. Il voulut qu'il

tînt sur les fonts, et qu'il nommât le dauphin son fils. Il lui fit bâtir un beau couvent dans le parc du Plessis, et un autre à Amboise : un troisième fut depuis fondé à Nigeon près de Paris.

La règle du Saint n'avoit pas reçu d'abord toute sa perfection ; diverses circonstances avoient rendu quelques changemens indispensables. Lorsqu'elle fut en état d'être présentée au souverain pontife, Alexandre VI l'approuva; et cette approbation fut depuis confirmée par Jules II.

Le Saint, intérieurement averti de la proximité de sa mort, s'y prépara par un redoublement extraordinaire de ferveur. Il fut pris de la fièvre, le dimanche des rameaux. Le jeudi saint, il assembla ses religieux, pour leur recommander l'amour de Dieu, la charité entre eux, et la fidélité à tous les points de leur règle. S'étant ensuite confessé, il reçut la sainte eucharistie en la posture qu'on la reçoit ce jour là dans son ordre, c'est-à-dire, nu-pieds et la corde au cou. Il mourut le lendemain 2 avril 1508, à l'âge de quatre-vingt-onze ans. On enterra son corps dans l'église du couvent du Plessis, et il y est resté entier jusqu'en 1562, que les huguenots le brûlèrent. Les catholiques retirèrent du feu quel-

ques ossemens que l'on garde dans quelques maisons de l'ordre.

PRATIQUE. Il y a des circonstances où les personnes pieuses, et celles mêmes qui dans des états saints doivent être les plus détachées des choses de la terre, sont quelquefois obligées, comme saint François de Paule, de paroître au grand jour, parce que la charité ou des devoirs personnels les y obligent. Qu'elles aillent avec confiance en ne se proposant que des motifs saints dans l'exercice de la présence de Dieu, dont la gloire et l'adorable volonté sera l'unique but de leurs démarches.

PRIÈRE. Soyez toujours présent, Seigneur, à nos esprits et à nos cœurs, afin que tout en nous vous glorifie, soit dans le secret de notre intérieur, soit que nous agissions sous les yeux des autres, et que notre vie reste toujours cachée en vous avec Jésus-Christ. Ainsi soit-il.

Troisième jour d'Avril.

SAINTE AGAPE, SAINTE CHIONIE, SAINTE IRÈNE, *et leurs Compagnes, Martyres.*

AGAPE, Chionie et Irène étoient sœurs et vivoient à Thessalonique. Elles trouvèrent le moyen de dérober aux persécuteurs plusieurs volumes des livres saints. On les découvrit en 304, et on les arrêta

pour les conduire devant le gouverneur Dulcétius. Le greffier lut ce qui suit : « J'envoie à votre grandeur six femmes » chrétiennes et un homme, qui ont re- » fusé de manger des viandes immolées » aux dieux. Les femmes se nomment » Agape, Chionie, Irène, Casie, Phi- » lippe, Eutychie, et l'homme qui est » avec elles, Agathon ». Le gouverneur les ayant tous interrogés séparément, tous confessèrent généreusement leur foi. Agape et Chionie ayant été interrogées de nouveau, elles persistèrent dans leur première confession. Alors le gouverneur les condamna à être brûlées vives. Agathon, Casie, Philippe et Irène restèrent en prison, jusqu'à ce qu'il en eût été ordonné autrement.

Après l'exécution d'Agape et de Chionie, le gouverneur fit comparoître Irène, et lui parla ainsi : « C'est à présent » que votre folie paroît dans tout son » jour ; on vous a trouvée saisie d'un » grand nombre de livres, de cahiers, » de feuilles et d'écrits, concernant la » doctrine des chrétiens, les plus mé- » chans hommes qui soient sur la terre ; » et lorsqu'on vous les a représentés, » vous avez été forcée de les reconnoître, » quoique vous eussiez nié de les avoir » en dépôt. Il est bien étonnant que ni

» le supplice de vos sœurs, ni la crainte
» d'une fin semblable, ne vous aient pas
» ouvert les yeux : vous êtes donc abso-
» lument résolue de mourir. Je veux
» pourtant bien encore user d'indulgence
» à votre égard : adorez les dieux, et
» j'oublierai votre crime. Ferez-vous
» enfin ce que les empereurs et les Cé-
» sars ont ordonné ? Sacrifierez-vous ?
» Mangerez-vous des viandes immolées ?
» IRÈNE. Sachez que je ne ferai rien de
» tout cela : voudriez-vous que je méri-
» tasse de brûler dans un feu éternel,
» qui sera le partage de ceux qui auront
» renoncé Jésus-Christ le Fils de Dieu ?
» LE GOUV. Qui vous a persuadé de ca-
» cher si long-temps ces méchans livres ?
» IRÈNE. C'est le Dieu tout-puissant,
» lequel nous a commandé de l'aimer,
» aux dépens même de notre vie. Voilà
» pourquoi nous nous laissons brûler
» vives, plutôt que de livrer les saintes
» écritures, et de trahir les intérêts de
» Dieu. LE GOUV. Quelqu'autre savoit sans
» doute que vous aviez caché ces écri-
» tures ? IRÈNE. Personne n'en avoit con-
» noissance ; il n'y avoit que Dieu qui le
» sût, parce que rien ne peut lui être
» caché ; nos propres domestiques n'é-
» toient pas même dans le secret, de peur
» qu'ils ne nous décélassent. LE GOUV. Où

» vous cachâtes-vous l'année dernière, » quand on publia l'édit des très-pieux » empereurs? IRÈNE. Où il plut à Dieu; » sur les montagnes. LE GOUV. Qui vous » nourrissoit alors? IRÈNE. Dieu, qui pour- » voit à la subsistance de toutes ses créa- » tures. LE GOUV. Votre père savoit-il tout » cela? IRÈNE. Non, il n'en savoit rien. » LE GOUV. Vos voisins sûrement ne l'igno- » roient pas? IRÈNE. Vous pouvez les in- » terroger, et faire les recherches que » vous jugerez nécessaires. LE GOUV. Lors- » que vous fûtes revenues des montagnes, » lisiez-vous ces sortes de livres en pré- » sence de quelqu'un? IRÈNE. Comme » nous les tenions soigneusement cachés, » sans oser les transporter ailleurs, nous » ressentions une vive douleur de ne pou- » voir les lire nuit et jour, comme nous » avions coutume de faire avant la pu- » blication de l'édit. LE GOUV. Vos sœurs » ont été punies comme elles le méri- » toient. Pour vous, quoique vous soyez » digne de mort pour avoir caché dans » votre maison ces livres impies, je pré- » tends vous punir d'une autre manière; » vous serez exposée toute nue dans un » lieu de débauche, et vous y vivrez » chaque jour du pain qu'on vous por- » tera du palais. Vous y serez gardée par » des soldats auxquels je défends, sous

» peine de mort, de vous empêcher d'en » sortir un seul moment ».

Cette infâme sentence fut rigoureusement exécutée; mais Dieu se déclara le protecteur de sa servante. Personne n'osa s'approcher d'elle, ni dire en sa présence aucune parole déshonnête. Le gouverneur l'ayant fait ramener devant son tribunal, lui dit: « Persistez-vous dans » votre opiniâtreté et votre désobéissan- » ce? IRÈNE. Ce que vous appelez opiniâ- » tretéetdésobéissance, je l'appelle, moi, » piété envers Dieu, et je vous déclare » que j'y persiste. LE GOUV. Puisque cela » est, vous allez être condamnée à la » peine que vous méritez ». En conséquence elle fut brûlée vive, comme l'avoient été ses deux sœurs. Le martyre de nos Saintes arriva en 304.

PRATIQUE. Le zèle de la foi de Jésus-Christ inspiroit aux Martyrs, un respect inviolable pour les oracles divins contenus dans les saints livres: ils ont versé leur sang plutôt que de les exposer aux blasphêmes et à la profanation des païens. Que de prétextes faux et indignes, n'eussent pas trouvés les chrétiens de nos jours pour s'autoriser à préférer leur vie? C'est qu'aujourd'hui, la conscience du plus grand nombre n'est ni éclairée, ni droite, parce qu'elle n'écoute que le langage des passions, ou celui de l'impiété du siècle.

PRIÈRE. Vous êtes juste, Seigneur, et vos jugemens sont l'équité même; éclairez-nous pour que nous nous conformions à votre loi dans nos pensées, dans nos désirs, dans nos actions, et que toute notre conduite soit aussi sainte qu'édifiante. Ainsi soit-il.

Quatrième jour d'Avril.

SAINT PLATON, *Abbé en Bithynie, puis à Constantinople.*

SAINT Platon, né vers l'an 734, étoit encore fort jeune lorsqu'il perdit son père et sa mère. Le soin de son éducation fut confié à un de ses oncles, qui occupoit la place de grand-trésorier. Il fit les plus grands progrès dans l'étude des sciences et de la religion. Il l'emporta bientôt sur les jeunes gens de son âge, et surpassa même les grandes espérances qu'on avoit conçues de lui. Tant de belles qualités, jointes à une naissance illustre, et à des biens considérables, firent rechercher son alliance par les personnes les plus qualifiées; mais son cœur uniquement occupé des choses célestes, ne lui inspira que du mépris pour des avantages et des honneurs périssables. Il avoit trois frères, qui entrèrent dans ses sentimens, et qui, comme lui, se consacrè-

rent entièrement au service de Dieu, et se déterminèrent à vivre dans une continence parfaite. Il vendit son bien, dont une partie fut distribuée aux pauvres : il employa l'autre à l'établissement de ses sœurs, qui vécurent avec piété dans l'état du mariage.

Comme rien ne l'arrêtoit plus dans le monde, il se retira dans le monastère des Symboles, bâti sur le Mont-Olympe, dans la Bithynie. Ayant été admis au nombre des frères, Théoctiste, son abbé, le fit passer par les épreuves les plus délicates, afin qu'il apprît à mourir entièrement à lui-même, et sur-tout à se confirmer dans la pratique de la patience et de l'humilité. Théoctiste étant mort en 770, Platon fut élu, malgré lui, pour lui succéder. La place de supérieur le rendit encore plus humble et plus pénitent.

Ayant été obligé de faire un voyage à Constantinople en 775, il y fut reçu avec les plus vives démonstrations d'estime et de respect. Le temps qu'il y passa fut employé en bonnes œuvres. Par ses discours et ses exemples, il ranima l'esprit de piété et de ferveur dans toutes les conditions. Paul, patriarche de Constantinople, voulut le faire évêque de Nicomédie, mais il ne put jamais obtenir son

consentement. Le Saint refusa même de recevoir les ordres sacrés. Ses affaires étant terminées, il reprit la route de son monastère. En 782, il fut forcé de sortir de sa solitude, pour venir gouverner le monastère de Saccudion, situé auprès de Constantinople. Il y établit la règle de S. Basile, et y excrça douze ans les fonctions de supérieur. Il se démit ensuite de sa place en faveur de S. Théodore, son neveu.

Ce fut vers ce temps-là que l'empereur Constantin répudia Marie, sa femme légitime, pour épouser Théodote, parente de Platon. Le patriarche Taraise voulut s'opposer à ce mariage scandaleux, en employant les exhortations et les menaces. Platon et Théodore son neveu, désapprouvèrent encore plus hautement la conduite du prince. Joseph, économe de l'église, et plusieurs autres personnes, tant du clergé que de l'état monastique, essayèrent de faire mollir notre Saint, et de lui faire approuver le divorce de l'empereur. Mais leurs sollicitations furent inutiles; Platon ne relâcha rien de sa fermeté. Constantin, auquel il avoit osé parler de l'énormité de son crime, le punit de sa généreuse liberté, en ordonnant qu'on le renfermât dans une étroite prison, où il éprouva

divers mauvais traitemens jusqu'à la mort de l'empereur, arrivée en 797.

Les courses des Sarrasins qui venoient jusqu'aux portes de la capitale, obligèrent les moines de Saccudion à quitter leur solitude. Ils prirent tous la fuite, et se retirèrent dans le monastère de Stude, qui étoit au milieu de Constantinople, mais qui avoit été presqu'entièrement détruit par la persécution de l'empereur Constantin Copronyme. Platon s'y renferma dans une petite cellule, et y vécut en simple religieux.

S. Platon étoit fort zélé pour la discipline ecclésiastique. Nicéphore, homme de grande vertu, mais laïque, avoit été élu en 806, patriarche de Constantinople. Le Saint désapprouva hautement son élection, parce que les canons déclaroient irrégulière l'ordination des Néophytes : sa fermeté lui attira l'année suivante une nouvelle persécution.

L'empereur venoit de faire rétablir dans tous ses droits Joseph, économe de l'église patriarchale, déposé par saint Taraise, pour avoir célébré le mariage scandaleux de Constantin avec Théodote. S. Platon condamna ce rétablissement comme contraire à la vigueur de la discipline ecclésiastique. L'empereur irrité le mit entre les mains d'une troupe de

mauvais moines et de soldats insolens, qui le firent beaucoup souffrir pendant une année entière. Il lui ordonna ensuite de comparoître devant un concile composé d'évêques vendus à la cour, qui le traitèrent d'une manière indigne, et le condamnèrent enfin sur d'horribles calomnies. En vertu de la sentence inique rendue par le concile, l'empereur exila le Saint, et le fit ignominieusement traîner de lieu en lieu dans les îles du Bosphore, durant l'espace de quatre ans. Platon, malgré le mauvais état de sa santé, souffrit les fatigues de son exil avec une patience admirable. L'empereur en fut touché de compassion, et l'auroit même rappelé s'il n'en eût été empêché par la mort.

L'empereur Michel I, son successeur, donna des ordres pour le rappel du Saint, qui fut reçu à Constantinople avec de grandes démonstrations de joie. Il se renferma dans sa cellule, pour n'en plus sortir. Dans sa dernière maladie, il fut visité par plusieurs personnes de distinction, entr'autres par le patriarche saint Nicéphore, qui se recommanda à ses prières. Il s'étoit réconcilié avec ce dernier sur les éclaircissemens qu'il lui avoit donnés, par rapport au rétablissement de l'économe Joseph. Il mourut le 19 mars

813, âgé de près de soixante-dix-neuf ans.

PRATIQUE. Nous lisons dans la vie d'un grand nombre de Saints, qu'ils ont été persécutés à cause de leur attachement à la religion. Ils souffroient ces persécutions avec patience et même avec joie, à cause de l'heureuse conformité qu'elles leur donnoient avec Jésus crucifié, en accomplissant en eux par sa grace, ce qui manquoit dans le sens de S. Paul, à la passion de ce divin Sauveur, pour participer à ses mérites infinis. Si la même foi nous dirige, elle aura les mêmes effets en nous.

PRIÈRE. Vous l'avez ordonné, Seigneur, que pour être couronnés par vous, il faut que nous ayons, avec votre secours, vaincu la chair et le monde. Dans ce désir et cette espérance, nous vous offrons nos peines et nos combats, en nous unissant à vous pour jamais. Ainsi soit-il.

Cinquième jour d'Avril.

S. VINCENT FERRIER, *Dominicain.*

SAINT Vincent Ferrier, né de parens pieux et charitables, vint au monde à Valence en Espagne, le 23 janvier 1357. Il eut un frère, nommé Boniface, qui mourut général des Chartreux, après avoir été une des grandes lumières de l'église. Vincent montra dès son enfance les

plus rares dispositions : il fit de rapides progrès dans l'étude de la philosophie et de la théologie. Ayant obtenu de sa famille la permission de choisir le genre de vie pour lequel il se sentiroit le plus d'attrait, il se détermina pour l'état religieux, et il prit l'habit chez les Dominicains de Valence en 1374. Pour se rendre capable d'atteindre la fin de son institut, il joignit à la prière et aux austérités de la pénitence, l'étude et la méditation des livres divins, ainsi que la lecture des écrits des Pères.

Quelque temps après sa profession, ses supérieurs le chargèrent d'enseigner la philosophie, emploi dont il s'acquitta avec beaucoup de succès. Son cours fini, il publia son *Traité des Suppositions dialectiques*, n'ayant pas encore atteint l'âge de vingt-quatre ans. On l'envoya ensuite à Barcelone, où il continua les mêmes exercices. Ayant été nommé pour annoncer la parole de Dieu, ses sermons produisirent des fruits merveilleux, surtout durant une grande famine qui affligea la ville de Barcelone. De cette ville, il passa à la célèbre université de Lérida, et y continua les fonctions du saint ministère, toujours avec le même succès. Le peuple de Valence l'ayant redemandé, il fut obligé de retourner dans sa patrie :

il y expliqua l'Ecriture-Sainte, et y prêcha avec une réputation extraordinaire. Comme il agissoit en tout par les motifs les plus purs, le ciel bénissoit l'exercice de toutes ses fonctions, et il n'y avoit personne qui ne l'honorât comme un grand serviteur de Dieu.

Dieu, pour éprouver sa vertu, permit qu'il fût assailli par de violentes tentations contre la pureté. Le démon lui remplit l'imagination de mille pensées horribles. Il appela à son secours une méchante femme qui avoit conçu pour le Saint une passion criminelle. Cette malheureuse n'ayant pas réussi, joua le rôle de la femme de Putiphar, et eut recours à la calomnie. Elle avoua depuis son crime, et en fit une réparation publique. Vincent lui pardonna, et la guérit même des peines intérieures dans lesquelles Dieu avoit permis qu'elle tombât, en punition de son péché. Les armes dont Vincent se servit contre le démon, furent la prière, la mortification, une exacte vigilance sur tous ses sens, et une grande attention à réprimer les premiers mouvemens de la concupiscence. Il passa six ans à Valence dans l'exercice continuel des fonctions apostoliques.

Clément VII étant mort à Avignon durant le grand schisme, le cardinal Pierre

de Lune fut élu pape par les Espagnols et les François, et il prit le nom de Benoît XIII. Il manda Vincent, et le fit maître du sacré palais. Le Saint tâcha de l'engager à mettre fin au schisme qui affligeoit l'église. Il en obtint de belles promesses, mais qui ne furent point exécutées. Il reprit ses fonctions ordinaires, et vint à bout de réformer la ville d'Avignon par ses discours et ses exemples. Il refusa toutes les dignités ecclésiastiques qui lui furent offertes par Benoît. La seule chose qu'il demanda, fut d'être nommé missionnaire apostolique. Benoît la lui ayant accordée, y ajouta les titres de légat et de vicaire du saint siége.

Vincent partit d'Avignon vers la fin de l'année 1398, pour retourner dans sa patrie. Si l'on en excepte la Galice, il exerça son zèle dans toutes les provinces d'Espagne. Les pécheurs les plus endurcis ne pouvoient tenir contre ses discours. Parmi ceux qui se convertirent, on compta un nombre prodigieux de juifs, de mahométans, d'hérétiques et de schismatiques. Il parcourut ensuite la France, l'Italie, une partie de l'Allemagne, l'Angleterre, l'Écosse et l'Irlande. Les fruits qui accompagnèrent ses diverses missions, le firent regarder comme un homme extraordinairement suscité

de Dieu. Henri IV, roi d'Angleterre, lui écrivit en termes fort respectueux, et lui députa un gentilhomme de sa cour, pour le prier de passer dans son royaume. Il l'envoya prendre sur les côtes de France, dans un de ses vaisseaux, et le reçut avec tous les honneurs imaginables. Le Saint après avoir donné quelques avis au roi, fit des missions dans les principales villes d'Angleterre, d'Ecosse et d'Irlande. Il revint ensuite en France, où il exerça son zèle dans la Picardie et dans la Gascogne.

L'ignorance et la corruption des mœurs, suites ordinaires de la guerre et du schisme, rendoient alors nécessaires les missions de Vincent. Il falloit un apôtre dont la voix terrible pût porter le trouble dans les consciences, afin d'arracher les pécheurs à leurs désordres. Aussi le Saint ne traitoit-il communément que les sujets les plus effrayans du christianisme, tels que le péché, les jugemens de Dieu, l'enfer, l'éternité. Il avoit d'ailleurs le talent de prononcer ses discours de la manière la plus pathétique. Il ne se contentoit pas d'être véhément, il parloit encore d'une manière proportionnée à l'intelligence de ses auditeurs, et il appuyoit tout ce qu'il disoit sur des raisonnemens solides

et palpables, ainsi que sur l'autorité de l'Ecriture et des Pères, dont la doctrine lui étoit parfaitement connue. La sainteté de sa vie, jointe au don des miracles et à celui de prophétie, donnoit encore un nouveau degré de force à ses paroles. Il passoit une grande partie du jour au confessionnal, où il achevoit ce qu'il avoit commencé en chaire. Il étoit aidé dans les fonctions du ministère par cinq religieux de son ordre, et par quelques autres prêtres zélés.

Lorsqu'il étoit en Dauphiné, il apprit que les habitans d'une vallée, nommée *Vaupute*, ou vallée de corruption, se plongeoient dans les plus infâmes désordres. Ils étoient si grosssiers et si barbares, qu'aucun missionnaire n'osoit pénétrer chez eux. Vincent, prêt à tout souffrir pour la gloire de Dieu, entreprit de les sauver aux dépens de sa propre vie. Ses travaux ne furent point inutiles. Ces malheureux, instruits et touchés, détestèrent leurs crimes, et les réparèrent par une véritable conversion; le changement fut tel que la vallée prit le nom de *Valpure*, ou de vallée de pureté, qu'elle porte encore aujourd'hui.

La réputation dont Vincent jouissoit, frappa le roi des Maures de Grenade en Espagne. Il eut envie, tout mahométan

qu'il étoit, de voir un homme si extraordinaire, et l'invita à se rendre auprès de lui. A peine le Saint fut-il arrivé, qu'il se mit à prêcher l'évangile. Plusieurs mahométans se convertirent. Les grands du royaume, alarmés des pertes qu'éprouvoit tous les jours leur religion, firent part au roi de leurs inquiétudes, et le prièrent de renvoyer Vincent.

Comme toutes les représentations faites au cardinal de Lune, relativement à la cessation du schisme, avoient été jusqu'alors inutiles, le Saint conseilla au roi Ferdinand de se détacher de son obédience, dans le cas où il refuseroit de se soumettre au concile de Constance. Le prince suivit ce conseil. On arrêta que Vincent se rendroit au concile; mais il ne paroît pas qu'il ait été jusqu'à Constance.

Le serviteur étant revenu en France, Jean v, duc de Bretagne, le pressa de venir dans ses Etats; il prit sa route par Tours, Angers et Nantes, villes qui admirèrent en lui le talent extraordinaire qu'il avoit pour la conversion des pécheurs. Il se rendit à Vannes, où le duc faisoit sa résidence. Le clergé, la noblesse et le peuple le reçurent en corps. Il y prêcha depuis le quatrième dimanche de carême jusqu'au mardi de Pâque de l'année

1417. Il parcourut toute la Bretagne, où il vint à bout de déraciner les vices, d'abolir les superstitions, de corriger les abus, et d'établir une réforme générale.

De Bretagne, il écrivit aux évêques et aux principaux seigneurs de Castille, ainsi qu'à D. Alphonse qui gouvernoit le royaume pendant la minorité de Jean II, pour les exhorter à regarder Pierre de Lune comme un anti-pape, et à reconnoître le concile de Constance. Ses lettres produisirent leur effet. Martin V, qui fut élu pape, confirma à notre Saint le titre et les pouvoirs de missionnaire apostolique.

Cependant la santé de Vincent dépérissoit de jour en jour ; on lui conseilla de retourner dans sa patrie, et il se mit en route ; mais il ne put continuer son voyage : voyant que la fièvre augmentoit de plus en plus, il fut forcé de revenir à Vannes. Il se prépara au passage de l'éternité par un redoublement de ferveur, et par la réception des sacremens. Durant son agonie, qui fut très-pénible, il montra une patience et une résignation admirables. Le dixième jour de sa maladie, il se fit lire la passion du Sauveur, et récita les sept pseaumes de la pénitence, après quoi il expira tranquillement le 5 avril 1419, à l'âge de

soixante-deux ans deux mois et treize jours. Jeanne de France, fille de Charles VI, duchesse de Bretagne, lava le corps du Saint de ses propres mains. Il s'opéra des miracles par la vertu de l'eau qui avoit servi à cette cérémonie, ainsi que par l'attouchement des vêtemens du serviteur de Dieu, qui fut enterré dans la cathédrale de Vannes.

PRATIQUE. *Soyez parfaits*, dit l'évangile, *comme votre père céleste est parfait.* Cette perfection a différens degrés selon les différens états : mais apprenons aujourd'hui de S. Vincent Ferrier quelle doit être celle de tout chrétien, comme disciple de l'évangile. Ce grand Saint l'a réduite à trois règles, en gardant avant tout, les préceptes divins; il faut d'abord, dit-il, ne s'assujettir jamais à des soins ou à des délicatesses extérieures, superflues, se préserver de l'enflure et des désirs de l'orgueil, enfin bannir du cœur tout attachement immodéré aux choses sensibles.

PRIÈRE. Nous pouvons, Seigneur, avec votre grace, suivre les exemples et les maximes de vos Saints. L'évangile fut leur règle, et notre souverain bonheur que nous n'attendons que de vous, sera d'y conformer en tout, notre conduite. Ainsi soit-il.

Sixième jour d'Avril.

LES 120 MARTYRS DE L'ADIABÈNE, *en Perse.*

La cinquième année de la grande persécution de Perse, le roi Sapor étant à Séleucie, fit arrêter dans le voisinage cent vingt chrétiens, parmi lesquels se trouvoient neuf vierges consacrées au Seigneur, et plusieurs prêtres, diacres ou clercs. On les conduisit tous dans des cachots obscurs et infects, où ils restèrent six mois. Une femme riche et vertueuse, nommée Jazdundocte, se chargea seule du soin de les nourrir, ne voulant partager cette bonne œuvre avec personne. Les saints prisonniers furent souvent appliqués à des tortures cruelles; mais ils confessèrent toujours généreusement Jésus-Christ. Jamais, disoient-ils, nous n'adorerons le soleil, qui n'est qu'une créature; nous ne soupirons qu'après le moment, qui, en terminant notre vie, commencera notre bonheur.

Jazdundocte, informée du jour où ils devoient être exécutés, se rendit la veille à la prison, et donna à chacun d'eux une robe blanche. Elle leur fit ensuite

préparer un grand souper, et les servit elle-même à table ; elle les exhortoit en même temps à la constance par la vue des promesses que fait l'évangile aux vrais disciples de Jésus-Christ. Une telle conduite surprit beaucoup les confesseurs, et ils en demandèrent inutilement la raison. Le lendemain Jazdundocte alla les revoir, mais ce fut pour leur dire que le jour ne se passeroit point qu'ils ne reçussent la couronne du martyre. Elle les pria instamment de solliciter auprès de Dieu le pardon de ses péchés, afin qu'elle eût le bonheur de leur être réunie dans le royaume céleste.

Peu de temps après, le roi envoya des ordres pour qu'on exécutât les confesseurs sans délai. On les fit donc sortir de prison. Jazdundocte les attendit à la porte; elle se jeta à leurs pieds, et leur baisa respectueusement les mains. Les gardes se hâtèrent de les conduire au lieu du supplice. L'officier qui présidoit à cette scène tragique, demanda si quelqu'un d'eux vouloit sauver sa vie en adorant le soleil ; ils répondirent unanimement que la mort n'avoit rien d'effrayant pour eux, et qu'ils la préféroient à une criminelle apostasie. L'officier désespérant de les séduire, après une réponse si ferme, les condamna à être

décapités; ce qui fut exécuté sur-le-champ. A l'entrée de la nuit, Jazdundocte fit ensevelir leurs corps qui furent enterrés cinq à cinq, à une assez grande distance de la ville. Elle avoit pris toutes ces précautions, pour n'être pas découverte par les mages. Nos saints Martyrs souffrirent à Séleucie, le 6 avril 344.

PRATIQUE. La constance inébranlable des Martyrs, offroit une preuve bien sensible de la divinité de notre religion: ce qui faisoit dire à Tertullien que le sang des chrétiens étoit une semence féconde de nouveaux disciples du Sauveur. Enfin le règne de l'idolâtrie a été détruit, et le christianisme lui a été substitué dans les diverses contrées de l'univers. Mais après le témoignage du sang des Martyrs versé pour la foi, nous lui devons celui de nos vertus, et l'édification de nos bons exemples.

PRIÈRE. Quelles actions de graces, Seigneur, ne devons-nous pas vous rendre pour un bienfait aussi précieux que la connoissance de la seule et vraie religion. Accordez-nous la grace d'y rester inviolablement attachés, afin de jouir du bonheur promis à vos fidèles serviteurs. Ainsi soit-il.

Septième jour d'Avril.

SAINT APHRAATE, *Anachorète, en Syrie.*

APHRAATE descendoit d'une famille considérable parmi les Perses. Ses parens qui étoient idolâtres, l'élevèrent dans les superstitions du paganisme; mais il eut le bonheur de connoître la vraie religion dès sa jeunesse. Affligé de voir l'évangile si peu connu dans son pays, il se retira à Édesse en Mésopotamie, où le christianisme étoit très-florissant. S'étant instruit de la meilleure manière de servir Dieu, il alla se renfermer dans une petite cellule hors de l'enceinte des murailles de la ville, pour se livrer uniquement aux exercices de la pénitence et de la contemplation.

Quelque temps après il se rendit en Syrie, et fixa sa demeure dans une cellule peu éloignée d'un monastère situé dans le voisinage d'Antioche. Il y fut visité par un grand nombre de personnes qui venoient le consulter sur les affaires de leur conscience. Il prenoit fortement le parti de la vertu contre le vice, et combattoit en toute occasion l'arianisme,

qui avoit beaucoup de partisans dans la ville d'Antioche. Son genre de vie étoit fort austère; sa nourriture consistoit en un morceau de pain, qu'il mangeoit après le coucher du soleil; et ce ne fut que dans une extrême vieillesse qu'il consentit à y ajouter quelques herbes. Il n'avoit d'autre lit qu'une natte étendue sur la terre, ni d'autre vêtement qu'un habit fort grossier, et cet habit, il ne le quittoit que quand il ne pouvoit plus s'en couvrir. On voit jusqu'où il portoit le détachement sur ce sujet, par le trait suivant : Anthémius, depuis consul et gouverneur d'Orient, au retour de son ambassade de Perse, pressa notre Saint d'accepter une robe qu'il avoit apportée. « C'est, lui dit-il, une production de » votre pays. Pensez-vous, lui répondit » Aphraate, qu'il fût raisonnable de ren- » voyer un vieux domestique d'une fidé- » lité reconnue, pour en prendre un » nouveau, précisément parce que ce » dernier seroit compatriote? Non, ré- » pliqua Anthémius. Eh bien, continua » le Saint, remportez cette robe; j'ai un » vêtement qui me sert depuis seize ans, » et je ne veux point en avoir deux à- » la-fois ».

Jusques-là le Saint avoit vécu retiré dans sa cellule; mais il en sortit à la vue

des ravages que l'arianisme, protégé par l'empereur Valens, faisoit dans l'Église. Il courut au secours des catholiques d'Antioche, afin de les consoler, et de leur adoucir autant qu'il seroit en lui, les rigueurs de la persécution. Le palais de Valens étoit sur le bord de l'Oronte, et n'en étoit séparé que par le grand chemin qui conduisoit à la campagne. Un jour que le prince regardoit les passans du haut de sa galerie, il vit un vieillard, pauvrement vêtu, qui marchoit fort vîte. Ayant demandé quel étoit ce vieillard, on lui répondit que c'étoit Aphraate, ce solitaire pour lequel le peuple avoit tant de vénération. « Aphraate, » lui dit Valens, où allez-vous si vîte? » Je vais prier pour la prospérité de votre » régne, répondit le Saint». On doit observer que les catholiques qui n'avoient plus d'églises à Antioche, tenoient leurs assemblées dans un champ qui servoit aux exercices publics des armes. « Pourquoi, lui » dit l'empereur, vous qui êtes moine » par état, quittez-vous votre cellule, et » menez-vous ainsi une vie vagabonde? » Je suis resté dans ma cellule, répondit » Aphraate, tant que les brebis du divin » pasteur ont été en paix. Mais à présent » qu'elles sont exposées aux plus grands » dangers, pourrois-je rester tranquille-

» ment dans ma cellule? Si une fille » voyoit le feu à la maison de son père, » que devroit-elle faire? Devroit-elle » attendre sur son siége que les flammes » la vinssent consumer? Ne seroit-il pas » plutôt de son devoir de courir de tous » côtés, et d'aller chercher de l'eau » pour éteindre l'incendie? Je fais quel- » que chose de semblable; je cours pour » éteindre le feu que vous avez mis à la » maison de mon père ».

L'empereur ne répondit rien ; mais un de ses eunuques maltraita le Saint ; et le menaça même de la mort. Au reste, Dieu vengea bientôt son serviteur. L'eunuque étant allé voir si le bain de l'empereur étoit chaud, la tête lui tourna, il se laissa tomber dans la cuve, et y mourut faute de secours. Le prince fut si frappé de cet événement, qu'il n'osa exiler le Saint, quoique les Ariens l'y engageassent. Il fut encore singulièrement touché des guérisons miraculeuses qu'Aphraate opéroit, en appliquant de l'huile ou de l'eau sur laquelle il avoit fait le signe de la croix.

La paix ayant été rendue à l'église par la mort de l'empereur Valens, Aphraate retourna dans sa cellule, où il s'endormit dans le Seigneur. Il florissoit dans le quatrième siècle.

PRATIQUE. Il n'y a point de saints à qui ne convienne la qualité d'*homme de prière.* Il n'est donc pas nécessaire d'être un grand génie pour savoir prier, il suffit d'être humble et pur de cœur, de connoître ses misères et d'aimer Dieu. On s'exprimera toujours bien, si l'on parle d'après ce que l'on sent, si on connoît Dieu, et qu'on se connoisse soi-même par les lumières que la foi nous fournit.

PRIÈRE. Rendez-nous, Seigneur, des hommes de prière, c'est le premier moyen que nous ayons de parvenir à la possession de votre royaume éternel; et ne permettez pas que nous résistions aux opérations de votre grace dont votre miséricorde ne cesse de nous prévenir. Ainsi soit-il.

Huitième jour d'Avril.

S. AZADE ET AUTRES SAINTS MARTYRS, *de Perse.*

(Du 22 Avril.)

LA trente-deuxième année du règne de Sapor II, le jour même où souffrirent S. Siméon et ses compagnons, c'est-à-dire le vendredi saint, il parut en Perse un édit sanglant qui menaçoit de l'esclavage, et même de la mort, les chrétiens qui ne renonceroient pas à leur re-

ligion. On ne voyoit de toutes parts que des instrumens de supplices. Les fidèles, loin de trahir leur foi, voloient généreusement à la mort; et les bourreaux fatigués, s'avouèrent plus d'une fois vaincus par les victimes de leur cruauté. « La croix, dit S. Maruthas, germa sur » le bord des ruisseaux de sang. La vue » de ce signe salutaire fit tressaillir de » joie la sainte troupe des fidèles; elle » les remplit d'un nouveau courage, » qu'ils inspirèrent aux autres. Enivrés » des eaux fécondes du divin amour, ils » enfantèrent une race spirituelle, digne » de leur succéder ». On ne cessa de massacrer les chrétiens depuis la sixième heure du vendredi saint jusqu'au dimanche de l'octave de Pâque.

La nouvelle de l'édit ne se fut pas plutôt répandue dans les provinces éloignées que les gouverneurs emprisonnèrent ceux qui adoroient le vrai Dieu, dans le dessein de les mettre à mort, dès que les ordres du prince seroient parvenus jusqu'à eux. A peine les eurent-ils reçus, que tous ceux qui se dirent chrétiens furent inhumainement égorgés. Parmi les fidèles dont le sang coula pour Jésus-Christ, étoit un eunuque chéri du roi, et qui se nommoit Azade. Sapor fut si vivement touché de sa mort, qu'il publia

un autre édit, par lequel il restreignoit la persécution aux évêques, aux prêtres, aux moines et aux religieuses. Il y eut en cette occasion une multitude innombrable de martyrs de tout sexe et de tout âge, dont on ne sait pas les noms.

Sur ces entrefaites, la reine de Perse tomba dangereusement malade; les Juifs, qui avoient toute sa confiance, lui persuadèrent que sa maladie venoit d'un sortilége employé par les sœurs du B. Siméon, lesquelles vouloient venger par-là la mort de leur frère. On se saisit aussi-tôt de la vierge Tharba et de sa sœur, qui, étant devenue veuve, s'étoit engagée par vœu à passer le reste de sa vie dans la continence. La servante de Tharba, qui étoit vierge aussi, fut également arrêtée. On les conduisit toutes les trois devant les juges, où elles furent accusées d'avoir rendu la reine malade par leurs enchantemens. Tharba détruisit cette accusation, en montrant que le crime dont on les chargeoit, n'étoit pas moins contraire à la loi divine, que l'idolâtrie. Et comme on disoit que c'étoit un moyen employé par la vengeance, elle ajouta : « Quelle raison pourrions-nous » avoir de venger la mort de notre frère, » puisqu'en quittant une vie périssable,

» il est entré dans le royaume céleste? » La vengeance d'ailleurs nous est interdite par la religion que nous professons ». Après cet interrogatoire, les trois Saintes furent menées en prison.

Comme Tharba étoit d'une rare beauté, un des juges conçut pour elle une passion violente. Il lui fit donc dire le lendemain qu'il lui obtiendroit du roi la liberté, pourvu qu'elle lui promît de l'épouser. Mais la Sainte rejeta cette proposition avec horreur. « Je suis, dit-elle, » l'épouse de J. C.; je lui ai sacrifié ma » virginité et toute ma personne. Loin » de craindre la mort, je la regarde » comme la fin de mes maux. En me » faisant disparoître de ce monde, elle » me réunira à mon frere dans le sein » du repos éternel ». Ses deux autres juges lui ayant aussi proposé de l'épouser, ils en reçurent la même réponse. La mort des Saintes fut aussi-tôt résolue. On porta l'affaire au roi, et on lui dit que le crime étoit prouvé. Mais le prince n'en voulut rien croire; il ordonna même qu'on laissât la vie aux accusées, et qu'on les mît en liberté, si elles consentoient à adorer le soleil. « Que nous proposez-» vous, répondirent les Saintes? Non, » jamais nous ne rendrons à la créature » l'honneur qui n'est dû qu'à Dieu ». Les

mages s'écrièrent alors tout d'une voix : « Périssent ces malheureuses, dont les » enchantemens ont ravi la santé à la » reine ».

Ce fut aux mages qu'on s'en rapporta sur le choix du supplice. Ils ordonnèrent qu'on sciât en deux les corps des Saintes, et qu'on les rangeât ensuite sur deux lignes, afin que la reine pût passer au milieu, ajoutant que par-là elle retrouveroit la santé. Le premier juge, qui avoit proposé à Tharba de l'épouser, revint à la charge, et lui réitéra la proposition qu'il lui avoit précédemment faite. « O le plus impudent des hommes, s'écria » la Sainte ! mourir courageusement, » est pour moi une vraie vie. Mais une » vie achetée par l'infamie, me seroit » mille fois plus insupportable que la » mort ».

Quand les Saintes furent arrivées au lieu du supplice, on les attacha à deux poteaux, puis on les scia par le milieu du corps. On coupa ensuite chaque moitié en six, et l'on jeta tous les morceaux dans des paniers, qui furent suspendus à des pieux tellement disposés, que l'on pût faire passer la reine au milieu. Le martyre de ces saintes femmes arriva en 341.

PRATIQUE. Admirons la puissance de la

grace de J. C.; elle opère des prodiges de courage dans les circonstances les plus périlleuses et les plus redoutables pour la nature; elle nous fait triompher des supplices, de la mort même la plus affreuse; ayons le courage de la seconder. Avec elle nous pouvons tout, si la confiance en son secours et l'humilité nous soutiennent.

PRIÈRE. Glorifiez en nous, Seigneur, votre infinie miséricorde, en protégeant notre foiblesse dans les épreuves de cette vie, et les combats contre les ennemis du salut, afin de partager un jour avec vos Saints leur félicité éternelle. Ainsi soit-il.

Neuvième jour d'Avril.

SAINTE MARIE D'ÉGYPTE.

Sous le règne de Théodose le jeune, il y avoit en Palestine, un moine nommé Zozime, que son éminente sainteté avoit fait élever au sacerdoce. Ayant servi Dieu dans son monastère cinquante-trois ans, il lui vint dans l'esprit qu'il avoit atteint la perfection de son état. Le Seigneur, pour lui découvrir le danger de cette tentation, lui ordonna, dans une révélation, de se retirer dans un autre monastère situé auprès du Jourdain. Là, il vit des hommes qui ne tenoient pas plus à la terre, que s'ils eussent été d'un autre

monde. Le travail des mains, toujours accompagné de la prière, étoit leur unique occupation. Ils se partageoient en différens chœurs, afin de chanter les pseaumes toute la nuit sans la moindre interruption. Du pain et de l'eau faisoient presque toute leur nourriture. Le premier dimanche de carême, après avoir assisté aux divins mystères, et reçu la sainte eucharistie, ils passoient le Jourdain, et se dispersoient dans les vastes déserts qui sont du côté de l'Arabie. Les uns apportoient de quoi vivre durant ce temps-là; les autres subsistoient en mangeant les herbes sauvages qui croissoient dans le désert. Ils retournoient au monastère le dimanche des Rameaux, pour célébrer ensemble la passion et la résurrection du Sauveur.

Zozime passa le Jourdain avec les frères, vers l'an 430. Chaque jour il s'enfonçoit de plus en plus dans le désert, espérant d'y rencontrer quelque hermite encore plus consommé dans les voies de la perfection que ceux parmi lesquels il vivoit. S'étant arrêté à midi, le vingtième jour, pour se reposer un peu, et pour réciter, selon sa coutume, un certain nombre de pseaumes, il apperçut comme la figure d'un corps humain. Dans la crainte que ce fût une illusion du démon,

il fit le signe de la croix, et continua sa prière. Lorsqu'il l'eut finie, il tourna les yeux du même côté, et vit quelqu'un qui avoit un corps noirci par les ardeurs du soleil, avec des cheveux courts, mais blancs comme de la laine. C'étoit une femme qui se mit aussi-tôt à fuir. Zozime la prenant pour quelque saint anachorète, courut pour la joindre. Quand il fut à portée de se faire entendre, il lui cria de s'arrêter pour lui demander sa bénédiction. « Abbé Zozime, répondit-» elle, je suis une femme; je ne puis vous » parler, parce que je suis nue, jetez-» moi donc votre manteau, pour me cou-» vrir, afin que je puisse m'approcher « de vous ». Zozime, surpris d'entendre prononcer son nom, ne douta point que Dieu ne l'eût révélé à cette femme. Il lui jeta donc son manteau, dont celle-ci se couvrit. Ils s'entretinrent quelque temps ensemble, et firent ensuite chacun leur prière. Le saint homme, dont l'étonnement augmentoit de plus en plus, la pria de lui dire qui elle étoit, depuis combien de temps elle vivoit dans le désert, et de quelle manière elle y avoit vécu. La sainte femme lui parla ainsi :

« Je dois mourir de honte, en vous » disant ce que je suis. Le seul récit de » ma vie vous causera tant d'horreur,

» que vous vous enfuirez de moi, comme
» vous vous enfuiriez de devant un ser-
» pent. Vos oreilles ne pourront entendre
» l'histoire des crimes énormes que j'ai
» commis; je vous les raconterai cepen-
» dant après vous avoir demandé le se-
» cours de vos prières, afin que Dieu
» daigne me faire miséricorde au jour
» redoutable de ses vengeances.

» L'Egypte est mon pays. A l'âge de
» douze ans, je quittai mon père et ma
» mère, et me retirai malgré eux dans la
» ville d'Alexandrie. Je ne puis penser,
» sans frémir, à mes premiers égare-
» mens, ni à ceux qui les suivirent. Je
» vécus dix-sept ans en prostituée. Ce
» n'étoit pas que je fisse payer le crime:
» je ne cherchois qu'à contenter la fougue
» d'une passion effrénée; et je m'imaginois
» que le plus sûr moyen d'y parvenir,
» étoit de m'abandonner gratuitement
» aux libertins. Ayant vu un jour plu-
» sieurs personnes qui couroient vers la
» mer, je demandai où elles alloient? On
» me répondit qu'elles alloient à Jérusa-
» lem pour y célébrer la fête de l'exalta-
» tion de la sainte Croix. Je m'embarquai
» avec les autres, dans le dessein de con-
» tinuer mes impudicités, et me plongeai
» dans les plus affreux désordres durant le
» voyage. Je fis la même chose à Jérusalem.

» Lorsque le jour de la fête fut arrivé, » je me rendis avec les autres à l'église, » où l'on exposoit la croix du Sauveur » à la vénération des fidèles. Mais il ne » me fut pas possible d'y entrer, une » force secrette et invisible me repous- » soit quand je me présentois à la porte. » Cela m'étant arrivé trois ou quatre » fois, je me retirai dans un coin de la » place qui étoit devant l'église, et me » mis à considérer quelle pouvoit être la » cause d'un événement si extraordi- » naire. Après quelques réflexions sé- » rieuses, je ne doutai point que ce ne » fût l'abomination de ma vie qui me » fermoit l'entrée du temple. Cette pen- » sée tira de mes yeux des larmes abon- » dantes. Tandis que je me frappois la » poitrine en poussant de profonds sou- » pirs, j'apperçus au-dessus de moi une » image de la mère de Dieu. Alors m'a- » dressant à elle, je la conjurai par son » incomparable pureté, d'avoir compas- » sion d'une malheureuse pécheresse, et » de faire agréer à Dieu mes gémisse- » mens et mon repentir. Je la priai en- » core de m'obtenir la grace d'entrer dans » l'église, pour y voir le bois sacré qui » fut l'instrument de notre salut. Je pro- » mis en même temps de me consacrer » au Seigneur par une vie pénitente, et

» je pris la sainte Vierge pour caution de
» la sincérité de ma promesse. Ma prière
» finie, je ressentis dans ma douleur une
» grande consolation. M'étant ensuite pré-
» sentée à la porte de l'église, j'y entrai fa-
» cilement, et pénétrai même jusques dans
» le chœur. Là, j'eus le bonheur d'adorer
» le bois sacré de cette croix glorieuse qui
» donne la vie aux hommes. Frappée
» de l'incompréhensible miséricorde de
» Dieu, et de la promptitude avec la-
» quelle il reçoit les pécheurs à la péni-
» tence, je me prosternai par terre, et
» j'arrosai le pavé de mes larmes. Après
» quoi je sortis de l'église, et retournai
» devant l'image de la mère de Dieu,
» que j'avois prise pour garant de mes
» nouveaux engagemens. Je me mis à ge-
» noux, et la suppliai d'être ma protec-
» trice et de me servir de guide. J'enten-
» dis une voix qui me disoit : Si tu passes
» le Jourdain, tu trouveras un parfait
» repos. Alors baignée de larmes, et re-
» gardant l'image, je priai la Reine du
» monde de ne jamais m'abandonner. Je
» m'en allai aussi-tôt acheter trois pains;
» puis ayant demandé au boulanger
» quelle étoit la porte de la ville qui con-
» duisoit au Jourdain, je partis sur-le-
» champ, et marchai tout le reste du
» jour. Sur le soir, j'arrivai à l'église de

» S. Jean-Baptiste, qui étoit sur le bord » du fleuve. J'y adorai Dieu, et y reçus » le précieux corps de notre seigneur » Jésus-Christ. Je mangeai ensuite la » moitié d'un de mes pains, et me re- » posai sur la terre. Le lendemain matin, » je passai le fleuve, après m'être encore » recommandée à la sainte Vierge; et de- » puis ce temps-là, j'ai eu le plus grand » soin d'éviter la rencontre des hommes ».

Zozime lui ayant demandé combien il y avoit d'années qu'elle demeuroit dans cette solitude, et de quoi elle y avoit subsisté, elle lui répondit : « Il y » a, si je ne me trompe, quarante-sept » ans que je sortis de la ville sainte. Je me » nourris d'abord des pains que j'avois » apportés, tant qu'ils durèrent; après » quoi, je me suis nourrie des herbes » qui croissent dans le désert. Mes habits » s'étant usés, j'eus beaucoup à souffrir » des ardeurs du soleil et des rigueurs de » l'hiver. Je me trouvois quelquefois si » mal, que je n'avois pas la force de me » tenir debout ». Zozime l'ayant ensuite interrogée sur les combats intérieurs auxquels elle avoit été exposée, elle continua ainsi : « Vos dernières questions me » font trembler, en me rappelant le sou- » venir des dangers que j'ai courus, et » des assauts qui m'ont été livrés par la

» perversité de mon cœur. Durant l'es-
» pace de dix-sept ans, j'éprouvai des
» tentations violentes et continuelles.
» Lorsque je commençois à manger, je
» me sentois portée à souhaiter de la
» viande, et à regretter les poissons
» d'Egypte. Il me sembloit aussi que
» j'aurois voulu avoir du vin. J'avois
» tant aimé cette liqueur dans le monde,
» qu'il m'étoit arrivé d'en boire avec
» excès; au lieu que dans la solitude, je
» ne pouvois pas toujours avoir une
» goutte d'eau pour étancher ma soif.
» Mes désirs déréglés m'entraînoient en-
» core vers d'autres objets. Cependant
» je pleurois et frappois ma poitrine; je
» me recommandois à la Mère de Dieu,
» et me rappelois les engagemens que
» j'avois contractés sous sa protection.
» Quand j'avois long-temps pleuré, et
» meurtri mon corps de coups, je me
» voyois tout-à-coup environnée d'une
» lumière éclatante, et le calme rentroit
» dans mon esprit. Souvent la tyrannie
» de mes anciennes passions, sembloit
» m'entraîner hors du désert : je me
» prosternois alors contre terre; je l'ar-
» rosois de mes larmes; j'élevois conti-
» nuellement mon cœur vers la sainte
» Vierge, qui ne manquoit jamais de
» m'assister ».

Zozime, qui s'étoit apperçu qu'elle se servoit de temps en temps des paroles de l'écriture, lui demanda si elle avoit fait une étude des livres saints? « Comment, » répondit-elle, les aurois-je lus, ou » même entendu lire? vous êtes le seul » homme que j'aye vu depuis que je suis » dans le désert. Mais Dieu sait *donner* » *à l'homme l'intelligence*. Telle est l'his- » toire de ma vie : tenez-la secrette jus- » qu'à ce que Dieu m'ait enlevée de ce » monde. N'oubliez pas dans vos prières » une personne que vous savez avoir » commis tant de crimes. J'ai encore une » grace à vous demander, c'est de ne » point sortir du monastère, selon votre » coutume, au commencement du ca- » rême prochain; vous tenteriez même » inutilement d'en sortir. Apportez-moi, » le jour de la sainte Cêne, le corps et le » sang du Sauveur. Vous m'attendrez » sur les bords du Jourdain, du côté qui » n'est point habité ». Ayant achevé ces paroles, elle se recommanda de nouveau aux prières du vieillard; puis se sépara de lui pour s'enfoncer dans le désert. Zozime se mit à genoux pour remercier Dieu de ce qu'il avoit vu et entendu; il baisa la trace des pas de la Sainte, et reprit au temps marqué la route de son monastère.

L'année suivante, Zozime se trouva malade lorsque les frères passèrent le Jourdain. Il se souvint alors de ce qui lui avoit été dit par la Sainte, qu'il ne pourroit sortir du monastère avec les autres, quand même il le voudroit. Le jeudi saint étant arrivé, il se rendit sur le bord du Jourdain avec le corps et le sang de Jésus-Christ, qu'il mit dans un petit calice, et avec un panier d'osier rempli de figues, de dates et de lentilles. Le soir il vit la Sainte de l'autre côté du fleuve. Elle forma le signe de la croix sur les eaux, et marcha dessus comme elle auroit marché sur la terre ferme. Quand elle fut auprès du vieillard, elle lui demanda sa bénédiction, et le pria de réciter le symbole avec l'oraison dominicale. Ayant ensuite reçu la divine eucharistie, elle leva les mains au ciel, et dit en fondant en larmes : *C'est maintenant, Seigneur, que vous laisserez mourir en paix votre servante, selon votre parole, puisque mes yeux ont vu le Sauveur de mon ame.* « Pour vous, dit-» elle à Zozime, ayez la charité de me » pardonner la peine que je vous ai don-» née, et accordez-moi la grace de revenir » le carême prochain à l'endroit où je » vous parlai la première fois ». Le vieillard la pria de son côté d'accepter les

petites provisions qu'il lui avoit apportées; mais elle ne prit qu'un peu de lentilles. Elle repassa ensuite le fleuve, en marchant sur les eaux, comme elle avoit fait en venant.

Le carême suivant, Zozime entra dans le désert avec les autres frères. Son premier soin fut de chercher la Sainte, pour s'édifier avec elle, et pour lui demander son nom, ce qu'il avoit oublié de faire jusqu'alors. Mais lorsqu'il fut arrivé au lieu désigné, il la trouva morte. Il y avoit auprès de son corps étendu par terre, une inscription qui portoit qu'elle s'appeloit *Marie*, et qui marquoit le temps où Dieu l'avoit retirée du monde. Zozime l'enterra dans une fosse creusée par un lion que Dieu avoit envoyé. Ayant ensuite imploré son intercession pour lui et pour toute l'église, il retourna dans son monastère, où il rendit compte de toutes les merveilles dont il avoit été témoin. Il continua de servir Dieu avec ferveur jusqu'à sa mort, qui arriva dans la centième année de son âge.

L'auteur de la vie de sainte Marie d'Egypte, qui étoit contemporain, écrivit d'après la relation du monastère de Zozime. Cette Sainte florissoit dans le cinquième siècle.

PRATIQUE. Rien ne prouve mieux l'excès

de la bonté et de la miséricorde de Dieu, que la conversion de sainte Marie d'Egypte. Mais pouvons-nous penser à l'austérité de sa pénitence, sans rougir du peu que nous faisons pour appaiser la justice divine, irritée par nos crimes? A tout péché miséricorde, c'est le langage de la foi. Mais aussi à tout péché pénitence et satisfaction; cette vérité est aussi de la foi: et tout pécheur véritablement contrit, réglera sur ces principes, ce qu'il doit à Dieu, ce qu'il doit au prochain, ce qu'il se doit à lui-même pour recouvrer la justice, et y persévérer.

PRIÈRE. Faites, Seigneur, que l'exemple de votre Servante nous tire de notre léthargie; et que nous reconnoissions enfin, que la possession de votre royaume n'est promise qu'à ceux qui se font violence. Que le souvenir de nos crimes nous inspire de vifs sentimens de crainte, afin que la pénitence que nous en ferons, nous conduise à l'éternité bienheureuse. Ainsi soit-il.

Dixième jour d'Avril.

SAINT BADÊME, *Abbé en Perse, Martyr.*

BADÊME, d'une famille distinguée de la ville de Bethlapète en Perse, bâtit auprès du lieu de sa naissance un monastère qu'il gouverna avec beaucoup de sainteté. Il veilloit les nuits entières, et passoit quelquefois plusieurs jours de

suite sans manger. Ses religieux, qu'il conduisoit avec autant de zèle que de douceur et de charité, marchoient à grands pas dans les voies de la perfection. Pour lui, il jouissoit de cette paix et de cette tranquillité qu'une ame fidelle trouve dans la retraite, et dont les gens du monde n'ont pas la plus légère idée.

Dieu voulant couronner sa vertu par les épreuves, il fut arrêté avec sept de ses disciples, la trente-sixième année de la persécution du roi Sapor. On le mit, après l'avoir chargé de fers, dans une horrible prison, où il resta quatre mois. Il reçut, chaque jour, un certain nombre de coups de fouet, qu'il souffrit avec patience et avec joie. Nersan, un des seigneurs de la cour de Perse, étoit aussi en prison, parce qu'il refusoit d'adorer le soleil. Malheureusement son courage se démentit : la vue des tortures l'effraya, et il promit de faire tout ce qu'on exigeoit de lui. Sapor, pour s'assurer de la sincérité de son changement, fit usage du moyen suivant. Il ordonna d'amener Badême à Lapète, et de l'introduire dans la chambre du palais qui servoit de prison à Nersan. On mit une épée dans la main de l'apostat, et on lui dit de percer le Saint. On lui ajouta que c'étoit l'unique parti qu'il eût à

prendre pour recouvrer sa liberté et sa première dignité. Nersan accepta la condition. Il leva donc le bras pour plonger le fer meurtrier dans le sein de Badême : mais il n'en eut point la force ; une frayeur subite s'empara de son ame, et le rendit comme immobile.

Le serviteur de J. C. qui ne soupiroit qu'après le martyre, lui dit en le regardant : « Malheureux ! vous ne voyez » donc pas l'abyme où vous précipite » votre apostasie ? Je cours à la mort avec » joie ; mais je voudrois la recevoir d'une » autre main que de la vôtre. Pourquoi » faut-il que vous me serviez de bour- » reau » ? Nersan n'eut d'abord le courage ni de se repentir, ni d'achever son crime. Il s'anima cependant autant qu'il put, et frappa le Martyr d'une main tremblante. Mais sa mal-adresse, occasionnée par le sentiment d'une crainte, mêlée de honte et de respect pour le Saint, fit que les coups portèrent à faux. Les assistans ne purent voir sans admiration la patience de Badême, dont le corps étoit couvert d'un grand nombre de plaies. Ils détestoient en même temps la cruauté de son meurtrier. A la fin pourtant l'apostat visa au cou du Saint, et lui abattit la tête, après l'avoir fait long-temps languir. Mais il ne tarda pas à ressentir les effets

de la vengeance divine. Il fut disgracié, et perdit la vie par une mort violente, accablé de malédictions. Bel exemple pour ceux qui sacrifient leur religion aux promesses d'un monde perfide!

Les chrétiens enlevèrent secrètement le corps du Martyr, et lui rendirent les honneurs de la sépulture. Ses disciples furent mis en liberté quatre ans après; c'est-à-dire après la mort du roi Sapor. S. Badême souffrit le 9 avril 376.

PRATIQUE. Les mondains demandent ce que les hommes peuvent faire toute leur vie dans la solitude. Les vrais solitaires leur demandent à leur tour, comment des hommes créés pour le ciel, vivent dans une dissipation continuelle, et ne pensent presque jamais à un Dieu, dont la présence ravira les bienheureux pendant toute l'éternité.

PRIÈRE. Ne permettez pas, Seigneur, que nous oubliions la plus importante des choses qui doivent nous intéresser. Faites qu'au milieu de nos occupations nous réservions au moins quelques momens pour nous occuper de vous, et pour mériter, par notre fidélité à l'accomplissement de nos devoirs, le bonheur éternel promis à vos élus. Ainsi soit-il.

Onzième jour d'Avril.

SAINT LÉON-LE-GRAND, *Pape.*

SAINT Léon, surnommé le Grand, issu d'une des premières familles de Toscane, naquit à Rome. Il acquit une grande connoissance de toutes les parties de la littérature, et sur-tout de l'éloquence. Mais il ne regarda les sciences profanes que comme un préliminaire à l'étude de la religion et des livres saints. Un ancien concile général dit, en parlant de lui, « que Dieu qui l'avoit destiné à rem-» porter des victoires éclatantes sur l'er-» reur, et à soumettre la sagesse du » siècle à la vraie foi, avoit mis dans ses » mains les armes de la science et de la » vérité ».

Ayant été nommé archidiacre de l'église romaine, il eut beaucoup de part aux affaires sous le pape Célestin. Sixte III, successeur de Célestin, aidé du secours de son zèle et de sa pénétration, découvrit les artifices de Julien le Pélagien, qui employoit toutes sortes de manœuvres sourdes pour rentrer dans le sein de l'église, et qui vouloit en imposer par les apparences d'une fausse

pénitence. Personne ne parut plus propre que Léon à terminer le différend survenu entre Aëtius et Albin, lequel pouvoit avoir des suites très-fâcheuses; il se transporta dans les Gaules où étoient ces deux généraux, et vint heureusement à bout de les réconcilier.

Pendant son absence, le pape Sixte mourut au mois de juillet 440. Le clergé de Rome le choisit pour remplacer ce pontife, parce que sa sainteté, sa prudence, son savoir et son éloquence, le rendoient le premier homme de son siècle. Ce choix fut approuvé de tout le monde chrétien. On conçut de lui les plus hautes espérances; il les remplit, et les surpassa même par les grandes actions qui illustrèrent son pontificat. Il seroit difficile d'exprimer les démonstrations de joie avec lesquelles on le reçut à Rome, où la cérémonie de son intronisation se fit le 29 septembre 440. Nous apprenons de lui-même quels furent ses sentimens à la nouvelle de son élection. Il regardoit une dignité sublime comme une place élevée où les chutes sont très-fréquentes, et toujours dangereuses. « Seigneur, s'écrioit-il à la vue des périls » qui l'environnoient, j'ai entendu votre » voix qui m'appeloit, et j'ai été saisi de » crainte. Car quelle proportion y a-t-il

» entre le fardeau qui m'est imposé, et » ma foiblesse, entre cette élévation et » mon néant?.... O vous qui m'avez » imposé ce fardeau, portez-le avec » moi, je vous en conjure! soyez mon » guide et mon soutien ». De pareilles dispositions ne pouvoient manquer d'attirer le secours du ciel.

Léon n'eut pas plutôt été intronisé, qu'il déclara une guerre irréconciliable au vice et à l'erreur. Il étoit fort exact à prêcher la parole de Dieu à son peuple; et il regardoit cette fonction comme le plus indispensable devoir des pasteurs. Nous avons ses sermons sur les principales fêtes de l'année, et les sujets les plus intéressans de la morale chrétienne. Il se surpassa en quelque sorte lui-même dans ses discours sur les mystères de l'incarnation, et sur l'amour incompréhensible qui porta le Fils de Dieu à se revêtir de notre nature et de nos misères. Il eut la consolation d'amener un grand nombre d'infidèles à la connoissance de la vérité. Il fut le fléau des hérétiques.

Après la prise de Carthage par les Vandales, les Manichéens de l'Afrique se retirèrent à Rome. Ils feignirent à l'extérieur d'être catholiques : mais leur hypocrisie ayant été découverte, le saint Pape employa des moyens efficaces pour

éloigner la contagion de son troupeau. Il convoqua une assemblée qui fut composée d'évêques, de prêtres et des personnes les plus qualifiées du sénat et de l'empire. On fit comparoître les *élus* des Manichéens, c'est-à-dire, ceux qui étoient initiés dans leurs mystères. Ces malheureux reconnurent publiquement qu'ils avoient plusieurs dogmes impies, et s'avouèrent coupables d'un crime que la pudeur ne permet pas de nommer. Il y en eut beaucoup d'entr'eux qui se repentirent et rentrèrent dans le sein de l'Eglise. Quant à ceux qui persistèrent opiniâtrément dans l'erreur, ils furent bannis.

Vers le même temps, S. Léon écrasa le pélagianisme, qui commençoit à reparoître du côté d'Aquilée. Il empêcha aussi cette hérésie de s'introduire dans la ville de Rome; en quoi il fut merveilleusement aidé par S. Prosper d'Aquitaine, qu'il s'étoit attaché en qualité de secrétaire. Il écrivit à S. Turibe, évêque d'Astorga, qui combattoit fortement les erreurs des priscillianistes, qui dogmatisoient alors en Espagne, pour le louer de son zèle, et en même temps pour réveiller l'attention des autres évêques d'Espagne. Il leur ordonnoit à tous de s'assembler en concile, afin d'exterminer

l'hérésie, qui, semblable à un cancer, se répandoit insensiblement.

Un évêque des Gaules, nommé Chélidoine, déposé par saint Hilaire d'Arles, s'adressa à S. Léon pour se plaindre de la sentence de son métropolitain. Notre Saint, après avoir examiné l'affaire, trouva que la sentence n'étoit pas fondée sur des raisons suffisantes; en conséquence il rétablit Chélidoine sur son siége. Il ôta aussi à l'église d'Arles le droit de métropole, pour le donner à celle de Vienne. Il avoit pour maxime de ne jamais juger, sur-tout au préjudice des droits d'autrui, qu'après avoir pris des informations pour connoître la nature et le fond des affaires.

Notre Saint étoit très-attentif sur le choix de ceux qu'il admettoit aux ordres sacrés. On voit par ses écrits, qu'il ne vouloit élever au sacerdoce que ceux qui sont d'un âge mûr, qui ont été éprouvés durant un temps suffisant, qui ont bien mérité de l'église par leur travail et leurs services, qui ont donné des preuves de leur soumission aux règles, de leur amour pour la discipline, et de leur zèle à l'observer.

Les troubles qui s'élevèrent en Orient à l'occasion de l'hérésie d'Eutychès, donnèrent beaucoup d'exercice à la sollici-

tude pastorale de S. Léon. Il annula les actes du conciliabule d'Ephèse. Il écrivit en même temps à S. Flavien, patriarche de Constantinople, pour l'exhorter à ne pas démentir les sentimens qu'il avoit montrés par rapport à l'eutychianisme. Il écrivit aussi une lettre fort touchante à l'empereur, au sujet de la conduite qu'il avoit tenue à l'égard du patriarche. « Seigneur, lui disoit-il, vous devez lais-» ser aux évêques la liberté de défendre » la foi; elle subsistera malgré le pouvoir » et les menaces des hommes.... C'est » à vous à protéger l'église, et à répri-» mer ceux qui veulent troubler la paix, » afin que J. C. se déclare le protecteur » de votre empire ».

Marcien et Pulchérie qui régnèrent après l'empereur Théodose, s'étant fortement déclarés pour la doctrine catholique, S. Léon convoqua un concile général, composé de six cents évêques, dont l'ouverture se fit à Calcédoine le 8 octobre 451, et auquel il présida par ses légats. A la lecture de sa lettre à Flavien, où étoit contenue une explication nette et précise de la doctrine catholique sur le mystère de l'incarnation, attaqué par Nestorius et Eutychès, les pères de Calcédoine s'écrièrent tout d'une voix, qu'elle avoit été dictée par

le Saint-Esprit, et qu'elle devoit servir de règle à toute l'église. Dans leur lettre synodale au saint pontife, ils le prièrent de confirmer leurs décisions. « Vous nous » avez présidés, disoient-ils, comme la » tête préside aux membres ». Léon confirma tous les décrets concernant les matières de foi.

En même temps que l'empire d'Orient étoit troublé par les factions des hérétiques, celui d'Occident étoit livré en proie à la fureur des Barbares. Attila, roi des Huns, tourna sa marche du côté de Rome, S. Léon alla trouver ce prince, dans l'espérance qu'il viendroit à bout d'adoucir sa férocité. Attila, contre l'attente générale, reçut le pontife avec de grands honneurs, lui donna une audience favorable, et promit de vivre en paix avec l'empire, moyennant un tribut annuel, et fit aussitôt cesser tous les actes d'hostilité. Quelque temps après, il repassa les Alpes, et se retira dans la Pannonie au-delà du Danube. Mais tandis qu'il retournoit dans son pays, il fut pris d'un horrible vomissement de sang, dont il mourut en 453. Telle fut la fin d'Attila, appelé *la terreur du monde, et le fléau de Dieu*, parce qu'il fut l'instrument dont le ciel se servit pour punir les péchés des chrétiens.

L'impératrice Eudoxie, pour venger la mort de Valentinien III, qui avoit été assassiné, invita les Vandales à entrer sur les terres de l'empire. Genséric, roi de ces peuples, se mit aussi-tôt en marche. Il trouva les portes de Rome ouvertes pour le recevoir. S. Léon alla au-devant de lui, et le pria d'ordonner à ses troupes de se contenter de piller la ville, sans y verser de sang et sans y mettre le feu, ce qui lui fut accordé. Tant il est vrai, qu'un saint pasteur est la meilleure ressource de son troupeau dans les calamités publiques.

L'humilité, la douceur et la charité étoient les vertus qui faisoient comme le fonds du caractère de notre saint Pontife. Aussi fut-il toujours respecté et aimé des empereurs, des princes, des hommes de tout état, même des infidèles et des barbares. Il mourut le 10 novembre 461, après avoir siégé vingt-un ans, un mois et treize jours.

S. Léon doit à ses écrits une partie de la gloire dont il a toujours joui dans l'église. Ils sont en effet les monumens les plus authentiques de sa piété, de son savoir et de son génie. Ses pensées sont vraies, pleines d'éclat et de force. Ses expressions ont une beauté et une magnificence qui charment, étonnent, trans-

portent. Il est par-tout semblable à lui-même; par-tout il se soutient, sans jamais laisser paroître d'inégalités. Sa diction est pure et élégante; son style est concis, clair et agréable. Ce qui passeroit pour enflure dans un écrivain ordinaire, n'est que grandeur dans S. Léon; on remarque dans les endroits mêmes où il est le plus élevé, une facilité qui écarte toute apparence d'affectation, et qui montre qu'il ne faisoit que suivre l'impression d'un génie naturellement noble et porté au sublime.

PRATIQUE. C'est, selon S. Léon, une maxime fondamentale du christianisme, que les seules et vraies richesses consistent dans cette bienheureuse pauvreté d'esprit, si fortement recommandée par le Sauveur. Or, cette pauvreté d'esprit suppose un cœur solidement établi dans l'humilité, et parfaitement détaché de toute affection terrestre. Notre progrès dans cette pauvreté d'esprit, sera la mesure de la part que nous aurons à la distribution de la grace et des dons célestes. Heureux les pauvres d'esprit, dit Jésus-Christ, parce que le royaume des cieux leur appartient.

PRIÈRE. Tout don parfait vient de vous, Seigneur, et c'est de vous seul que nous attendons cette humilité de l'esprit, ce détachement du cœur à qui est promise la couronne éternelle. Ne permettez pas qu'aucun intérêt sur la terre, nous fasse sacrifier le bonheur ineffable de vous posséder dans le ciel. Ainsi soit-il.

Douzième jour d'Avril.

SAINT SABAS LE GOTH, *Martyr.*

RIEN ne prouve plus sensiblement la divinité de la religion chrétienne, que la manière dont elle s'établit dans le monde. Dénuée de tous secours humains, elle triompha de tous les efforts réunis des philosophes et des princes païens. Les peuples barbares, toujours ennemis des Romains, parurent se rapprocher d'eux par la haine qu'ils portoient aux disciples de J. C.; mais on les vit plier sous le joug de la foi. Entre les Barbares qui reçurent le baptême, les Goths ne furent pas ceux qui se distinguèrent le moins; il y en eut même plusieurs qui scellèrent leur foi de leur sang. Athanaric, leur roi, voyant augmenter chaque jour le nombre des fidèles, alluma le feu d'une violente persécution contre ceux de ses sujets qui faisoient profession du christianisme. On ne sait ni le nombre, ni le nom de la plupart des Goths qui furent martyrisés en cette occasion. Les plus célèbres de ces généreux soldats de Jésus-Christ, sont S. Nicétas et S. Sabas.

Le second, Goth de naissance, avoit

été converti au christianisme dès sa jeunesse. Il avoit toujours été un modèle de douceur, d'humilité, et des autres vertus chrétiennes. Il étoit affable à tout le monde, mais avec dignité; vrai, ennemi du déguisement et de la dissimulation, modeste, amateur de la paix et du silence; zélé toutefois et actif pour tout ce qui concernoit l'honneur de la religion. Son amour pour la chasteté lui faisoit éviter tout entretien avec les femmes, à moins que la nécessité ne l'obligeât d'agir autrement. Souvent il passoit les jours et les nuits dans la prière. Sa vie étoit une suite continuelle d'exercices de pénitence.

La persécution contre le christianisme commença par forcer les fidèles à manger des viandes offertes aux idoles. Quelques païens qui avoient des parens chrétiens, s'avisèrent, pour leur sauver la vie, de leur faire présenter par les officiers du roi qu'on avoit gagnés, des viandes communes et qui n'avoient point été immolées. Sabas condamna cette indigne collusion. Non-seulement il ne mangea point de ces viandes supposées; mais il déclara hautement qu'il ne regarderoit plus comme chrétiens, tous ceux des fidèles qui en mangeroient. Par cette généreuse fermeté, il en empêcha plusieurs de

tomber dans le piége. D'autres le trouvant trop sévère et trop scrupuleux, le chassèrent du bourg où il demeuroit; mais ils le rappelèrent quelque temps après.

L'année suivante, la persécution se renouvela. Un commissaire du roi vint au bourg de Sabas, pour y faire une perquisition de ceux qui adoroient J. C. Quelques habitans ayant offert de jurer sur les victimes, qu'il n'y avoit point de chrétiens parmi eux, le Saint parut, et dit à ceux qui alloient faire le serment : « Que personne ne jure pour moi, car » je suis chrétien ». Le commissaire ne laissa pas d'ordonner que le serment seroit fait. Sur quoi les principaux habitans, après avoir fait cacher ceux qui professoient le christianisme, jurèrent qu'il n'y avoit qu'un seul chrétien dans tout le bourg. Le commissaire ordonna qu'il comparût; et Sabas se présenta hardiment. Ayant ensuite demandé ce qu'il pouvoit avoir de bien, et ayant appris qu'il ne possédoit autre chose que l'habit qu'il portoit, il le méprisa, et le regarda comme un homme sans conséquence, qui ne pouvoit faire ni bien ni mal.

La persécution s'étant rallumée avec une nouvelle fureur vers la fête de Pâque de l'année 372, Sabas songeoit comment il pourroit célébrer cette fête.

Il lui vint en pensée d'aller trouver un prêtre, nommé Gutthica, qui demeuroit dans une autre ville. Mais pendant qu'il étoit en route, il fut averti miraculeusement de retourner au lieu d'où il étoit parti, et de célébrer la pâque avec le prêtre Sansala. Trois jours après la fête, Athariде, fils d'un petit prince de la contrée, entra de nuit dans le bourg avec des gens armés, et se rendit à la maison de Sansala, qui dormoit tranquillement. Il se saisit de lui, le chargea de chaînes, et le fit jeter sur un chariot. Quant à Sabas, on l'arracha de son lit, et on ne lui permit pas même de prendre ses habits. Les soldats le traînèrent tout nu parmi les ronces et les épines, et lui meurtrirent le corps à grands coups de fouet et de bâton.

Quand le jour parut, le Saint dit aux persécuteurs : « Ne m'avez-vous pas » traîné nu à travers les ronces et les » épines ? Voyez si mes pieds ont la » moindre égratignure, et si les coups » de fouet que vous m'avez donnés, ont » fait une seule contusion à mon corps » ? Les infidèles n'appercevant aucune marque de leur cruauté, n'en devinrent que plus furieux. Ils prirent donc un des essieux du chariot, le lui attachèrent au cou, et lui lièrent les mains étendues

vers les deux extrémités; ils lui lièrent aussi les pieds de la même manière sur l'autre essieu. Ils le tourmentèrent dans cette attitude douloureuse, une grande partie de la nuit suivante. Mais lorsqu'ils furent endormis, la femme chez laquelle ils logeoient détacha le Serviteur de Dieu. Il ne voulut point se sauver, quoiqu'il eût pu le faire aisément. Il resta avec cette femme, et lui aida à préparer à manger à ses domestiques.

Le jour étant venu, Athariде lui fit lier les mains derrière le dos, et commanda qu'on le suspendît à une poutre de la maison. Quelque temps après, on lui apporta, ainsi qu'au prêtre Sansala, des viandes qui avoient été offertes aux idoles; mais ils refusèrent l'un et l'autre d'en manger. « Ces viandes, dit Sabas, » sont impures et profanes, comme celui » qui nous les envoie ». Un des esclaves d'Athariде, irrité de ces paroles, lui frappa si violemment la poitrine avec la pointe de son javelot, que ceux qui étoient là, le crurent mort. « Vous ima- » gineriez-vous m'avoir tué, dit Sabas à » celui qui l'avoit frappé? Je vous assure » que je n'ai pas senti plus de mal, que » si vous n'aviez jeté qu'un flocon de » laine contre ma poitrine ». Athariде,

informé de toutes ces circonstances miraculeuses, n'en fut point touché; il ordonna, au contraire, que Sabas fût mis à mort. Quant au prêtre Sansala, il lui rendit la liberté et le renvoya.

Sabas fut conduit sur le bord du fleuve Musée pour y être précipité. Il bénit Dieu, et le remercia de l'avoir jugé digne de souffrir pour la gloire de son nom. Cependant les soldats chargés de le conduire, se disoient l'un à l'autre : « Cet » homme est innocent : pourquoi ne le » laissons-nous pas aller? Athanide n'en » saura rien. Sabas qui les entendoit, » leur dit : A quoi servent tous ces dis- » cours? Hâtez-vous de faire ce qui vous » a été ordonné. Je vois de l'autre côté » du fleuve ce que vous ne pouvez voir. » Je vois ceux qui doivent recevoir mon » ame pour la conduire dans le séjour » de la gloire; ils n'attendent que le » moment où elle sera séparée de mon » corps ». Les soldats le prirent donc, le jetèrent dans le fleuve, et l'étouffèrent dans l'eau avec l'essieu qu'ils lui avoient attaché au cou. On envoya son corps dans la Cappadoce qui étoit son pays. Cet envoi fut accompagné d'une lettre de l'église de Gothie à celle de Cappadoce, sur l'histoire de son martyre, qui arriva le 12 avril 372.

PRATIQUE. Non, disoit S. Paul, il n'y a aucune proportion entre les souffrances de cette vie, et la récompense infinie que Dieu prépare à ceux qui l'aiment. Ainsi en ont jugé tous les Martyrs et les autres Saints, qui se sont sacrifiés entièrement eux-mêmes pour le ciel. Peu de chrétiens parmi nous ont à souffrir autant que la plupart des saints, dont nous savons l'histoire. Pourquoi la lâcheté fait-elle de nous des infidèles? C'est que nous oublions que cette vie n'est qu'un passage, et que nous sommes destinés à une éternité dont le sort heureux ou malheureux sera réglé sur nos vertus, ou sur nos vices.

PRIÈRE. Accordez-nous, Seigneur, la grace d'observer constamment votre loi; en persévérant dans votre amour, il sanctifiera nos combats et nos peines, et nous rendra participans du bonheur de vous posséder avec les Saints, pendant l'éternité. Ainsi soit-il.

Treizième jour d'Avril.

SAINT HERMÉNIGILDE, *Prince Visigoth, Martyr en Espagne.*

LÉVIGILDE ou Léovigilde, roi des Goths en Espagne, eut deux fils de sa femme Théodosie. Leurs noms étoient Herménigilde et Récarède. Ils furent tous deux élevés dans l'arianisme que leur père professoit. Herménigilde, l'aîné des deux

princes, épousa Ingonde, fille de Sigebert, roi d'Austrasie.

La couronne avoit toujours été élective chez les Goths d'Espagne. C'étoient les grands qui choisissoient celui qui devoit la porter. Lévigilde voulant l'assurer à ses descendans, associa ses deux fils à la royauté; il donna même à chacun une partie de ses Etats à gouverner. Séville fut la capitale du pays que l'aîné eut en partage.

Ingonde, sa femme, eut beaucoup à souffrir de la part de Goswinde, Arienne outrée, que Lévigilde avoit épousée après la mort de Théodosie. Les persécutions qu'elle lui suscita, avoient pour but de la détacher de la doctrine catholique. Mais rien ne put ébranler Ingonde; elle resta toujours ferme dans la profession de la vraie foi. Ses exemples et ses discours firent même une vive impression sur Herménigilde : ce prince eut des doutes sur la religion qu'il professoit; et ces doutes furent éclaircis par les instructions de S. Léandre, évêque de Séville. Il ouvrit les yeux à la lumière, qu'il avoit jusques-là méconnue, et profita d'une absence de son père pour abjurer solennellement l'hérésie. Il fut ensuite reçu dans l'église par l'imposition des mains, et par

l'onction du saint-chrême qu'on lui fit sur le front.

Lévigilde, que les premières apparences du changement de son fils avoient déjà indisposé contre lui, entra dans une étrange colère, quand il eut appris qu'il faisoit une profession ouverte de la foi catholique. Il le dépouilla du titre de roi qu'il lui avoit donné, et résolut de lui ôter ses biens, sa femme, la vie même, s'il ne retournoit à l'arianisme. Herménigilde, se regardant comme prince souverain, prit des mesures pour empêcher l'effet des menaces de son père. Il envoya demander du secours à Tibère, empereur d'Orient. Il n'en obtint ni de ce prince, mort peu de temps après, ni de Maurice, son successeur. Ce dernier fut obligé de réunir toutes ses forces pour se défendre contre les Perses, qui avoient fait plusieurs irruptions sur les terres de l'empire. Herménigilde implora ensuite l'assistance de l'armée romaine, que les empereurs de Constantinople entretenoient en Espagne pour conserver le peu de possessions qui leur restoient dans ce pays. Les chefs de cette armée s'engagèrent par serment à soutenir sa cause, et prirent en otage sa femme et son fils, sous prétexte de mettre en sûreté la vie de la mère et de l'en-

fant, mais ensuite ils se laissèrent corrompre par l'or de Lévigilde, et manquèrent à leur parole.

Lévigilde tint son fils assiégé dans Séville pendant un an. Herménigilde, se voyant hors d'état de faire une plus longue résistance, s'enfuit secrètement pour se rendre au camp des Romains. Mais sur la nouvelle qu'il eut de leur trahison, il se retira à Cordoue, puis à Osseto. Il se renferma dans cette dernière ville qui avoit d'assez bonnes fortifications, avec trois cents hommes d'élite. La place ne put tenir, elle fut prise et brûlée par Lévigilde. Le prince vaincu se réfugia dans l'église au pied de l'autel. Son père ne voulut point l'en tirer de force; il permit même à Récarède, engagé aussi dans l'arianisme, d'aller trouver son frère, et de lui promettre sa grace s'il reconnoissoit sa faute en se soumettant. Herménigilde, qui croyoit qu'on agissoit de bonne foi à son égard, vint se jeter aux pieds de son père. Lévigilde l'embrassa, et renouvela toutes les promesses qui lui avoient été faites de sa part; mais il ne l'eut pas plutôt mené dans son camp, qu'il le fit dépouiller de ses habits royaux; il ordonna ensuite qu'on le chargeât de fers, et qu'on le conduisît prisonnier dans la tour de Séville.

Lévigilde employa de nouveau les menaces et les promesses pour rengager son fils dans l'arianisme ; et afin de le vaincre plus facilement, il le fit resserrer dans un cachot affreux avec ordre de l'y traiter avec la plus grande dureté. Herménigilde resta toujours inébranlable, et ne cessa de répéter ce qu'il avoit précédemment écrit à son père. « Je confesse que votre » bonté pour moi a été portée trop loin ; » aussi conserverai-je jusqu'au dernier » soupir le respect et l'amour que je vous » dois. Mais pouvez-vous exiger que je » préfère une grandeur périssable à mon » salut éternel ! Je ne veux point de » couronne à ce prix. Je suis prêt à la » sacrifier, ainsi que ma propre vie, » plutôt que d'abandonner la vérité ».

La prison devint pour Herménigilde une école de vertu. Il s'y consacra aux exercices d'une austere pénitence. Il prit le cilice, et ajouta beaucoup de mortifications volontaires aux peines qu'il enduroit déjà. Sans cesse il s'adressoit à Dieu par des prières ferventes, afin d'obtenir le courage dont il avoit besoin dans les combats qu'il soutenoit pour la cause de la foi.

La fête de Pâque étant arrivée, Lévigilde chargea un évêque arien d'aller trouver son fils pendant la nuit pour lui offrir sa grace, au cas toutefois qu'il

voulût recevoir la communion des mains du prélat. Mais Herménigilde rejeta cette proposition avec horreur. Il reprocha même à l'évêque, avec une généreuse liberté, son attachement à une doctrine impie. Le roi, informé de ce qui s'étoit passé, devint plus furieux que jamais, et résolut d'éteindre dans le sang de son fils la haine qu'il portoit à la foi catholique. Il envoya donc des soldats pour le mettre à mort. Ceux-ci étant entrés dans la prison, lui fendirent la tête d'un coup de hache le 13 avril 586.

Saint Grégoire-le-Grand attribue aux mérites du saint Martyr la conversion du roi Récarède, ainsi que celle de toute la nation des Goths d'Espagne. Quant à la faute qu'il commit en prenant les armes contre son père, il l'expia, dit saint Grégoire de Tours, par ses héroïques vertus et par l'effusion de son sang.

PRATIQUE. Les humiliations et les souffrances détachèrent entièrement de la terre le cœur de S. Herménigilde, et le purifièrent des souillures qu'il pouvoit avoir contractées au sein des honneurs. Il ne soupiroit plus qu'après les richesses de ce royaume intérieur que Dieu établit dans les ames qui sont à lui. Les consolations divines de la grace le dédommagèrent dans le temps, et le ciel le comblera à jamais de gloire et de délices.

PRIÈRE. Elevez-nous, Seigneur, par l'onction de la charité qui rend faciles les plus grands sacrifices. Fortifiés par elle, nous vivrons transformés en vrais disciples de Jésus-Christ votre Fils, pour obtenir par ses mérites, le bonheur d'avoir part à sa gloire. Ainsi soit-il.

Quatorzième jour d'Avril.

LA BIENHEUREUSE LIDWINE, *Vierge en Hollande.*

LIDWINE, vulgairement appelée Lidwid, naquit en 1380 à Schiedham ou Squidam en Hollande. Elle montra dès son enfance une tendre dévotion à la Mère de Dieu, et fit à l'âge de douze ans le vœu de virginité. Elle fut affligée d'une horrible complication de maux qui mit sa patience aux plus rudes épreuves. Dans cet état, elle fut très-long-temps sans pouvoir prendre de repos ni de nourriture. Elle passa les trente dernières années de sa vie, sans jamais quitter le lit; et il y en eut sept durant lesquelles elle ne put remuer d'autre membre que la tête et le bras gauche.

Pendant les trois ou quatre premières années de sa maladie, elle eut de la peine à tenir contre la sensibilité de la nature. Son confesseur, touché de ses souffrances, lui conseilla de méditer souvent sur

la passion de J. C., lui assurant qu'il lui en reviendroit de grands avantages. Lidwine obéit avec simplicité ; elle se mit à méditer sur la passion du Sauveur, qu'elle divisa en sept points pour correspondre aux sept heures canoniales de l'église. Elle prit tant de goût à ce saint exercice, qu'elle y passoit les jours et les nuits. Il se fit bientôt en elle un heureux changement. Elle ne trouva plus dans ses peines que de la douceur et de la consolation ; et loin de vouloir en être délivrée, elle prioit Dieu de les augmenter, pourvu qu'il lui fit la grace de les souffrir avec patience. Il lui arrivoit même quelquefois d'y ajouter encore des mortifications volontaires. Quand elle parloit de Dieu et de ses miséricordes, c'étoit avec une onction qui attendrissoit les cœurs les plus insensibles. Elle aimoit singulièrement les pauvres, elle les assistoit autant qu'elle pouvoit ; et après la mort de ses parens, elle leur distribua tous les biens dont elle avoit hérité. Tant de vertus furent récompensées du don des miracles et de plusieurs révélations.

Lidwine fit un saint usage des épreuves intérieures que Dieu lui envoya. Dans le temps du combat, elle se fortifioit par la prière, et sur-tout par la sainte com-

munion, où elle trouvoit un aliment continuel au feu sacré qui la consumoit, et à cette source de larmes qui couloient de ses yeux presque sans interruption. Son humilité n'étoit pas moins admirable que ses autres vertus. Enfin après un martyre de trente-huit ans, elle alla recevoir la récompense promise à ceux qui ont souffert en vrais disciples de la croix. Elle mourut le 14 avril 1433, dans la cinquante-troisième année de son âge. Sa sainteté fut depuis attestée par des miracles; et Thomas à Kempis en rapporte plusieurs dont il avoit été témoin oculaire.

PRATIQUE. Il n'est pas rare de trouver des chrétiens qui de nos jours passent par les mêmes tribulations que sainte Lidwine; mais si comme elle ils méditent souvent les souffrances de J. C. mourant sur la croix pour notre salut, ils puiseront dans cet exercice les forces pour se soutenir, et goûteront des consolations qui seront pour eux comme les prémices, et le gage de l'éternelle félicité.

PRIÈRE. O Dieu Sauveur, je vous offre mes tribulations et mes peines dans tout le cours de ma vie. Je les unis à vos douleurs sur le calvaire, et vous supplie de m'accorder la grace de vivre et de mourir pour vous. Ainsi soit-il.

Quinzième jour d'Avril.

SAINT PIERRE GONZALEZ, *Patron des Mariniers d'Espagne.*

PIERRE Gonzalez, vulgairement appelé *S. Telme* ou *S. Elme*, naquit en 1190 dans la ville d'Astorga, au royaume de Léon en Espagne. Il avoit apporté en naissant une pénétration d'esprit singulière; aussi fit-il dans ses études les plus rapides progrès. Il s'engagea dans l'état ecclésiastique, et son oncle, évêque d'Astorga, le nomma à un canonicat, puis à la dignité de doyen du chapitre de la cathédrale. A la vérité, le jeune Gonzalez n'avoit point de vices grossiers, mais il étoit rempli de cet esprit du monde, condamné par l'évangile; il ne vit dans sa dignité que ce qui flattoit son amour-propre. Une humiliation que lui ménagea la providence dans la cérémonie de sa prise de possession, le fit rentrer en lui-même, et le guérit de sa vanité. Ouvrant alors son cœur à la grace, il résolut d'en suivre les impressions. Il commença par se retirer à Palencia. Il combattit l'orgueil par la pratique d'une mortification absolue; et à force de se

vaincre, il devint un modèle de pénitence et d'humilité. Il se mit ensuite au nombre des disciples de S. Dominique, qui édifièrent l'église par leurs vertus. De prétendus sages tâchèrent de le déterminer à reprendre sa dignité, mais ils ne purent ébranler la résolution qu'il avoit prise de rompre pour toujours avec le monde. Son noviciat expiré, il prononça ses vœux. Après quoi il se mit en état d'exécuter l'ordre que lui avoient donné ses supérieurs, de faire publiquement usage de ses talens pour le ministère de la parole.

Le Saint, après avoir employé la plus grande partie de la nuit à méditer ou à chanter les louanges de Dieu, consacroit le jour à l'instruction des fidèles. La charité dont son cœur étoit embrasé, donnoit à ses paroles une onction dont il étoit impossible de se défendre. Les libertins les plus déterminés fondoient en larmes à ses sermons, et alloient à ses pieds faire l'humble aveu de leurs désordres. Il fut l'instrument d'une multitude innombrable de conversions dans le royaume de Léon et de Castille, et sur-tout dans le diocèse de Palencia.

Le pieux roi Ferdinand III voulut l'attacher à sa personne, et le mener partout avec lui, même à la guerre. Gon-

zalez profita de la confiance du prince, pour procurer la gloire de Dieu. Il vint à bout de réformer une grande partie des désordres qui régnoient à la cour et parmi les troupes. Il vivoit au milieu des honneurs, et au sein de l'opulence, avec autant de régularité qu'il eût pu faire dans un cloître.

Cependant on tendit un piége à sa vertu. Une courtisane effrontée se flatta de pouvoir le séduire, pourvu qu'elle eût la liberté de lui parler en particulier. Elle feignit de vouloir se confesser, laissa couler quelques larmes, et commença l'aveu prétendu de ses crimes. Levant ensuite le masque, elle dit tout ce que lui inspira le démon de la débauche, pour faire entrer dans le cœur du Saint l'amour de la volupté; mais tous ses artifices tournèrent à sa confusion. Gonzalez ayant passé dans une chambre où il y avoit du feu, s'étendit enveloppé de son manteau sur des charbons ardens, puis il fit venir la courtisane, afin qu'elle vît le lit où il l'attendoit. Celle-ci, frappée d'un tel spectacle, et sur-tout de ce que l'activité du feu respectoit le Saint, ouvrit les yeux à la lumière de la grace. Elle détesta sérieusement ses crimes, et les confessa avec les sentimens de la douleur la plus amère. Son exemple entraîna

la conversion de ceux qui l'avoient enhardie au mal par leurs promesses.

Gonzalez accompagna le roi Ferdinand dans toutes ses expéditions contre les Maures; et il contribua beaucoup aux victoires de ce prince, tant par ses prières et ses conseils, que par le bon ordre qu'il fit observer parmi les soldats et les officiers. La prise de Cordoue ouvrit un vaste champ à son zèle. Il modéra l'impétuosité des vainqueurs, mit l'innocence des vierges à couvert de la brutalité des soldats, fit épargner le sang de plusieurs milliers d'ennemis. Il purifia les mosquées, et les convertit en églises.

Le Saint quitta la cour, afin de suivre l'attrait intérieur qu'il se sentoit pour aller instruire les pauvres et les habitans de la campagne. Les montagnes les plus escarpées, les lieux les plus inaccessibles, l'ignorance et la grossièreté des peuples, rien n'étoit capable de l'arrêter. Ce fut sur-tout dans les diocèses de Tuy et de Compostelle que ses prédications produisirent de merveilleux fruits. Il avoit un talent particulier pour expliquer et faire connoître aux pauvres les vérités du salut. Les matelots lui parurent aussi mériter particulièrement les travaux de son zèle. Il alloit les chercher sur leurs

vaisseaux, et il ne cessa de les instruire qu'en cessant de vivre.

Averti intérieurement de la proximité de sa mort, il sortit de Tuy pour se rendre à Compostelle, afin de mourir entre les bras de ses frères. Mais il se trouva si mal en route, qu'il fut obligé de retourner au lieu d'où il étoit parti. L'évêque de Tuy l'assista dans sa maladie, et reçut son dernier soupir. Il mourut le 15 ou le 16 avril 1246. Les mariniers d'Espagne et de Portugal l'invoquent dans les tempêtes, et ils ont reçu plus d'une fois des marques sensibles de sa protection. Ils l'appellent saint Telme ou saint Elme.

PRATIQUE. Comme S. Pierre Gonzalez, les ministres de la religion ne doivent attendre que du ciel tout le succès de leurs travaux; ils les obtiendront s'ils aiment la prière et la retraite, s'ils vivent dans la pratique habituelle de l'humilité, de la pénitence et du détachement du monde.

PRIÈRE. Seigneur, donnez plus que jamais à votre église, des ministres selon votre cœur, et pénétrez-nous tous de la crainte de vos jugemens, et du désir d'y conformer en vrais chrétiens toute notre conduite. Ainsi soit-il.

Seizième jour d'Avril.

SAINTE ZITE, *Vierge.*

(Du 27 du même mois.)

ZITE naquit au commencement du troisième siècle, dans le village de Montsegradi, près de Lucques en Italie. Sa mère, qui étoit pauvre mais vertueuse, l'éleva dans la crainte du Seigneur; et elle eut la consolation de voir fructifier ses instructions au-delà de toute espérance. Il lui suffisoit, pour engager sa fille à faire ou à éviter quelque chose, de lui dire : *Cela plaît à Dieu; c'est là sa volonté; cela déplairoit au Seigneur.* Zite étoit d'une douceur et d'une modestie qui charmoient tout le monde. Elle parloit peu, travailloit avec assiduité, et tenoit son ame dans un recueillement continuel.

A l'âge de douze ans, elle se mit au service d'un habitant de Lucques, nommé Fatinelli, dont la maison étoit attenante à l'église de S. Frigidien. Elle ne vit dans son état qu'une plus grande facilité de se sanctifier, puisqu'elle étoit à portée d'y mener une vie laborieuse, pénitente,

mortifiée, et de ne faire jamais sa volonté. D'un autre côté, elle s'estimoit heureuse d'avoir toutes les choses nécessaires à la vie, sans être exposée à ces troubles et à ces agitations qu'il en coûte ordinairement pour se les procurer. Elle obéissoit ponctuellement à son maître et à sa maîtresse, comme à des personnes qui lui tenoient la place de Dieu. Tous les jours elle se levoit de grand matin, afin d'avoir le temps de vaquer à la prière, et d'assister au saint sacrifice de la messe. Jamais on ne la prit en faute par rapport au devoir de son état. Non-seulement elle exécutoit avec fidélité ce qu'on lui ordonnoit; mais elle prévenoit encore la volonté de ses maîtres.

Dieu permit pourtant qu'on ne lui rendît pas justice. On traita sa modestie de stupidité; son exactitude à tous ses devoirs fut regardée comme le fruit d'un orgueil secret. Sa maîtresse se laissa prévenir contre elle, et son maître la détestoit au point qu'il ne pouvoit la voir sans entrer dans de violens transports de fureur. Mais on avoit beau la maltraiter, elle ne laissoit échapper ni plaintes, ni murmures. Toujours égale à elle-même, rien ne pouvoit altérer sa douceur. Elle continuoit à remplir ses devoirs, dans la seule vue de plaire à Dieu.

Une vertu aussi solide triompha de la malice et des préjugés. Les maîtres de la Sainte connurent enfin tout le prix du trésor qu'ils possédoient dans leur maison. Les autres domestiques devinrent aussi plus équitables, et leur jalousie se changea en admiration. Zite fut alarmée des marques de respect qu'on s'empressoit de lui donner; elle craignoit les atteintes de la vaine gloire; mais son humilité la préserva du danger. Elle fut toujours pleine d'affabilité, de douceur, de modestie; elle saisissoit toutes les occasions d'obliger les derniers de la maison.

Ses maîtres lui ayant confié le maniement de leurs affaires, elle se conduisit avec toute la sagesse possible; et quoique sa place la mît au-dessus des autres domestiques, elle ne leur fit jamais sentir sa supériorité. Elle avoit soin d'empêcher que le vice ne s'introduisît parmi eux, persuadée que les maîtres ne sont bien servis, que quand la vertu est pratiquée par ceux qui leur sont attachés.

Zite jeûnoit toute l'année, et souvent au pain et à l'eau. Elle couchoit sur une planche ou sur la terre nue. Lorsqu'elle avoit des momens de loisir, elle les consacroit à la prière ou à l'exercice de la contemplation. Elle sanctifioit son travail

par de fréquentes aspirations, et par ces prières que l'on nomme *jaculatoires.* Elle avoit un tel ascendant sur l'esprit de son maître, naturellement emporté, qu'une parole de sa part suffisoit pour réprimer sa colère. Quelquefois se jetant à ses pieds, elle lui demandoit grace pour ceux qui l'avoient irrité; et elle étoit toujours sûre de l'obtenir. Les pauvres trouvoient en elle une mère compatissante. Elle usoit pourtant avec discrétion de la liberté qu'on lui avoit donnée de faire des aumônes, se rappelant qu'elle n'étoit que la dépositaire du bien d'autrui. Si l'on parloit mal des autres en sa présence, elle prenoit leur défense, et excusoit leurs défauts. Elle s'approchoit souvent des sacremens, et communioit avec une ferveur angélique. Elle mourut le 27 avril 1272, à l'âge de soixante ans. Il s'opéra par son intercession plusieurs miracles, dont cent cinquante ont été examinés et constatés juridiquement. La ville de Lucques honore cette Sainte avec une grande vénération.

PRATIQUE. Admirons la providence qui a donné à l'église de grands Saints dans les conditions même les plus communes. L'exemple de sainte Zite est bien propre en effet, pour consoler et pour encourager ceux que les circonstances ont obligés de prendre

le même genre de vivre; il n'est question, pour s'y sanctifier, que d'en remplir chrétiennement les devoirs, en persévérant dans la fidélité à laquelle la couronne est promise.

PRIÈRE. Dieu des miséricordes qui voulez le salut des hommes sans distinction, ni d'âge, ni d'état, dirigez par vos lumières notre volonté, pour qu'elle soit conforme à la vôtre, en remplissant tous nos devoirs dans l'exercice des vertus que prescrit à chacun de nous votre sainte religion. Ainsi soit-il.

Dix-septième jour d'Avril.

SAINT SIMÉON, *Evêque de Séleucie et de Ctésiphon, et ses Compagnons, Martyrs.*

SIMÉON, surnommé Bar-Saboé, ou fils *du Foulon*, du métier de son père, fut disciple de Papa, évêque de Séleucie et de Ctésiphon, qui le fit son coadjuteur. Pendant la dernière persécution de Sapor II, roi de Perse, qui fut la plus longue et la plus sanglante de toutes, parut un édit de ce prince, en 340, par lequel il étoit défendu d'embrasser le christianisme sous peine d'esclavage, et d'être écrasé d'impôts. Le saint Evêque écrivit à Sapor une lettre, où il lui adressoit des représentations remplies d'un esprit vraiment apostolique. La lecture de cette

lettre fit entrer le prince dans une étrange colère. Il ordonna sur-le-champ qu'on mît à mort les prêtres et les diacres, qu'on démolît les églises, et que l'on convertît à des usages profanes tout ce qui servoit au culte des chrétiens. Quant à Siméon, il fut arrêté et chargé de fers, avec deux des prêtres de son église. Etant arrivé à Lédan, capitale du pays des Huzites, le roi le fit comparoître devant lui. Voyant que le saint Evêque ne l'adoroit point, comme il l'avoit toujours fait, il lui demanda pourquoi il lui refusoit cet honneur. « C'est, répon-» dit Siméon, que je n'ai jamais comparu » devant vous chargé de fers, ni pour » être forcé à renoncer le vrai Dieu ».

Le roi, prenant ensuite un visage moins sévère, lui dit : « Croyez-moi, Siméon, » je vous veux du bien. Adorez le soleil; » cet acte d'obéissance vous sera avanta-» geux ainsi qu'à votre peuple. SIMÉON. » Comment adorerai-je le soleil, puisque » je ne peux vous adorer, quoique vous » soyez d'une nature plus excellente? » Nous ne reconnoissons qu'un Seigneur, » qui est Jésus crucifié. LE ROI. Si vous » adoriez un Dieu vivant, j'excuserois » votre folie; mais non : vous adorez » comme Dieu un homme mort sur un » bois infâme.... Si vous m'obéissez, je

» vous promets des honneurs, des ri-
» chesses, et les principales dignités de
» mon royaume. SIMÉON. Vous n'avez
» pas une juste idée de J. C. Il est le créa-
» teur des hommes, et le seigneur du
» soleil même, qui s'éclipsa à sa mort
» pour marquer son deuil. Il est d'ail-
» leurs sorti glorieux du tombeau, et est
» monté au ciel par sa propre vertu.
» Quant aux honneurs que vous me pro-
» mettez, ils ne me tentent point. Mon
» Dieu m'en prépare que vous ne con-
» noissez pas, et qui sont infiniment plus
» précieux que les vôtres. LE ROI. Epar-
» gnez votre vie, et celle d'une multitude
» d'hommes qui périront avec vous, si
» vous persistez dans votre opiniâtreté.
» SIMÉON. Si vous commettez un tel crime,
» vous en subirez la punition dans ce
» jour terrible où le souverain juge vous
» demandera un compte rigoureux de
» toutes vos actions. Pour moi, je vous
» abandonne avec plaisir les restes d'une
» misérable vie. LE ROI. A la bonne heure
» que vous couriez à votre perte; mais
» j'ai du moins pitié de vos sectateurs,
» et je tâcherai de les guérir de leur folie,
» par la sévérité de votre châtiment.
» SIMÉON. L'expérience vous apprendra
» que les chrétiens ne sacrifient point
» une vie éternelle pour une vie péris-

» sable, et qu'ils ne voudroient pas échan-
» ger contre votre diadême le nom im-
» mortel qu'ils ont reçu de J. C. LE ROI.
» Si vous refusez de m'honorer en pré-
» sence des grands de mon royaume, et
» de m'adorer avec le soleil, la divinité
» de tout l'Orient, je ferai demain déchi-
» rer de coups, et ensanglanter ce visage
» si beau, et ce corps d'un aspect si vé-
» nérable. SIMÉON. Vous vous égalez au
» soleil dont vous faites un dieu, et ce-
» pendant vous êtes plus grand que lui.
» Si vous défigurez la beauté de mon
» corps, que je regarde présentement
» comme quelque chose de méprisable,
» celui de qui je la tiens saura me la
» rendre un jour avec usure ». Le roi désespérant de pouvoir ébranler la constance du Saint, le fit renfermer dans une étroite prison jusqu'au lendemain.

Il y avoit à la porte du palais un vieil eunuque, nommé Guhsciatazades, qui avoit été élevé avec Sapor, et qui jouissoit à la cour de la plus haute considération. Il avoit professé le christianisme; mais il adoroit le soleil depuis quelque temps, pour ne pas déplaire à son maître. Ayant vu passer le saint Evêque qu'on menoit en prison, il se mit à genoux, pour le saluer. Siméon détourna les yeux, afin de lui faire sentir l'horreur

qu'il avoit de son apostasie. L'eunuque, touché de ce reproche secret, rentra en lui-même, et détesta son crime. « Mal-» heureux que je suis, s'écria-t-il les » yeux baignés de larmes; si la conduite » que Siméon vient de tenir à mon égard » m'est si sensible, comment pourrai-je » soutenir l'indignation du Dieu que j'ai » lâchement renié »? Plein de ces pensées, il court à sa maison, quitte les habits précieux dont il étoit revêtu, en prend de couleur noire, que les Perses avoient coutume de porter dans les temps de deuil, et retourne à la porte du palais.

Le roi, informé de ce qui se passoit, envoie chercher l'eunuque. « Il faut, » lui dit-il, qu'un esprit ennemi se soit » emparé de vous. Grand roi, répond » l'eunuque, ce n'est rien de ce que vous » pensez. Qui eut jamais plus lieu que » moi de s'attrister! j'ai péché contre » Dieu, en adorant le soleil, et contre » vous en trahissant ma conscience, qui » désavouoit l'acte extérieur d'idolâtrie » que je faisois. Quoi! reprit Sapor trans-» porté de fureur, c'est-là ce qui vous af-» flige? Eh bien! je saurai vous mettre à » la raison, si vous ne quittez au plutôt » ces folles idées. L'EUNUQUE. J'en prends » à témoin le Seigneur du ciel et de la » terre, que je ne vous obéirai plus en

» ce point, et que désormais je ne tom-
» berai pas dans un crime, dont je me
» repens avec toute l'amertume de mon
» cœur. Je suis chrétien; et je vous dé-
» clare que l'envie de plaire aux hommes
» ne me rendra point perfide envers mon
» Dieu. LE ROI. J'ai pitié de votre vieil-
» lesse, et je suis fâché que vous vouliez
» perdre le mérite de vos longs services.
» Je vous en prie, n'adoptez pas les pré-
» jugés d'une troupe de méchans, ou
» vous me forcerez de vous envelopper
» dans leur perte. L'EUNUQUE. Sachez que
» je n'abandonnerai point le vrai Dieu,
» pour adorer de simples créatures. LE
» ROI. A vous entendre, j'adore donc des
» créatures? L'EUNUQUE. Oui; et ce qu'il
» y a de plus déplorable, vous adorez
» des créatures inanimées et dépourvues
» de raison ». Le roi outré de colère, ordonna qu'on appliquât le confesseur à la question : mais la noblesse obtint qu'il fût mis à mort sur-le-champ. Lorsqu'on étoit sur le point de le conduire au supplice, il envoya prier le roi de faire publier qu'on le mettoit à mort non pour avoir commis quelque crime, mais pour n'avoir pas voulu abjurer la religion chrétienne. Son but en faisant cette prière, étoit de réparer le scandale de son apostasie. Le roi lui accorda ce qu'il deman-

doit, pour un effet tout contraire, c'est-à-dire, dans la vue d'effrayer les Perses qui seroient tentés d'embrasser le christianisme. Le saint vieillard fut décapité le jeudi saint. Siméon ayant appris dans sa prison le martyre de Guhsciatazades, en rendit graces à Dieu, et se sentit plus que jamais embrasé du désir de donner aussi sa vie pour J. C. Ayant persisté le lendemain dans les réponses qu'il avoit faites dans l'interrogatoire du jour précédent, il fut condamné à être décapité.

On tira de la prison cent autres chrétiens pour les mener au supplice en même temps. Ayant tous protesté qu'ils n'adoreroient point le soleil, les bourreaux se mirent en devoir de les exécuter. Siméon, qu'on rendit témoin de leur supplice, dans l'espérance qu'il se laisseroit ébranler, les exhortoit à persévérer dans la profession de la foi, et les consoloit par l'espérance d'une heureuse résurrection. Lorsque ces cent chrétiens eurent été exécutés, Siméon reçut aussi la couronne du martyre, avec les prêtres Abdhaïcla et Hananias. Tandis que ce dernier ôtoit ses habits, il fut tout-à-coup saisi d'un tremblement involontaire. Phusikius, intendant des travaux du roi, s'en apperçut, et lui dit : « Rassurez-vous, Hananias, fermez les

» yeux, et vous verrez dans un moment » la divine lumière de J. C. ». On conduisit aussi-tôt Phusikius devant le roi, pour y rendre compte de ce qu'il venoit de dire. Le prince lui reprocha la prétendue ingratitude dont il avoit payé ses bienfaits. « Je voudrois, répondit celui-» ci, pouvoir échanger ma vie contre la » mort de ces généreux chrétiens. Je » renonce donc à vos honneurs, remplis » de troubles et d'inquiétudes. La grace » que je vous demande, est de m'asso-» cier à ceux dont je viens de voir le sup-» plice. Rien ne peut être plus heureux » que leur mort. LE ROI. Quoi! vous » préférez la mort à votre dignité! Il » faut que vous soyez extravagant. « PHUSIKIUS. Je n'extravague pas, mais » je suis chrétien, et voilà pourquoi ma » mort, jointe à une ferme espérance en » Dieu, me paroît préférable à tous vos » honneurs ». Le roi furieux, ordonna qu'on lui fît souffrir un genre de mort extraordinaire. Les bourreaux lui percèrent le cou, et lui arrachèrent la langue. Il expira dans cette horrible torture. Il avoit une fille qui avoit consacré à Dieu sa virginité. Elle fut aussi arrêtée et condamnée à mort.

Saint Siméon souffrit le 17 avril 341. S. Maruthas fit la translation de ses re-

liques, et les déposa dans l'église de sa ville épiscopale, qui a pris de-là le nom de *Martyropolis.*

PRATIQUE. L'exemple des Martyrs n'a pas été seulement la preuve de leur ardent amour pour Jésus-Christ, mais il a servi encore à fortifier les ames foibles, à leur ouvrir les yeux sur le danger qu'ils avoient à craindre, et à ranimer en elles les sentimens de religion qui étoient comme éteints. Combien de fois, en effet, ne vit-on pas des païens même se convertir à la foi, et la sceller ensuite de leur sang, à l'imitation des saints Confesseurs dont le zèle les anima, ainsi que tant de chrétiens lâches ou infidèles, que le courage des martyrs ramena à la ferveur qui souvent en fit aussi des martyrs?

PRIÈRE. Vivre et mourir pour vous, Seigneur, fit avec votre grace le mérite et la joie de vos Saints. Nous sommes appelés à partager leur gloire, aidez-nous à les imiter, pour avoir part à leur bonheur éternel. Ainsi soit-il.

Dix-huitième jour d'Avril.

SAINT APOLLONIUS, *Apologiste de la religion chrétienne, Martyr.*

L'EMPEREUR Marc-Aurèle avoit persécuté la religion chrétienne par zèle pour le paganisme. Commode, son fils et son successeur, quoique très-vicieux, fut

moins cruel envers les disciples du Sauveur; il les favorisa même en considération de l'impératrice Marcia. Ce n'étoit pas que cette princesse crût en J. C.; mais elle s'intéressoit pour une religion dont les maximes lui paroissoient admirables. A la faveur de ce calme, l'église vit augmenter prodigieusement le nombre de ses enfans. Plusieurs personnes de qualité se rangèrent sous les étendards de la croix. On comptoit le sénateur Apollonius parmi ceux qui avoient abjuré l'idolâtrie.

Apollonius étoit très-versé dans la connoissance des belles-lettres et de la philosophie. A peine eut-il connu la vérité, qu'il étudia avec autant de succès que d'ardeur l'écriture sainte. Il vivoit tranquille dans la pratique des bonnes œuvres, lorsqu'un de ses esclaves, nommé Sévère, l'accusa d'être chrétien devant Pérennis, préfet du prétoire. L'esclave eut les jambes cassées, et fut condamné à mort, conformément à un édit de Marc-Aurèle, qui avoit décerné la peine de mort contre les accusateurs des chrétiens, quoiqu'on n'eût point révoqué les loix portées antérieurement contre ces derniers.

Pour Apollonius, le préfet l'exhorta fortement à quitter le christianisme,

afin de conserver sa vie et sa fortune. Le Saint fit voir par ses réponses qu'il ne deviendroit point apostat. Sa constance étant inébranlable, Pérennis renvoya l'affaire au sénat, pour que l'accusé y rendît compte de sa foi. Apollonius fit en plein sénat un excellent discours en faveur de la religion chrétienne. Malheureusement cette pièce n'est point parvenue jusqu'à nous. Nous apprenons de S. Jérôme, qui l'avoit lue, que l'éloquence et la solidité s'y trouvoient réunies à une connoissance profonde de la littérature sacrée et profane. Le Saint persistant toujours dans sa première résolution, fut condamné par un arrêt du sénat à être décapité : ce qui fut exécuté vers l'an 186.

Rien n'étoit plus étrange que la jurisprudence des Romains, par rapport aux chrétiens. Par l'édit de Marc-Aurèle, il étoit défendu de rechercher les chrétiens, et il étoit en même temps ordonné de les condamner, s'ils étoient déférés en justice pour leur religion. « Quelle incon-» séquence, leur disoit Tertullien à ce » sujet, d'où vient que vous êtes con-» traires à vous-mêmes ? Si vous jugez » que nous devons être punis, pourquoi » n'approuvez-vous pas qu'on nous re-» cherche? Et s'il vous semble que nous

» ne devons point être recherchés, pour-
» quoi ne prononcez-vous pas notre ab-
» solution »?

PRATIQUE. Si, comme les premiers chrétiens, nous faisions l'apologie de notre religion par la régularité de notre vie, nous lui gagnerions insensiblement les cœurs des impies et des libertins. Faut-il que, par nos excès et nos scandales, nous leur donnions occasion de blasphémer la foi que nous professons?

PRIÈRE. Préservez nous, Seigneur, de trahir par notre conduite la sainteté de la foi que nous professons, et que l'horreur de ce crime énorme qui, en nous perdant, causeroit la perte des autres, excite tout notre zèle, afin de nous conformer aux maximes de votre évangile, et mériter les récompenses assurées à vos disciples fidèles. Ainsi soit-il.

Dix-neuvième jour d'Avril.

SAINT LÉON IX, *Pape.*

BRUNO, qui prit le nom de Léon IX, lorsqu'on l'eut élevé sur la chaire de saint Pierre, sortoit d'une des plus illustres familles d'Alsace. Il vint au monde le 21 juin 1002. Sa mère le nourrit elle-même, contre l'usage ordinaire des femmes de son rang. Le soin de son éducation fut confié à Berthold, évêque de

Toul. Ses premières études finies, Berthold le nomma à un canonicat de sa cathédrale. Le jeune chanoine menoit la vie la plus édifiante, il partageoit son temps entre la prière, la lecture des bons livres, et l'étude des sciences ecclésiastiques. Ayant été ordonné diacre, il fut appelé à la cour de l'empereur Conrad, qui l'honora de sa confiance. Il y montra une grande capacité pour les affaires auxquelles il se livra, de manière cependant, à ne pas se relâcher de sa première ferveur.

Ce fut en 1026, que Bruno reçut la nouvelle du choix qu'on avoit fait de lui pour gouverner l'église de Toul, dont le siége venoit de vaquer. Immédiatement après son sacre, il travailla à la réforme du clergé et des monastères de son diocèse. Il réforma aussi la manière de célébrer l'office divin, et rendit plus majestueuse la musique des églises. Il étoit infatigable, lorsqu'il s'agissoit de procurer le salut des ames et de faire fleurir la piété. Toujours petit à ses propres yeux, il ne se laissoit point enorgueillir par les grandes actions qu'il faisoit. Il lavoit chaque jour les pieds à plusieurs pauvres, et les servoit lui-même. Sa patience et sa douceur étoient inaltérables. Ce fut par ces deux vertus qu'il triompha de la malignité de ceux qui

vouloient le brouiller avec l'empereur et avec d'autres personnes puissantes.

Après la mort du pape Damase II, arrivée en 1048, la diète de Worms lui fit déférer la dignité pontificale. Voyant qu'il ne pouvoit se soustraire à cette éminente dignité, il fit dans l'assemblée une confession publique de sa vie, avec une telle abondance de larmes, qu'il en tira des yeux de tous les assistans. Il ne se rendit toutefois, qu'à condition qu'il auroit le suffrage du clergé et du peuple de Rome. Les choses étant ainsi disposées, il revint à Toul. Il fit le voyage d'Italie en habit de pélerin et sans équipage. On le reçut à Rome avec de grandes acclamations, et on y ratifia son élection. La cérémonie de son intronisation se fit le 12 février 1049. Il prit le nom de Léon IX, choisissant pour modèle S. Léon-le-Grand, et se proposant d'honorer comme lui la chaire apostolique par sa piété, son zèle, son courage et sa douceur.

Il commença son pontificat par travailler à exterminer la simonie, et à abolir les mariages incestueux qui étoient fort fréquens parmi la noblesse. Dans un voyage qu'il fit en Allemagne, il signala tous ses pas par des actes de religion. Il tint un concile à Reims, où il consacra

l'église de l'abbaye de S. Remi. De-là il alla à Metz et à Mayence. Dans cette dernière ville, il tint un concile où assistèrent quarante évêques. A son retour, il passa près de trois mois en Alsace, sa patrie, y consacra un grand nombre d'églises, et laissant par-tout des marques de sa piété et de son zèle. De retour à Rome, il tint un concile, où furent condamnées les erreurs de Berenger sur l'Eucharistie. Il renouvela la condamnation des mêmes erreurs dans le concile de Verceil. L'année suivante il fit un voyage à Toul, par attachement pour son ancien troupeau. En 1052, il passa en Allemagne, pour travailler à la réconciliation de l'empereur Henri, et d'André, roi de Hongrie.

L'année suivante, Michel Cérularius, patriarche de Constantinople, et Léon, évêque d'Acride, écrivirent une lettre commune à Jean, évêque de Trani dans la Pouille. Ils y faisoient un crime aux Latins, de l'observation de quelques pratiques concernant la discipline, comme de célébrer avec du pain azyme, de jeûner les samedis du carême, de ne pas s'abstenir de manger du sang, d'omettre en carême le chant de l'*alleluia*, &c. Un schisme fondé sur de pareilles raisons étoit assurément bien inexcusable. Le

saint Pape répondit au Patriarche par une exhortation touchante à la paix, et lui montra que les pratiques en question, sur-tout celle de consacrer avec du pain azyme, étoient de la plus haute antiquité, et remontoient jusqu'à S. Pierre. Il envoya le cardinal Humbert à Constantinople, pour justifier l'église latine, et pour empêcher que les Grecs ne se séparassent de son sein. La belle apologie qu'il fit de la discipline observée par les Latins, ne produisit pas tout l'effet qu'on devoit en attendre. Rien ne fut capable de toucher le Patriarche. Il vint à bout, par les intrigues, d'entraîner dans le schisme la plus grande partie des églises orientales.

Cependant l'Italie étoit en proie aux ravages des Normands, qui s'étoient emparés du royaume de Naples, après en avoir chassé les Sarrazins et les Grecs. Léon ne pouvant souffrir les désordres qu'ils causoient de toutes parts, implora contre eux le secours de l'empereur Henri III, avec lequel il avoit fait l'échange de Fulde, de Bamberg et de quelques terres que les Papes possédoient en Allemagne, contre la ville de Bénévent et toutes ses dépendances. Ses troupes, jointes à celles de l'empereur, marchèrent contre les Normands; mais comme

elles étoient mal disciplinées, elles furent vaincues et taillées en pièces. Léon, qui s'étoit avancé jusqu'à Bénévent, tomba entre les mains des vainqueurs qui le firent prisonnier. Ils le traitèrent toutefois avec beaucoup d'égards et de respect pendant l'année que dura sa captivité. Léon sanctifia ce temps par des jeûnes rigoureux, de longues veilles et une prière continuelle. A toutes ces mortifications, il joignoit d'abondantes aumônes.

Etant tombé malade, il demanda qu'on le conduisît à Rome, ce qui lui fut accordé. Comme il sentoit approcher sa fin, il se fit porter dans l'église du Vatican, où il pria long-temps. Le lendemain, lorsqu'on lui eut administré l'extrême-onction, il voulut qu'on le transportât devant l'autel de S. Pierre. Il y pria prosterné pendant une heure. Ayant été remis ensuite sur son lit, il entendit la messe, reçut le saint viatique, et mourut le 19 avril 1054.

PRATIQUE. L'église a de tout temps montré le plus grand zèle, contre les hérétiques qui attaquoient sa foi sur l'Eucharistie. Elle sait que ce sacrement est le chef-d'œuvre de l'amour, de la puissance et de la sagesse de Dieu; que c'est par-là qu'il s'unit aux hommes de la manière la plus intime; qu'il

leur communique sa vie et son esprit; qu'il les console, les soutient et les fortifie dans cette vallée de larmes.

PRIÈRE. Seigneur, augmentez en nous le désir de la sainte communion, ne permettez pas que nous nous en éloignions, soit par un prétendu respect que votre église réprouve, soit par défaut de zèle à réformer notre conduite, en pratiquant cette ferveur qui fut toujours la préparation et l'effet de la fréquente communion. Ainsi soit-il.

Vingtième jour d'Avril.

SAINT MAXIME, *Marchand en Asie, Martyr.*

(Du 30 du même mois.)

L'EMPEREUR Dèce, ayant résolu d'exterminer notre sainte religion, fit publier par tout l'empire, des édits qui ordonnoient à tous les chrétiens d'adorer les idoles. Maxime, né en Asie, et marchand de profession, se déclara hautement disciple de Jésus-Christ. On l'arrêta aussitôt, et on le conduisit devant le proconsul Optime.

Le proconsul après lui avoir demandé son nom, ajouta : « De quelle condition » êtes-vous? MAXIME. De condition li» bre, mais esclave de J.C. LE PROCONSUL.

» Quelle est votre profession ? MAXIME. Je » suis un homme du peuple, et je vis de » mon négoce. LE PROCONSUL. Êtes-vous » chrétien? MAXIME. Oui, je le suis, » quoique pécheur. LE PROCONSUL. N'avez- » vous pas connoissance des édits qui ont » été publiés depuis peu ? MAXIME. Quels » édits, et que portent-ils? LE PROCONSUL. » Que tous les chrétiens ayent à renon- » cer à leur superstition, et à recon- » noître le vrai prince à qui tout obéit, » et qu'ils adorent ses dieux. MAXIME. » Je connois cet édit impie, et c'est » cela même qui m'a porté à confesser » publiquement ma religion. LE PROCON- » SUL. Puisque vous êtes informé de la » teneur des édits, sacrifiez donc aux » dieux. MAXIME. Je ne sacrifie qu'à un » seul Dieu ; et je me félicite de lui avoir » sacrifié dès ma jeunesse. LE PROCONSUL. » Sacrifiez pour sauver votre vie ; car je » vous déclare que si vous désobéissez, » je vous ferai expirer dans les tour- » mens. MAXIME. C'est ce que j'ai tou- » jours désiré : je ne me suis fait con- » noître que pour avoir l'occasion de » quitter promptement cette misérable » vie, afin d'en posséder une qui est » éternelle ».

Alors le proconsul lui fit donner plusieurs coups de bâton. Il lui disoit en

même temps : « Sacrifiez, Maxime, sa-
» crifiez, pour vous délivrer des tour-
» mens. Ce qu'on souffre pour le nom
» de J. C., répondit Maxime, n'est point
» un tourment, c'est une vraie conso-
» lation. Mais si j'avois le malheur de
» m'écarter de ce qui m'est prescrit dans
» l'évangile, ce seroit alors que je devrois
» m'attendre à des supplices éternels ».
Le proconsul irrité de sa résistance, ordonna qu'il fût étendu sur le chevalet; et pendant qu'on le tourmentoit, il lui répétoit souvent : « Renonce, misé-
» rable, à cet entêtement insensé, et sa-
» crifie enfin pour sauver ta vie. MAXIME.
» Je la perdrois en sacrifiant, et c'est pour
» la conserver que je ne sacrifie pas. Vos
» bâtons, vos ongles de fer, votre feu,
» ne me causeront aucune douleur,
» parce que la grace de J. C. est en moi :
» elle me délivrera de vos mains, pour
» me mettre en possession du bonheur
» dont jouissent tant de Saints, qui dans
» le même combat ont triomphé de votre
» cruauté; et c'est par la vertu de leurs
» prières que j'obtiens cette force et ce
» courage que vous voyez en moi ».

Le proconsul, désespérant de pouvoir vaincre le soldat de Jésus-Christ, prononça cette sentence : « J'ordonne que Maxime,
» qui a refusé d'obéir aux édits, soit la-

» pidé, pour servir d'exemple aux chré-» tiens ». Maxime fut aussi-tôt enlevé par une troupe de satellites, qui le conduisirent hors de la ville, où ils l'assommèrent à coups de pierres. Son martyre arriva en 250 ou 251.

PRATIQUE. L'exemple de S. Maxime est une grande preuve qu'on peut être un vrai disciple de J. C. au milieu des embarras du monde et des affaires, si l'on persévère avec la grace, dans la disposition de sacrifier tout pour lui rester fidèle, jusqu'à sa vie même. Alors, comme l'a dit l'apôtre: *Tout concourt au bonheur de ceux qui l'aiment.*

PRIÈRE. Seigneur, allumez dans nos cœurs le feu sacré de votre amour; il nous fera triompher de tous les obstacles que l'on rencontre quelquefois dans la voie de vos commandemens, en nous élevant au-dessus de notre foiblesse naturelle, pour nous faire mériter la possession du bonheur éternel. Ainsi soit-il.

Vingt-unième jour d'Avril.

SAINT ANSELME, *Archevêque de Cantorbéry.*

ANSELME, fils de Gondulphe et d'Ermengarde, tous deux d'une famille noble, naquit vers l'an 1033, dans la ville d'Aoste en Piémont. Il vouloit à l'âge de quinze ans embrasser l'état monastique;

mais le supérieur auquel il s'adressa, refusa de l'admettre, de crainte d'encourir l'indignation de Gondulphe. Au reste, ces premiers mouvemens de ferveur ne furent pas de longue durée. Anselme ayant négligé ses exercices de piété, tomba insensiblement dans la tiédeur; puis il laissa prendre l'empire à ses passions, et marcha dans les voies corrompues du siècle. Il perdit aussi l'amour de l'étude, tant sont grands les maux que produit le relâchement auquel on néglige d'abord de s'opposer.

N'ayant pu fléchir son père, dont il avoit perdu l'amitié, il se retira en Bourgogne, où il reprit ses études avec ardeur. Trois ans après, il revint en Normandie, afin de suivre les leçons de Lanfranc, prieur du Bec, qui enseignoit avec beaucoup de réputation. Après la mort de son père, il pensa sérieusement à choisir un état de vie. Sur l'avis de Maurille, archevêque de Rouen, prélat très-versé dans les voies intérieures, il se détermina pour l'ordre de S. Benoît, et prit l'habit dans l'abbaye du Bec, à l'âge de vingt-sept ans. Étant devenu prieur de cette maison en 1063, sa jeunesse excita les murmures des moines. Mais par sa douceur et sa patience, il vint à bout de gagner l'affection de toute

la communauté. Il condamnoit une excessive sévérité, sur-tout par rapport aux jeunes gens. Un abbé du voisinage qui pensoit différemment sur cet article, ne l'eut pas plutôt entretenu, qu'il résolut de l'imiter, et l'expérience lui prouva qu'il avoit agi très-sagement.

Anselme, malgré ses occupations, trouvoit encore du temps pour s'appliquer à l'étude de la théologie. Il fit part depuis au public des rares connoissances qu'il avoit acquises, en composant plusieurs ouvrages qui sont parvenus jusqu'à nous. Il succéda à Herluin, abbé du Bec, mort en 1078. Ce monastère ayant des possessions en Angleterre, il y fit différens voyages. Il en profitoit pour serrer de plus en plus les liens de l'amitié qui l'avoit toujours uni avec Lanfranc, alors archevêque de Cantorbéry. Tous les ordres de l'Etat s'empressoient de lui témoigner leur estime et leur vénération. Le roi lui-même, si redoutable et si inaccessible aux Anglois, s'humanisoit avec l'abbé du Bec, et sembloit être tout autre en sa présence.

L'Angleterre avoit alors pour roi Guillaume le Roux, qui avoit succédé en 1087 à Guillaume le Conquérant, son père. Ce prince usurpa les biens ecclésiastiques. Il s'appropria les revenus des

siéges vacans, et afin d'en jouir plus long-temps, il défendit d'élire des évêques à la place de ceux qui étoient morts. Ce fut ainsi qu'après Lanfranc, l'église de Cantorbéry resta cinq ans sans pasteur. Le roi étant tombé dangereusement malade, rentra en lui-même, et promit, en cas qu'il revînt en santé, de réparer les maux qu'il avoit faits, et de rendre la liberté aux églises. Il commença par nommer Anselme, archevêque de Cantorbéry. Celui-ci employa tous les moyens possibles pour empêcher l'effet de cette nomination. Il céda enfin, lorsque le prince se fut engagé de rendre au siége de Cantorbéry les biens qu'il possédoit sous Lanfranc, et de reconnoître Urbain II pour pape légitime.

A peine Guillaume fut-il guéri de sa maladie, qu'il oublia les beaux sentimens qu'il avoit fait paroître. Anselme lui en parla avec une généreuse liberté, et il l'exhorta à permettre aux évêques de tenir des conciles, afin de remédier aux abus et aux désordres qui se multiplioient de jour en jour. Le roi irrité, cherchoit à le dépouiller de son siége; il défendit à plusieurs prélats, entièrement dévoués à sa cour, de le regarder comme archevêque, et de lui obéir comme à leur primat. Il essaya ensuite de gagner

la noblesse. Mais la plupart des seigneurs répondirent que leur conscience les obligeoit à reconnoître Anselme comme archevêque de Cantorbéry, et comme primat du royaume. Guillaume, par politique, reconnut Urbain pour pape, dans l'espérance de le porter à se réunir à lui contre le Saint. Mais ce moyen ne réussit pas mieux que les précédens. Enfin Anselme vivement affligé de l'oppression où étoit son église, et qu'il lui étoit impossible d'empêcher, ne crut pas devoir rester plus long-temps en Angleterre. Il en partit en 1097.

Arrivé en France, il alla passer quelque temps avec S. Hugues, abbé de Cluny. De-là il se rendit à Lyon. Le dérangement de sa santé le retint dans cette ville plus long-temps qu'il ne pensoit, et il ne put partir pour Rome qu'au mois de mars de l'année suivante. Le pape le fit loger dans son palais; il l'assura de sa protection, et écrivit en sa faveur au roi d'Angleterre. Comme l'air de Rome étoit contraire à Anselme, il se retira dans le monastère de Saint-Sauveur dans la Calabre. Charmé des douceurs de sa retraite, et sans espoir de faire du bien à Cantorbéry, il pria le pape d'accepter sa démission. Mais Urbain lui ordonna

de rester dans l'état où la providence l'avoit placé.

Au mois d'octobre de la même année, le pape assembla à Bari un concile de cent vingt-trois évêques, pour travailler à la réunion des Grecs. Il voulut qu'Anselme y assistât. Les Grecs, en proposant leurs difficultés sur la procession du Saint-Esprit, embrouilloient la question par des longueurs interminables. Le saint archevêque, par l'ordre du souverain pontife prit la parole, et s'exprima avec tant de force et de solidité, qu'il réduisit les Grecs au silence. Aussi-tôt les Pères dirent anathême à quiconque nieroit que le Saint-Esprit procède du Père et du Fils. On entama ensuite l'affaire du roi d'Angleterre, et le concile opina qu'on usât de la plus grande sévérité envers ce prince, et qu'on prononçât contre lui une sentence d'excommunication. Notre Saint s'étant jeté aux pieds d'Urbain, le conjura de ne point porter de censure; ce qui lui fut accordé.

L'archevêque de Cantorbéri de retour en France, prit la route de Lyon. L'archevêque de cette ville l'attendoit avec impatience. Il lui céda l'honneur d'officier dans son église, et le pria encore d'exercer toutes les fonctions épiscopales, comme s'il eût été dans son propre dio-

cèse. Anselme étoit dans l'abbaye de la Chaise-Dieu en Auvergne, lorsqu'il apprit la fin tragique de Guillaume le Roux. Ce malheureux prince avoit été tué à la chasse, sans avoir eu le temps de rentrer en lui-même, et de recevoir les sacremens de l'église. Anselme pleura sa mort, dont les circonstances étoient si terribles aux yeux de la foi. Il fut rappelé en Angleterre par Henri I, successeur de Guillaume. Son retour causa une grande joie dans le royaume. Le nouveau roi formant des demandes contraires à la liberté de l'église, on craignit de nouveaux troubles. On convint pourtant de consulter le pape sur ce sujet.

Sur ces entrefaites, Robert, duc de Normandie, arriva de la Terre-Sainte. Il se plaignit amèrement de ce qu'on lui avoit préféré Henri son frère, lorsqu'il avoit été question de donner un successeur à Guillaume le Roux. Il leva une armée pour faire valoir ses droits, et vint débarquer à Portsmouth. Anselme resta fidèle au roi, et mit tout en usage pour prévenir les suites d'une révolte naissante. Enfin Robert fit un accommodement avec Henri, et abandonna l'Angleterre. Ce fut ainsi que l'archevêque de Cantorbéry ramena la paix dans le

royaume, et assura la couronne chancelante sur la tête de Henri.

Le danger passé, Henri oublia toutes les promesses qu'il avoit faites de rendre la liberté à l'église Britannique. Il continua de s'arroger le droit de donner l'investiture des bénéfices. La querelle élevée à ce sujet, pouvoit avoir des suites fâcheuses. On convint cependant à la fin qu'Anselme iroit en personne consulter le pape sur cette matière. La décision du souverain Pontife, qui étoit Paschal II, ne fut point favorable à Henri. Anselme, après avoir quitté l'Italie, revint à Lyon. Lorsqu'il fut dans cette ville, Henri lui fit défendre de rentrer dans son royaume, jusqu'à ce qu'il eût pris la résolution de se conformer à ses volontés. Il se retira ensuite à l'abbaye du Bec. Ce fut là que le pape lui adressa une commission, pour juger l'affaire de l'archevêque de Rouen, accusé de plusieurs crimes. Paschal lui permit aussi d'admettre à la communion ceux qui avoient reçu du roi l'investiture de leurs bénéfices. Cette condescendance du pape produisit les plus heureux effets; le roi en fut si charmé, que sur-le-champ, il envoya inviter ce saint Archevêque à repasser en Angleterre. Mais Anselme ne put partir du Bec, parce qu'il étoit dan-

gereusement malade. Il n'y reparut donc que quelque temps après.

Il passa les dernières années de sa vie dans une langueur continuelle. Six mois avant sa mort, il tomba dans une foiblesse extrême; cela ne l'empêchoit pas de se faire porter tous les jours à l'église pour y entendre la messe. Il mourut le 21 avril 1109, et fut enterré dans la cathédrale de Cantorbéry. Il s'opéra plusieurs miracles par son intercession.

PRATIQUE. Les traverses et les contradictions ne diminuoient point le zèle des vrais pasteurs de l'église dans l'exercice de leurs fonctions sacrées; ils ne connoissoient alors que les règles de l'évangile, et rien au monde n'étoit capable de les faire mollir, quand il s'agissoit des intérêts de Dieu et de sa gloire; voilà le modèle de l'exercice légitime de toute autorité.

PRIÈRE. Donnez-nous, Seigneur, cet esprit de foi, nécessaire dans tous les états; il nous soutiendra contre la crainte des hommes, et nous empêchera d'y succomber, lorsqu'on exigera de nous des choses contraires à votre sainte loi, dont la sanction est la vie éternelle. Ainsi soit-il.

Vingt-deuxième jour d'Avril.

S. ÉPIPODE ET S. ALEXANDRE, *Martyrs à Lyon.*

Épipode et Alexandre sortoient l'un et l'autre d'une famille distinguée. Le premier étoit de Lyon, et le second Grec de naissance, tous les deux à la fleur de leur âge. Ils avoient étudié sous les mêmes maîtres, et s'étoient liés dès l'enfance d'une étroite amitié. Cette amitié étoit d'autant plus solide, que la religion en étoit la base. Les deux Saints s'exhortoient continuellement à la perfection chrétienne. Ils se préparoient au martyre par une foi vive, par la pratique de la tempérance, de la charité et des œuvres de miséricorde. Ils ne voulurent point s'engager dans le mariage, afin de servir Dieu avec plus de liberté.

Le feu de la persécution s'étant allumé, ils prirent le parti de se cacher, pour suivre le conseil de l'évangile. Ils sortirent donc secrètement de Lyon, et se retirèrent dans un bourg voisin, où une veuve chrétienne leur offrit sa maison. Ils y vécurent quelque temps inconnus, par la fidélité que leur garda la

pieuse veuve, et par le peu d'apparence qu'avoit leur asile. Mais ils ne purent échapper aux perquisitions des païens. On les arrêta, et on les mit en prison, même avant de les avoir interrogés, quoique cette formalité fût prescrite par les loix romaines.

Trois jours après, ils furent conduits, les mains liées derrière le dos, devant le tribunal du gouverneur. Ils n'eurent pas plutôt confessé qu'ils étoient chrétiens, que le peuple jeta un cri d'indignation contre eux. « De quoi ont donc servi, » dit le magistrat furieux, toutes les tor- » tures que nous avons employées, s'il » est des hommes assez audacieux pour » suivre la doctrine du Christ »? Il sépara ensuite les deux Saints, pour empêcher qu'ils s'encourageassent mutuellement, même par signes. Il prit à part Épipode, qu'il croyoit le plus foible, parce qu'il paroissoit le plus jeune, et tâcha de le séduire par une bonté affectée, par de belles promesses, et par l'appât du plaisir. Mais le Saint lui répondit généreusement : « Sachez que je ne me laisserai » point surprendre par votre cruelle » compassion.... Vos plaisirs n'ont rien » qui me touche. Vous ignorez apparem- » ment que l'homme est composé de » deux substances, d'un corps et d'une

» ame. Chez nous l'ame commande, et » le corps obéit. Les plaisirs honteux aux- » quels vous vous livrez en l'honneur de » vos prétendus dieux, flattent agréable- » ment le corps, mais ils donnent la mort » à l'ame. Nous faisons la guerre au corps, » afin de le soumettre à l'ame..... Pour » vous, après vous être rabaissés jusqu'à » la condition des brutes, vous trouverez » à la fin une mort épouvantable. Il n'en » est pas ainsi de nous; lorsque nous » périssons par vos ordres, nous entrons » en possession d'une vie éternelle ». Le juge irrité de la noble hardiesse de cette réponse, fit frapper rudement la bouche qui l'avoit prononcée. Le Martyr, dont les dents étoient tout en sang, continua de parler ainsi : « Je confesse que J. C. » est un seul Dieu avec le Père et le Saint- » Esprit. Il est juste que je lui remette » une ame qu'il a créée et rachetée. Je » ne perdrai point la vie; je ne ferai que » la changer en une plus heureuse ». A ces mots, le juge le fait élever sur le chevalet, et on lui déchire les côtés avec les ongles de fer. Le peuple devient furieux en voyant la constance et la tranquillité avec lesquelles Épipode souffre. Il demande qu'on le lui abandonne pour le mettre en pièces; il trouve que la cruauté est trop lente à son gré Le juge

craignant une sédition ouverte, fait enlever le Martyr, et ordonne qu'il soit décapité.

Deux jours après, le juge se fit amener Alexandre. Il essaya de l'effrayer par le récit des tourmens d'Épipode et des autres chrétiens; mais il fut trompé dans son espérance. Le Martyr lui répondit que cela ne l'épouvantoit point, et qu'en lui rappelant le souvenir de ce que les Martyrs avoient souffert, on n'avoit fait que l'encourager à marcher sur leurs traces, et sur-tout à suivre l'exemple de son cher Épipode. Le juge, transporté de fureur, ordonna qu'on lui tînt les jambes écartées, et que trois bourreaux le frappassent successivement. Cette torture dura long-temps, sans que le Martyr poussât un seul soupir. Et comme on lui demandoit s'il persistoit toujours dans sa première confession, il répondit: « Eh comment n'y persisterois-je pas? » les idoles des païens ne sont que des » démons; mais le Dieu que j'adore, et » qui est le seul Tout-Puissant et Eternel, » me donnera la force de le confesser jus- » qu'à la fin; il sera le gardien de ma foi » et de mes saintes résolutions ». Le juge désespérant de le vaincre, et voulant lui ravir la gloire d'une plus longue constance, le condamna à être crucifié. L'ins-

trument de son supplice n'eut pas plutôt été préparé, que les bourreaux l'y attachèrent. Un instant après, il expira, en invoquant le nom de Jésus. Son corps avoit été si horriblement déchiré, qu'on voyoit à découvert ses entrailles.

Les chrétiens enlevèrent secrètement les corps des deux martyrs, et les enterrèrent sur une colline qui étoit auprès de la ville. Ce lieu devint célèbre par la piété des fidèles, et par un grand nombre de miracles. Nos saints Martyrs souffrirent dans le second siècle.

PRATIQUE. La croyance d'une autre vie est un dogme bien consolant pour un vrai chrétien. C'étoit-là ce qui soutenoit S. Épipode et S. Alexandre. Malheureusement, dans ces jours d'impiété et du délire des passions, cette croyance est ignorée ou devient comme inutile par rapport au grand nombre, parce que voulant suivre leurs passions, ils s'étourdissent sur les motifs les plus capables de leur en faire éviter les conséquences terribles et éternelles. Prions pour eux, pour nous-mêmes, et ne cessons jamais de nous occuper de notre fin.

PRIÈRE. Dissipez, Seigneur, notre aveuglement, et ne permettez pas que croyant l'existence d'une autre vie, qui sera éternellement heureuse ou malheureuse, nous balancions plus long-temps sur le seul parti que nous ayons à prendre, pour assurer avec votre secours notre infini bonheur, en vous, et par vous. Ainsi soit-il.

Vingt-troisième jour d'Avril.

SAINT ADALBERT, *Evêque de Prague, Martyr.*

ADALBERT, issu d'une des plus illustres familles de Bohême, naquit vers l'an 956. Il fut attaqué dès son enfance d'une maladie qui le réduisit à l'extrémité. Ses parens, menacés du danger de le perdre, firent vœu, sous l'invocation de la sainte Vierge, de le consacrer au service des autels, s'il revenoit en santé. Leurs prières furent exaucées : leur fils guérit de sa maladie. Ils le mirent sous la conduite d'Adalbert, archevêque de Magdebourg, qui lui fit prendre son nom à la confirmation. Le prélat lui donna des maîtres habiles en tout genre, et il le vit répondre parfaitement aux espérances qu'on avoit conçues de lui. Le jeune Adalbert employoit à la prière la plus grande partie de ses heures de récréation; et lorsqu'il pouvoit s'échapper sans qu'on s'en apperçût, il alloit visiter les malades et les pauvres, afin de les consoler et de leur distribuer des aumônes. Après la mort de l'archevêque de Magdebourg, il retourna en Bohême, et y emporta

avec lui une bibliothèque qu'il s'étoit formée.

En 983, il reçut les ordres sacrés, des mains de Diethmar, évêque de Prague, qui peu de temps après, mourut en désespéré. Ce prélat finit sa vie en poussant des cris horribles, en disant qu'il alloit être damné pour avoir négligé les devoirs de son état, pour avoir recherché avec passion les honneurs, les richesses et les plaisirs du monde. Adalbert qui le vit mourir, fut saisi de frayeur. Il entra dans de vifs sentimens de componction, détesta les fautes qu'il avoit pu commettre, se revêtit d'un cilice, et alla prier à l'église pour attirer sur lui la miséricorde divine. Il distribua aux pauvres des aumônes considérables.

Dans l'assemblée qui se tint pour donner un successeur à Diethmar, tout le monde jeta les yeux sur Adalbert, qui fut sacré par l'archevêque de Mayence, le 29 juin 983. Il fit son entrée nu-pieds dans la ville de Prague, où il fut reçu avec une joie extraordinaire, par le peuple, et sur-tout par Boleslas, prince de Bohême. Il commença par diviser son revenu en quatre parties. La première fut destinée à l'entretien de l'église; la seconde à la subsistance des chanoines; la troisième au soulagement des malheu-

reux : il réserva la quatrième pour ses besoins et pour ceux de sa maison. On voyoit dans sa chambre un lit ordinaire ; mais il ne s'en servoit point. Il couchoit sur un cilice ou sur la terre nue. Il mortifioit son corps par de longues veilles, et par des jeûnes rigoureux. Presque tous les jours il prêchoit, et visitoit les malades ainsi que les prisonniers.

Le diocèse de Prague étoit alors dans l'état le plus déplorable. Une partie de ceux qui l'habitoient étoient encore idolâtres. Ceux qui professoient le christianisme, le déshonoroient par les vices les plus honteux. En vain Adalbert mettoit tout en œuvre pour faire fleurir la piété ; il avoit affaire à un peuple incorrigible. Désespérant de faire aucune sorte de bien, il obtint du Pape la permission de quitter son évêché. Il prit à Rome l'habit monastique avec Gaudence son frère. Cinq années se passèrent de la sorte. Mais sur les représentations de l'archevêque de Mayence, le souverain pontife lui ordonna de retourner dans son diocèse, avec promesse toutefois de lui permettre de le quitter encore, si son troupeau ne se montroit pas plus docile et plus traitable. Les habitans de Prague le reçurent avec de grandes démonstrations de joie, et lui promirent de profiter

mieux qu'ils n'avoient fait de ses instructions. Mais ils oublièrent bientôt leurs promesses. Le saint Evêque résolut donc de les abandonner pour toujours. En retournant dans son monastère, il prêcha l'évangile dans la Hongrie. On compte parmi ceux qu'il gagna à J. C. le roi Etienne, qui depuis se rendit si célèbre par sa piété. Enfin le Pape le renvoya encore une fois à son église, toujours d'après les représentations de l'archevêque de Mayence.

Ses diocésains, loin de le recevoir comme auparavant, entrèrent en fureur quand ils apprirent la nouvelle de son retour; ils massacrèrent plusieurs de ses proches, pillèrent leurs biens, et brûlèrent leurs châteaux. Adalbert, informé de ce qui s'étoit passé, quitta la route de Prague, et se rendit auprès de Boleslas son ami, fils de Micislas, duc de Pologne. S'étant assuré qu'il seroit mal reçu à Prague, il travailla à la conversion des idolâtres de la Pologne, et il eut la consolation d'en voir un grand nombre embrasser le christianisme. Il passa ensuite dans la Prusse qui n'avoit point encore été éclairée de la lumière de l'évangile. Ses prédications eurent un très-heureux succès à Dantzick; la plupart des habitans de cette ville reçurent le bap-

tême. De Dantzick, le Saint passa dans une petite île où les infidèles l'accablèrent d'outrages. Un d'eux le prit par-derrière lorsqu'il récitoit le pseautier, et lui déchargea un coup d'aviron avec tant de violence, qu'il le renversa par terre à demi mort. Adalbert étant revenu à lui, rendit graces à Dieu de l'avoir jugé digne de souffrir pour la cause de J. C. Il alla dans un autre endroit, où il ne fut pas mieux reçu. On lui ordonna même, sous peine de mort, de partir au plus tard le lendemain. Il obéit. Etant épuisé de fatigues, il s'arrêta quelques momens pour prendre un peu de repos. Les infidèles s'en étant apperçus, accoururent et se saisirent de sa personne, ainsi que de celle de ses deux compagnons, et les chargèrent de chaînes tous les trois. Adalbert offrit sa vie à Dieu par une prière fervente, dans laquelle il demanda le pardon et le salut de ses ennemis. Le prêtre des idoles le perça de sa lance, en lui disant par dérision : « Vous devez » vous réjouir présentement, puisque » vous ne desiriez rien tant que de mourir » pour votre Christ ». Six autres païens lui portèrent aussi chacun un coup de lance. Ce fut ainsi qu'il consomma son sacrifice, le 23 avril 997. Son corps fut

depuis transporté dans la cathédrale de Gnesne.

PRATIQUE. Ce sera toujours une grande consolation pour les ministres du Seigneur, de savoir, après S. Paul, que leur travail n'est que de semer et d'arroser le champ du père de famille; et que de Dieu seul dépend l'accroissement et la maturité des fruits de la grace; cette vue en inspirant l'humilité, soutient aussi leur espérance de recevoir la récompense de leurs efforts, eussent-ils été sans succès.

PRIÈRE. Bénissez, Seigneur, le zèle de tous ceux qui sont chargés d'instruire les autres; rendez sur-tout, votre sainte parole efficace dans la bouche de vos ministres, afin que la lumière nous conduise tous à vous. Ainsi soit-il.

Vingt-quatrième jour d'Avril.

SAINT FIDÈLE DE SIGMARINGEN, *Capucin, Martyr.*

CE Saint, dont le père se nommoit Jean Rey, naquit en 1577, à Sigmaringen, petite ville d'Allemagne dans le cercle de Souabe. Il fit ses premières études dans l'université de Fribourg en Suisse. Il s'appliqua sur-tout à la jurisprudence, et passa docteur en droit. Il menoit une vie très-mortifiée, ne buvoit jamais de vin, et portoit toujours le cilice. Ses

vertus, entr'autres sa modestie et sa douceur, lui attiroient l'estime et la vénération de tous ceux qui le connoissoient.

En 1604, il partit avec trois jeunes gentilshommes qu'on envoyoit voyager dans les différentes parties de l'Europe. Il s'attacha principalement à leur inspirer de vifs sentimens de religion. Sans cesse il leur donnoit l'exemple de la piété la plus tendre. Il ne laissoit passer aucune grande fête sans s'approcher de la sainte communion. Il lui arriva quelquefois de se dépouiller de ses habits pour en revêtir les pauvres.

Après ses voyages, il obtint, à Colmar en Alsace, une place de magistrature, qu'il exerça avec beaucoup de réputation. Il s'intéressoit vivement en faveur des indigens, ce qui le fit surnommer l'*Avocat des pauvres*. Quelques injustices qu'il ne pouvoit empêcher, lui inspirèrent du dégoût pour sa charge. Craignant donc de n'avoir pas la force de résister aux occasions du péché, il résolut de quitter le monde, et de se retirer chez les capucins de Fribourg. Il y prit l'habit en 1612, et reçut le nom de *Fidèle*. Il donna son bien et sa bibliothèque au séminaire de l'évêque, afin de pourvoir à l'entretien et à l'instruction des jeunes clercs peu favorisés de

la fortune. Tous ses autres effets furent distribués aux pauvres.

Du moment qu'il fut religieux, il n'eut plus d'ardeur que pour les humiliations et les austérités de la pénitence. Les tentations dont il fut d'abord attaqué, ne le découragèrent point; il les vainquit, en les découvrant à son supérieur, dont il suivoit les avis avec docilité. Dans ses prières, il demandoit sur-tout à Dieu de ne tomber ni dans le péché ni dans la tiédeur. Son cours de théologie fini, on le chargea du soin de prêcher la parole de Dieu, et d'entendre les confessions des fidèles. Il remplit ce double ministère avec un très-grand succès. Devenu supérieur du couvent de Weltkirchen, il opéra des prodiges de conversion dans cette ville, et dans les lieux voisins. Il dessilla aussi les yeux à plusieurs calvinistes.

La nouvelle des fruits qui accompagnoient ses travaux apostoliques étant parvenue à Rome, la congrégation *de la Propagande* le nomma pour aller prêcher chez les Grisons. Il fut le premier missionnaire envoyé à ce peuple depuis qu'il avoit embrassé le calvinisme. On lui associa huit religieux de son ordre, qui devoient travailler sous sa conduite. Il ne se laissa rebuter ni par

les fatigues, ni par les menaces qu'on lui fit de lui ôter la vie. Il convertit deux gentilshommes calvinistes dans ses premières conférences. En 1622, il pénétra dans le canton de Prétigout, et y convertit beaucoup d'hérétiques ; ce qu'on attribua moins à ses discours, qu'à la ferveur et à la continuité de ses prières.

Tant de conversions firent entrer dans une étrange fureur les calvinistes qui avoient pris les armes contre l'empereur. Ils résolurent d'en arrêter le cours, en se défaisant de celui qui en étoit le principal instrument. Le saint Missionnaire, informé de leurs desseins, se prépara à tout événement. Le 24 avril 1622, il se confessa à un de ses compagnons, dit la messe, et prêcha dans le bourg de Gruch. Il prononça son sermon avec encore plus de feu qu'à l'ordinaire. Il prédit sa mort à plusieurs personnes, et depuis il signa toutes ses lettres, *Frère Fidèle, qui doit être bientôt la pâture des vers.* De Gruch, il alla prêcher à Sévis, où il exhorta fortement les catholiques à rester inviolablement attachés à leur foi. Un calviniste ayant tiré sur lui un coup de mousquet dans l'église, les fidèles le prièrent instamment de se retirer ; mais il leur répondit qu'il ne craignoit point la mort, et qu'il étoit

prêt à sacrifier sa vie pour la cause de Dieu.

Pendant que le Saint retournoit à Gruch, il tomba dans les mains d'une troupe de soldats calvinistes, qui avoient un ministre à leur tête. Ils le traitèrent de séducteur, et voulurent le forcer à embrasser leur secte. « Que me proposez-» vous là, répondit le père Fidèle? Je suis » venu parmi vous pour réfuter vos er-» reurs, et non pas pour les embrasser. » La doctrine catholique est la foi de » tous les siècles; je n'ai donc garde d'y » renoncer. Au reste, vous savez que je » ne crains pas la mort ». Un de la troupe l'ayant renversé par terre d'un coup d'estramaçon, il se releva sur ses genoux, et fit cette prière : « Seigneur, pardon-» nez à mes ennemis. Aveuglés par la pas-» sion, ils ne savent ce qu'ils font; Sei-» gneur Jésus, ayez pitié de moi. Sainte » Marie, mère de Jésus, assistez-moi ». Cette prière finie, il reçut un second coup qui le jeta par terre baigné dans son sang. La fureur des soldats ne fut point encore satisfaite. On lui perça le corps avec des poignards, et on lui coupa la jambe droite. Sa bienheureuse mort arriva en 1622.

Quelque temps après, les Impériaux défirent les calvinistes, conformément

à une prédiction du Saint. Le ministre qui s'étoit mis à la tête des soldats, fut si frappé de cette circonstance, qu'il se convertit et abjura publiquement l'hérésie. Il s'est opéré beaucoup de miracles par l'intercession du saint Martyr. Il fut béatifié par Benoît XIII en 1729, et canonisé par Benoît XIV, en 1746.

PRATIQUE. Contribuer à la conversion d'une ame, est une œuvre infiniment plus excellente que de rendre la vie à un corps mort. Cette ame convertie passe de la mort du péché à la vie de la grace, de l'esclavage du démon à l'inestimable liberté des enfans de Dieu, et acquiert un droit certain à l'héritage éternel.

PRIÈRE. Inspirez-nous, Seigneur, un vrai zèle pour la conversion des pécheurs; nous pourrons y contribuer tous avec votre secours par nos discours, nos exemples et nos prières. Quand nous ne réussirions pas toujours, vous ne laisseriez pas nos efforts sans récompense, si nous ne nous proposons que votre gloire, et le salut du prochain. Ainsi soit-il.

Vingt-cinquième jour d'Avril.

SAINT MARC, *Évangéliste.*

SAINT Marc étoit juif d'extraction; son style rempli d'hébraïsmes ne permet pas d'en douter. Selon plusieurs anciens auteurs, il fut converti par les apôtres

après la résurrection de J. C. S. Irénée le qualifie *Disciple et Interprète de S. Pierre.* On est partagé sur la signification de cette qualité d'*Interprète de S. Pierre.* Selon les uns, on doit entendre par-là qu'il donnoit le style et le tour aux épîtres de l'Apôtre. La fonction d'interprète consistoit, selon les autres, à rendre en grec ou en latin ce que saint Pierre disoit en sa propre langue. Saint Jérôme et d'autres écrivains ecclésiastiques pensent qu'on ne doit point distinguer notre saint évangéliste, de Jean Marc, cousin de S. Barnabé. Mais le sentiment le plus commun est que c'étoient deux personnes différentes ; et que le dernier étoit avec S. Paul en Orient, tandis que le premier étoit à Rome ou à Alexandrie.

Papias et Clément d'Alexandrie rapportent que S. Marc composa son évangile, à la prière des fidèles de Rome, qui désiroient avoir par écrit ce que saint Pierre leur avoit enseigné de vive voix. Il recueillit ce qu'il avoit entendu dire à l'apôtre, et en forma son ouvrage. S. Pierre fut charmé du zèle que les chrétiens marquoient pour la parole de vérité ; il approuva l'évangile de S. Marc, et lui imprima le sceau de son autorité, pour qu'il fût lu dans les assemblées des

fidèles. C'est pour cette raison qu'il lui a été attribué par quelques auteurs.

S. Marc, dans son évangile, n'a fait qu'abréger celui de S. Mathieu. Il y rapporte les mêmes choses et se sert souvent des mêmes expressions. Il ajoute pourtant des particularités qui ne sont point dans S. Mathieu : il change aussi l'ordre, la narration dans les faits, et en cela il s'accorde mieux avec S. Luc et S. Jean. Il raconte des faits dont saint Mathieu n'avoit point parlé. Il parle avec beaucoup d'étendue du renoncement de saint Pierre, en quoi il servit l'humilité du saint Apôtre qui supprimoit tout ce qui auroit été capable de le faire estimer des hommes, et qui publioit avec les sentimens d'une vive componction, le crime qu'il avoit commis en reniant son divin maître. S. Marc étoit en Italie lorsqu'il écrivit son évangile, et il paroît que ce fut avant l'an 49 de Jésus-Christ.

S. Pierre partit de Rome pour aller en Orient vers ce temps-là. Alors S. Marc passa en Egypte. Il prit terre à Cyrène dans la Pentapole; il convertit un grand nombre de païens, et les engagea à détruire les temples de leurs idoles. Son évangile qu'il avoit apporté avec lui, se répandit dans la Libye, dans la Thébaïde

et dans les autres provinces de l'Egypte. Il n'y avoit point de pays plus livré aux superstitions du paganisme. Mais les temps de bénédiction, prédits par les prophètes, étoient enfin arrivés; et saint Marc fut l'instrument dont Dieu se servit pour vérifier les prédictions de ses serviteurs. Il prêcha pendant douze ans dans diverses contrées de l'Egypte : après quoi il vint à Alexandrie où il forma en peu de temps une église nombreuse. Ayant ordonné S. Anien, évêque de cette ville, il en sortit l'an de Jésus-Christ 62. De retour dans la Pentapole, il y prêcha pendant deux ans. Il visita ensuite l'église d'Alexandrie qui de jour en jour devenoit plus florissante. Il encouragea les fidèles à la persévérance, puis il se retira à Rome. Il revint encore à Alexandrie. Les païens, témoins de ses miracles, le traitèrent de magicien, et résolurent sa mort. Ils l'arrêtèrent tandis qu'il *offroit la prière*, c'est-à-dire, lorsqu'il célébroit les divins mystères. Ils le lièrent avec des cordes, et le traînèrent par les rues. La terre et les pierres furent teintes de son sang, et l'on voyoit par-tout des lambeaux de sa chair. Le soir étant venu, on le jeta dans une prison, où il fut consolé par deux visions. Le lendemain matin, on le traîna, comme

le jour précédent, et il expira dans le supplice le 25 avril l'an 68 de J. C. Les chrétiens ramassèrent les restes de son corps, qu'ils enterrèrent à Bucoles, dans le lieu où ils avoient coutume de s'assembler pour la prière.

On prétend que les reliques de S. Marc furent transportées à Venise vers l'an 815, et qu'elles sont dans la magnifique chapelle du doge, mais dans un lieu secret, afin que personne ne puisse les enlever. La république de Venise a choisi le saint Evangéliste pour son principal patron.

On chante en ce jour la grande litanie, afin de fléchir la colère de Dieu, irritée par les péchés des hommes. L'origine de cette coutume est communément attribuée à S. Grégoire-le-Grand, qui, ayant ordonné à Rome une procession générale où l'on chanta la litanie, obtint de Dieu la cessation d'une peste cruelle.

PRATIQUE. L'assistance aux offices et prières publiques, si recommandée par l'église, a pour objet d'attirer sur nous la miséricorde de Dieu, d'éloigner de nous les calamités, et de nous préserver du péché qui est la cause des maux sous lesquels nous gémissons. Comment arrive-t-il cependant que tant de chrétiens négligent le culte du Seigneur, aux jours où la loi nous oblige à

nous réunir pour l'adorer dans son sanctuaire ? C'est que ces prétendus chrétiens sont des mondains, dont les mœurs sont païennes.

PRIÈRE. Seigneur, en nous unissant à votre église, sur-tout aux jours où elle nous appelle autour de vos autels, nous désirons vous offrir l'hommage de tout nous-mêmes, et obtenir de votre miséricorde infinie, les graces qui nous sont nécessaires pour persévérer dans votre amour. Ainsi soit-il.

Vingt-sixième jour d'Avril.

SAINT JACQUES, SAINT MARIEN, *et leurs Compagnons, Martyrs en Numidie.*

(Du 30 du même mois.)

JACQUES et Marien furent du nombre des chrétiens qui versèrent leur sang pour J. C. dans la Numidie pendant toute l'année 259. Le premier étoit diacre, et singulièrement recommandable pour sa chasteté et pour l'austérité de sa vie. Le second étoit lecteur, et enrichi d'une abondance extraordinaire de graces. Il avoit, selon S. Augustin, *une excellente mère*, nommée Marie. Ces deux chrétiens, qui étoient peut-être parens, étoient venus ensemble en Numidie, de quelque province éloignée de l'Afrique.

Jacques eut en route, une vision qui lui fit connoître que Marien et lui termineroient leur vie par le martyre. Ils s'arrêtèrent l'un et l'autre dans un lieu appelé Muguas, près de la ville de Cirthe, capitale de la province, où la persécution étoit fort violente. Deux évêques, nommés Agapius et Secondin, qui avoient été bannis pour la foi, y furent amenés en même temps. On les avoit été chercher dans le lieu de leur exil, pour les condamner à une peine plus rigoureuse. Selon le cours ordinaire de la justice, ceux qui par une première sentence n'avoient été condamnés qu'à l'exil, ne pouvoient être arrêtés de nouveau, ni condamnés à mort par un second jugement. Mais on violoit toutes les règles par rapport aux chrétiens. Agapius et Secondin étant restés quelques jours à Muguas, Jacques et Marien trouvèrent l'occasion de s'entretenir avec eux. Ils puisèrent dans ces entretiens un redoublement d'amour pour J. C. et un ardent désir de suivre les deux évêques au combat.

Deux jours après le départ d'Agapius et de Secondin, une troupe de païens vint à Muguas, qu'ils regardoient comme la retraite des chrétiens. Ils arrêtèrent, par l'ordre du gouverneur, Jacques et

Marien, avec un évêque qui écrivit les actes de leur martyre. Ceux-ci ayant été conduits aux magistrats de Cirthe, Jacques confessa généreusement qu'il étoit chrétien. Il déclara aussi qu'il étoit diacre, sans redouter les suites de la loi portée par Valérien, en 258, laquelle condamnoit à mort les diacres, les prêtres et les évêques, quand même ils renonceroient à leur foi. On lui fit souffrir une cruelle torture, ainsi qu'à Marien. Celui-ci fut encore pendu par les pouces avec de gros poids aux pieds. La torture finie, les deux Saints furent remis en prison avec plusieurs autres chrétiens. On en tiroit tous les jours quelques-uns pour les exécuter. De ce nombre furent Agapius et Secondin. Ceux qu'on épargna, endurèrent toutes sortes de mauvais traitemens, mais Dieu les consola par deux visions. Dans l'une, S.t Cyprien apparut à Marien. Il étoit assis à la droite d'un grand juge, c'est-à-dire de Jésus-Christ. Il lui donna à boire d'une fontaine, dont il avoit bu le premier, lui faisant entendre par-là, qu'il devoit sceller sa foi de son sang. La seconde vision persuada à tous les confesseurs qu'ils auroient le même bonheur. Elle fut envoyée à un d'entre eux, nommé Emilien, âgé d'environ cinquante ans, et de fa-

mille équestre. Il avoit toujours vécu dans une parfaite continence. La prière, dans la prison, étoit sa principale occupation, et il y joignoit de grandes austérités. « Il m'a semblé, dit-il, que mon » frère qui est païen, me demandoit » comment nous nous trouvions de » l'obscurité de la prison et des rigueurs » de la faim. Je lui ai répondu que la » parole de Dieu servoit de lumière et » de nourriture aux soldats de Jésus-» Christ. Vous savez, a-t-il ajouté, que » tous ceux d'entre vous qui persisteront » dans leur opiniâtreté, doivent s'at-» tendre à mourir. Mais espérez-vous » tous avoir une égale récompense de » votre Dieu? Je lui répliquai : Levez » les yeux au ciel : tous les astres que » vous y voyez ont-ils le même éclat? » ne diffèrent-ils pas en clarté, quoiqu'ils » aient tous la même lumière? De même, » ceux d'entre nous qui ont le plus souf-» fert, et qui ont eu les plus rudes com-» bats à soutenir, recevront la plus glo-» rieuse couronne ».

Les magistrats voyant les confesseurs inébranlables dans leur foi, envoyèrent Jacques et Marien, avec un grand nombre d'autres prisonniers, au gouverneur de la province, qui étoit alors à Lambèse. A leur arrivée, on les mit en pri-

son. Chaque jour, on en exécutoit plusieurs. On commença par les laïques, qu'on croyoit plus faciles à séduire. Il y avoit parmi ceux qui furent exécutés, une femme avec ses deux enfans qui étoient jumeaux, et deux vierges, nommées Tertulla et Antonia, que l'évêque Agapius aimoit comme ses filles. Il avoit long-temps demandé à Dieu pour elles la grace du martyre. Un jour qu'il répétoit sa prière avec une grande ferveur, il entendit une voix du ciel qui lui disoit: « Il n'est pas nécessaire que vous de» mandiez si souvent ce que vous avez » obtenu dès la première fois ».

Jacques, avec les autres clercs, ressentoit une vive douleur en voyant retarder sa victoire. Peu de temps après, il vit en songe Agapius, qui paroissoit rempli de joie, et préparoit un grand festin, auquel il invita Jacques et Marien. Les deux confesseurs y rencontrèrent un enfant. C'étoit un des deux jumeaux qui avoient souffert avec leur mère, trois jours auparavant. Il avoit autour du cou une couronne de roses, et tenoit une palme verte à la main droite. « Réjouis» sez-vous, leur dit-il, demain nous » souperons tous ensemble ». L'événement vérifia la prédiction. Jacques, Ma-

rien et plusieurs autres clercs, furent condamnés à mort le lendemain.

On choisit pour le lieu de leur exécution, une vallée à travers de laquelle couloit la Pagyde. Les collines qui s'élevoient de chaque côté, formoient comme un amphithéâtre pour les spectateurs. Les prisonniers étant arrivés sur le bord de la rivière, on les rangea tous de suite et sur la même ligne, afin que l'exécuteur ne fît que passer de l'un à l'autre en coupant les têtes. Marie, mère de Marien, suivit son fils jusqu'au lieu du supplice, pour l'encourager à faire généreusement le sacrifice de sa vie. Quand elle le vit mort, elle serra son corps, et baisa son cou, rendant graces à Dieu de lui avoir donné un tel fils. Ces Saints souffrirent le martyre en 259 ou 260.

Pratique. Comme la gloire préparée dans le ciel aux saints Martyrs sera proportionnée à la rigueur de leurs souffrances, ainsi les tribulations de tous les autres justes, leurs combats contre les passions, contre le démon et le monde, seront récompensés dans la mesure de la divine justice qui donnera un prix infini au verre d'eau donné de la main de la charité. Que cette espérance magnifique nous soutienne comme elle a soutenu les saints : le temps des épreuves sera court, et la félicité du serviteur fidèle, n'aura jamais de fin.

PRIÈRE. Conservez en nous, Seigneur, le souvenir de vos promesses immortelles, pour que nous triomphions, par votre secours, des tentations de cette vie, et en puissions obtenir le bonheur de jouir dans le ciel de la gloire éternelle. Ainsi soit-il.

Vingt-septième jour d'Avril.

SAINT ANTHIME, *Evêque, et autres SS. Martyrs à Nicomédie.*

L'EMPEREUR Dioclétien, qui se défioit de la fidélité des gardes prétoriennes, et qui n'avoit point d'enfant mâle, se donna un collègue dans la personne de Maximien Hercule, qu'il jugea digne de toute sa confiance, et qui s'étoit fait de la réputation par sa capacité dans le métier de la guerre. Ces deux princes, allarmés du péril qui menaçoit l'empire de toutes parts, nommèrent chacun un César. Dioclétien choisit Maximien-Galère pour l'orient; et Maximien-Hercule nomma Constance Chlore pour l'occident.

Dioclétien n'inquiéta point les chrétiens les premières années de son règne. Cela n'empêcha pas qu'il n'y en eût plusieurs de martyrisés, en vertu des anciens édits qui n'avoient point été révoqués. Pour Galère, il fit ressentir dans

les provinces de sa dépendance, les effets de la haine implacable qu'il leur portoit. Il tâchoit de faire entrer dans ses sentimens Dioclétien, qui d'abord ne se rendit pas. Ce dernier prince évitoit d'en venir aux extrémités, de peur que l'effusion du sang chrétien ne troublât le repos de l'empire. Enfin il consulta l'oracle d'Apollon à Milet. La réponse fut telle qu'un ennemi de la religion chrétienne pouvoit l'attendre. Dioclétien étant à Antioche en 302, immola quantité de victimes, pour trouver dans leurs entrailles la connoissance de l'avenir. Quelques officiers chrétiens qui étoient auprès de sa personne, formèrent sur leur front le signe de la croix. Les aruspices confondus ne trouvèrent point ce qu'ils cherchoient. Ils offrirent de nouvelles victimes, sous prétexte que les Dieux n'étoient point encore suffisamment appaisés. Ils ne réussirent pas plus que la première fois. Celui qui présidoit à la cérémonie, s'écria tout à coup, qu'il y avoit là des profanes qui troubloient les sacrifices. Par ces *profanes*, il entendoit les chrétiens. L'empereur irrité, ordonna sur-le-champ que tous les chrétiens qui étoient présens, ainsi que tous ceux qui tenoient à la cour, eussent à sacrifier aux dieux. Il envoya aussi des

ordres pour faire casser les soldats qui ne sacrifieroient pas. « Alors il tira contre » l'innocence l'épée qui ne devoit être » employée que contre le crime; et si l'on » peut parler ainsi, il écrivit avec la » pointe de cette épée des édits sanglans » contre les chrétiens, et commanda aux » juges de se servir de toute l'adresse de » leur esprit, pour inventer de nouveaux » supplices ». C'est ainsi que s'exprime Constantin dans un édit adressé à tout l'empire.

On ouvrit la persécution le 23 de février, jour auquel les païens célébroient la fête de leur dieu Terme. Dès le matin le préfet, accompagné de plusieurs officiers, se rendit à l'église des chrétiens. Il en força les portes, se saisit des livres de l'écriture qu'il y trouva, et les fit brûler. Tout le reste fut abandonné au pillage. Dioclétien et Galère voyoient d'un balcon tout ce qui se passoit; ils délibérèrent s'ils n'ordonneroient pas qu'on mît le feu à l'église, mais craignant que les flammes ne gagnassent les autres bâtimens de la ville, ils se contentèrent de la faire abattre. Le lendemain il fut ordonné d'abattre toutes les églises, et de brûler nos saintes écritures. L'édit portoit aussi qu'on appliqueroit à la question les chrétiens, de quelque rang

qu'ils fussent, qu'ils seroient inhabiles à posséder les charges et les dignités; que l'on recevroit toutes les actions intentées contre eux; qu'eux, au contraire, ne seroient point recevables à demander justice pour adultère, pour violence, pour dettes, &c.; qu'ils seroient déchus de tous droits attachés à la qualité de sujets de l'empire.

Cet édit n'eut pas plutôt été affiché, qu'un chrétien fort considérable par sa place, l'arracha et le mit en pièces. Son zèle, que Lactance condamne à juste titre comme indiscret, venoit, selon Eusèbe, d'un principe divin. Ce dernier auteur ne considéroit que l'intention. Le chrétien fut arrêté et condamné à diverses tortures. On l'étendit ensuite sur un gril ardent, et il montra durant son supplice une patience admirable.

Un second édit ordonna d'arrêter les évêques, et de les obliger à force de tourmens de sacrifier aux idoles. On croit que S. Anthime fut arrêté en cette occasion. La ville de Nicomédie fut alors inondée du sang chrétien. Galère, pour engager Dioclétien à traiter les fidèles avec encore plus de rigueur, s'avisa d'un moyen qui décèle toute la barbarie de son caractère. Il fit mettre le feu au palais impérial par ses créatures. Les ido-

lâtres, comme l'avoit prévu Galère, accusèrent les chrétiens d'être les auteurs de l'incendie. On les disoit ligués avec quelques eunuques pour attenter à la vie des deux princes, et pour les brûler tout vifs dans leur propre palais. On mit une seconde fois le feu au palais; mais on ne découvrit point les auteurs de l'incendie, parce qu'on n'informa point contre les gens de Galère. On rendit encore les chrétiens responsables de ce second incendie.

Dès-lors la fureur de Dioclétien ne connut plus de bornes. Les plus affreux supplices étoient le partage de ceux qui refusoient d'adorer les idoles. Valérie, fille de l'empereur, et Prisca sa femme, qui étoient toutes deux chrétiennes, se virent dans l'alternative de souffrir une mort cruelle ou de sacrifier. Elles eurent la lâcheté d'apostasier; mais Dieu les en punit d'une manière terrible. Leur vie ne fut plus qu'un tissu de malheurs : après quoi elles eurent publiquement la tête tranchée par l'ordre de Licinius. Les plus puissans eunuques devinrent les premières victimes de la persécution. Ils aimèrent mieux périr que de trahir leur religion. Du palais, la persécution s'étendit sur l'église de Nicomédie, dont S. Anthime étoit évêque: on lui trancha

la tête. Il fut accompagné dans son triomphe par les prêtres et les autres ministres de son église, qui moururent pour la foi, avec tous ceux qui appartenoient à leur famille.

Les simples fidèles ne furent pas plus épargnés que les ecclésiastiques. Il y avoit dans les temples des juges pour condamner à mort tous ceux qui refuseroient de sacrifier. On dressa des autels dans toutes les cours de justice, et personne n'étoit admis à réclamer la protection des loix, qu'il n'eût auparavant abjuré le christianisme. On ne souffrit point que le peuple vendît ou achetât, qu'il emportât de l'eau dans sa maison, qu'il fît moudre le blé, qu'il traitât aucune sorte d'affaires, à moins qu'il n'offrît de l'encens à certaines idoles placées aux coins des rues, aux fontaines publiques, dans les marchés, &c. Mais toutes les tortures furent inutiles. On brûloit par troupes, des personnes de tout âge et de tout sexe. Plusieurs furent décapités, et d'autres précipités dans la mer.

De Nicomédie, la persécution passa dans toutes les provinces de l'empire. Les édits se succédoient les uns aux autres. Les gouverneurs regardoient comme une grande gloire, de triompher

de la constance d'un chrétien. Le sang des fidèles ruisseloit de toutes parts : c'en étoit fait de notre religion, si son origine eût été humaine. Mais Dieu qui veilloit sur son église, se servit pour l'étendre, des moyens mêmes que les hommes employoient pour la détruire. Ceux mêmes qui s'étoient le plus déchaînés contre elle, subirent la peine que méritoient leur injustice et leur cruauté. Nous lisons dans Lactance, que les auteurs des premières persécutions générales éprouvèrent aussi visiblement les effets de la colère du ciel. Ainsi, tandis que les martyrs gagnoient des couronnes immortelles, leurs ennemis souffroient, dès cette vie, les châtimens dûs à leurs crimes.

PRATIQUE. Les Martyrs n'ont montré tant de courage, que parce qu'ils avoient l'éternité devant les yeux. Ils savoient que dans une autre vie l'ordre seroit rétabli, et la providence pleinement justifiée ; qu'en même temps que les pécheurs seroient punis de leurs crimes, les tribulations des justes seroient récompensées par un poids immense de gloire ; ce point de vue de la grace rendoit leur courage invincible, et peut avoir le même effet pour nous.

PRIÈRE. C'est pour ne pas penser sérieusement à l'éternité, que nous nous décourageons si facilement dans les épreuves de cette vie ; mais notre

confiance en vous, Seigneur, se ranimera, si vous daignez nous fortifier par votre secours, et nous faire bien comprendre la différence qu'il y a entre le temps et l'éternité, pour nous fixer à n'aimer et ne servir que vous. Ainsi soit-il.

Vingt-huitième jour d'Avril.

SAINT DIDYME ET Ste THÉODORE, *Martyrs.*

EUSTRATIUS Proculus, préfet augustal d'Alexandrie, se fit amener la vierge Théodore à son tribunal. Il commença l'interrogatoire par lui demander de quelle condition elle étoit : « Je suis chré-» tienne, répondit Théodore. LE PRÉFET. » Êtes-vous esclave, ou de condition li-» bre ? THÉODORE. Je suis chrétienne. » J. C. venant au monde m'a affranchie ; » et d'ailleurs je suis née de parens que » le monde appelle libres. LE PRÉFET.... » Pourquoi, étant née de parens nobles, » n'êtes-vous pas mariée ? THÉODORE. » C'est pour plaire à J. C. En se faisant » homme, il nous a délivrés de la corrup-» tion, et j'espère qu'il m'en préservera » si je lui suis fidèle. LE PRÉFET. Les em-» pereurs ordonnent que les vierges sa-» crifient aux dieux, ou soient exposées » dans un lieu de prostitution. THÉO-

» DORE. Vous n'ignorez pas sans doute que
» Dieu, dans chaque action, regarde la vo-
» lonté ; si donc je persiste dans la réso-
» lution de conserver mon ame pure, je
» ne serai point coupable de la violence
» qu'on pourra me faire. LE PRÉFET. Votre
» naissance et votre beauté m'inspirent
» pour vous des sentimens de compas-
» sion ; mais cette compassion vous sera
» inutile, si vous n'obéissez. Oui, j'en
» jure par les dieux, ou vous sacrifierez,
» ou vous deviendrez l'opprobre de votre
» famille et le rebut des honnêtes gens....
» THÉODORE. Si vous me faites couper une
» main, un bras, la tête, sera-ce moi qui
» serai coupable? ne sera-ce pas plutôt
» celui qui commettra cette violence?
» Je suis unie à Dieu par le vœu de vir-
» ginité que je lui ai fait ; mon corps et
» mon ame lui appartiennent ; je m'a-
» bandonne entre ses mains, il saura
» conserver ma foi et ma chasteté. LE
» PRÉFET. Rappelez-vous votre naissan-
» ce, et ne couvrez pas votre famille
» d'un opprobre éternel. THÉODORE. J.C.
» est la source du véritable honneur,
» c'est de lui que mon ame tire toute sa
» beauté : il sera assez puissant pour
» soustraire sa colombe aux griffes de
» l'épervier. LE PRÉFET. Que je plains
» votre aveuglement! Pouvez-vous met-

» tre votre confiance dans un homme
» crucifié? Y a-t-il de la raison à croire
» qu'il défendra votre chasteté dans un
» lieu infâme? THÉODORE. Oui, je crois,
» et je crois fermement que ce Jésus,
» qui a souffert sous Ponce-Pilate, me
» délivrera des mains de ceux qui ont
» conspiré ma perte ; et qu'il me con-
» servera pure et sans tache. Jugez après
» cela, si je puis le renoncer.

» LE PRÉFET. Il y a long-temps que je
» vous écoute avec patience. Mais, enfin,
» si vous persistez dans votre opiniâtre-
» té, je n'aurai pas plus d'égards pour
» vous, que pour la dernière des escla-
» ves. THÉODORE. Je vous abandonne mon
» corps; mais quant à mon ame, elle est
» au pouvoir de Dieu seul. LE PRÉFET.
» Qu'on lui donne deux soufflets pour
» la guérir de sa folie, et pour lui ap-
» prendre à sacrifier aux dieux. THÉO-
» DORE. Par J.C., qui est mon protecteur,
» je ne sacrifierai point aux démons, et
» je ne me résoudrai jamais à les adorer.
» LE PRÉFET. Faut-il que vous me forciez
» à faire publiquement un pareil affront
» à une fille de votre qualité ? vous en
» êtes venue au comble de la folie.
» THÉODORE. Cette sainte folie qui nous
» fait confesser le Dieu vivant, est une
» vraie sagesse ; et ce que vous appelez

» affront sera pour moi le principe d'une » gloire éternelle. LE PRÉFET. A la fin je » perds patience, et je vais faire exécu- » ter l'édit. Je me rendrois moi-même » coupable de désobéissance envers les » empereurs, si je différois plus long- » temps à punir la vôtre. THÉODORE. » Vous craignez de déplaire à un homme; » comment pouvez-vous me faire un » crime de ce que je crains de déplaire » au souverain maître du ciel et de la » terre?.... LE PRÉFET. Je vous donne » trois jours pour penser mûrement à » ce que vous avez à faire; mais ce terme » expiré, si je ne vous trouve soumise, » par les dieux, je vous ferai exposer » dans un lieu de débauche, afin qu'au- » cune femme ne soit tentée de vous imi- » ter. THÉODORE. Supposez les trois jours » déjà expirés, car je ne changerai point » de sentiment. Il y a un Dieu qui pren- » dra soin de moi. Faites donc ce qu'il » vous plaira. Si toutefois vous m'accor- » dez les trois jours, j'ai une grace à vous » demander, c'est qu'on n'attente point » à ma pudicité avant que vous ayez » rendu votre jugement ». Le Préfet eut égard à sa prière. Les trois jours étant passés, la Sainte, qui étoit inébranlable dans sa première confession, fut donc conduite dans un lieu de débauche. En

y entrant, elle leva les yeux au ciel, et dit : « Dieu tout-puissant, père de Notre » Seigneur J. C., secourez votre ser- » vante, et retirez-la de ce lieu infâme. » Vous qui délivrâtes saint Pierre de la » prison, sans qu'il eût souffert aucun » outrage, daignez être le protecteur et » le gardien de ma chasteté, afin que » tout le monde reconnoisse que je suis » à vous ».

Il y avoit parmi les Chrétiens d'Alexandrie un jeune homme, nommé Didyme, plein de zèle pour la gloire de Dieu. Brûlant du désir de tirer la Sainte du danger, il s'habilla en soldat, et entra hardiment dans le lieu où elle étoit. Théodore le voyant approcher, se sentit glacer tout le sang dans les veines. Elle fuit devant lui, et parcourt tous les coins du lieu où elle est enfermée. Didyme la joint à la fin, et lui dit : « Ne craignez » rien, ma sœur, je ne suis pas ce que » je vous parois; je suis votre frère en » Jésus-Christ : j'ai eu recours à ce dé- » guisement pour vous arracher de ce » lieu. Donnez-moi vos habits, et pre- » nez les miens; sauvez-vous ensuite, et » je resterai en votre place ». Théodore fait ce que Didyme exige d'elle : elle s'habille en soldat, enfonce un chapeau sur ses yeux, et s'en va sans être connue de

personne Son libérateur lui avoit recommandé de marcher les yeux baissés, sans s'arrêter, sans parler à qui que ce fût, et d'affecter la contenance honteuse, et l'empressement embarrassé d'un homme qui sort de semblables lieux. Lorsqu'elle se vit hors de tout danger, son ame prit son essor vers le ciel, et elle témoigna sa reconnoissance au Dieu qui venoit de la délivrer.

Quelque temps après, un libertin entra pour assouvir sa passion ; il fut extrêmement surpris de trouver un homme au lieu d'une femme. Lorsqu'il eut entendu le récit de ce qui étoit arrivé, il sortit, et alla en instruire ses compagnons. Le juge informé de l'affaire, envoya chercher le jeune homme, et lui demanda son nom. Celui-ci répondit qu'il s'appeloit Didyme. LE PRÉFET. « Qui vous a engagé à faire ce que vous » avez fait? DIDYME. Dieu lui-même me » l'a commandé. LE PRÉFET. Avant que » je vous fasse mettre à la question, dé- » clarez où est Théodore. DIDYME. Je vous » jure que je n'en sais rien ; tout ce que » je peux vous dire, c'est qu'elle est une » véritable servante de Dieu, et qu'il » l'a conservée pure et chaste, pour » avoir confessé son fils J. C. LE PRÉFET. » De quelle condition êtes-vous? DIDYME.

» Je suis Chrétien, et affranchi de J. C.
» LE PRÉFET. Qu'on lui donne la question
» deux fois plus forte qu'à l'ordinaire,
» pour punir l'excès de son insolence.
» DIDYME. Je vous prie d'exécuter ponc-
» tuellement les ordres de vos maîtres
» par rapport à moi. LE PRÉFET. Par les
» dieux, tu peux t'attendre à être tour-
» menté comme tu le mérites, à moins
» que tu ne sacrifies ; l'obéissance est
» l'unique moyen qui te reste d'obtenir
» grace pour ton premier crime. DIDYME.
» Je vous ai déjà donné des preuves que
» je ne crains point de souffrir pour la
» cause de J. C. En agissant comme j'ai
» fait, je me suis proposé deux choses,
» de sauver une vierge de l'infamie, et
» de confesser publiquement le Dieu que
» j'adore. J'espère sortir victorieux de
» tous les tourmens auxquels vous pour-
» rez me condamner; la vue de la mort
» la plus cruelle ne me déterminera ja-
» mais à sacrifier aux démons. LE PRÉFET.
» J'ordonne qu'en punition de son au-
» dace, on lui tranche la tête, et que
» son corps soit brûlé. DIDYME. Béni soit
» le Dieu, père de Notre Seigneur J. C.,
» pour n'avoir pas rejeté mes vœux,
» pour avoir délivré Théodore sa ser-
» vante, et pour m'avoir jugé digne
» d'une double couronne ». La sentence

fut exécutée. *Ici finissent les actes des saints Martyrs.*

S. Ambroise ajoute que Théodore courut au lieu où l'on exécutoit Didyme, et qu'elle voulut mourir en sa place. Il fait une belle peinture de la pieuse contestation qu'il y eut entre eux : Théodore avouoit à Didyme qu'elle lui étoit redevable de la conservation de son honneur ; mais elle ajoutoit qu'elle n'avoit pas prétendu lui céder sa couronne. « C'est, » lui disoit-elle, pour ma chasteté que » vous vous êtes fait ma caution, ce n'est » pas pour ma vie ; tant que ma virgi- » nité a été en danger, à la bonne heure » que vous ayez répondu pour moi. Il » n'en est pas ainsi, lorsqu'on me de- » mande la vie, je suis en état d'acquit- » ter une pareille dette. D'ailleurs, la » sentence n'a été rendue qu'à cause de » moi. Ma fuite a été l'occasion de votre » mort. Je n'ai pas fui pour ne point » mourir, mais pour n'être point désho- » norée. Mon honneur ne court point de » risque ; mon corps est capable de souf- » frir pour J. C. Si vous me dérobez ma » couronne, vous ne m'avez pas sauvée ; » vous m'avez trompée ».

Théodore et Didyme obtinrent ce qu'ils désiroient, ils furent décapités l'un et l'autre ; mais Didyme remporta

le premier la palme du martyre. Ils sont comptés parmi ceux qui souffrirent sous Dioclétien à Alexandrie, en 304.

PRATIQUE. Quel amour pour la pureté dans sainte Théodore! C'étoit son ardent amour pour J. C. qui lui faisoit désirer si vivement la conservation de sa virginité, dont le privilége sera d'accompagner éternellement l'agneau sans tache. Comment se fait-il qu'on ait en général si peu de zèle pour la plus belle des vertus, pour la vertu qui dès cette vie nous rend en quelque sorte semblables aux anges? C'est que nous vivons trop selon les sens, et que nous ne nous défions pas assez de nous-mêmes.

PRIÈRE. Seigneur, Dieu des vertus, aidez-nous à déraciner du milieu de nous-mêmes le germe de la passion la plus indigne. Purifiez nos esprits et nos cœurs, et soutenez notre vigilance pour conserver en nous la vertu la plus délicate, et la plus exposée dans cette vie. Sauvez-nous, ô mon Dieu, du monde et de notre propre foiblesse, afin que nous puissions vous posséder à jamais. Ainsi soit-il.

Vingt-neuvième jour d'Avril.

SAINT ROBERT, *Abbé de Molesme, et Fondateur de l'Ordre de Cîteaux.*

SAINT Robert, né en Champagne vers l'an 1024, étoit issu de parens encore plus recommandables par leurs vertus

que par la noblesse de leur sang. Il fut élevé auprès d'eux dans la connoissance des lettres, et dans les maximes de la piété chrétienne. A l'âge de quinze ans, il se retira chez les Bénédictins de Montier-la-Celle, dans le voisinage de Troyes. En peu de temps il devint l'exemple et l'admiration de la communauté, qui l'élut prieur, malgré sa grande jeunesse. Quelques années après, il fut abbé de Saint-Michel de Tonnerre. Il s'appliqua de toutes ses forces à y rétablir la discipline régulière. Mais il eut la douleur de voir ses bonnes intentions traversées par ceux mêmes qui auroient dû les seconder. Ne trouvant dans les frères que des cœurs endurcis, il résolut de les abandonner.

Il y avoit près de Tonnerre un désert, nommé *Colan*, où sept anachorètes s'étoient retirés pour y vivre dans les exercices de la contemplation de la pénitence. Instruits de l'éminente sainteté de Robert, ils le prièrent de se charger de leur conduite. Il se rendit enfin à leurs instances réitérées. La solitude de Colan étant mal-saine, il se rendit avec ses disciples dans la forêt de Molesme, au diocèse de Langres. Les pieux solitaires s'y construisirent de petites cellules avec des branches d'arbres, et s'y

bâtirent un oratoire sous l'invocation de la Sainte Trinité, en 1075. On ne parloit de toutes parts, que de l'austérité de leur pénitence. Leur pauvreté étoit si grande, qu'ils manquoient souvent des choses les plus nécessaires à la vie. Plusieurs personnes s'empressèrent de fournir à leurs besoins. Les secours qu'ils reçurent furent si considérables, qu'ils se trouvèrent bientôt dans l'abondance; mais cette abondance introduisit peu à peu le relâchement, auquel il ne fut plus possible de remédier. Le saint abbé quitta son monastère et se retira dans le désert de *Hauz*, parmi des religieux qui vivoient avec beaucoup de ferveur et de simplicité, et qui l'élurent pour supérieur. Ceux de Molesme rougirent de l'avoir forcé à les abandonner. Ils lui firent ordonner par le pape et l'évêque de Langres de revenir parmi eux, promettant d'être à l'avenir plus dociles, et plus soumis à ses instructions. Mais ils ne furent point fidèles à leurs promesses; ils ne changèrent point de conduite, du moins pour long-temps: le mal n'étoit cependant point général.

Quelques religieux, voyant qu'ils ne vivoient pas d'une manière conforme à la règle de S. Benoît qu'on lisoit tous les jours au chapitre, demandèrent la

réforme avec instance. Mais comment remplir ses devoirs avec fidélité, au milieu d'une communauté qui ne vouloit point entendre parler de réforme? Après avoir prié Dieu de leur faire connoître sa volonté, ils s'adressèrent à leur abbé, et lui demandèrent la permission de se retirer dans quelque lieu solitaire, afin qu'ils pussent y exécuter leur dessein, et garder le vœu qu'ils avoient fait d'observer leur règle dans toute sa pureté. Le Saint acquiesça à leurs instances, et leur promit d'aller bientôt les joindre. Il partit avec six de ses frères, et alla trouver Hugues, archevêque de Lyon et légat du Saint-Siége. Il lui exposa les raisons qu'il avoit de sortir de son monastère, et les lui fit agréer. Non-seulement le légat lui permit, mais il lui enjoignit même de quitter Molesme, et de persister dans la pieuse résolution où il étoit de pratiquer toutes les austérités de la règle de S. Benoît.

Après le retour de Robert à Molesme, tout ce qu'il y avoit de religieux fervens se joignirent à lui. Ils partirent au nombre de vingt-un, et allèrent s'établir dans la forêt de Cîteaux, à cinq lieues de Dijon, et au diocèse de Châlons-sur-Saône. Les pieux solitaires se mirent à défricher une certaine étendue de ter-

rein ; après quoi ils s'y bâtirent des cellules, du consentement de Gautier, évêque de Châlons, et de Renaud, vicomte de Beaune, seigneur du pays. Le nouvel établissement se fit le 21 mars 1098, jour de la fête de Saint Benoît, et c'est de-là que l'on date l'origine de l'ordre de Cîteaux. Eudes, duc de Bourgogne, prit les nouveaux religieux sous sa protection ; il fit achever à ses dépens les bâtimens du monastère ; il leur fournit toutes les choses dont ils avoient besoin, et finit par leur assigner des revenus fixes. L'évêque de Châlons érigea le nouveau monastère en abbaye, et en donna la conduite à Robert. Rien n'étoit plus édifiant que la vie que l'on menoit à Cîteaux : on y pratiquoit des austérités extraordinaires. Les religieux ne dormoient chaque nuit que quatre heures, et en employoient quatre à chanter les louanges du Seigneur. Dans la matinée, ils travailloient quatre heures, puis ils lisoient jusqu'à None. Des herbes et des racines faisoient toute leur nourriture.

L'année suivante, les moines de Molesme envoyèrent des députés à Rome, afin de solliciter le retour de Robert ; ils alléguèrent pour raison qu'il étoit leur abbé ; que la discipline régulière avoit beaucoup souffert depuis sa sortie ;

que sa présence seule pourroit rétablir l'ordre, et que le salut des religieux en dépendoit. Ils convinrent de leurs torts passés, et promirent de faire tous leurs efforts pour que le Saint n'eût plus lieu de se plaindre d'eux dans la suite. Le pape Urbain II chargea l'archevêque de Lyon d'arranger cette affaire, et de renvoyer le saint Abbé à Molesme, s'il devoit en résulter un bien réel. Le légat, après avoir tout examiné, envoya des ordres à Robert, pour qu'il eût à retourner à son premier monastère. Il obéit sur-le-champ, et remit son bâton pastoral à l'évêque de Châlons, qui le dispensa de tous les engagemens qu'il avoit contractés avec lui. Il fut installé de nouveau abbé de Molesme par l'évêque de Langres. Il gouverna la communauté jusqu'à sa bienheureuse mort, qui arriva en 1110.

Pratique. Nous ne sommes pas tenus à pratiquer les austérités que pratiquoient tant de saints solitaires. Mais la mortification intérieure et extérieure est un devoir pour tous les chrétiens. Elle seule nous fera connoître et dompter nos passions, et empêchera ce germe de corruption qui est dans notre nature, de se développer, et de produire des fruits de péché et de mort.

Prière. Créez en nous, Seigneur, l'esprit de mortification, afin que nous ne cessions de veiller

sur nos sens, pour amortir le feu de la concupiscence, et pour résister à tant d'occasions de péché qui se présentent continuellement dans cette vie, qui est sujette aux tentations de tous les genres.

Trentième jour d'Avril.

SAINTE CATHERINE DE SIENNE, *Vierge.*

SAINTE Catherine naquit à Sienne en 1347; elle eut pour père Jacques Benincasa, teinturier de profession, et homme plein de vertu. Elle fut élevée d'une manière fort chrétienne. Ses belles qualités la firent surnommer *Euphrosyne*. A peine fut-elle capable de connoître Dieu, qu'elle en reçut les graces les plus abondantes, auxquelles elle répondit avec la plus parfaite fidélité. La prière et la retraite faisoient ses plus chères délices. De temps en temps elle se retiroit dans une petite solitude, afin de retracer en elle, autant que la foiblesse de son âge le lui permettoit, la vie des Pères du Désert. Dès son enfance, elle fit vœu de virginité, pour que son cœur ne fût plus partagé entre la créature et le Créateur. Lorsqu'elle eut atteint sa douzième année, ses parens

voulurent l'engager dans l'état du mariage. Comme elle témoignoit beaucoup de répugnance pour cet état, on lui suscita une forte persécution : on dérangea ses pratiques de dévotion ; on lui ôta la petite chambre où elle se retiroit seule de temps en temps ; on la chargea du soin de la maison, et on exigea d'elle les services qu'on n'exige communément que d'une servante. Ses sœurs et ses amies l'attaquèrent de leur côté, en tâchant de lui inspirer le goût des vanités du monde, et elle commença à se parer un peu mieux. Mais elle découvrit bientôt le piége qu'on lui tendoit ; elle se repentit de sa complaisance, et la pleura le reste de sa vie. Cependant son père, édifié de sa patience et de ses vertus, revint de ses préventions, rendit son amitié à sa fille, et lui permit de reprendre ses anciennes pratiques de dévotion.

Catherine, devenue libre, suivit l'attrait intérieur qui la portoit à toutes les œuvres de mortification et de charité. Elle faisoit aux pauvres d'abondantes aumônes ; elle servoit les malades ; elle consoloit les prisonniers et tous les malheureux. Sa nourriture ordinaire consistoit en des herbes bouillies sans aucun assaisonnement. Elle portoit le

cilice avec une ceinture de fer. Elle dormoit peu, encore étoit-elle couchée sur la terre nue ; ce fut à l'âge de quinze ans, qu'elle commença ce genre de vie. Dieu l'affligea de diverses maladies, que les remèdes ne firent qu'aigrir ; les douleurs qu'elle souffroit n'altérèrent jamais la tranquillité de son ame. Lorsqu'elle eut atteint sa dix-huitième année, elle prit l'habit du tiers-ordre de S. Dominique. Ses mortifications n'eurent plus de bornes. Dieu permit que son imagination fût remplie de fantômes impurs, et qu'elle éprouvât les tentations les plus honteuses et les plus humiliantes pour une vierge ; le démon remplit son esprit d'épaisses ténèbres, en sorte qu'elle se trouva réduite à l'état le plus déplorable. La prière, l'humilité, la résignation et la confiance en Dieu, la firent triompher de tous les efforts du tentateur. Le Sauveur l'ayant visitée après ce rude combat, elle lui dit : « Où étiez-» vous, mon divin époux, tandis que je » me voyois dans une situation aussi af-» freuse? J'étois avec vous, répondit-il. » Quoi ! reprit Catherine, vous étiez au » milieu des abominations qui cou-» vroient mon ame ! Ces abominations, » répliqua le Sauveur, ne vous ont point » souillée, parce qu'elles vous faisoient

» horreur; ainsi le combat que vous avez » soutenu, a été pour vous une source de » mérites; c'est à ma présence que vous » avez été redevable de la victoire ».

Son amour pour les pauvres l'avoit portée à servir deux vieilles femmes qui avoient les maladies les plus dégoûtantes. Loin de recevoir des marques de reconnoissance de la part de ces malheureuses, elle n'en recevoit au contraire que des duretés, des reproches et des injures. L'une même de ces femmes, en vint jusqu'à noircir la réputation de sa bienfaitrice par des calomnies atroces, en quoi elle fut secondée par une des sœurs du couvent. Catherine n'en continua pas moins ses soins, laissant à la Providence celui de justifier son innocence. Elle pria pour ses calomniatrices qui se convertirent, et se rétractèrent publiquement.

Pendant la peste qui fit sentir ses ravages en 1374, elle se dévoua généreusement au service de ceux qui étoient attaqués de ce fléau, et elle obtint par ses prières la guérison de plusieurs d'entr'eux. Elle obtint de la même manière la conversion de divers pécheurs, qui paroissoient désespérés. Ses discours, dans ces occasions, étoient si persuasifs qu'on ne pouvoit y résister. Ses su-

périeurs la déterminèrent à faire différens voyages, dont le but étoit la gloire de Dieu et l'utilité du prochain.

Les Florentins avoient déclaré la guerre au pape, dans l'intention de le dépouiller de ce qu'il possédoit en Italie. Leur armée prit pour signal le mot *Liberté.* Catherine, par ses lettres, ses exhortations et ses prières, empêcha plusieurs villes d'entrer dans leur parti. On lui fit faire diverses démarches, dans la persuasion qu'elle réussiroit à ramener les esprits divisés, et à rétablir la paix. Malheureusement elle traitoit avec des hommes qui n'avoient rien moins que des dispositions pacifiques. Elle montra le plus grand zèle pour obtenir que le pape Grégoire XI quittât Avignon et revînt à Rome; ce point lui paroissant d'une grande importance pour faire cesser le schisme qui affligeoit l'Eglise depuis si long-temps. Elle eut le bonheur de voir ses désirs accomplis. Le pape partit d'Avignon le 13 septembre 1376.

Catherine, de retour à Sienne, continua son premier genre de vie. La connoissance qu'elle avoit des choses célestes lui avoit acquis beaucoup de réputation. La jalousie porta quelques particuliers à lui proposer des questions

qu'ils croyoient difficiles, dans le dessein de la prendre en défaut et de la faire passer pour une ignorante ; mais ses réponses ne servirent qu'à couvrir ses ennemis de confusion. Ils furent forcés de convenir qu'ils n'avoient jamais vu personne aussi éclairé dans les voies de Dieu, ni aussi solidement établi dans l'humilité, que Catherine de Sienne.

Un sénateur de Sienne, nommé Etienne, d'une famille distinguée, avoit des ennemis puissans qui l'avoient réduit à la dernière extrémité. La Sainte, par ses prières, lui obtint un parfait mépris des choses du monde, et calma la fureur de ceux qui le persécutoient. Etienne, plein de reconnoissance pour sa libératrice, s'attacha à sa personne. Il avouoit que sa présence et ses discours excitoient dans son cœur de vifs sentimens d'amour pour Dieu, et le confirmoient de jour en jour dans le mépris des objets créés. Il recueilloit toutes ses paroles comme des oracles, et il la suivit dans ses voyages. Ce fut par ses conseils qu'il embrassa depuis l'institut des Chartreux. Il assista à sa mort, et se chargea d'écrire sa vie. Il avoit été témoin des miracles et des vertus de la Sainte ; il l'avoit vue prédire l'avenir et pénétrer dans les replis les plus secrets des consciences.

Cependant les troubles d'Italie duroient toujours. Le pape envoya Catherine aux Florentins, dans l'espérance qu'elle réussiroit mieux que personne à disposer les esprits à un accommodement solide. Elle trouva la ville de Florence dans le plus affreux désordre ; ce n'étoit de toutes parts que meurtres et confiscations. Plus d'une fois elle se vit exposée à perdre la vie. A la fin son courage et sa persévérance furent couronnés d'un heureux succès. Son zèle pour la gloire de Dieu la rendoit extrêmement sensible aux scandales ; mais il n'y en eut point qui lui causa plus de douleur que celui du grand schisme qui commença en 1378. Elle fit tous ses efforts pour en arrêter les suites. Elle écrivit des lettres pleines de force à divers princes pour les exhorter à y renoncer. Nous n'entrerons point dans le détail des extases, des miracles et des autres graces extraordinaires dont elle fut favorisée. Elle nous a laissé des ouvrages qui paroîtront précieux à quiconque estime le langage de la vraie piété. Elle mourut à Rome le 29 avril 1380, à l'âge de trente-trois ans, et fut canonisée en 1461, par le pape Pie II.

PRATIQUE. Nous portons une sainte envie au bonheur qu'ont eu les élus d'être

traités de Dieu avec tant de libéralité. Ce sentiment est juste, mais pensons aussi que ce bonheur, ils le durent aux victoires qu'ils remportèrent sur leurs passions, à la ferveur de leur charité, à la perfection de leur patience et de leur humilité. Il n'y a donc qu'illusion de l'amour-propre dans la prétendue piété de ces chrétiens dévots, mais sensuels et délicats, qui ne font nuls efforts pour mourir à eux-mêmes.

PRIÈRE. Aidez notre foiblesse, Seigneur, pour détruire en nous tout ce qui s'oppose à votre règne sur nos cœurs, dans cette vie, afin d'avoir le bonheur de participer à la gloire de votre royaume éternel. Ainsi soit-il.

FIN DU MOIS D'AVRIL.

Premier jour de Mai.

SAINT PHILIPPE ET SAINT JACQUES, *Apôtres.*

SAINT Philippe étoit de Bethsaïde en Galilée. Le Sauveur l'appela, et lui dit de le suivre, le lendemain de la vocation de S. Pierre et S. André. L'état du mariage dans lequel il étoit engagé, ne l'avoit point empêché, selon la remarque de S. Chrysostôme, de méditer assidûment la loi et les prophètes. Par-là, il s'étoit préparé à reconnoître le Messie dans la personne de Jésus-Christ; aussi ne balança-t-il point, après cette précieuse découverte, d'abandonner tout pour s'attacher à lui. Il devint un de ses plus zélés disciples, et il fut le compagnon inséparable de son ministère et de ses travaux.

Philippe n'eut pas plutôt connu le Messie, qu'il s'empressa de partager le bonheur dont il jouissoit, avec Nathanaël son ami. *Nous avons trouvé,* lui dit-il, *celui dont il est parlé dans la loi et dans les écrits des prophètes, Jésus de Nazareth, fils de Joseph.* Ces paroles ne firent pas d'abord beaucoup d'impres-

sion sur Nathanaël. Il ne croyoit pas que le Messie attendu pût sortir de Nazareth. Mais Philippe lui dit de le suivre, et de venir voir par lui-même ce qui en étoit. Il étoit persuadé qu'il n'auroit pas plutôt vu Jésus, qu'il le reconnoîtroit sur le champ pour le Fils de Dieu. Nathanaël fit ce que son ami exigeoit de lui. Jésus le voyant approcher, dit: *Voilà un vrai Israélite, dans lequel il n'y a ni déguisement, ni artifice*. Nathanaël, surpris de ce que Jésus l'appeloit par son nom, lui demanda comment il pouvoit le connoître. Jésus répondit: *Je vous ai vu avant que Philippe vous appelât, lorsque vous étiez sous le figuier*. Nathanaël, ainsi que l'expliquent les Pères, se rappelant alors qu'il avoit été dans un lieu si retiré, qu'aucun homme n'avoit pu le voir, confessa que Jésus étoit *le Fils de Dieu, le roi d'Israël*, ou, ce qui revient au même, le Messie prédit par Moïse et par les Prophètes. Trois jours après cet événement, Philippe se trouva aux noces de Cana, où Jésus avoit été invité avec ses disciples. L'année suivante, il fut mis au nombre des apôtres par le Sauveur, lorsqu'il forma le sacré collége. On voit par plusieurs passages de l'évangile, qu'il étoit particulièrement chéri de son divin Maître. Ainsi, par

exemple, nous lisons que J. C. étant sur le point de multiplier les pains, pour nourrir les cinq mille hommes qui l'avoient suivi dans le désert, il s'adressa à Philippe comme pour le consulter sur le moyen de pourvoir au besoin de cette multitude, et pour lui fournir l'occasion de donner une preuve de sa foi. Nous lisons encore que, peu de temps avant la passion du Sauveur, quelques Gentils, curieux de le voir, prièrent Philippe de leur procurer cette satisfaction, ce qu'il leur accorda de concert avec S. André.

Jésus-Christ ayant promis à ses disciples, dans le discours qu'il leur fit après la dernière cène, de leur donner de son père céleste une connoissance plus claire et plus parfaite, que celle qu'ils en avoient eue jusques-là, Philippe s'écria dans un transport d'impatience : *Seigneur, montrez-nous votre père, et cela nous suffit.* Jésus prit de-là occasion d'inculquer de nouveau la croyance de sa divinité, et de montrer qu'il étoit une même chose avec son père. *Il y a si long-temps*, dit-il, *que je suis avec vous*, que je vous instruis par mes paroles et par mes actions, *et vous ne me connoissez pas !* Si vous me regardiez des yeux de la foi, vous connoîtriez qui je suis,

et me voyant, vous verriez mon père, puisque *je suis dans mon père, et que mon père est en moi.*

Les apôtres, destinés à conquérir l'univers à Jésus-Christ, se dispersèrent après la descente du Saint-Esprit, dans les différentes parties du monde, afin de remplir plus parfaitement leur vocation, et de répandre avec plus de promptitude la lumière de l'évangile. S. Philippe alla prêcher dans les deux Phrygies, comme nous l'apprenons d'Eusèbe et de Théodoret, dont le récit est fondé sur les monumens les plus authentiques. On ne peut douter qu'il ne soit parvenu à un âge fort avancé, puisque S. Polycarpe, qui ne se convertit que dans l'année 80 de J. C., eut quelque temps le bonheur de converser avec lui. On pense qu'il fut enterré à Hiéraple en Phrygie. Cette ville se croyoit redevable de sa conservation, aux miracles continuels qui s'opéroient par la vertu des reliques du saint Apôtre.

Saint Jacques, qu'on appelle *le Mineur*, pour le distinguer de S. Jacques, fils de Zébédée, fut aussi surnommé *le Juste*, à cause de son éminente sainteté. Il étoit fils d'Alphée et de Marie, sœur de la sainte Vierge. Il fut appelé à l'apostolat avec Jude son frère. Le Sauveur

étant ressuscité, le favorisa d'une apparition particulière. Nous apprenons de S. Jérôme et de S. Epiphane, que le Seigneur, au moment de son ascension, recommanda à saint Jacques l'église de Jérusalem ; et qu'en conséquence les apôtres l'établirent évêque de cette ville, lorsqu'ils se dispersèrent pour aller prêcher l'évangile. Ses extraordinaires vertus le firent respecter des juifs mêmes, malgré la fureur avec laquelle ils persécutèrent les chrétiens. Selon Eusèbe et S. Jérôme, « il vécut toujours dans la » virginité. Il étoit Nazaréen, c'est-à-dire, » consacré au Seigneur, et en cette qua» lité, il ne but jamais de vin ni de » toute liqueur capable d'enivrer, et ne » coupa jamais ses cheveux. Il n'avoit » d'autre vêtement qu'un manteau et » une tunique de lin. Il se prosternoit » si souvent pour prier, que ses genoux » et son front étoient devenus aussi durs » que la peau du chameau ».

Le saint évêque assista, l'an 51 de Jésus-Christ, au concile qui se tint à Jérusalem, au sujet des cérémonies légales. Quant à lui, il toléroit l'usage des observances prescrites par la loi mosaïque, son église n'étant guère composée que de juifs qui tenoient encore à leurs anciennes cérémonies, et pour lesquelles

cette condescendance devenoit nécessaire. Ce fut vers l'an 59 qu'il écrivit son épître canonique, dont l'objet principal étoit de réfuter de faux prédicateurs qui, abusant de quelques expressions de S. Paul, enseignoient que la foi seule suffisoit pour la justification, et conséquemment que les bonnes œuvres étoient inutiles.

S. Paul ayant éludé, par son appel à l'empereur, les mauvais desseins des juifs, ceux-ci firent tomber toute leur rage contre le saint évêque de Jérusalem. Ils le portèrent sur la plateforme du temple, d'où il fut précipité. Il ne mourut point de sa chute. Ayant levé les yeux au ciel, il pria Dieu de pardonner à ses meurtriers, en disant avec son divin maître : *Ils ne savent ce qu'ils font.* La populace fit pleuvoir sur lui une grêle de pierres, jusqu'à ce qu'enfin un foulon l'acheva, en lui déchargeant sur la tête un coup de levier dont il se servoit pour fouler les draps. Ceci arriva le 10 avril de l'an 62 de Jésus-Christ.

PRATIQUE. Les saints Apôtres que nous honorons en ce jour, demandèrent à J. C. le souverain bonheur de voir le père céleste; et cette grace sans prix, étoit avec raison l'unique objet de leurs désirs. Ne formons à leur exemple que le même vœu; son ac-

complissement peut seul nous rendre parfaitement heureux dans le ciel.

PRIÈRE. Faites, Seigneur, par l'intercession de vos saints Apôtres, que nous ne soupirions qu'après vous; daignez nous accorder un parfait détachement de toutes les choses créées, afin que par nos désirs, nous devenions déjà les citoyens du ciel, en attendant le bonheur d'en goûter à jamais les ineffables délices. Ainsi soit-il.

Deuxième jour de Mai.

SAINT ATHANASE, *Patriarche d'Alexandrie, Docteur de l'Eglise.*

ATHANASE naquit à Alexandrie vers l'an 296. Ses parens, qui étoient chrétiens et recommandables par leurs vertus, prirent le plus grand soin de son éducation. A peine eut-il appris les premiers élémens des sciences, que S. Alexandre, depuis évêque d'Alexandrie, se chargea d'être le directeur de ses études. Il s'appliqua à bien écrire: il apprit des belles-lettres, la connoissance requise pour réussir dans des sciences plus sublimes et plus importantes. Ce fut par la lecture des bons auteurs de l'antiquité, qu'il se forma un style élégant, facile, clair, énergique, et qu'il se rendit capable de traiter les mystères de la foi avec

tant de supériorité. On voit par ses écrits, qu'il s'étoit sur-tout appliqué à l'étude de l'Ecriture Sainte ; il la cite si souvent et si à propos, qu'on ne peut douter qu'il n'en eût fait le sujet le plus ordinaire de ses méditations. Quant au vrai sens des oracles divins, il le cherchoit dans la tradition de l'église. Son zèle pour la discipline, ne lui permit pas non plus de négliger la connoissance du droit civil et canonique. Voulant se perfectionner dans la pratique de la vertu, il alla visiter S. Antoine, et passa auprès de lui un temps assez considérable. Quand il se fut préparé dans la solitude au service des autels, il revint à Alexandrie, où il fut élevé au diaconat. Alexandre, son ancien maître, occupoit alors le siége patriarchal de cette ville. Il avoit succédé à Achillas, mort en 313. Il avoit la plus grande confiance en Athanase, et le consultoit en tout. Il profita beaucoup de ses lumières et de ses talens, lorsque les Méléciens d'un côté, et les Ariens de l'autre, donnèrent à son zèle les plus vives inquiétudes. Voici quelle fut l'occasion du schisme des uns, et de l'hérésie des autres.

Le saint patriarche Pierre, touché de compassion pour quelques chrétiens qui avoient offert de l'encens aux idoles

pendant la persécution, sollicité d'ailleurs par les martyrs et les confesseurs, dispensa de la rigueur des canons ces malheureux, dont la chute étoit venue de fragilité. Il les reçut même à la communion, sur les marques éclatantes qu'ils donnèrent de leur repentir. Cette indulgence trouva des censeurs ; elle déplut sur-tout à Mélèce, évêque de Lycopolis dans la Thébaïde. Cet homme, d'un caractère turbulent, prit de-là occasion de former un schisme en Egypte, et d'élever un mur de division entre les fidèles de cette contrée, et les patriarches d'Alexandrie.

Arius, Lybien de naissance, et diacre de l'église d'Alexandrie, se joignit à Mélèce lorsque ses pratiques séditieuses eurent forcé S. Pierre à le retrancher du nombre des fidèles. Le saint patriarche connoissoit trop bien son caractère inquiet et ambitieux, pour se laisser gagner par des apparences extérieures de repentir. Aussi ne voulut-il jamais le recevoir à la communion ; il n'eut pas même égard aux instantes prières qu'on lui en fit quand il alloit au martyre. Mais Arius trouva le moyen de s'insinuer dans les bonnes graces d'Achillas, successeur de S. Pierre : il se soumit à l'extérieur, et affecta de vifs sentimens

de repentir. Achillas y fut trompé : il reçut l'hypocrite dans le sein de l'église ; il l'éleva au sacerdoce, et lui confia même la conduite d'une paroisse d'Alexandrie. Après la mort d'Achillas, on choisit S. Alexandre pour lui succéder. Arius, piqué de cette élection, parce que sa vanité lui avoit fait croire que personne n'étoit plus digne que lui du patriarchat, se mit à dogmatiser, et en vint jusqu'à nier la divinité de J. C. Inutilement S. Alexandre essaya de le ramener par les voies de la douceur. Il persista opiniâtrément dans son hérésie, et la répandoit de toute part, au point que le saint patriarche se vit forcé de l'excommunier dans un synode, composé de ses suffragans. Ce fut pour arrêter les progrès de l'arianisme, que s'assembla en 325 le célèbre concile de Nicée. S. Athanase y fut mené par S. Alexandre, il y confondit Arius, ainsi que ses principaux partisans, et s'y fit universellement admirer par son zèle et son savoir. De-là les persécutions qu'il eut à essuyer par la suite. Peu de temps après mourut S. Alexandre, qui désigna S. Athanase pour son successeur, lequel fut élu tout d'une voix par le clergé et le peuple. Les évêques d'Égypte, assemblés à Alexandrie, confirmèrent son élection, et il

fut sacré en 326, à l'âge d'environ trente ans. Il signala les commencemens de son épiscopat, par son attention à pourvoir aux besoins spirituels des Ethiopiens. Il sacra Frumence évêque, et le leur envoya, afin qu'il pût achever l'œuvre de leur conversion, qu'il avoit si heureusement commencée : et lorsqu'il eut établi un bon ordre dans la ville, il entreprit la visite générale des églises de sa dépendance.

Cependant les Méléciens continuèrent de tenir leurs assemblées, et d'ordonner des évêques de leur propre autorité. Par-tout ils souffloient le feu de la discorde, et entretenoient le peuple dans l'esprit de révolte. Athanase employa tous les moyens possibles pour les ramener à l'unité, sans qu'aucun pût réussir. Austères dans leur morale, ils s'étoient fait un grand nombre de partisans, surtout parmi les gens simples auxquels ils en avoient imposé. Les Ariens, voyant leurs dispositions, s'empressèrent de rechercher leur amitié. Les Méléciens n'avoient d'abord erré dans aucun article de la foi ; ils avoient même été des premiers et des plus ardens à combattre la doctrine d'Arius. Mais bientôt après ils s'unirent aux partisans de cet hérésiarque pour calomnier et persécuter Athanase.

Il se forma entre eux une ligue, afin que les coups qu'ils lui porteroient fussent plus efficaces. Au reste, voilà l'esprit des sectaires; ils font cesser leurs divisions lorsqu'il s'agit de déchirer le sein de l'église, et de déclarer la guerre à ceux qui tiennent pour la doctrine catholique.

Arius ayant trouvé le moyen de revenir de l'Illyrie où Constantin l'avoit exilé après le concile de Nicée, demanda à rentrer dans l'église, et fit écrire au prince en sa faveur. Mais il ne put rien obtenir d'Athanase, malgré les sollicitations et les intrigues de ses partisans, qui étoient tout-puissans à la cour, et qui finirent par gagner Constantin, qui, sur des accusations graves formées contre le saint Patriarche, lui ordonna de comparoître devant lui. Athanase confondit ses ennemis, et prouva son innocence. Ayant été accusé de nouveau de divers crimes, l'empereur lui ordonna d'aller se justifier dans un concile qui devoit se tenir à Césarée en Palestine. Athanase ne comparut point, dans la persuasion qu'il n'auroit pas la liberté de parler pour sa défense, ce qui fut regardé comme l'effet d'une orgueilleuse opiniâtreté. Constantin, trompé, reçut des impressions fâcheuses contre le Patriarche,

convoqua un concile à Tyr, et le menaça de son indignation s'il refusoit de s'y trouver. Ce concile, dont l'ouverture se fit en 335, étoit composé d'évêques Ariens pour la plupart. Athanase s'y rendit, accompagné de plusieurs évêques de sa province, parmi lesquels se trouvoient S. Paphnuce et S. Potamon, qui avoient glorieusement confessé Jésus-Christ. Comme les évêques ariens obligeoient le saint Patriarche à rester debout comme un criminel qui attend sa sentence, S. Potamon, apostrophant Eusèbe qui avoit été emprisonné avec lui pour la foi, s'écria : « Quoi, Eu» sèbe, vous êtes assis comme juge, et » Athanase est debout comme coupable ! » Qui pourroit soutenir un tel spectacle ? » Répondez-moi : N'étions-nous pas tous » les deux en prison durant la persécu» tion ? Comment s'est-il fait que j'y aie » perdu un œil, et que vous en sortiez » avec tous vos membres ? Comment avez» vous pu échapper ainsi » ? S. Potamon donnoit assez à entendre, que le bruit qu'on avoit répandu de l'apostasie d'Eusèbe n'étoit pas sans fondement. En vain les autres évêques d'Egypte récusèrent-ils pour juges de leur patriarche, ceux qui se déclaroient si visiblement ses ennemis. On n'eut égard ni à leurs

plaintes, ni à leurs réclamations. On passa donc à l'examen des chefs d'accusation intentés contre Athanase. Mais il n'en résulta autre chose, que ces accusations n'étoient fondées que sur des calomnies aussi grossières qu'atroces. Les ennemis du Patriarche furent donc confondus une troisième fois de la manière la plus éclatante. Les Ariens, furieux, l'auroient mis en pièces, si le commissaire de l'empereur ne l'eût arraché de leurs mains. Ils ne laissèrent pas de prononcer contre lui une sentence de déposition. Lorsqu'il fut à Constantinople, il demanda audience au prince, qui la lui refusa, parce qu'il le regardoit comme coupable et comme justement déposé.

Voyant qu'il ne pouvoit obtenir d'audience de Constantin, il demanda à être confronté avec ses juges, avec la liberté de former ses plaintes contre eux, ce qui lui fut accordé. L'empereur ordonna donc aux évêques du prétendu concile de Tyr, de venir rendre compte de leur conduite. Il n'y en vint que six des plus intrigans. Ils abandonnèrent, il est vrai, leurs anciennes calomnies, mais ils en inventèrent une nouvelle, qu'ils n'ignoroient pas devoir faire beaucoup d'impression sur l'esprit de l'empereur. Ils dirent qu'Athanase avoit menacé d'em-

pêcher l'exportation du blé que l'on envoyoit tous les ans d'Alexandrie à Constantinople. Le Patriarche eut beau protester contre la fausseté de l'accusation, Constantin, prévenu, l'exila à Trèves dans la Belgique. Ce qui le consola principalement, fut d'apprendre que son église refusoit constamment de communiquer avec Arius. Le peuple d'Alexandrie étoit inconsolable de l'absence de son pasteur; il écrivit à l'empereur pour solliciter son rappel. S. Antoine joignit ses instances à celles des fidèles, mais on ne put rien obtenir : Constantin répondit qu'il ne lui étoit pas permis de mépriser le jugement d'un concile.

L'empereur étant mort, ses trois fils Constantin, Constance et Constant partagèrent entr'eux l'empire. Le premier de ces princes, sous la domination duquel se trouvoient les Gaules, rétablit Athanase sur son siége, et le renvoya à Alexandrie, avec une lettre où il donna de grands éloges à sa sainteté, et montra beaucoup d'indignation contre ses ennemis. Il fut reçu de son troupeau avec autant de pompe que d'allégresse. Les Ariens recommencèrent à le persécuter, et tâchèrent de mettre dans leurs intérêts les trois empereurs. Ils séduisirent Constance qui avoit eu l'Orient en par-

tage, et l'amenèrent au point de permettre qu'on élût un nouveau patriarche d'Alexandrie. Ils s'assemblèrent à Antioche, déposèrent Athanase, et mirent à sa place un mauvais prêtre de leur secte, précédemment condamné par S. Alexandre et par le concile de Nicée. Les églises catholiques lui dirent anathême, et jamais il ne put prendre possession de la dignité qu'il avoit usurpée. Athanase étant venu à Rome, il s'y tint un concile, où il fut justifié et confirmé dans la possession de son siége. En 341 il y eut à Antioche un synode, à l'occasion de la dédicace de la grande église, lequel étoit composé d'évêques orthodoxes et hérétiques, et l'on fit vingt-cinq canons de discipline. Après le départ des prélats orthodoxes, les hérétiques y en ajoutèrent un vingt-sixième, qui regardoit visiblement S. Athanase. Il portoit que si un évêque déposé justement ou injustement dans un concile, retournoit à son église sans avoir été réhabilité par un concile plus nombreux que celui qui avoit prononcé la déposition, il ne pourroit plus espérer d'être rétabli, ni même d'être admis à se justifier. En conséquence ils élurent un certain Grégoire de Cappadoce, qu'ils placèrent par la force des armes sur le siége d'Alexan-

drie. La conduite de cet usurpateur répondit parfaitement à sa vocation.

Athanase, dont les jours n'étoient plus en sûreté, se vit obligé de prendre la fuite. Il se retira à Rome, où il passa trois ans. En 345, l'empereur Constant l'invita à se rendre à Milan, et l'y reçut avec les plus grandes marques de vénération; il écrivit en même temps à son frère Constance, pour le prier de seconder son projet qu'il avoit d'assembler un concile général, pour mettre fin aux troubles qui affligeoient l'église. L'ouverture de ce concile se fit au mois de mai de l'an 347, dans la ville de Sardique en Illyrie. Il y vint des évêques de trente-cinq provinces, indépendamment des orientaux. S. Athanase, Marcel d'Ancyre, Asclepas de Gaze, s'y trouvèrent aussi. Les Ariens s'étant apperçu qu'ils ne seroient pas les maîtres, convinrent entr'eux de ne pas se joindre aux évêques orthodoxes. On les invita inutilement d'assister au concile; ils alléguèrent pour raison de leur refus la présence d'Athanase, et d'autres prétextes qui n'étoient pas moins frivoles. Ils s'enfuirent pendant la nuit, et allèrent tenir un conciliabule à Philippopolis. Les pères de Sardique reconnurent l'innocence d'Athanase, de Marcel d'Ancyre, et d'Asclepas

de Gaze ; ils excommunièrent les principaux d'entre les Eusébiens ou Ariens, et défendirent à tous les catholiques de communiquer avec eux. Ils envoyèrent en même temps deux députés vers Constance, afin de presser l'exécution de leurs décrets. L'empereur Constant écrivit aussi à son frère de la manière la plus pressante ; et le menaça même de lui déclarer la guerre, s'il ne rétablissoit promptement Athanase sur son siége, et s'il ne punissoit ses calomniateurs. Quatre mois après le concile de Sardique, mourut Grégoire de Cappadoce. Cet intrus avoit exercé toutes sortes de cruautés contre les orthodoxes. S. Potamon entr'autres fut battu avec tant d'inhumanité, qu'il en perdit la vie.

La circonstance de la mort de Grégoire facilita le retour d'Athanase. Constance n'avoit plus de prétextes pour l'empêcher, ni même pour le différer. Il étoit d'ailleurs engagé dans une guerre malheureuse contre les Perses, et il lui importoit beaucoup de ne pas se brouiller avec son frère dans une conjoncture aussi critique. Il écrivit donc au saint Patriarche, pour lui marquer le désir qu'il avoit de le voir de retour à Alexandrie. Il le reçut d'une manière fort gracieuse, et l'assura de son amitié. Il donna les

ordres nécessaires pour le faire bien recevoir par les gouverneurs d'Egypte. Athanase étoit à peine rentré dans son église, qu'il assembla un concile où furent confirmés les décrets de celui de Sardique. Plusieurs ariens rétractèrent en cette occasion, les calomnies qu'ils avoient avancées contre le saint Patriarche, et abjurèrent publiquement l'hérésie. Le zèle actif d'Athanase causoit de vives allarmes aux ariens. Ils essayèrent donc de prévenir le crédule empereur contre lui, en quoi ils réussirent. Constance oublia l'amitié qu'il avoit jurée au patriarche d'Alexandrie, et redevint son persécuteur. Il le fit condamner dans deux synodes, tenus l'un à Arles et l'autre à Milan; il bannit encore S. Eusèbe de Verceil, S. Denys de Milan, S. Paulin de Trèves, et plusieurs autres évêques catholiques qui refusèrent de souscrire à la condamnation d'Athanase. Ensuite il députa un de ses chambellans à Rome, afin d'y obtenir l'approbation de tout ce qui venoit d'être fait.

Le pape Libère occupoit alors la chaire de S. Pierre. Il refusa constamment d'entrer dans les vues de l'empereur. Promesses, présens, menaces, rien ne fut capable de l'ébranler. Enfin l'empereur voyant que Libère ne souscrivoit point à

la condamnation d'Athanase, il exila le saint Patriarche à Bérée dans la Thrace. Malheureusement la conduite du Pontife ne se soutint pas. Séduit par une apparence d'accommodement qui ne pouvoit que scandaliser l'église, il signa la condamnation d'Athanase, et la formule de foi que les ariens avoient dressée à Sirmium, sans cependant y insérer leur hérésie en termes formels. Ainsi tomba le pape Libère, qui avoit si généreusement pris la défense de la foi et de ceux qui étoient persécutés pour elle. Sa chute est un terrible exemple de la fragilité humaine; mais il répara bientôt le scandale qu'il avoit donné. Ayant été remis en possession de son siége, il se déclara ouvertement pour la justice et la vérité; et lorsque les Pères du concile de Rimini eurent été séduits par les ariens, il écarta par son zèle les malheurs dont l'église catholique étoit menacée. Mais revenons aux persécutions suscitées à S. Athanase.

Après l'avoir tourmenté de différentes manières, lui et son clergé, on voulut lui faire quitter Alexandrie; il répondit que l'empereur l'ayant rétabli sur son siége, il ne l'abandonneroit que quand il y seroit forcé par le même prince, et qu'on lui auroit signifié un ordre exprès

du même prince. Il ajouta cependant qu'il sortiroit d'Alexandrie, si les principaux magistrats lui donnoient cet ordre par écrit. Les choses en restèrent là pour le moment. Le duc Syrien même, convaincu de la justice de ses raisons, lui promit de ne pas l'inquiéter, et de laisser au peuple la liberté de faire ses assemblées de religion. Mais cette promesse fut violée quelque temps après. Les fidèles assemblés dans l'église de S. Thomas, devoient y passer la nuit en prières, à l'occasion d'une fête qu'on célébroit le lendemain. Ils s'y virent tout-à-coup investis par une troupe nombreuse de gens de guerre, à la tête desquels étoit le duc Syrien. Les portes de l'église ayant été forcées, les soldats y commirent des désordres horribles. Athanase resta sur son siége, fortement résolu de ne point abandonner son troupeau. Il fit chanter par un diacre le pseaume cent trente-six, tandis que le peuple répéteroit à la fin de chaque verset, *car sa miséricorde est éternelle.* Il dit ensuite aux fidèles de se retirer dans leurs maisons, protestant qu'il ne sortiroit que le dernier. Lorsque le plus grand nombre fut sorti, les clercs et les moines qui étoient restés auprès de lui, le forcèrent de les suivre et de se mettre

au milieu d'eux. Par-là il échappa à la vigilance et à la fureur des gardes qui cherchoient à s'assurer de sa personne. Les ariens placèrent sur son siége un certain George, homme de basse extraction et d'un caractère féroce. Cet intrus marcha sur les traces de Grégoire, dont nous avons parlé plus haut, et ne servit que trop bien la haine des ariens contre les catholiques.

Cependant Athanase se retira dans les déserts d'Egypte ; mais on ne lui permit pas de jouir long-temps de la compagnie des solitaires qui les habitoient. Ses ennemis mirent sa tête à prix. Des soldats furent chargés de faire les perquisitions les plus exactes pour le découvrir. On maltraita les moines pour les forcer à indiquer le lieu où il étoit caché ; mais ce fut par-tout inutilement. Le saint Patriarche, pour ne pas exposer davantage ses respectables hôtes, se cacha dans un lieu encore plus solitaire. Il ne voyoit qu'un fidèle qui lui apportoit ses lettres, et les choses dont il avoit besoin pour subsister. La persécution se rallentit un peu par la mort de l'empereur Constance, et par celle de George, cet usurpateur du siége d'Alexandrie.

Julien, successeur de Constance, permit aux évêques exilés de retourner cha-

cun dans leur diocèse. Il vouloit, par leur rétablissement, augmenter les divisions qui déchiroient l'Eglise, et empêcher les chrétiens de se réunir contre lui; il vouloit encore flétrir la mémoire de Constance, en le faisant passer pour un tyran et un persécuteur. Athanase revint à Alexandrie en 362, après une absence de plus de six ans. Son entrée dans cette ville fut une espèce de triomphe. Les ariens, confondus, se virent en peu de temps chassés de toutes les églises qu'ils possédoient.

Pour rétablir la foi dans toute sa pureté, S. Athanase convoqua un concile à Alexandrie. On y condamna ceux qui nioient la divinité du Saint-Esprit, et on y arrêta que les auteurs de l'hérésie arienne seroient déposés; et que dans le cas où ils se repentiroient, on ne les recevroit qu'à la communion laïque. On décida aussi que les évêques qui s'étoient laissé séduire pour quelque temps, tels que les Pères de Rimini, conserveroient leurs siéges, pourvu toutefois qu'ils donnassent des preuves de leur repentir et de leur changement. Le pape Libère ordonna qu'on suivît cette discipline en Italie. Mais quelque sage que fût la décision du concile d'Alexandrie, elle n'eut point une approbation universelle. Lu-

cifer de Cagliari et quelques autres évêques, traitèrent de lâcheté la conduite pleine de douceur que l'on y prescrivoit envers les coupables : ils soutenoient que ceux qui étoient tombés à Rimini, ne pouvoient, malgré leur repentir, être reçus à la communion parmi les évêques, ou même parmi les prêtres. Une rigueur aussi contraire à l'esprit de l'évangile, excita l'indignation publique, et fut condamnée par toute l'Église.

Quelque temps après, Athanase se vit exposé à de nouvelles épreuves, de la part de l'empereur Julien. Ce prince ne déguisoit plus ses sentimens par rapport au paganisme. Les prêtres des idoles d'Alexandrie lui représentèrent que c'en étoit fait du culte des dieux, si Athanase continuoit à prendre les mêmes moyens pour le détruire. L'empereur leur répondit favorablement : il dit qu'en permettant aux chrétiens, qu'il appeloit *Galiléens* par dérision, de revenir dans leur pays, il ne leur avoit point accordé le droit de rentrer dans leurs églises. Il fit donc signifier au saint Patriarche qu'il eût à sortir de la ville sur le champ. Il arrêta même sa mort, et un officier fut chargé de l'exécution de cet arrêt. La douleur et la consternation s'emparèrent de tous les fidèles. Athanase, les

ayant consolés, s'embarqua sur le Nil pour aller dans la Thébaïde. L'officier qui avoit ordre de le mettre à mort, informé de sa fuite, le poursuivit avec ardeur. Le Saint ne voulut point s'enfoncer dans le désert, comme on le lui conseilloit; il ordonna même qu'on le ramenât vers Alexandrie. Il se rendit effectivement dans cette ville, où il demeura quelque temps caché. Julien ayant donné de nouveaux ordres pour qu'on le mît à mort, il se retira dans les déserts de la Thébaïde. Il étoit à Antinoé, lorsque Théodore de Tabenne et saint Pammon, tous deux abbés et solitaires, vinrent lui rendre visite. Ils le consolèrent, en l'assurant que ses peines alloient finir. Ils lui contèrent ensuite comment Dieu leur avoit révélé la mort prochaine de Julien, qui auroit pour successeur un prince religieux, mais dont le règne seroit fort court.

Ce prince étoit Jovien. Il n'eut pas plutôt été placé sur le trône impérial, qu'il révoqua la sentence de bannissement portée contre Athanase. Il pria le saint Patriarche de lui tracer le plan de conduite qu'il devoit suivre par rapport aux affaires de l'Eglise. Athanase, après avoir consulté de pieux et savans évêques, répondit qu'il falloit s'attacher à

la foi de Nicée, qui étoit celle des apôtres, qui avoit été prêchée dans les siècles suivans, et qui étoit la foi de tout le monde chrétien. Les ariens firent d'inutiles efforts pour le noircir dans l'esprit de l'empereur, ils ne retirèrent que de la confusion de leurs calomnies.

Jovien étant mort le 17 février 364, après un règne de huit mois, Valentinien lui succéda. Il partagea ses Etats avec son frère Valens, et lui donna l'Orient à gouverner. Ce dernier, qui avoit eu du penchant pour l'arianisme, ne tarda pas à manifester ses sentimens : il publia un édit par lequel il bannissoit tous les évêques que Constance avoit privés de leurs siéges. A la nouvelle de cet édit, le peuple d'Alexandrie s'assembla en tumulte, pour demander au gouverneur de la province qu'on lui laissât son évêque. Le gouverneur promit d'écrire à Valence, et les esprits se calmèrent. Athanase voyant la sédition appaisée, se retira secrètement à la campagne, et s'y cacha durant quatre mois dans le caveau où son père avoit été enterré. On le chercha inutilement pour se saisir de sa personne. C'étoit la cinquième fois qu'on le forçoit à quitter son siége. Le peuple témoigna sa douleur par ses cris et par ses larmes. Va-

lens craignant qu'il ne s'élevât quelque sédition, accorda aux habitans d'Alexandrie ce qu'ils demandoient avec tant de chaleur. Nous ne savons plus rien de S. Athanase, sinon qu'il assembla à Alexandrie un concile, au nom duquel il écrivit aux évêques d'Afrique de ne pas se laisser surprendre par ceux qui préféroient les décrets du concile de Rimini, à ceux du concile de Nicée.

Après avoir rapporté les traits éclatans qui ont fait du saint Patriarche un des principaux héros du Christianisme, nous allons rapporter ce que dit de sa vie privée S. Grégoire de Nazianze : « Il » étoit d'une humilité si profonde, que » personne ne portoit cette vertu plus » loin que lui. Doux et affable, tout le » monde avoit auprès de lui un accès fa- » cile. Il joignoit à une bonté inaltéra- » ble, une tendre compassion pour les » malheureux. Ses discours avoient je » ne sais quoi d'aimable qui captivoit » tous les cœurs ; mais ils faisoient en- » core moins d'impression que sa ma- » nière de vivre. Ses réprimandes étoient » sans amertume, et ses louanges ser- » voient de leçon ; il savoit si bien me- » surer les unes et les autres, qu'il re- » prenoit avec la tendresse d'un père, » et louoit avec la gravité d'un maître.

» Il étoit tout-à-la-fois indulgent sans » foiblesse, et ferme sans dureté. Tous » lisoient leur devoir dans sa conduite; » et quand il parloit, ses discours avoient » tant d'efficace, qu'il n'étoit presque ja- » mais obligé de recourir aux voies de » rigueur. Les personnes de tout état » trouvoient en lui de quoi admirer, et » de quoi imiter. Il étoit fervent et assidu » à la prière, austère dans ses jeûnes, » infatigable dans les veilles et dans le » chant des pseaumes, plein de charité » pour les pauvres, condescendant pour » les humbles, intrépide lorsqu'il s'agis- » soit de s'opposer aux injustices des » grands ». Il avoit, selon le même auteur, le talent de persuader ceux qui étoient d'un sentiment contraire au sien. Quant à ses persécuteurs, ils trouvoient en lui une ame inflexible et supérieure à toutes les considérations humaines. Semblable à un roc, rien n'étoit capable de le faire fléchir en faveur de l'injustice. Il mourut le 2 mai 373, après avoir gouverné quarante-six ans l'église d'Alexandrie. L'Eglise le révère d'autant plus, qu'il continue encore de l'instruire et de l'édifier par ses admirables écrits.

PRATIQUE. « Le Fils de Dieu, dit saint » Athanase, a pris sur lui notre pauvreté et » nos misères, afin de nous rendre partici-

» pans de ses richesses. Ses souffrances nous » rendront un jour impassibles, et sa mort » nous rendra immortels. Nous trouverons » notre joie dans ses larmes, notre résur- » rection dans son tombeau, et notre sanc- » tification dans son baptême ».

PRIÈRE. Donnez-nous, Seigneur, par votre grace, l'esprit de l'évangile de Jésus-Christ, il nous éclairera et nous soutiendra dans les tribulations de cette vie, en dirigeant nos pas vers la félicité promise à tous ses vrais disciples. Ainsi soit-il.

Troisième jour de Mai.

L'INVENTION DE LA SAINTE CROIX.

SAINTE Hélène, mère de l'empereur Constantin, avoit une grande dévotion pour les lieux saints; ce fut pour la satisfaire qu'elle passa dans la Palestine en 326, quoiqu'elle fût âgée de près de quatre-vingts ans. A son arrivée à Jérusalem, elle se sentit animée d'un désir ardent de trouver la croix sur laquelle Jésus-Christ avoit souffert pour nos péchés, mais rien ne désignoit où elle pouvoit être. Les païens, en haine du Christianisme, avoient mis tout en œuvre pour dérober la connoissance du lieu où le corps du Sauveur avoit été enseveli.

Non contens d'y avoir amassé une grande quantité de pierres et de décombres, ils y avoient encore bâti un temple à Vénus, afin qu'il parût que les fidèles venoient honorer cette fausse divinité, lorsqu'ils alloient rendre leurs adorations à Jésus-Christ. Ils avoient aussi profané le lieu où s'étoit accompli le mystère de la résurrection, en y élevant une statue de Jupiter, qui subsista depuis le règne d'Adrien jusqu'à celui de Constantin.

Hélène, résolue de ne rien épargner pour réussir dans son pieux dessein, consulta les habitans de Jérusalem, et tous ceux dont elle pouvoit tirer quelques lumières. On lui répondit que si elle pouvoit découvrir le sépulcre du Sauveur, elle ne manqueroit pas de trouver les instrumens de son supplice. En effet, c'étoit la coutume chez les Juifs de creuser une fosse auprès du lieu où le corps des personnes condamnées à mort étoit enterré, et d'y jeter tout ce qui avoit servi à leur exécution ; ces sortes de choses étoient devenues un objet d'horreur, et l'on se hâtoit d'en dérober la vue pour toujours. La pieuse impératrice fit aussi-tôt démolir le temple et abattre la statue de Vénus, ainsi que celle de Jupiter. On nettoya la place, et on se mit à creuser. Enfin l'on trouva

le saint sépulcre. Il y avoit auprès trois croix, avec les clous qui avoient percé le corps du Sauveur, et le *titre* qui avoit été attaché au haut de sa croix. Il fut aisé de connoître qu'une de ces croix étoit celle que l'on cherchoit, et que les autres étoient celles des malfaiteurs au milieu desquels Jésus-Christ avoit expiré. Mais on ne savoit pas comment les distinguer, d'autant plus que le *titre* étoit séparé et ne tenoit à aucune des trois. S. Macaire, alors évêque de Jérusalem, fit porter les trois croix chez une dame de qualité, qui étoit à l'extrémité; puis s'étant adressé à Dieu par une prière fervente, il appliqua séparément les croix sur la malade, qui ne ressentit aucun effet des deux premières, mais qui se trouva parfaitement guérie dès qu'elle eut touchée la troisième.

L'impératrice témoigna une grande joie à l'occasion du miracle qui faisoit connoître la vraie croix. Elle fonda une église à l'endroit où ce précieux trésor avoit été découvert, et l'y déposa avec une grande vénération, après l'avoir fait renfermer dans un étui d'un très-grand prix.

Elle en donna une partie à l'empereur son fils, qui la reçut à Constantinople avec beaucoup de respect. Elle en envoya une autre partie à l'église qu'elle

fonda à Rome, et qui est connue sous le nom de *la Sainte Croix de Jérusalem.* Elle fit présent à la même église du *titre* de la croix du Sauveur. On le mit sur le haut d'une arcade, où il fut trouvé en 1492, renfermé dans une boîte de plomb; l'inscription qui est en hébreu, en grec et en latin, est en lettres rouges et sur du bois blanchi. Les mots *Jésus* et *Judæorum* sont effacés.

Sainte Hélène fit enfermer dans un étui d'argent la plus considérable portion de la croix, et la laissa à Jérusalem sous la garde du saint évêque Macaire, pour la conserver à la postérité. On la déposa dans la magnifique église que l'impératrice et son fils avoient fait bâtir. On accouroit de toutes parts pour la vénérer. On en coupoit souvent des morceaux que l'on donnoit à des personnes pieuses. Vingt-cinq ans après, S. Cyrille de Jérusalem disoit que ce bois sacré, coupé en petits morceaux, étoit répandu par toute la terre ; et il comparoit ce prodige à celui qu'opéra Jésus-Christ lorsqu'il nourrit miraculeusement cinq mille hommes dans le désert.

L'église dont nous venons de parler, étoit appelée *Basilique de la Sainte-Croix.* Celui qui avoit la garde du trésor qu'on y avoit déposé, étoit toujours un

prêtre vénérable. On appeloit encore cette église, l'*église du Sépulcre* ou *de la Résurrection*, parce qu'il y avoit une chapelle bâtie sur le sépulcre ou la caverne, dans laquelle le corps du Sauveur avoit été renfermé, et qui étoit dans le jardin attenant au mont Calvaire. On doit juger par-là de la grandeur de la basilique : elle couvroit le sépulcre, s'étendoit jusqu'au mont Calvaire, et renfermoit le roc de Golgotha, ainsi que le lieu même où la croix de Jésus-Christ avoit été plantée lors de son crucifiement.

La fête de l'Invention de la Sainte-Croix est très-ancienne. On la célèbre dans l'Eglise Latine depuis le cinquième ou le sixième siècle. Ce fut en 326 que sainte Hélène découvrit le bois sacré sur lequel s'étoit opéré le mystère de notre rédemption.

PRATIQUE. En honorant la Croix, nous renouvelons le souvenir de la mort de Jésus-Christ. Nous professons que nous le regardons comme notre Rédempteur; nous nous excitons à espérer en ses mérites; nous allumons dans nos cœurs le feu sacré de l'amour divin.

PRIÈRE. Puisse, Seigneur, la vue de l'image de la croix de notre divin Sauveur crucifié pour nos péchés, nous pénétrer des sentimens de la plus vive reconnoissance, pour ce qu'il a daigné

faire en notre faveur, et nous porter efficacement à pratiquer les vertus dont il nous a donné l'exemple, afin de mériter le bonheur de lui être réunis dans le ciel pendant l'éternité. Ainsi soit-il.

Quatrième jour de Mai.

SAINTE MONIQUE, *Veuve.*

MONIQUE naquit en 332, d'une famille où régnoient la piété et la crainte de Dieu. Elle fut élevée par une femme qui étoit depuis long-temps dans la maison de ses parens, et qui par sa piété avoit mérité que ses maîtres lui confiassent l'éducation de leurs filles. La sage gouvernante avoit le plus grand soin de ses élèves. Elle leur inspiroit les maximes de la vraie piété, réprimoit les saillies de leurs passions naissantes, et les portoit, autant par ses exemples que par ses discours, à l'amour du devoir et de la religion. La condescendance qu'elle avoit pour la foiblesse de leur âge, ne dégénéroit point en cette molle complaisance, qui souffre et permet tout. Non-seulement elle leur faisoit observer à table une exacte sobriété; mais elle ne leur permettoit pas même de boire de l'eau, hors de leur repas. Cependant malgré

ses précautions, Monique prit insensiblement du goût pour le vin, comme elle l'avoua depuis à Augustin, son fils. C'étoit elle qu'on envoyoit ordinairement à la cave. Avant de verser la liqueur dans la bouteille, elle en avaloit quelques gouttes, ce qui étoit l'effet de la légéreté et de cette impétuosité qu'on a coutume de remarquer dans les enfans. Insensiblement elle en vint jusqu'à aimer le vin, et à en boire avec plaisir toutes les fois que l'occasion s'en présentoit. Dieu se servit pour la corriger, d'une querelle qu'elle eut avec une servante ; celle-ci instruite de ce qui se passoit, parce qu'elle suivoit ordinairement sa jeune maîtresse à la cave, lui en fit de sanglans reproches, et la traita même d'*ivrognesse*. Monique vivement piquée, sentit toute la honte du vice dont on l'accusoit, et se corrigea. Peu de temps après, elle reçut le baptême, et se conduisit toujours de la manière la plus édifiante.

Lorsqu'elle fut en âge d'être mariée, on lui fit épouser Patrice, bourgeois de Tagaste, homme d'honneur, mais païen de religion. Elle eut toujours pour lui une soumission parfaite. Le principal moyen qu'elle employoit pour le retirer du vice, étoit une conduite irrépro-

chable. Par-là elle vint à bout de mériter son estime, son amour et son respect. Lorsqu'elle le voyoit en colère, elle observoit de ne point le contredire. Sa fougue étant passée, elle lui parloit avec douceur, et lui faisoit entendre raison. Elle disoit aux femmes qui se plaignoient d'être maltraitées de leurs maris : « Vous » ne devez vous en prendre qu'à vous-» mêmes, et à vos langues ». Son exemple en étoit la preuve. En effet, malgré tous les emportemens de son mari, elle n'en ressentit jamais les suites ; et le jour ne se passoit point que la paix ne fût rétablie ; parce qu'elle connoissoit l'efficacité de la douceur et du silence, à l'égard des caractères impétueux ; qu'elle savoit se taire et souffrir à propos ; qu'elle portoit la soumission et la complaisance jusqu'où elles pouvoient aller ; et qu'elle attendoit un moment favorable pour s'expliquer avec son mari. Enfin elle eut la consolation de le convertir un an avant que de mourir, et de le voir passer le reste de sa vie dans la pratique de la vertu. Elle gagna aussi à J. C. sa belle-mère, après l'avoir fait revenir des préventions qu'elle avoit conçues contre elle.

Monique mettoit au nombre de ses principaux devoirs le soin de soulager

les pauvres. Son plus grand plaisir étoit de les servir et de pourvoir à leurs différens besoins. Elle assistoit tous les jours au saint sacrifice de la messe. Soir et matin, elle alloit à l'église, afin de se trouver à la prière publique, et d'entendre la parole de Dieu : elle s'appliquoit à imiter l'exemple des Saints, afin de mériter de participer à leur gloire dans le ciel. Mais son exactitude à remplir les devoirs de la religion, étoit réglée sur les vrais principes; elle ne l'empêchoit pas de veiller au soin de sa maison, et sur-tout à l'éducation de ses enfans. Elle avoit deux fils, Augustin et Navigius, et une fille dont on ignore le nom. Augustin mit sa vertu à de rudes épreuves, et fit couler de ses yeux bien des larmes. La fougue de l'âge eut bientôt effacé en lui les premières impressions de vertu qu'il avoit reçucs. Quoiqu'on l'eût mis au nombre des cathécumènes dès l'enfance, on n'osa le présenter au baptême, de peur qu'il ne violât la sainteté de ce sacrement. Une passion démesurée d'acquérir de la célébrité s'empara de son cœur. Sa mère ne vit d'abord rien de mauvais dans cette disposition, Augustin pouvant se servir de ses connoissances pour la gloire de Dieu. Son père au contraire n'y voyoit qu'un

moyen de procurer à son fils cette supériorité de talens qui conduit dans le monde à un établissement honorable.

Après la mort de son père, Augustin, alors âgé de dix-sept ans, continua toujours ses études à Carthage. Les Manichéens le séduisirent et l'entraînèrent dans leurs abominables erreurs. Monique pleura les égaremens de son fils avec plus d'amertume que ne font les autres mères, lorsqu'elles voyent porter leurs enfans au tombeau. Comme elle le voyoit persister toujours dans ses erreurs et ses désordres, elle mettoit dans ses intérêts des évêques pieux et savans, et les conjuroit d'avoir des conférences avec son fils. Un d'eux lui dit : « Le cœur de votre fils » n'est point encore disposé; mais le mo» ment marqué par le Seigneur arrivera ». Et comme la Sainte redoubloit ses instances, il ajouta : « Allez, et continuez » de faire ce que vous faites; il est im» possible qu'un fils de tant de larmes » périsse ». Monique regarda ces paroles comme un oracle du ciel.

Augustin, à l'âge de vingt-neuf ans, résolut d'aller à Rome pour y enseigner la rhétorique. Sa mère essaya de le détourner de ce voyage, de peur qu'il ne différât encore sa conversion. Elle le suivit jusqu'à la mer, résolue ou de le rame-

ner, ou de passer avec lui en Italie. Mais il s'embarqua pendant la nuit, sans la prévenir. Le lendemain matin, Monique ayant trouvé son fils parti, elle fut saisie d'une douleur inexprimable. En 384, Augustin quitta Rome, et alla enseigner la rhétorique à Milan. Dans les conférences qu'il eut avec S. Ambroise, il reconnut les erreurs des Manichéens, et y renonça, sans pourtant s'attacher encore au parti de la vérité. Son esprit toujours flottant, avoit besoin que de nouvelles lumières de la grace vinssent fixer ses incertitudes. Monique étant venue à Milan, apprit de la propre bouche de son fils qu'il n'étoit plus Manichéen. Elle redoubla ses prières et ses larmes, afin de lui obtenir de Dieu une entière conversion. Elle continua les exercices de piété auxquels elle s'étoit assujettie, et se montra fort assidue aux instructions que S. Ambroise faisoit à son peuple. Aussi avoit-elle conçu une profonde vénération pour le saint archevêque. A peine eut-elle appris qu'il avoit empêché certaines pratiques de dévotion usitées en Afrique, mais défendues à Milan, à cause des abus qui pouvoient en résulter, qu'elle y renonça. Elle calma aussi ses scrupules sur l'observation du jeûne du samedi. On jeûnoit ce jour-

là à Tagaste et à Rome, mais on ne jeûnoit point à Milan. « Lorsque je suis ici, » dit S. Ambroise, je ne jeûne point le » samedi, mais je jeûne lorsque je suis » à Rome. Faites la même chose, et suivez toujours ce qui se pratique dans » les églises où vous êtes ».

Monique vit enfin arriver le moment après lequel elle soupiroit depuis si longtemps. Son fils revint à Dieu par une conversion parfaite, et résolut même de passer le reste de sa vie dans la continence. Elle le suivit dans une maison de campagne où il s'étoit retiré avec quelques amis. Elle assista aux entretiens qu'ils eurent ensemble, et s'y fit admirer par son jugement et la pénétration de son esprit. Elle dit un jour à son fils, dans un entretien particulier qu'elle avoit avec lui sur le bonheur du ciel et sur le mépris du monde : « Mon fils, il n'y a » plus rien sur la terre qui puisse me » toucher. Tous mes vœux sont présentement accomplis. Je ne souhaitois la » prolongation de mes jours, que pour » vous voir catholique et enfant du ciel. » Dieu a fait encore plus que je n'avois » désiré, puisque je vous vois entièrement consacré à son service; et plein » de mépris pour tous les avantages auxquels vous auriez pu aspirer dans le

» monde. Qui me retiendroit donc ici » plus long-temps »? Cinq jours après elle tomba malade, et l'on vit bientôt qu'il n'y avoit point d'espérance de guérison. Elle mourut à Ostie en 387. Son corps ayant été porté à l'église, on y offrit pour elle le saint sacrifice, avant de la descendre dans le tombeau, comme cela se pratiquoit parmi les fidèles. Selon l'opinion la plus probable, les reliques de notre Sainte furent depuis transférées chez les chanoines réguliers d'Arouaise, près de Bapaume en Artois.

PRATIQUE. Rien n'est plus respectable qu'une mère chrétienne. Dieu la bénit. Elle vient à bout par sa douceur, sa patience, ses exemples, ses prières et ses larmes, de corriger les défauts et les vices de son mari. Elle fait le même bien à l'égard de ses enfans, qui, dans ce malheureux siècle surtout, sont souvent l'opprobre et le fléau de leur famille par leurs désordres et par leur impiété.

PRIÈRE. Multipliez, Seigneur, dans votre église, le nombre de ces mères vertueuses. Votre grace par elles, augmentera le nombre de vos fidèles adorateurs, elle bannira les scandales du sein des familles; les enfans devenus dociles, vivront suivant les maximes de votre évangile, et se garantiront des dangers auxquels sont exposées leur innocence et leur foi, qui seules conduisent au séjour de la gloire éternelle. Ainsi soit-il.

Cinquième jour de Mai.

SAINT PIE V, *Pape.*

MICHEL Ghisleri, qui fut depuis pape sous le nom de Pie v, naquit le 27 janvier 1504, dans la petite ville de Bosco, au diocèse de Tortone. Il sortoit d'une famille distinguée du Bolonois, qui, par le malheur des temps, avoit beaucoup perdu de son ancien lustre. Les leçons de piété qu'il avoit reçues dans sa jeunesse, firent sur lui une telle impression qu'il ne les oublia jamais. A l'âge de quinze ans, il entra dans l'ordre de S. Dominique. Chaque jour, il travailloit à l'emporter sur les autres frères en modestie, en humilité et en obéissance. Ayant été ordonné prêtre, on le chargea d'enseigner la philosophie et la théologie, emploi qu'il remplit avec un grand succès durant l'espace de seize ans. On l'élut, malgré lui, aux différentes places de son ordre, et il y montra toujours le zèle le plus ardent pour l'accomplissement des devoirs de son état.

En 1556, le pape Paul IV l'obligea d'accepter l'évêché de Nepi et de Sutri. Ces deux siéges situés dans l'état ecclé-

siastique, unis depuis, n'en faisoient plus qu'un. L'année suivante, il fut créé cardinal du titre de *Sainte-Marie sur la Minerve*, et prit le nom de cardinal *Alexandrin*, de la ville d'Alexandrie en Lombardie, qui étoit peu éloignée du lieu de sa naissance. Ces dignités ne servirent qu'à donner un nouvel éclat à ses vertus; elles ne produisirent aucun changement dans ses exercices de piété. Il n'avoit qu'un petit nombre de domestiques, qui tous menoient une vie exemplaire. Il avoit pour eux des sentimens de père, et il les traitoit comme ses enfans. Le pape Pie IV, successeur de Paul IV, le transféra à l'évêché de Mondovi en Piémont, personne ne lui paroissant plus digne que lui de gouverner un diocèse, réduit par les ravages de la guerre à l'état le plus déplorable. Il vint à bout par ses travaux et ses exemples de rétablir par-tout l'union et la paix, et de rendre à son église son ancienne splendeur.

Ayant été rappelé à Rome par le pape, il eut beaucoup de part aux affaires qui furent alors agitées; et il se montra toujours fort zélé pour l'observation des loix et de la discipline ecclésiastique. L'empereur Maximilien II avoit écrit au pape, pour l'engager à permettre le ma-

riage des prêtres. Il alléguoit pour raison, que cette condescendance contribueroit à la réunion des sectaires. Tous les cardinaux furent d'avis qu'il ne falloit rien relâcher de l'ancienne discipline. Mais il n'y en eut point qui fît mieux sentir que le Saint, les inconvéniens qui résulteroient de l'abolition d'une loi, dont l'origine étoit si ancienne et si sacrée. La charité, disoit-il, exige sans doute que les premiers pasteurs ayent du ménagement pour les hérétiques, et qu'ils leur accordent tout ce qu'ils peuvent, afin de les gagner à Jésus-Christ. Mais ces ménagemens ne peuvent avoir lieu, dans le cas dont il s'agit. Au reste, ceux qui s'étoient séparés de l'église, refusoient de rentrer dans son sein, non pas précisément à cause de la loi qui ordonnoit la continence aux prêtres, mais à cause de leur attachement à des dogmes contraires à la foi catholique.

Le saint siége ayant vaqué en 1565, la pluralité des suffrages se réunit en faveur du cardinal Alexandrin. Il n'y eut que la crainte de résister à la volonté de Dieu qui le fit consentir à son élection; ce qui arriva le 7 janvier 1566. Il prit le nom de son prédécesseur. Il commença par régler sa famille, afin qu'elle pût servir de modèle. Il engagea aussi les

cardinaux à établir le bon ordre dans leurs maisons. Il proscrivit les combats de bêtes, comme contraires à l'humanité; il porta de sages réglemens pour arrêter les débauches qui se commettoient dans les cabarets; il remit en vigueur les loix portées contre les femmes de mauvaise vie. Tous les jours il disoit la messe, et faisoit deux méditations. Son humilité avoit quelque chose d'admirable. Un seigneur anglais, protestant, se convertit en le voyant baiser les pieds d'un pauvre tout couvert d'ulcères. Pour réussir plus facilement dans le dessein qu'il avoit de réformer l'église, il publia les décrets du concile de Trente, et travailla de toutes ses forces à les faire exécuter. On dut aussi à son zèle la publication du catéchisme du même concile. Il étendit sa sollicitude jusqu'en Amérique, aux Indes, et aux extrémités du Nouveau-Monde, en s'appliquant à faciliter le succès des travaux apostoliques des missionnaires.

Non content de travailler à la propagation de la foi, il mit aussi tout en œuvre pour empêcher les progrès que faisoit l'ennemi commun du nom chrétien, en envoyant des secours puissans aux chevaliers de Malte, assiégés par une armée formidable de Turcs. Il ne s'oublia pas non

plus durant les troubles qui agitèrent la France sous le foible règne de Charles IX. Il réussit, par sa vigilance à sauver la ville et le territoire d'Avignon, de tous les stratagêmes de Coligni. Ses soins purgèrent l'état ecclésiastique des voleurs et des assassins qui l'infestoient. S'il employa quelquefois la sévérité, c'est que le rétablissement de la tranquillité publique l'exigeoit.

Son zèle pour la pureté de la foi, le faisoit veiller à ce qu'il ne s'introduisît point de nouveautés contraires à ce que l'église avoit toujours enseigné. Michel Baïus, docteur de Louvain, s'étant mis à dogmatiser sur les matières de la grace, on déféra au saint siége plusieurs propositions où étoit contenue la doctrine qu'il enseignoit. Pie V les proscrivit par une bulle, le premier octobre 1567.

Il donna aussi un bref pour faire revivre les anciens canons qui ont pour objet la vénération due aux temples du Seigneur; il y défendit entre autres choses de mendier dans les églises; il permit seulement aux pauvres de se tenir à la porte, afin d'y recevoir les aumônes des fidèles. L'attention qu'il donnoit aux affaires publiques, ne l'empêchoit pas de vaquer aux exercices de la vie intérieure. A la prière, il joignoit la pratique de la mor-

tification, et l'amour des pauvres. Souvent il visitoit les hôpitaux, consoloit ceux qui y étoient renfermés, et les disposoit lui-même à mourir saintement. Il forma de pieux établissemens, qui avoient sur-tout pour objet l'instruction de la jeunesse. Il assigna aussi des fonds considérables pour marier un certain nombre de pauvres filles. En même temps qu'il s'appliquoit à faire fleurir la vertu, il s'efforçoit aussi d'exciter l'émulation parmi les savans. Les hommes de mérite étoient sûrs de trouver en lui un protecteur.

Sélim II, fils et successeur de Soliman, empereur des Turcs, enivré du succès de ses armes, ne pensoit à rien moins qu'à la conquête de toute la chrétienté. Alarmé du danger qu'elle couroit, le pape, avec les Vénitiens et les Espagnols, forma une ligue pour arrêter enfin les progrès que faisoient chaque jour les Mahométans. Les chrétiens s'étant embarqués, trouvèrent la flotte turque à l'ancre dans le port de Lépante. Il se livra, le 7 octobre 1571, une des plus fameuses batailles dont l'Histoire fasse mention. Les chrétiens remportèrent la victoire la plus complète. Ils firent un butin immense, et mirent en liberté quinze mille captifs qui étoient sur les

galères des infidèles. Ceux-ci apprirent enfin qu'ils n'étoient point invincibles; qu'il est un Dieu suprême qui donne des limites aux empires, et dont la providence règle toutes les révolutions; que si ce Dieu punit ses enfans coupables, il leur fait aussi miséricorde, lorsqu'ils reviennent à lui; qu'il sait déconcerter les projets ambitieux de leurs ennemis, et les arrête au milieu du cours de leur prospérité.

Dès le commencement de cette expédition, Pie avoit ordonné des jeûnes et des prières publiques. Comme un autre Moyse, il avoit eu les mains levées au ciel, afin d'attirer la bénédiction du Seigneur sur les armes des chrétiens. Il étoit à travailler avec les cardinaux, tandis que la bataille se donnoit. Mais il les quitta tout-à-coup; puis après avoir regardé le ciel quelques momens, il ferma la fenêtre qu'il avoit ouverte, et dit : « Il ne s'agit plus de parler d'affaires; » nous ne devons plus penser qu'à rendre » graces à Dieu pour la victoire qu'il » vient d'accorder à l'armée chrétienne ». Ce fait a été attesté de la manière la plus authentique, et il est rapporté comme incontestable dans le procès de la canonisation du saint Pontife. Ce fut en reconnoissance de la victoire dont il s'agit,

que Pie v voulut qu'on célébrât la fête du Rosaire le premier dimanche d'octobre. Il inséra aussi les mots de *secours des chrétiens*, dans les litanies de la sainte Vierge.

L'année suivante, il se préparoit à profiter de la victoire remportée sur les infidèles; mais il mourut de la pierre le 1er mai 1572, à l'âge de soixante-huit ans trois mois et quelques jours. Il fut béatifié par Clément x en 1672, et canonisé par Clément xi en 1712.

PRATIQUE. Il n'est pas rare dans les grandes places d'oublier le soin de son ame au milieu des affaires publiques. C'étoit pour se préserver de ce malheur, que notre saint Pontife étoit si attentif à veiller sur son cœur, afin que Dieu régnât toujours souverainement sur ses affections. Bel exemple à suivre pour ceux que leur état oblige de vivre dans le tumulte et l'embarras des affaires.

PRIÈRE. Faites, Seigneur, que si nous sommes dans la nécessité de nous livrer aux occupations extérieures, nous ayons fréquemment recours à la prière et à la méditation de votre loi, et que nous ne cessions d'examiner ce qui se passe dans notre intérieur, afin de corriger sans délai ce qui seroit capable de vous déplaire, pour que tous les momens de notre vie soient conformes à votre sainte volonté. Ainsi soit-il.

Le méme jour cinq Mai.

SAINT HILAIRE, *Evéque d'Arles.*

SAINT Hilaire, issu d'une famille distinguée selon le monde, naquit dans les Gaules, vers l'an 401. Il fut élevé d'une manière conforme à sa naissance. Il fit de grands progrès dans les différentes branches de la littérature, sur-tout dans la philosophie et dans l'éloquence. Mais il reconnoissoit depuis, que l'on doit peu estimer ces avantages lorsqu'ils sont séparés des biens de la foi. « Nous sommes, » disoit-il, tous égaux en Jésus-Christ. » Le plus haut degré de noblesse, c'est » d'être compté parmi les serviteurs de » Dieu. Des parens illustres, et les qua- » lités de l'esprit ne nous élèveront au- » dessus des autres, qu'à proportion que » nous nous mépriserons nous-mêmes ». Il ne se conduisit cependant pas toujours d'après ces maximes. Il y eut un temps où il aima le monde, et en rechercha les honneurs. Saint Honorat, son parent, fut l'instrument dont Dieu se servit, pour lui ouvrir les yeux sur le danger que couroit son salut.

Honorat s'étoit retiré dans l'île de Lérins, et y avoit fondé un monastère. Toujours il avoit été lié avec Hilaire par l'amitié la plus tendre. Il crut ne pouvoir lui en donner une preuve plus efficace, qu'en essayant de le gagner entièrement à Dieu. Il partit donc de Lérins pour aller le trouver. Il commença par l'entretenir des motifs qui l'avoient détaché du monde. Ses discours produisirent peu d'effet. Voyant enfin que ses efforts étoient inutiles, il eut recours à la prière. « Eh bien, dit-il en s'adressant à Hi-» laire, j'obtiendrai de Dieu ce que vous » ne voulez pas m'accorder ». Ensuite il se retira. Hilaire venant à réfléchir sur ce qui s'étoit passé, éprouva dans son ame de rudes combats. « D'un côté, » dit-il, il me sembloit que le Seigneur » m'appeloit à lui; de l'autre, le monde » me retenoit en m'offrant ses plaisirs » et ses charmes séduisans. Ma volonté » flottante et indécise m'empêchoit de » prendre aucun parti. Enfin Jésus-Christ » triompha en moi. Trois jours après » qu'Honorat m'eut quitté, la miséri-» corde de Dieu, sollicitée par ses prières, » subjugua mon ame rebelle ». Hilaire ne balança plus, il se rendit auprès d'Honorat.

Depuis ce moment, il parut un homme

tout nouveau. Toute sa conduite extérieure portoit l'empreinte de l'humilité, de la douceur, de la mortification et de la charité. Brûlant de zèle pour la perfection, il vendit ses biens à son frère, et distribua les fonds qui lui en revinrent tant aux pauvres qu'aux monastères indigens, puis il se renferma dans l'abbaye de Lérins. Bientôt il devint le modèle des frères. Sans cesse il veilloit sur lui-même, afin d'éviter jusqu'aux petites fautes. Il travailloit aussi tous les jours à se corriger de ces imperfections qui sont une suite de la fragilité humaine. Honorat ayant été élu évêque d'Arles, Hilaire le suivit dans cette ville. Mais il ne tarda pas à retourner à Lérins, où il fut reçu avec de grandes démonstrations de joie de la part des habitans de l'île. Le saint Evêque le pria de revenir à Arles, et de ne lui pas refuser le secours de ses exemples et de ses conseils; ce qu'il n'obtint qu'après l'avoir été chercher lui-même dans sa solitude.

Honorat étant mort vers l'an 429, Hilaire reprit la route de Lérins. Mais les habitans d'Arles le ramenèrent dans leur ville, et l'élurent évêque d'une voix unanime. Il fut sacré à l'âge de vingt-neuf ans. Sa nouvelle dignité ne fit que donner un plus grand lustre à ses vertus.

Ses besoins étoient renfermés dans des bornes fort étroites; il se contentoit du simple nécessaire. Hiver et été il portoit le même habit. Il joignoit à la prière et à la méditation de l'Ecriture Sainte, les jeûnes et les veilles. Il prêchoit assidûment la parole de Dieu. Il avoit des heures réglées pour le travail des mains, et distribuoit en aumônes ce qu'il gagnoit. Jamais il ne voyageoit qu'à pied. On ne se lassoit point d'admirer son talent pour la prédication. Quand il parloit aux grands et aux savans, il s'exprimoit avec cette grace, cette élégance et ce ton de noblesse qui caractérise les grands orateurs. Instruisoit-il des gens simples et sans lettres? il proportionnoit ses discours à la capacité des plus ignorans. Il prêchoit la vérité sans déguisement, et sans jamais flatter les personnes puissantes. Son amour pour les pauvres n'avoit point de bornes; et il lui arriva de vendre, pour les assister, jusqu'aux vases sacrés. Si quelquefois il étoit forcé de mettre quelqu'un en pénitence, il fondoit lui-même en larmes; ce qui inspiroit de la ferveur au coupable. Son zèle embrassoit toute la province; il en visitoit les évêques, afin de les exhorter à retracer en eux l'image de J. C., le prince des pasteurs. Ce fut principa-

lement à son zèle et à sa prudence que l'on dut les canons de discipline qui furent faits dans les conciles auxquels il présida.

Sa fermeté lui fit des ennemis. Quelques-uns d'entr'eux ayant mal interprété ses intentions, donnèrent de lui une idée désavantageuse au pape S. Léon. Il faut convenir que le zèle d'Hilaire n'avoit point été assez mesuré en certaines circonstances, comme dans la contestation élevée au sujet de deux évêques de sa province, Chélidoine et Projecte : mais il ne venoit point de passion, le Saint s'étoit trompé de bonne foi. Au reste, quoique S. Léon eût condamné sa conduite dans la contestation dont nous venons de parler, il avoit de lui une haute idée; et dans une lettre qu'il écrivit peu de temps après sa mort, il l'appeloit *Hilaire de sainte mémoire.* Notre saint Evêque mourut le 5 mai 449, à l'âge de quarante-huit ans.

PRATIQUE. C'est une chose bien précieuse que l'amitié du vrai chrétien. Elle n'a pas pour objet de procurer à la personne qu'il aime, uniquement des avantages temporels, elle se propose de préférence son bien spirituel; elle travaille à le retirer de la voie de l'iniquité s'il y marche, pour le faire entrer dans celle de la vertu, ou l'y

faire avancer s'il y étoit déjà entré. Voilà le seul vrai ami.

PRIÈRE. Ne nous refusez point, Seigneur, la grace d'imiter la conduite de S. Honorat, qui fut l'instrument dont vous vous servîtes pour opérer la conversion de S. Hilaire, afin que nous n'employions les droits que donne l'amitié, que pour l'utilité spirituelle de ceux qui vous sont attachés, et que nous puissions contribuer ainsi à leur sanctification sur la terre, et à leur bonheur dans le ciel. Ainsi soit-il.

Sixième jour de Mai.

SAINT JEAN DEVANT LA PORTE LATINE.

LES fils de Zébédée, Jacques et Jean, ne connoissoient encore ni le mystère de la croix, ni la nature du royaume de Jésus-Christ, lorsque, par l'organe de leur mère, ils le prioient de les faire *asseoir l'un à sa droite, et l'autre à sa gauche*, c'est-à-dire, de leur donner les deux premières places de son royaume. *Pouvez-vous*, leur dit le Sauveur, *boire le calice que je dois boire*? Pouvez-vous participer à mes opprobres et à mes souffrances? Les deux disciples répondirent affirmativement, et protestèrent à leur divin Maître, qu'ils étoient dans la résolution de tout endurer pour lui. Alors Jésus leur prédit qu'ils boiroient son

calice, et qu'ils auroient beaucoup à souffrir pour la vérité de son évangile. Cette prédiction fut littéralement accomplie dans S. Jacques, lorsqu'Hérode le fit mourir à cause de la religion qu'il professoit.

Quant à S. Jean, on peut dire, sans faire violence au texte sacré, qu'il partagea l'amertume du calice du Sauveur, lorsqu'il assista à son crucifiement. En effet, son cœur étoit déchiré par le sentiment des douleurs qu'il lui voyoit souffrir. Mais ce n'étoit encore là qu'un prélude de ses peines. Après la descente du Saint-Esprit, il se vit condamné avec les autres apôtres à la prison, aux fouets, aux opprobres. Enfin la prédiction de Jésus-Christ eut son entier accomplissement, lorsqu'il mérita, sous Domitien, la couronne du martyre.

Cet empereur, auteur de la seconde persécution générale suscitée à l'église, étoit universellement haï pour sa cruauté, son orgueil et ses impudicités. Il fut, au rapport de Tacite, encore plus cruel que Néron; il prenoit plaisir à repaître ses yeux du spectacle des exécutions barbares. Sous son règne, Rome fut inondée du sang de ses plus illustres habitans. Ennemi de tout bien, il bannit ceux qui avoient la réputation d'hommes

vertueux, entr'autres Dion Chrysostôme et le philosophe Epictète ; mais ce fut sur les chrétiens que tombèrent ses principaux coups.

S. Jean l'évangéliste vivoit encore. Il étoit chargé du gouvernement de toutes les églises d'Asie, et jouissoit d'une grande réputation, tant à cause de cette éminente dignité, que de ses vertus et de ses miracles. Ayant été arrêté à Ephèse, il fut conduit à Rome l'an 95 de Jésus-Christ. Il parut devant l'empereur, qui, loin de se laisser attendrir par la vue de ce vénérable vieillard, eut la barbarie d'ordonner qu'on le jetât dans une chaudière remplie d'huile bouillante. Ce fait est attesté par Tertullien, Eusèbe et S. Jérôme. Le Saint fit éclater une grande joie, lorsqu'il entendit prononcer sa sentence. Mais Dieu se contenta de ses dispositions, en lui accordant toutefois le mérite et l'honneur du martyre. Il suspendit l'activité du feu, et lui conserva la vie comme il l'avoit conservée aux trois enfans qui furent jetés dans la fournaise de Babylone. L'huile bouillante se changea pour lui en un bain rafraîchissant, et il en sortit plus fort et plus vigoureux qu'il n'y étoit entré.

L'empereur et la plupart des païens

furent très-frappés de cet événement; mais ils l'attribuèrent au pouvoir de la magie. Ce que l'on publioit des prétendus prodiges opérés par le fameux Apollonius de Thyane que l'empereur avoit fait venir à Rome, contribua beaucoup à confirmer ce prince dans cette opinion. La délivrance miraculeuse de l'Apôtre ne fit donc sur lui aucune impression, ou plutôt elle ne servit qu'à augmenter son endurcissement dans le crime. Il se contenta toutefois de bannir le Saint dans l'île de Pathmos. Ce mauvais prince ayant été assassiné l'année suivante, Nerva, rempli de bonnes qualités, fut élevé à l'empire. S. Jean eut la liberté de sortir du lieu de son exil, et de retourner à Ephèse.

Ce fut auprès de la porte appelée *Latine* par les Romains, qu'il remporta ce glorieux triomphe. Pour conserver la mémoire du miracle, on consacra depuis une église en cet endroit. Ceci arriva sous les premiers empereurs chrétiens. On dit qu'il y avoit un temple de Diane dont on changea la destination, pour le faire servir au culte du vrai Dieu. Cette église fut rebâtie en 772 par le pape Adrien I. Les Saxons qui s'établirent dans la Grande-Bretagne, avoient une dévotion singulière à S. Jean l'Evangéliste.

PRATIQUE. Saint Jean eut le bonheur d'accompagner son cher maître jusques sur le calvaire; il eut aussi le glorieux privilége de ressentir dans son cœur toutes les douleurs et tous les opprobres dont Jésus fut rassasié; et si, par une permission du ciel, il échappa à la fureur des juifs, la vivacité de son amour lui fit remporter la palme d'une sorte de martyre, qui, sans être sanglant, n'en fut pas moins méritoire. Ainsi lorsque le Sauveur présente son *calice* à ses serviteurs, son but est de les rendre semblables à lui, et de leur communiquer ses graces. La seule chose qu'il exige d'eux, est qu'ils portent leur croix avec lui, qu'ils l'embrassent affectueusement pour l'amour de lui, et qu'ils unissent leurs souffrances aux siennes.

PRIÈRE. Divin Jésus qui donnez votre *calice* à boire à vos amis, et qui leur promettez à ce prix votre royaume éternel, rendez-nous dignes de ce bonheur, en nous faisant supporter avec patience, les peines, les tribulations et les souffrances qu'il plaira à votre miséricorde de nous envoyer. Ainsi soit-il.

Septième jour de Mai.

SAINT JEAN DAMASCÈNE, *Docteur de l'Eglise.*

JEAN naquit sur la fin du septième siècle à Damas, ville qui lui a fait donner le surnom de Damascène. Il sortoit d'une famille noble et ancienne. Son père,

quoique zélé chrétien, étoit fort estimé des Sarrasins, alors maîtres du pays, par sa naissance, sa probité et ses talens; on lui confia la charge de secrétaire et de conseiller d'état. Il prit un soin particulier de l'éducation de son fils, et le mit sous la conduite d'un religieux grec nommé Cosme, aussi habile que vertueux, qu'on alloit vendre comme esclave, et qu'il racheta. Cosme trouva dans son élève les plus heureuses dispositions, et fit de lui un homme aussi recommandable par ses vertus que par son savoir. Jean fut autant honoré que son père parmi les Sarrasins, et le calife le nomma gouverneur de Damas. Il rendit de grands services à la religion qu'il professoit, d'autant que les infidèles traitoient les chrétiens avec humanité. Mais craignant toujours les dangers auxquels il étoit sans cesse exposé, il se démit de sa place, il distribua ses biens aux pauvres, ainsi qu'aux églises, et se retira secrètement dans la Laure de saint Sabas, près Jérusalem. Il eut pour compagnon de sa retraite, Cosme, sous lequel il avoit fait ses études, et qui depuis fut évêque de Majume en Palestine.

Le supérieur de la Laure lui donna pour directeur un ancien moine fort expérimenté dans la conduite des ames.

Celui-ci l'ayant mené dans sa cellule, lui parla ainsi : « Vous ne devez jamais faire » votre volonté. Exercez-vous à mourir » à vous-même en toutes choses, afin de » bannir de votre cœur tout attachement » aux créatures. Offrez à Dieu vos ac- » tions, vos peines, vos prières. Ne vous » enorgueillissez point de votre savoir, » ni de quelque avantage que ce soit ; » mais convainquez-vous fortement que » de votre propre fonds vous n'êtes » qu'ignorance et foiblesse. Renoncez à » toute vanité ; défiez-vous de vos lu- » mières, et ne désirez jamais de rece- » voir des faveurs extraordinaires. Eloi- » gnez de votre esprit tout ce qui pour- » roit vous rappeler l'idée du monde ; » gardez exactement le silence, et sou- » venez-vous que l'on peut pécher, » même en disant de bonnes choses, » lorsqu'il n'y a point de nécessité ». Le fervent novice suivoit ces leçons avec ponctualité ; aussi avançoit-il à grands pas dans les voies de la perfection. Son directeur l'éprouvoit tous les jours de différentes manières, pour le faire parvenir à une obéissance consommée. Il lui ordonna un jour d'aller vendre des paniers à Damas, en lui défendant de les donner au-dessous du prix qu'il fixa, et qui étoit exorbitant. Le Saint obéit

sans le moindre murmure. Il se rendit sous un habit pauvre à Damas, où il avoit autrefois vécu dans la splendeur. Lorsqu'il indiqua le prix de ses paniers, on le traita d'extravagant, et on l'accabla d'injures. A la fin un de ses anciens domestiques eut pitié de lui, et prit tous les paniers pour le prix qu'il vouloit les vendre.

Ses éminentes vertus le rendoient infiniment cher à ses supérieurs, et il fut jugé digne d'être élevé au sacerdoce, dignité qui pour lors s'accordoit rarement aux moines. Son directeur le voyant solidement établi dans la vertu, lui permit d'employer ses talens à écrire pour l'édification du prochain et l'utilité de l'église. Quelque temps après, il eut ordre de prendre la plume pour défendre la foi, attaquée par les hérétiques, c'est-à-dire par les iconoclastes, ou *briseurs d'images*. Il composa trois discours fort solides sur le culte des saintes Images. Il y pose pour principe que l'église ne pouvant errer, il est impossible qu'elle tombe dans l'idolâtrie. Il explique ce qu'on doit entendre par l'adoration due à l'être suprême, à laquelle il donne le nom de *Latrie* avec les autres Pères. Après quoi, il montre qu'elle ne peut être confondue avec la vénération que nous marquons

aux serviteurs et amis de Dieu. Quant à la défense faite dans l'ancien testament d'avoir des images, elle est restreinte aux seules idoles, et ne regarde après tout que les juifs. Le Saint ne se contenta pas d'écrire contre les iconoclastes, il parcourut la Palestine pour exhorter les fidèles que persécutoit l'empereur Constantin Copronyme, vendu au parti des hérétiques. Il alla même pour cet objet jusqu'à Constantinople. De retour en Palestine, il continua de défendre la foi catholique par de savans écrits. Il mourut dans sa cellule vers l'an 780.

PRATIQUE. Les hérésies, les schismes, les révolutions même des empires ne doivent ni nous étonner ni nous troubler. Ce sont des tempêtes qui agitent le vaisseau de l'église. Mais le Seigneur la gouverne toujours, le calme reviendra; et nous pouvons en hâter le retour par nos prières, sur-tout en détestant nos péchés qui avoient allumé la colère céleste contre notre impiété et nos crimes.

PRIÈRE. Nous ne craignons pas, Seigneur, que les portes de l'enfer prévalent jamais contre votre église; mais nous devons craindre que le don de la foi ne nous soit enlevé, pour passer à d'autres nations qui en feroient un meilleur usage. Daignez, Dieu de bonté, nous préserver de ce malheur, et nous inspirer de vifs sentimens de pénitence, qui puissent nous mériter les effets de

votre miséricorde dans cette vie et dans l'autre. Ainsi soit-il.

Huitième jour de Mai.

SAINT PIERRE, *Archevêque de Tarentaise, en Savoie.*

PIERRE naquit en Dauphiné de parens peu illustres selon le monde, mais très-recommandables par leurs vertus. Il fit le cours de ses études avec distinction. A l'âge de vingt ans, il prit l'habit chez les cisterciens de Bonnevaux, au diocèse de Vienne. C'est assez de dire que ces religieux avoient été formés à Clairvaux par S. Bernard, pour se convaincre de l'édification qu'ils donnoient à l'église. Le père et la mère de notre Saint s'étoient engagés, après la naissance de quatre enfans, à passer le reste de leur vie dans la continence. Ils prioient beaucoup, et faisoient d'abondantes aumônes. Enfin Pierre vit toute sa famille embrasser comme lui, l'état religieux.

Un an après que Pierre eut pris l'habit monastique, dix-sept sujets de la plus haute qualité vinrent prier l'abbé de Bonnevaux de les recevoir dans sa communauté. De ce nombre étoit Amédée,

proche parent de l'empereur Conrad III. Ils firent tous profession après les épreuves ordinaires. Amédée alla passer quelque temps à Cluny, pour veiller à l'éducation de son fils, qui étoit élevé dans l'école de cette abbaye. De retour à Bonnevaux, il demanda comme une grace d'être employé aux plus bas offices de la maison; ce qui lui fut accordé. Il fonda quatre monastères de son ordre, du nombre desquels étoit celui de Tamiès au diocèse de Tarentaise. Pierre en fut le premier abbé.

Ayant été élu archevêque de Tarentaise en 1142, il n'acquiesça à cette élection que par l'ordre de S. Bernard et du chapitre général de son ordre. Il trouva son diocèse dans l'état le plus déplorable, par une suite de la mauvaise conduite de son prédécesseur. Nuit et jour, il imploroit sur son troupeau la miséricorde divine. Il ne changea rien à la simplicité de la vie monastique, et il regarda l'épiscopat, moins comme une dignité, que comme un pesant fardeau. Il étoit exact à faire la visite de son diocèse; par-tout il exhortoit et instruisoit avec une patience admirable. Il pourvut de bons pasteurs les paroisses qui en manquoient. Il réforma les abus, et fit cesser les désordres qui s'étoient glissés

dans le chapitre de sa cathédrale. Il forma divers établissemens pour l'éducation de la jeunesse et le soulagement des pauvres. L'auteur de sa vie, qui fut le compagnon inséparable de ses travaux apostoliques, et le témoin oculaire de la plupart de ses actions, rapporte qu'il opéra des miracles en plusieurs rencontres.

Mais il disparut tout-à-coup en 1155, après avoir rétabli par-tout le bon ordre : il choisit pour le lieu de sa retraite un monastère de cisterciens en Allemagne, où il n'étoit point connu. On fit d'inutiles recherches pour découvrir ce qu'il étoit devenu. Enfin un jeune homme, élevé sous sa conduite, vint au monastère où il étoit caché, le reconnut, et le fit connoître à toute la communauté. Les religieux remplis d'étonnement, se jetèrent à ses pieds pour lui demander sa bénédiction, et témoignèrent une grande peine d'avoir ignoré si long-temps qui il étoit. On l'obligea de retourner dans son diocèse, où son troupeau le reçut avec les plus vives démonstrations de joie. Rendu à son église, il reprit ses fonctions avec une nouvelle ardeur. Les pauvres étoient toujours le principal objet de ses soins. Il fonda des hôpitaux sur les Alpes en faveur des voyageurs

indigens, qui, faute d'un pareil secours, périssoient souvent de misère.

Le schisme déchirant alors l'église, il se déclara pour le pape légitime, sans craindre l'empereur Frédéric I, qui soutenoit l'anti-pape Octavien, dit Victor III. Son zèle ne se renferma pas dans l'enceinte du diocèse de Tarentaise. Il annonça la parole de Dieu en Alsace, en Bourgogne, en Lorraine, et en diverses contrées d'Italie. La guerre s'étant rallumée en 1170, entre les rois de France et d'Angleterre, le pape le chargea de travailler à la réconciliation des deux princes. Le Saint se mit aussi-tôt en route pour Paris. Louis VII envoya au-devant de lui un des principaux seigneurs de sa cour. Le serviteur de Dieu souffrit beaucoup des égards que lui attiroit sa vertu. Il rendit la vue à un aveugle en présence du comte de Flandre et de plusieurs autres seigneurs. Le roi, qui fut aussi témoin de ce fait, en examina toutes les circonstances, et reconnut qu'il y avoit un vrai miracle.

De Paris, le Saint alla à Chaumont sur les confins de la Normandie. Henri II, roi d'Angleterre, vint au-devant de lui. Dès qu'il l'apperçut, il descendit de cheval, et se prosterna. L'archevêque de Tarentaise se conduisit avec tant de sa-

gesse dans cette affaire, qu'il engagea les deux rois à terminer leurs différends par un traité de paix.

Quelque temps après, le pape l'envoya en Angleterre. Pour tâcher de réconcilier le roi Henri avec son fils. En retournant en Savoye, il tomba malade, et mourut dans l'abbaye de Bellevaux, de l'ordre de Cîteaux, au diocèse de Besançon, en 1174, à l'âge de soixante-treize ans.

PRATIQUE. L'exemple des parens a la plus grande influence sur leur famille; s'ils sont vertueux, il est rare que leurs enfans ne les imitent pas, ou du moins qu'ils ne reviennent pas aux principes qui leur avoient été inculqués dans le premier âge.

PRIÈRE. Accordez, Seigneur, aux vœux de votre église, une foi vigilante et tout le zèle de la charité aux parens chrétiens, afin qu'ils soient pour leurs enfans, des modèles par leurs bons exemples, et des guides par leurs instructions, qui les conduisent jusqu'à vous. Ainsi soit-il.

Neuvième jour de Mai.

SAINT GRÉGOIRE DE NAZIANZE, *Docteur de l'Eglise.*

CE Saint, fils de Grégoire et de Nonne, honorés l'un et l'autre d'un culte public, et surnommé *le Théologien*, à cause de la connoissance profonde qu'il

avoit de la religion, naquit dans le territoire de Nazianze en Cappadoce. Nonne, par d'abondantes aumônes, attira sur sa famille les bénédictions du ciel. Grégoire son mari, premier magistrat de la ville, remplissoit les devoirs de sa charge avec beaucoup d'intégrité. Il avoit toutes les vertus morales qui font un honnête homme selon le monde ; il ne lui manquoit que d'être chrétien : enfin il abjura le paganisme et reçut le baptême. Peu de temps après, son mérite le fit élever sur le siége épiscopal de Nazianze.

Grégoire, son fils, dont nous allons donner la vie, répondit parfaitement aux soins que prirent ses parens de le former à la piété. Il se fit une sainte habitude de lire assidûment ce qui pouvoit le porter à Dieu. Il se sentit de bonne heure un ardent désir de vivre dans le célibat. Il a traité fort au long, dans ses écrits, de l'excellence et des avantages de ce saint état. Il n'est pas moins énergique, lorsqu'il parle de l'obligation de garder le vœu de chasteté ; il donne à la violation de ce vœu, les noms de mort, de perfidie, de sacrilége. Après avoir passé quelque temps dans les écoles de Césarée en Palestine et d'Alexandrie, il se rendit à Athènes qui avoit la réputation de posséder les plus habiles maîtres

d'éloquence. Etant dans cette ville, il se lia par l'amitié la plus étroite avec S. Basile ; on cite encore aujourd'hui ces deux grands hommes comme les modèles accomplis d'une amitié également tendre et sainte. Ils étoient inséparables l'un de l'autre, ils évitoient les compagnies dangereuses, et jamais ils n'assistoient aux divertissemens profanes. Ils ne connoissoient dans la ville que deux rues, celle qui conduisoit à l'église, et celle qui conduisoit aux écoles publiques. Ils s'excitoient mutuellement à faire de bonnes œuvres ; et par une sainte émulation, ils s'efforçoient de l'emporter l'un sur l'autre dans la pratique du jeûne, de la prière et des différens exercices de piété. Ils connurent à Athènes, Julien, qui fut depuis empereur. Ils découvrirent à travers son extérieur le déréglement de son esprit ; et Grégoire présagea dès-lors, que l'empire nourrissoit un monstre dans son sein. Ce présage étoit fondé sur je ne sais quoi d'extraordinaire qu'on remarquoit en ce prince.

L'année suivante, notre Saint se rendit à Nazianze. Ayant passé par Constantinople, il y trouva Césaire, son frère, qui avoit acquis une grande connoissance de toutes les parties de la littérature, et sur-tout de la médecine. A son arrivée

à Nazianze, il reçut le baptême des mains de son père. Il se dévoua pour lors entièrement au service de Dieu. En 358, il alla joindre S. Basile qui vivoit dans la solitude. Les veilles, les jeûnes et les prières faisoient les délices des deux amis. Ils y joignoient le travail des mains, le chant des pseaumes et l'étude de l'Ecriture sainte. Mais Grégoire ne jouit pas long-temps des douceurs de la solitude. Son père, âgé de plus de quatre-vingts ans, le rappela, afin qu'il pût l'assister dans le gouvernement de son diocèse. Il l'ordonna prêtre dans le temps qu'il s'y attendoit le moins. Il alla déposer dans le sein de S. Basile la douleur que lui causoit la violence qu'on lui avoit faite en l'élevant au sacerdoce. Comme on lui faisoit des reproches au sujet de sa fuite, il fit un discours où il se justifia. Il y traite de la dignité et des dangers du sacerdoce, de la sainteté requise dans les ministres des autels, de la difficulté de gouverner les consciences. « Mais comme » un autre Jonas, ajouta-t-il, je suis re» venu pour remplir les devoirs de l'état » auquel j'ai été appelé. J'espère que » l'obéissance me soutiendra au milieu » des dangers, et qu'elle m'obtiendra de » Dieu la grace dont j'ai besoin ». La paix avoit été troublée quelque temps dans le

diocèse de Nazianze. Voici à quelle occasion. L'évêque avoit signé un écrit dressé par les partisans secrets de l'arianisme, et conçu en termes équivoques et captieux. Il s'y étoit prêté, dans l'espérance de ramener les ennemis de la foi catholique. Cette démarche imprudente scandalisa ses diocésains, et plusieurs refusèrent de communiquer avec lui.

Son fils sut si bien manier les esprits, qu'il réconcilia parfaitement le troupeau avec le pasteur. Dans cet accommodement, il joignit la fermeté à la douceur, en sorte qu'il n'accorda rien à l'erreur de ceux qui avoient séduit son père, et qui en lui arrachant une souscription, avoient fait douter de la pureté de sa foi. Il prononça un beau discours à l'occasion du rétablissement de la paix dans le diocèse de Nazianze.

En 372, il fut sacré par S. Basile, archevêque de Césarée, évêque de Sasimes en Cappadoce; mais il ne prit jamais possession de ce siége. Il continua de gouverner, sous son père, le diocèse de Nazianze, jusqu'à ce qu'on eût donné un successeur à son père, qui venoit de mourir. Cette affaire traînant en longueur, et sa santé étant considérablement altérée, il se retira à Séleucie, métropole de l'Isaurie, où il passa cinq ans.

La mort de S. Basile arrivée en 378, fut pour lui un coup très-sensible. Il composa en l'honneur de son ami douze épigrammes ou épitaphes. Il prononça son panégyrique à Césarée quelques années après.

Lorsque la persécution eut cessé par la mort de l'empereur Valens, prince attaché au parti des ariens, les catholiques de Constantinople, auxquels se joignirent plusieurs évêques, obtinrent après beaucoup de sollicitations, que notre Saint se rendît dans cette ville, où l'arianisme avoit causé les plus grands ravages, afin de leur aider à rétablir la foi catholique. Il y fut d'abord assez mal reçu. Il logea chez des parens qu'il avoit à Constantinople, et c'étoit dans leur maison que s'assembloient les orthodoxes pour l'entendre. Il changea depuis cette maison en une église, à laquelle il donna le nom d'*Anastasie*, ou de résurrection, parce que ce fut là qu'on ressuscita, pour ainsi dire, la foi catholique. Il faisoit assidûment des instructions dans sa petite église; et il voyoit avec joie que le nombre de ses auditeurs augmentoit tous les jours. Les hérétiques en étoient furieux; ils le calomnioient, et le maltraitoient. Grégoire menoit une vie fort retirée, et ne faisoit de visites que quand

la nécessité l'y obligeoit. Il ne se nourrissoit que de pain et d'herbes assaisonnées d'un peu de sel. Ceux qui l'entendoient, admiroient son profond savoir, ainsi que le rare talent qu'il avoit de rendre sensibles les vérités les plus abstraites. Chaque jour le fruit de ses discours devenoit plus sensible. Les hérétiques et les païens eurent la curiosité d'aller l'entendre, et revinrent peu à peu de leurs prétentions. Le nombre des catholiques augmentoit de plus en plus. Les partisans de l'erreur ouvrirent les yeux, et s'empressèrent de rentrer dans le sein de l'église.

Cependant le philosophe Maxime, qui s'étoit rendu à Constantinople, trouva le moyen d'en imposer par un extérieur hypocrite, et de cacher ses vices. Plusieurs y furent trompés, et S. Grégoire lui-même donna dans le piége. Il en vint jusqu'à se faire ordonner clandestinement évêque de Constantinople. Il reçut l'imposition des mains de quelques évêques d'Egypte, qui étoient venus depuis pour cet effet. Une ordination aussi irrégulière révolta tout le monde. Le pape Damase la déclara nulle, et l'empereur Théodose étant arrivé à Constantinople, marqua la plus grande indignation contre l'intrus. On demanda à grands cris Gré-

goire pour évêque : mais il y avoit de la difficulté par rapport au siége de Constantinople. On ne pouvoit le remplir qu'après qu'un concile l'auroit déclaré vacant, et qu'il auroit annullé l'ordination de Démophile, évêque arien, ainsi que celle de Maxime. Heureusement les évêques de tout l'orient alors assemblés à Constantinople, établirent canoniquement notre Saint, évêque de cette ville. Ses ennemis se récrièrent contre son élection; ils le persécutèrent, et attentèrent même à sa vie. Ils alléguoient l'autorité des canons, qui défendoient de transférer un évêque d'un siége à un autre. Grégoire répondit avec tranquillité qu'il n'avoit jamais pris possession du siége de Sasimes, et qu'il n'avoit jamais gouverné le siége de Nazianze en qualité d'évêque titulaire. « Au reste, » s'écria-t-il au milieu de l'assemblée, » si mon élection cause tant de troubles, » je consens à subir le sort de Jonas : » qu'on me jette dans la mer pour appai» ser la tempête, quoique je ne l'aye » point excitée... Je n'ai jamais désiré » d'être évêque; et si je le suis, c'est » contre ma volonté... Je vous prie seu» lement de réunir vos efforts pour que » le siége de Constantinople soit rempli » par quelqu'un qui ait de la vertu et du

» zèle pour la défense de la foi ». Les évêques de l'assemblée furent extrêmement surpris de cette démarche : mais ils eurent la foiblesse d'accepter sur-le-champ sa démission. Le Saint alla ensuite trouver l'empereur pour lui demander la permission de se retirer ; et ce ne fut qu'avec beaucoup de peine qu'il obtint de ce prince ce qu'il demandoit. Il fit son adieu par un beau discours qu'il prononça dans la grande église en présence des Pères du concile, et d'une multitude innombrable de peuple.

Nazianze fut le lieu qu'il choisit pour sa demeure. Mais le mauvais état de sa santé l'obligea de se retirer à Arianze. Il ne laissa pas d'être utile à l'église de Nazianze, qui étoit toujours sans pasteur. Sur la fin de sa vie il s'occupoit à composer des poëmes sur des sujets de piété, afin de contribuer à l'édification des fidèles. Dans ses lettres, il donnoit d'excellens avis, et il ne prescrivoit rien qu'il ne pratiquât lui-même. Il mourut en 389, ou, selon d'autres, en 391.

PRATIQUE. Saint Grégoire ne pouvoit se lasser d'admirer l'excès de la miséricorde divine. Le Seigneur, disoit-il, daigne accepter nos désirs; et comme s'ils avoient à ses yeux un grand prix, il souhaite que nous désirions tous les vrais biens, et que

nous l'aimions comme en étant le seul principe et l'arbitre. On diroit que nous lui faisons une faveur, quand nous sollicitons ses bienfaits : il nous donne avec plus de joie, que nous n'en pouvons avoir à recevoir ce qu'il nous donne. Avec quelle confiance ne devons-nous pas prier?

PRIÈRE. Pourrions-nous, Seigneur, oublier jamais votre grande et très-grande miséricorde à notre égard? Nous vous demandons la grace de la louer et de l'exalter sans cesse en cette vie, afin qu'elle nous rende dans le ciel participans de la bienheureuse éternité. Ainsi soit-il.

Dixième jour de Mai.

S. ANTONIN, *Archevêque de Florence.*

SAINT Antonin naquit à Florence, en 1389. Prier, s'entretenir avec les personnes vertueuses, lire de bons livres, et sur-tout les vies des Saints, ce fut son unique occupation dès le premier âge. Comme il avoit autant de jugement et de pénétration que de mémoire, il fit de rapides progrès dans ses études. Ce qu'il demandoit sur-tout à Dieu, c'étoit la grace de ne point lui déplaire, et d'accomplir en tout sa sainte volonté. Il sollicita la permission d'entrer dans l'ordre des Dominicains, permission qui ne lui fut accordée que quand il se fut exercé aux pratiques de la règle qu'il vouloit

embrasser, et qu'il eut bien étudié le droit canonique. Il devint bientôt le modèle des autres novices. Sa ferveur augmenta encore, lorsqu'il eut été élevé au sacerdoce. On lui confia dans un âge peu avancé, la conduite du grand couvent de la Minerve à Rome. On le chargea ensuite de diverses fonctions, qu'il remplit avec la plus parfaite exactitude. La multitude de ses occupations ne l'empêchoit point d'annoncer la parole de Dieu. On le consultoit de tous côtés, même de Rome, principalement sur des questions embarrassantes du droit canonique.

Il vint, par l'ordre du pape Eugène IV, au concile de Florence, et assista en qualité de Théologien à toutes les sessions ainsi qu'à toutes les disputes que les Latins eurent avec les Grecs. Durant son séjour à Florence, on l'élut prieur du couvent qu'avoient les Dominicains en cette ville, et il y établit une parfaite régularité. Le siége de Florence étant devenu vacant, Eugène IV jeta les yeux sur Antonin pour le remplir; et les Florentins acquiescèrent à son choix. Mais il n'accepta cette dignité que malgré lui, et uniquement par obéissance aux ordres réitérés du pape. Il établit dans sa maison une régularité qui retraçoit les temps apostoliques; elle n'étoit composée que

de six personnes. Il expédioit lui-même presque toutes les affaires, après avoir pris toutefois l'avis de son conseil. Il chargea du soin de son temporel une personne de probité et entendue, pour ne s'occuper que du spirituel. Chaque jour il donnoit audience à ceux qui se présentoient. Sa bourse et ses greniers étoient moins à lui qu'aux indigens. Il fonda le collége de S. Martin pour le soulagement de ceux qui étoient dans le besoin, et qui n'osoient faire connoître leurs misères, et cet établissement suffit depuis à l'entretien de plus de six cents familles. Sa patience lui faisoit supporter les importunités et l'insolence des pauvres. Il pardonna généreusement à un malheureux qui avoit voulu l'assassiner. Le coupable avoua son crime, en fit pénitence, et se retira dans un monastère. Le saint Pasteur prêchoit tous les dimanches et tous les jours de fêtes. Chaque année il faisoit la visite de son diocèse, et toujours à pied. La multiplicité des affaires dont il étoit accablé, ne prenoit rien sur son recueillement, ni sur la sérénité de son ame. Le pape Eugène IV étant tombé malade, le fit venir à Rome. Il entendit sa confession, reçut de ses mains les derniers sacremens, et expira dans ses bras le 23 février 1447.

Durant le cours de l'année suivante, il eut la douleur de voir son diocèse ravagé par la peste. Il donna l'exemple du zèle à son clergé, tant séculier que régulier. A la peste succéda la famine. Le Saint trouva le moyen de procurer des secours extraordinaires aux pauvres. Quelque temps après, la ville de Florence éprouva de fréquens tremblemens de terre ; il y eut même un quartier où tout fut bouleversé ; le pieux archevêque procura des vivres et des logemens aux plus nécessiteux, et fit rebâtir leurs maisons. Ces calamités publiques lui fournirent l'occasion d'exhorter fortement les grands et le peuple à désarmer le bras de Dieu par la pénitence, et à vivre d'une manière plus conforme à l'évangile. Le célèbre Cosme de Médicis comptoit beaucoup sur le crédit de son archevêque auprès de Dieu; et il avoit coutume de dire que c'étoit principalement à ses prières que la république de Florence étoit redevable de sa conservation.

S. Antonin mourut le 2 mai 1459, dans la soixante-dixième année de son âge, et la treizième de son épiscopat. Le pape Pie II, qui se trouvoit alors à Florence, assista à ses funérailles. Il s'opéra plusieurs miracles par la vertu de ses reli-

ques. Le pape Adrien IV le canonisa en 1523.

PRATIQUE. L'abnégation de soi-même conduisit S. Antonin à la perfection chrétienne. Cette abnégation suppose l'esprit de pénitence, la solitude, au moins de cœur, la mortification, la simplicité de la foi, l'obéissance, le pur amour de Dieu, le zèle du salut du prochain: cette abnégation nécessaire pour le salut jusqu'à l'observation de la loi, doit être héroïque si nous voulons être parfaits.

PRIÈRE. Comme vous nous ordonnez à tous, Seigneur, de tendre à la perfection, accordez-nous le courage nécessaire pour employer les moyens propres à nous y conduire, chacun dans notre état, pour arriver au terme de la gloire éternelle. Ainsi soit-il.

Onzième jour de Mai.

SAINT ISIDORE, *Laboureur, Patron de Madrid.*

(Du 10 du même mois.)

L'AGRICULTURE est le plus nécessaire et le plus important de tous les états, comme il est le plus conforme à la nature de l'homme. Il a été sanctifié par l'exemple des patriarches, et il fournit mille occasions de pratiquer les plus hé-

roïques vertus. Un laboureur a, pour ainsi dire, sous sa main tous les moyens de salut que les anciens hermites alloient chercher dans les déserts. La vie de saint Isidore est une preuve sensible de ce que nous avançons ici.

Il naquit à Madrid en Espagne. Ses parens, qui étoient pauvres, mais remplis de piété, lui inspirèrent par leurs instructions et leurs exemples, l'horreur du péché et l'amour de Dieu. Leur peu de fortune ne leur permit pas de le faire élever dans l'étude des sciences. S'il fut privé du secours des bons livres, cette privation fut suppléée en lui par les communications du Saint-Esprit que méritèrent sa simplicité et son humilité. Il saisissoit toutes les occasions qui se présentoient d'écouter la parole de Dieu; et les discours qu'il entendoit, faisoient sur son ame des impressions d'autant plus profondes, que le désir qu'il avoit de s'instruire étoit plus pur et plus ardent. Sa patience à supporter les injures, sa douceur à l'égard de ceux qui lui portoient envie, sa fidélité à obéir à ses maîtres, son exactitude à prévenir tout le monde dans les choses même indifférentes, son attention à servir les autres, lui firent remporter une victoire complète sur ses passions.

Sa conduite confondoit ceux qui prétendent que les occupations extérieures ne leur laissent point de temps pour vaquer aux exercices de piété. Il faisoit de son travail un acte de religion, en s'y portant avec un esprit de pénitence, et en se proposant l'accomplissement de la volonté divine. Plus ce travail étoit pénible, plus il lui devenoit cher, parce qu'il lui paroissoit alors plus propre à dompter la chair, et qu'il devenoit la matière d'une pénitence plus parfaite. En labourant la terre, il étoit pénétré de l'esprit des anciens anachorètes. Tandis que sa main conduisoit la charrue, son cœur conversoit avec Dieu et avec les esprits bienheureux. Tantôt il déploroit ses misères et celles des autres hommes; tantôt il soupiroit après les délices de la Jérusalem céleste. Ce fut par cet amour de la prière, jointe à la pratique continuelle de l'humilité et de la mortification, qu'il acquit cette sainteté éminente qui le rendit l'objet de l'admiration de toute l'Espagne.

Il se mit dans sa jeunesse au service d'un gentilhomme de Madrid, nommé Jean de Vergas, pour labourer sa terre et faire valoir une de ses fermes. Il s'engagea ensuite dans l'état du mariage, et fixa son choix sur Marie Torribia, qui

étoit très-recommandable par ses vertus. Après la naissance d'un enfant qui mourut jeune, les deux époux résolurent mutuellement de passer le reste de leur vie dans la continence. Isidore resta toujours attaché au même maître. Il pouvoit lui dire comme Jacob à Laban : « J'ai veillé durant les nuits, j'ai sup» porté le froid et le chaud pour conser» ver et augmenter votre bien. Vous » aviez peu de chose avant que je fusse » venu avec vous, et présentement vous » voilà riche ». Jean de Vergas, qui sentoit tout le prix du trésor qu'il possédoit dans la personne d'Isidore, le traitoit comme son frère. Il lui accorda la liberté d'assister tous les jours à l'office de l'église. Le Saint n'en abusa point. Il se levoit tous les jours de grand matin, pour satisfaire tout-à-la-fois à sa piété et à ses obligations. Plein de charité pour les pauvres, il soulageoit leurs besoins autant qu'il étoit en lui, et employoit à cette bonne œuvre une partie de son salaire. Sa femme étoit la fidelle imitatrice de ses vertus. Elle mourut en 1175, et elle est honorée en Espagne parmi les Saints.

Isidore étant tombé dans la maladie dont il mourut, prédit sa dernière heure, et s'y prépara par un redoublement de

ferveur. La piété avec laquelle il reçut les derniers sacremens, tira les larmes des yeux de tous les assistans. Il s'endormit dans le Seigneur le 15 mai 1170, à l'âge de près de soixante ans. Sa sainteté fut attestée par plusieurs miracles. Nous en rapporterons un qui est appuyé sur des témoignages qu'on ne peut récuser. Philippe III, revenant de Lisbonne, se trouva si mal à Casarubios del monte, que les médecins désespérèrent de sa vie. On ordonna une procession générale du clergé, de la cour, et du peuple de Madrid, dans laquelle on porteroit les reliques du Saint dans la chambre du prince malade. Les prières des fidèles réunies ne restèrent point sans effets. A peine la châsse fut-elle sortie de l'église, que la fièvre quitta Philippe, et il se trouva parfaitement guéri, lorsqu'elle entra dans sa chambre.

PRATIQUE. Les gens de travail murmurent quelquefois contre la providence, qui semble les avoir condamnés à une vie de peines et de privations. Ah! qu'ils agiroient bien différemment, s'ils se rappeloient les avantages que leur procure leur état! Il leur est plus facile qu'aux riches de mériter le ciel. Il leur suffit d'offrir à Dieu leurs actions, de les lui rapporter, de souffrir leurs peines avec patience et avec résignation à

la volonté divine, d'éviter, autant qu'il sera en eux, les occasions du péché.

PRIÈRE. Inspirez, Seigneur, ces sentimens à ce grand nombre de chrétiens qui vivent dans des états laborieux et rudes, en désirant de s'y conduire comme vos serviteurs; faites-leur bien comprendre, que vous changerez cette vie en une meilleure où il n'y aura plus ni douleurs, ni pleurs, et où régnera une éternelle félicité. Ainsi soit-il.

Douzième jour de Mai.

SAINT BONIFACE, *Martyr.*

(Du 14 du même mois.)

IL y avoit à Rome, vers le commencement du quatrième siècle, une femme nommée Aglaé, jeune, belle, riche, et d'une naissance illustre. L'amour désordonné du monde avoit porté la corruption dans son cœur; et elle entretenoit un commerce criminel avec Boniface son principal intendant. Cet homme, quoiqu'adonné au vin et à toutes sortes de débauches, avoit d'excellentes qualités; il se distinguoit sur-tout par sa charité pour les pauvres. Enfin, Aglaé, touchée de la grace, appela un jour Boniface, et lui dit: « Tu sais dans quel » abîme de crimes nous nous plongeons,

» sans penser que nous paroîtrons devant » Dieu, pour lui rendre compte de nos » actions. J'ai oui dire que si quelqu'un » honore ceux qui souffrent pour le nom » de Jésus-Christ, il aura part à leur » gloire. J'ai appris aussi que les servi- » teurs de Jésus-Christ combattoient en » Orient contre le démon, et qu'ils li- » vroient leurs corps aux tourmens pour » ne pas renoncer à la religion qu'ils pro- » fessent. Va donc, et nous apporte des » reliques de quelques-uns de ces saints » athlètes, afin que nous puissions hono- » rer leur mémoire, et être sauvés par » leur intercession ». Boniface se dispose aussi-tôt à obéir. Etant sur le point de partir, il dit à Aglaé : « Si je peux me » procurer des reliques, je ne manquerai » pas d'en apporter. Mais si l'on vous » apportoit mon corps pour celui d'un » martyr, le recevriez-vous »? Aglaé regarda ces paroles comme une plaisanterie, et en reprit celui qui les avoit proférées.

Cependant Boniface, dont la conversion n'étoit point encore parfaite, se mit en route. Pendant le voyage, il ne voulut ni manger de viande, ni boire de vin. Il joignoit à ses jeûnes, des prières, des larmes et d'autres œuvres de pénitence. Il dirigea ses pas vers Tarse,

capitale de Cilicie, où la rage des persécuteurs étoit à son comble. Il se rendit chez le gouverneur qu'il trouva assis sur son tribunal. Là, il vit un grand nombre de martyrs dans les tortures. L'un étoit pendu par un pied, et avoit du feu sous sa tête; un autre étoit attaché à des pieux extrêmement écartés; les bourreaux en scioient un troisième; un quatrième avoit les mains coupées; un cinquième avoit un pieu fiché dans la gorge, et étoit ainsi cloué à terre; un sixième avoit les pieds et les mains renversés et attachés par-derrière, et les bourreaux le frappoient à coups de bâton. Les chrétiens que l'on tourmentoit de cette cruelle manière, étoient au nombre de vingt. Mais tandis que leur supplice glaçoit d'effroi les spectateurs, ils souffroient avec une tranquillité inaltérable.

Boniface s'approcha des martyrs, puis les ayant embrassés, il s'écria : « Qu'il » est grand le Dieu des chrétiens! Qu'il » est grand le Dieu des saints martyrs! » Priez, pour moi, serviteurs de Jésus-» Christ, afin qu'étant réuni à vous, je » combatte aussi contre le démon ». Le gouverneur, qui se crut insulté par une action aussi hardie, demanda à Boniface qui il étoit. Celui-ci répondit qu'il étoit chrétien. Alors le gouverneur ordonna

qu'on aiguisât des roseaux, afin de les lui enfoncer sous les ongles des mains; après quoi, il lui fit verser du plomb fondu dans la bouche. Tant de cruautés attendrirent le peuple, et excitèrent son indignation. Il se mit à crier en tumulte : « Qu'il est grand le Dieu des chrétiens » ! Le gouverneur effrayé, se retira.

Le lendemain, il s'assit sur son tribunal, et se fit amener Boniface. Le Martyr continua de confesser sa foi, sans qu'aucune menace pût l'ébranler ; ayant été ensuite jeté dans un vase rempli de poix bouillante, il en sortit sans être endommagé. Enfin il fut condamné à être décapité. Lorsque la sentence eut été prononcée, il pria quelque temps pour la rémission de ses péchés et pour la conversion de ses persécuteurs. Sa prière finie, il présenta sa tête aux bourreaux, et reçut le coup de la mort.

Cependant les compagnons de Boniface, voyant qu'il ne revenoit point à l'hôtellerie, le cherchoient par toute la ville. Dans le cours de leurs perquisitions, ils apprirent du frère du geôlier, que la veille un étranger avoit été décapité pour la religion chrétienne. S'étant assurés que c'étoit la personne qu'ils cherchoient, ils achetèrent son corps, l'embaumèrent et l'emportèrent avec

eux à Rome, louant Dieu de la fin heureuse du saint Martyr, qui souffrit vers l'an 307.

Aglaé, instruite de ce qui s'étoit passé, rendit graces à Dieu; puis ayant pris avec elle de pieux ecclésiastiques, ils allèrent ensemble avec des flambeaux et des parfums au-devant des saintes reliques, qui furent mises à cinquante stades de Rome, sur le bord de la voie Latine. Aglaé éleva en cet endroit un tombeau, et quelques années après, un oratoire ou une chapelle. Elle passa le reste de sa vie dans la retraite et la pénitence. Elle vécut encore quinze ans, et fut enterrée auprès des reliques du saint Martyr.

PRATIQUE. Louons la miséricorde divine qui change en saints les plus grands pécheurs, et demandons-lui de faire de nos cœurs qui sont des vases de corruption, des vases de grace et de charité, en aidant notre foiblesse pour seconder son secours divin; mais prions avec confiance en ôtant les obstacles qui nous rendroient indignes d'être exaucés.

PRIÈRE. Rompez, Seigneur, les liens funestes du péché qui nous éloignent de vous, et ne permettez pas qu'après avoir eu le bonheur de nous réconcilier avec vous, nous manquions de courage dans les assauts que l'ennemi de notre salut pourroit nous livrer. Conservez-nous dans la justice, qui seule doit à jamais vous posséder. Ainsi soit-il.

Treizième jour de Mai.

SAINT JEAN LE SILENCIAIRE, *Evéque, puis Solitaire.*

Jean, que son amour pour le silence et le recueillement a fait nommer *le Silenciaire*, naquit en 454 à Nicopolis en Arménie. Son père et sa mère comptoient parmi leurs aïeux des généraux d'armée et des gouverneurs de provinces. Ils donnèrent à leur fils une éducation chrétienne, et ils eurent la consolation de le voir répondre parfaitement à leurs soins. Jean étoit encore fort jeune, lorsque la mort les lui enleva. Devenu possesseur d'une fortune considérable, il consacra ses biens à de pieux usages. Il fit bâtir à Nicopolis une église, et un monastère où il se renferma avec dix personnes, animées de la même ferveur. L'humilité étant le fondement et la gardienne de toutes les vertus, il la demandoit sans cesse à Dieu. Il avoit une sainte avidité pour les humiliations, pour celles sur-tout qui causent le plus de répugnance à la nature. Il y ajoutoit les macérations corporelles, afin de soumettre entièrement la chair à l'esprit.

Il parloit rarement par esprit d'humilité, par amour du recueillement, et par la crainte de tomber dans les péchés dont la langue est le funeste instrument. Il bannit l'oisiveté de sa petite communauté, la regardant avec raison comme la source de tous les vices. Des travaux pénibles, et en même temps utiles, remplissoient les intervalles qui n'étoient occupés ni par la prière, ni par d'autres devoirs essentiels. Sa douceur, sa sagesse, sa ferveur lui gagnoient l'estime et l'affection de ses frères.

Malgré le soin que Jean prenoit de cacher ses vertus, elles éclatèrent au-dehors. L'archevêque de Sébaste le tira malgré lui de sa solitude, et l'éleva sur le siége épiscopal de Colonie en Arménie, quoiqu'il n'eût encore que vingt-huit ans. Il conserva le même genre de vie, autant que les devoirs de l'épiscopat le lui permirent. Ses exemples touchèrent tellement son frère et son neveu, qu'ils méprisèrent le monde au sein des richesses et des honneurs, et ils devinrent des saints à la cour. Il ne fut pas également satisfait de son beau-frère, qui étoit gouverneur d'Arménie. Voyant qu'il attaquoit les droits de l'église, il tâcha par ses remontrances et ses prières de le ramener au devoir. Mais comme

rien ne l'empêchoit de continuer ses injustices, le saint évêque se vit forcé d'avoir recours à l'empereur Zénon qui lui fit rendre justice. Il y avoit alors neuf ans que le Saint gouvernoit son église; ses méditations, ses exemples faisoient fleurir la piété dans son troupeau. Les affligés trouvoient en lui un consolateur qui partageoit leurs peines; il étoit le père de ses diocésains; il les portoit tous dans ses entrailles, pour les tranformer en autant de vrais disciples de Jésus-Christ.

Cependant certains maux auxquels il ne pouvoit remédier, joints à une forte inclination qu'il se sentoit pour la solitude, lui persuadèrent qu'il pouvoit se démettre de l'épiscopat. Il ne prit ce parti, que quand il eut long-temps consulté Dieu dans la prière. S'étant embarqué pour la Palestine, il se retira dans la Laure de S. Sabas, peu éloignée de Jérusalem. S. Sabas l'ayant reçu sans le connoître, le remit entre les mains de l'économe, qui l'occupoit à des emplois pénibles et humilians. Le novice obéissoit avec une grande simplicité. Il gardoit un silence perpétuel, avoit un visage serein, et paroissoit toujours recueilli. On le chargea ensuite du soin de recevoir les étrangers, qu'il servoit comme s'il eut servi Jésus-Christ lui-

même. Tout le monde étoit frappé de son extérieur modeste et édifiant. Saint Sabas ne pouvoit assez admirer la conduite que tenoit ce jeune religieux dans une place si dangereuse même pour les plus parfaits. Il lui permit d'aller vivre dans un hermitage séparé ; ce qui ne s'accordoit qu'à ceux qui étoient le plus solidement établis dans la perfection.

Jean renfermé dans sa cellule, étoit cinq jours de la semaine sans prendre de nourriture. Il ne sortoit que les samedis et les dimanches, uniquement pour assister à l'office public de l'église. Après avoir vécu trois ans de la sorte, il fut fait économe de la Laure. Les occupations inséparables de son emploi, ne prenoient jamais rien sur le recueillement de son ame. Cette sainte habitude d'être sans cesse en la présence de Dieu, il l'avoit acquise en entremêlant dans toutes ses actions extérieures, ces prières connues sous le nom de *jaculatoires*.

Son abbé le jugeant digne d'être élevé au sacerdoce, le présenta à Elie, patriarche de Jérusalem, pour qu'il lui conférât les ordres. Jean dit au patriarche qu'il avoit quelque chose à lui communiquer en particulier; puis lui parla ainsi : « Mon père, j'ai été fait évêque ; mais la multitude de mes péchés m'a dé-

» terminé à prendre la fuite, et à me re-
» tirer dans ce désert pour y attendre la
» visite du Seigneur ». Le patriarche appela S. Sabas, et lui dit qu'il ne pouvoit ordonner son religieux à cause de quelques particularités qu'il venoit d'apprendre ; il ne lui expliqua pas toutefois quelles étoient ces particularités. Ayant su depuis par révélation le fait dont il s'agissoit, le saint abbé se plaignit à Jean de la réserve dont il avoit usé à son égard. Jean auroit quitté la Laure, si S. Sabas ne lui eût promis de ne révéler son secret à personne.

Quelques moines séditieux ayant obligé S. Sabas à quitter la Laure, Jean se retira dans un désert voisin, où il passa six ans dans un silence absolu. Lorsque S. Sabas fut rappelé dans sa solitude, il y ramena notre Saint, qui rentra dans son ancienne cellule. L'éclat de sa sainteté attira auprès de lui un grand nombre de personnes, et il ne refusoit ses instructions à aucun de ceux qui le consultoient. Parmi ceux qui lui demandoient des avis, étoit Cyrille, homme savant et judicieux, lequel écrivit depuis sa vie. Il rapporte divers miracles opérés par le serviteur de Dieu, qui mourut dans son hermitage, vers l'an 558, après avoir passé soixante-seize ans dans le désert.

PRATIQUE. Quand on est uni à Dieu par la pratique du recueillement, on ne trouve plus que peines et dégoûts dans le tumulte et les embarras du monde; on n'a plus d'ardeur que pour cette joie pure que l'on goûte dans la retraite. Le cœur du juste en est le sanctuaire ordinaire, il y adore la présence du Dieu Sauveur.

PRIÈRE. L'amour du recueillement, Seigneur, est un don de votre grace. Daignez nous l'accorder, afin que nous ne perdions jamais de vue votre divine présence, et que vous rapportant toutes nos actions, nous amassions un trésor de mérites pour l'autre vie. Ainsi soit-il.

Quatorzième jour de Mai.

SAINT PACOME, *Abbé de Tabenne, et Instituteur des Cénobites.*

QUOIQUE S. Antoine soit regardé comme le fondateur des cénobites ou religieux vivans en communauté, on ne laisse pas de regarder aussi S. Pacôme comme le fondateur de ce même genre de vie, parce qu'il est le premier qui ait écrit une règle monastique.

Pacôme naquit dans la haute Thébaïde vers l'an 292, de parens idolâtres, qui l'élevèrent dans leur religion : à l'âge de vingt ans, il fut enrôlé dans les troupes de l'empire. Etant à Diospolis, capitale

de la Thébaïde, il eut occasion de connoître les chrétiens. Ceux-ci cherchoient toutes les occasions de consoler et d'assister ceux qui étoient dans la misère, sur-tout les nouveaux soldats qu'on tenoit étroitement enfermés, et que d'ailleurs on traitoit fort mal. Une vertu si rare et si désintéressée fit une vive impression sur l'esprit de Pacôme, qui voulut savoir quels étoient ses bienfaiteurs. Ayant appris qu'ils étoient chrétiens, il se fit instruire d'une loi qui inspiroit de tels sentimens à ceux qui la suivoient. La connoissance qu'on lui en donna l'empêcha quelque temps après, de succomber à une tentation d'impureté.

La guerre finie, Pacôme se retira dans un bourg de la Thébaïde, où les chrétiens avoient une église. Il se mit au nombre des catéchumènes, ou de ceux qu'on préparoit au baptême, et reçut ce sacrement après avoir subi les épreuves ordinaires. Pénétré de reconnoissance pour la grace qui lui avoit été accordée, il ne s'occupa plus qu'à remplir les obligations qu'il avoit contractées. Ayant été instruit qu'un vieillard nommé Palémon servoit Dieu dans le désert avec beaucoup de sainteté, il alla le trouver, et le pria de le prendre sous sa conduite. Palémon, après s'être bien assuré de ses

dispositions, lui donna l'habit monastique. Les deux hermites récitoient quelquefois ensemble tout le pseautier. Ils travailloient aussi des mains, afin de gagner de quoi vivre et de quoi assister les pauvres. Dans son oraison, qui étoit presque continuelle, Pacôme demandoit sur-tout une parfaite pureté de cœur, afin qu'étant détaché de toutes les créatures, il aimât Dieu de toutes ses affections. Pour étouffer jusqu'au germe des passions, il se forma d'abord à la pratique de l'humilité, de la patience et de la douceur. Il alloit quelquefois dans le désert de Tabenne, situé sur les bords du Nil. Il entendit un jour, pendant son oraison, une voix qui lui ordonnoit de bâtir, à l'endroit où il étoit, un monastere pour y recevoir ceux qui seroient envoyés de Dieu, pour le servir fidèlement. Un ange, qui lui apparut vers le même temps, lui donna des instructions touchant la vie monastique. Etant retourné vers Palémon, il lui fit part de ce qui lui étoit arrivé. Ils se rendirent l'un et l'autre à Tabenne, et y construisirent une cellule, vers l'an 325. Palémon mourut quelque temps après, il est nommé dans le Martyrologe romain sous le 11 de janvier.

Pacôme eut pour premier disciple

Jean son frère aîné, qui ne vécut pas long-temps. Il lui en vint bientôt d'autres, et il se vit enfin à la tête de cent moines. Sa règle proportionnoit le jeûne et le travail aux forces de chacun des frères. Ils mangeoient en commun et en silence. Au réfectoire, ils avoient la tête couverte de leur capuchon, afin qu'ils ne pussent s'entrevoir. Ce capuchon étoit fait de grosse toile, ainsi que leur tunique qui n'avoit point de manches. Ils se couvroient les épaules d'une peau de chèvre, à laquelle ils donnoient le nom de *mélote*. Ils communioient le premier et dernier jour de la semaine. Le saint abbé n'envoyoit aux ordres aucun de ses religieux. Il recevoit les prêtres qui demandoient l'habit, et leur faisoit exercer les fonctions du ministère. Tous s'occupoient de divers travaux. On prenoit grand soin des malades. La loi du silence étoit rigoureuse; on ne pouvoit rien demander que par signes. Les personnes d'une santé foible n'étoient point refusées, quand elles donnoient de vraies marques de vocation.

Le Saint bâtit six autres monastères dans la Thébaïde, mais à peu de distance les uns des autres. En 338, il choisit pour lieu de sa résidence, celui de Pabau ou Pau, situé dans la province de Diospolis.

Ce monastère devint encore plus nombreux et plus célèbre que celui de Tabenne. Il fit bâtir dans le voisinage une église en faveur des pauvres occupés à la garde des troupeaux. Il y exerça quelque temps l'office de lecteur. Rien n'étoit plus admirable que la piété avec laquelle il lisoit au peuple la parole de Dieu. La conversion de plusieurs infidèles fut le fruit de son zèle. Inutilement son évêque voulut l'ordonner prêtre; son humilité lui fit toujours refuser l'honneur du sacerdoce. S. Athanase vint le visiter à Tabenne. Les deux Saints avoient l'un pour l'autre une vénération singulière. Pacôme avoit une sœur qui désiroit aussi de se consacrer à Dieu. Il fit bâtir pour elle un monastère, qui fut bientôt rempli de vierges zélées pour la pratique de la perfection.

Entre un grand nombre de miracles que S. Pacôme opéra, l'auteur de sa vie rapporte qu'il parloit quelquefois le grec et le latin, quoiqu'il n'eût jamais appris ces deux langues, et qu'il guérissoit avec de l'huile bénite les malades et les énergumènes. Mais son principal soin étoit de guérir ses disciples de leurs passions, et sur-tout de leur orgueil; il en venoit à bout par ses prières, par sa patience, et par sa douceur. Au don des miracles,

il joignoit celui de prophétie. Son éminente sainteté ne put le garantir des fruits de la calomnie; il fut même cité en 348, devant un concile d'évêques assemblés à Latopolis, qui le justifièrent pleinement. La même année, la peste lui enleva cent de ses religieux. Il tomba malade lui-même. Il montra une sérénité et une patience héroïque au milieu des douleurs aiguës qu'il souffrit durant quarante jours. Il expira tranquillement à l'âge de cinquante-sept ans. Sa vie fut assez longue, pour qu'il comptât jusqu'à sept mille religieux dans ses monastères.

PRATIQUE. Frappé des vertus des chrétiens, Pacôme fit des réflexions sérieuses sur la religion qui les produisoit; touché de la grace, il commença par renoncer au paganisme dans lequel il étoit né. Si les chrétiens de ces derniers temps pratiquoient, chacun dans leur état, avec le secours de Dieu qui est offert à tous, les mêmes vertus, nous verrions diminuer le nombre des impies, des libertins, et cesser peu à peu les scandales qui affligent l'église.

PRIÈRE. Inspirez-nous, Seigneur, un saint zèle pour la pratique des maximes de l'évangile. Ce sera le moyen, non-seulement d'opérer notre salut, mais encore de contribuer par nos exemples à la conversion de nos malheureux frères qui marchent dans la voie de perdition, et de les ramener à celle qui conduit au ciel. Ainsi soit-il.

Quinzième jour de Mai.

SAINT PIERRE DE LAMPSAQUE, *et ses Compagnons, Martyrs.*

PENDANT la persécution de l'empereur Dèce, on arrêta dans le voisinage de Lampsaque, ville de l'Asie mineure, près de l'Hellespont, un jeune homme, nommé Pierre, très-bien fait, orné des plus belles qualités de l'esprit, mais surtout recommandable par sa foi et ses vertus. Le proconsul Optimus, auquel on le conduisit, lui ordonna de sacrifier à Vénus, conformément aux édits du prince. « Je suis étonné, répondit Pierre, » que vous me proposiez de sacrifier à » une femme décriée pour ses impudici- » tés, et dont les actions que la modestie » ne permet pas de nommer, seroient » punissables selon vos propres loix ».

Le proconsul le fit étendre sur une roue entre des pièces de bois attachées à son corps avec des chaînes de fer, et tellement disposées que la roue venant à tourner, devoit lui briser peu à peu tous les os. Le Martyr, levant les yeux au ciel, montroit une grande tranquillité

mêlée de joie. Le proconsul le trouvant inébranlable, lui fit couper la tête.

On lui présenta ensuite André, Paul et Nicomaque, et il les interrogea sur leur religion. Nicomaque, plein d'impatience, cria à haute voix qu'il étoit chrétien. Les deux autres répondirent modestement qu'ils étoient aussi chrétiens. Nicomaque fut pendu au chevalet, et appliqué à la torture. Mais comme il étoit près d'expirer, il se laissa vaincre par la douleur, et promit de sacrifier. A peine eut-il été détaché du chevalet, et eut-il sacrifié, que le démon se saisit de lui. Il tombe par terre, s'agite avec violence, se coupe la langue avec ses dents, et meurt sur la place.

Dieu consola ses deux autres serviteurs, en suppléant à la diminution de leur nombre. Une vierge, nommée Denyse, âgée d'environ seize ans, qui avoit été témoin de la fin déplorable de Nicomaque, s'écria tout à coup : « Falloit-il, » malheureux, te précipiter dans des sup» plices éternels, pour te procurer un » instant de repos »? Le proconsul l'ayant entendue, lui demanda si elle étoit chrétienne. « Oui, répondit-elle, je suis chré» tienne ; et c'est pour cela que je plains » le sort de ce misérable, qui, pour n'avoir » pas voulu souffrir encore un moment,

» s'est attiré une éternité de peines. Sa-» crifiez, reprit Optimus; autrement » vous serez exposée dans un lieu de » prostitution, puis brûlée vive ». Les menaces étant inutiles, il la remit entre les mains de deux jeunes libertins qui la conduisirent dans leur maison. Elle résista si fortement à leur brutalité, qu'elle leur ôta toute espérance de succès. Vers le milieu de la nuit, un jeune homme tout resplendissant de lumière parut dans la maison où ils étoient renfermés. Frappés de terreur, ils se jetèrent aux pieds de la Sainte qui les fit relever, et les rassura en leur disant : « Vous avez vu mon » gardien et mon protecteur ». Là-dessus, ils la supplièrent d'intercéder pour eux, afin qu'il ne leur arrivât aucun mal.

Le lendemain, la populace, animée par les prêtres de Diane, environna la maison du proconsul, demandant avec de grands cris qu'on lui livrât Paul et André. Optimus, afin d'appaiser le tumulte, se fit amener les deux Martyrs; et comme ils refusoient constamment de sacrifier, il les condamna à être fouettés, puis les livra au peuple pour être lapidés.

Pendant l'exécution, Denyse apprit ce qui se passoit. Elle s'échappa de ses

gardes, et courut toute en pleurs où le peuple étoit assemblé. Elle s'écria, en adressant la parole aux Martyrs : « Je veux » mourir avec vous sur la terre, afin de » pouvoir vivre éternellement avec vous » dans le ciel ». Le proconsul instruit de la manière dont elle avoit conservé sa chasteté, et dont elle s'étoit échappée, ainsi que du désir qu'elle avoit de la mort, la fit séparer de Paul et d'André, et donna des ordres pour qu'on la décapitât à quelque distance; ce qui fut aussitôt exécuté.

PRATIQUE. Les saints Martyrs n'ont remporté la palme, que parce qu'ils étoient parfaitement crucifiés au monde. L'obligation de ce crucifiement regarde tous les hommes; c'est-à-dire, que nous devons détacher notre cœur de l'affection aux choses terrestres, si nous voulons appartenir véritablement à Jésus-Christ, qui veut, selon sa parole dans l'évangile, que nous portions notre croix après lui.

PRIÈRE. Apprenez-nous, Seigneur, à méditer plus sérieusement et plus fréquemment les vérités éternelles, afin qu'elles se gravent profondément dans nos cœurs, et qu'aidés de votre grace nous puissions chaque jour vous servir avec une nouvelle ferveur, en renonçant à tout, pour vous posséder à jamais. Ainsi soit-il.

Seizième jour de Mai.

SAINT JEAN NÉPOMUCÈNE, *Martyr.*

JEAN naquit vers l'an 1330, à Népomuck, petite ville de Bohême, située à quelques lieues de Prague. Sa naissance fut regardée comme le fruit des prières de ses parens. Mais à peine eut-il vu le jour, qu'on désespéra de sa vie. Il fut arraché des bras de la mort par la protection de la mère de Dieu, que ses parens implorèrent dans l'église d'un monastère de Cîteaux, qui étoit dans le voisinage. Pénétrés de reconnoissance, ils consacrèrent leur fils à celui qui venoit de le leur rendre, et n'épargnèrent rien pour lui procurer une excellente éducation. Jamais enfant ne fit concevoir de plus hautes espérances. Il joignoit à beaucoup d'esprit et d'application, un grand fond de douceur, de docilité, de candeur et de piété. Après avoir étudié les humanités et la rhétorique à Stuaze, il passa à l'université de Prague, fondée depuis peu par Charles IV, empereur d'Allemagne et roi de Bohême. Outre la phi-

losophie, il y étudia encore la théologie et le droit canonique.

Dès ses premières années, il se sentoit une forte inclination pour l'état ecclésiastique. Devenu prêtre, il eut ordre de faire valoir le rare talent qu'on lui connoissoit pour la prédication, et ses discours produisirent les plus grands fruits. Peu de temps après, il fut nommé à un canonicat de la cathédrale de Prague. Wenceslas, fils et successeur de l'empereur Charles IV, qui, quoiqu'âgé seulement de seize ans, annonçoit déjà les inclinations les plus perverses, et auquel on donna depuis les surnoms odieux de *fainéant* et *d'ivrogne*, faisoit alors sa résidence dans la même ville. Ce qu'on disoit du mérite du nouveau chanoine lui donna envie de le connoître, et il le nomma pour prêcher l'avent à la cour. Le serviteur de Dieu s'acquitta de cette commission, aussi difficile que délicate, avec un applaudissement général. Wenceslas même fut touché de ses discours, et suspendit quelque temps le cours de ses déréglemens. Il lui offrit un bénéfice considérable, et même un évêché. Jean refusa l'un et l'autre. S'il accepta depuis la place d'aumônier de l'empereur, ce fut uniquement dans la vue d'instruire la cour avec plus d'autorité, et consé-

quemment avec plus de fruit. D'ailleurs il se voyoit par-là plus à portée de satisfaire sa tendresse pour les pauvres, auxquels il servoit d'avocat et de père. Sa charité étoit ingénieuse à découvrir et à concilier les différends qui s'élevoient à la cour et dans la ville. Il assoupissoit beaucoup de querelles, et prévenoit quantité de procès.

L'impératrice Jeanne, princesse ornée de toutes sortes de vertus, choisit notre Saint pour directeur de sa conscience. Elle avoit besoin d'un tel guide au milieu des désagrémens qu'il lui falloit essuyer de la part de l'empereur. Wenceslas l'aimoit avec passion; mais comme il étoit d'un caractère changeant et capricieux, il se livroit de temps en temps à des excès de jalousie, qui, joints à sa férocité naturelle, causoient bien des chagrins à la vertueuse princesse. Jeanne apprit de son directeur à supporter ses peines avec patience et même avec joie. Tous les jours elle faisoit de nouveaux progrès dans la vertu. La crainte de déplaire à Dieu lui faisoit éviter jusqu'à l'ombre du péché. Mais comme tout se change en poison pour un cœur corrompu, la piété de l'impératrice ne fit qu'aigrir le caractère féroce de Wenceslas. Il s'offensa même des marques de

tendresse et de complaisance qu'elle ne cessoit de lui donner. Sa jalousie ne connut plus de bornes; il interpréta mal les actions les plus saintes de son épouse, et il en prit occasion d'augmenter ses soupçons sur la conduite de la princesse. Enfin il en vint jusqu'à former le projet aussi nouveau qu'extravagant, de se faire révéler par Jean Népomucène les confessions de l'impératrice. On sent bien que ses tentatives n'eurent pas le succès qu'il en attendoit. Le Saint lui représenta de la manière la plus respectueuse combien son projet choquoit la raison et blessoit la religion. L'empereur dissimula son dépit, et renvoya le Saint sans lui rien répondre. Jean augura du morne silence d'un maître irrité et vindicatif, que sa perte étoit résolue. Il ne tarda pas à être confirmé dans cette pensée.

Un jour que le prince étoit à table, on lui servit une volaille qui n'étoit point préparée à son goût; par un trait de barbarie, digne des Caligula et des Héliobagale, il ordonna que l'on fît rôtir le malheureux officier au même feu où la volaille avoit été mise. Jean Népomucène en ayant été informé, courut se jeter aux pieds de l'empereur pour l'engager à révoquer l'ordre qu'il venoit de donner. Wenceslas n'eut aucun égard aux repré-

sentations qui lui furent faites, et pour se délivrer des importunités du serviteur de Dieu, il le fit renfermer dans un cachot, dont il lui permit cependant de sortir quelque temps après. Feignant de lui avoir rendu ses bonnes graces, il l'invita à dîner le lendemain avec lui.

Jean Népomucène se rendit au palais, et y fut bien reçu à l'extérieur. Le repas fini, Wenceslas voulut rester seul avec le serviteur de Dieu; il revint à son projet de se faire révéler la confession de l'impératrice, et employa pour y réussir les caresses, les promesses et les menaces. Furieux de n'avoir pas réussi, il ordonna de reconduire le Saint en prison, et de l'y traiter avec la dernière inhumanité. Les bourreaux l'étendirent sur une espèce de chevalet; ils lui appliquèrent des torches ardentes sur les côtés et aux parties du corps les plus sensibles; ils le brûlèrent à petit feu, et le tourmentèrent avec la plus horrible barbarie. Au milieu de ce supplice, Jean Népomucène ne prononçoit d'autres paroles que les noms sacrés de JÉSUS et de MARIE. A la fin, on le retira de dessus le chevalet, mais il étoit presqu'expirant.

Cependant l'impératrice, instruite de ce qui se passoit, alla se jeter aux pieds de Wenceslas, qu'elle fléchit par ses lar-

mes et ses prières. Elle obtint même l'élargissement du serviteur de Dieu. Quelque temps après, Jean Népomucène reparut à la cour, et se remit à prêcher avec plus de zèle qu'auparavant. Mais prévoyant que le calme ne seroit pas de longue durée, il se consacra tout entier aux exercices par lesquels on s'assure une bonne mort. L'empereur, regardant par une des fenêtres du palais, l'apperçut un jour dans la rue. Il sentit réveiller tout-à-coup son indignation et sa curiosité sacrilége. Il se fit amener à l'heure même son aumônier, et lui annonça qu'il alloit périr, s'il ne révéloit point les confessions de la reine. Comme il le trouvoit inébranlable dans sa résolution, il s'écria : «Qu'on m'ôte cet homme de devant les »yeux, et qu'on le jette dans la rivière, »lorsque les ténèbres seront assez épaisses, »pour dérober au peuple la connoissance »de l'exécution». On le précipita pieds et mains liés dans la Muldaw, de dessus le pont qui joint la grande et la petite Prague. Ceci arriva la veille de l'Ascension, qui étoit le 16 mai de l'année 1383.

A peine le Martyr eut-il été étouffé sous les eaux, que son corps flottant sur la rivière, fut environné d'une clarté céleste qui attira une foule de spectateurs. A la pointe du jour le mystère s'éclaircit;

et les bourreaux eux-mêmes trahirent le secret du prince. Les chanoines de la cathédrale vinrent processionnellement enlever le saint corps, et le déposèrent dans une église voisine, en attendant qu'ils eussent préparé dans leur propre église un tombeau plus digne de lui. Il s'opéra plusieurs guérisons durant la translation ; il se fit encore depuis divers prodiges à son tombeau.

La vie de Wenceslas ne fut plus qu'un tissu de malheurs. Il persista dans ses désordres, et se fit universellement détester par l'assemblage des crimes les plus odieux. Enfin les princes de l'empire prenant un parti extrême, s'assemblèrent à Mayence, et le déposèrent. Ce malheureux Prince fut frappé d'apoplexie, et mourut sans avoir eu le temps de rentrer en grace avec Dieu.

Le pape Innocent XIII confirma le culte que l'on rendoit à S. Jean Népomucène, par un décret équivalent à un décret de béatification; et Benoît XIII publia la bulle de sa canonisation en 1729.

PRATIQUE. Rien de plus sacré que la loi du silence imposée aux confesseurs ; Dieu ne cesse de veiller spécialement sur son église à cet égard ; aussi est-il inoui que les péchés dont on a fait l'aveu dans le tribunal de la pénitence, ayent été divulgués. Dieu

le permet ainsi, afin que les pécheurs ne soient pas détournés de la confession, ni privés de l'unique espérance de salut qui leur reste. La confession est aussi un grand moyen pour le bien général de la société, et sera toujours très-utile à l'état, en mettant le prêtre à portée d'arrêter le cours des plus grands désordres, par les principes religieux qu'il rappelle, les avis qu'il donne, et par les efforts de son zèle à inspirer aux pécheurs les sentimens d'un sincère repentir.

PRIÈRE. Pourrions-nous, Seigneur, ne pas être pénétrés de reconnoissance pour l'établissement de la confession, qui nous fait rentrer en grace avec vous, et qui, après nous avoir purifiés de nos souillures, nous rend le droit à l'héritage céleste que nous avions perdu. Faites que nous approchions du tribunal de la pénitence avec de saintes dispositions, afin que nous éprouvions l'efficacité du remède institué par votre miséricorde, pour nous conserver dans la justice, et assurer notre salut dans l'éternité. Ainsi soit-il.

Dix-septième jour de Mai.

SAINT PASCHAL BAYLON, *Franciscain.*

PASCHAL Baylon naquit en 1540, à Torre-Hermosa, petit bourg du royaume d'Arragon. Ses parens, qui gagnoient leur vie à cultiver la terre, étoient très-

vertueux. Il marcha sur leurs traces. La fortune de sa famille étoit si bornée, qu'il ne put être envoyé aux écoles. Il portoit un livre avec lui lorsqu'il alloit garder les troupeaux dans les champs; et il prioit ceux qu'il rencontroit d'avoir la charité de lui apprendre à connoître les lettres. Le désir qu'il avoit de s'instruire fut si vif, et son attention si grande, qu'il sut bientôt parfaitement lire et écrire. Il se servit de cet avantage pour se perfectionner dans la connoissance de la religion. Mais il n'avoit de goût que pour les livres qui lui rappeloient les principales circonstances de la vie de Jésus-Christ, et les actions de ceux qui avoient imité son exemple.

Lorsqu'il fut sorti du premier âge, il se loua en qualité de berger. La vie tranquille et innocente qu'il se promettoit de mener dans cet état, lui offroit toutes sortes de charmes. Chaque objet qui frappoit ses yeux servoit à exciter sa foi et sa dévotion; et il prenoit de-là occasion de s'élever jusqu'à Dieu, qu'il contemploit et bénissoit dans toutes ses œuvres. Son maître, qui avoit de la piété, étoit enchanté de le voir mener une vie si édifiante; il s'attacha même tellement à lui, qu'il lui proposa de l'adopter pour son fils, et de le faire son héritier.

Paschal Baylon refusa avec modestie la faveur qu'on lui offroit, aimant mieux rester dans son état, afin d'avoir plus de conformité avec le Sauveur qui étoit venu sur la terre, *non pour être servi, mais pour servir.* On le voyoit souvent prier à genoux sous quelque arbre à l'écart, tandis que son troupeau paissoit sur les montagnes. Ce fut dans ces entretiens secrets avec Dieu, ainsi que par la pratique de l'humilité, qu'il acquit cette expérience consommée dans les choses spirituelles, expérience qui ravissoit d'admiration les personnes même les plus parfaites. Plus d'une fois il lui arriva d'avoir des ravissemens, et souvent il ne pouvoit dérober aux yeux des hommes la véhémence de l'amour divin qui le transportoit. Dans sa pauvreté, il ne se crut pas dispensé de faire l'aumône; il prenoit pour assister les malheureux, sur ce qu'on lui fournissoit pour sa subsistance, et donnoit une partie des petites provisions qu'on lui envoyoit dans les champs. On ne le connoissoit plus dans le pays que sous le nom de *saint berger.*

Quelque temps après, il se rendit à un couvent de Franciscains déchaussés, et demanda à y être reçu en qualité de frère convers; ce qui lui fut accordé

en 1564. On lui offrit de le mettre au nombre des religieux de chœur ; mais son humilité lui fit refuser cette offre. Son amour pour la mortification lui faisoit ajouter de nouvelles austérités à celles de la règle, de manière toutefois qu'il obéissoit avec simplicité à ce que lui prescrivoient ses supérieurs. En quelque situation qu'il se trouvât, il étoit toujours gai, doux, affable, respectueux envers tout le monde, et prêt à rendre les services les plus humilians et les plus pénibles.

Le général de son ordre étant à Paris, il fut député vers lui pour les affaires de la province. Il courut dans son voyage de grands dangers de la part des huguenots. Il alloit toujours nu-pieds, avec son habit de franciscain, ce qui l'exposoit encore plus à la fureur des hérétiques. Ceux-ci le poursuivirent à coups de pierres et de bâton. Paschal reçut même à l'épaule une blessure dont il resta estropié le reste de sa vie.

De retour en Espagne, il reprit ses fonctions ordinaires avec une ferveur qui prenoit chaque jour de nouveaux accroissemens. On ne pourroit exprimer jusqu'où il portoit la dévotion pour la divine Eucharistie, ainsi que pour la passion du Sauveur. Il honoroit aussi

d'une manière spéciale la Mère de Dieu, et ne cessoit de demander par son intercession, la grace d'être préservé des souillures du péché. Il mourut à Villa-Réale, près de Valence, le 17 mai 1592, à l'âge de cinquante-deux ans. Pendant les trois jours que son corps fut exposé, il s'opéra un grand nombre de miracles. Paul V le béatifia en 1618, et Alexandre VIII le canonisa en 1690.

PRATIQUE. Si les chrétiens de chaque état travailloient continuellement à acquérir la perfection, l'église seroit remplie de saints. Mais rien n'est plus rare que de trouver des personnes qui aillent tous les jours de vertus en vertus, et l'on peut dire en général, qu'il y en a plus qui se convertissent du vice à la vertu, qu'il n'y en a dont la ferveur prenne sans cesse de nouveaux accroissemens. Craignons la tiédeur si nous voulons persévérer dans la justice.

PRIÈRE. Faites-nous bien comprendre, Seigneur, que de ne point avancer dans la voie de la perfection, c'est reculer. Une fois bien convaincus de cette vérité, nous sortirons de notre langueur, et nous nous ranimerons dans votre service; votre amour nous soutiendra et nous conduira au bonheur de vous posséder. Ainsi soit-il.

Dix-huitième jour de Mai.

SAINT THÉODOTE, *Cabaretier; et les sept Vierges ses Compagnes, Martyrs.*

THÉODOTE étoit d'Ancyre, capitale de la Galatie; il fut élevé très-chrétiennement par les soins d'une vierge pieuse, nommée Técuse. S'étant marié, il prit une hôtellerie, et se mit à vendre du vin. Malgré les dangers que l'on trouve dans cette profession, il se montra toujours juste, tempérant et zélé pour la pratique de tous les devoirs du christianisme. Il méprisoit tous les biens du monde, et faisoit ses délices du jeûne et de la prière. Non-seulement il assistoit les pauvres dans leurs besoins, mais il portoit encore les pécheurs à la pénitence. Plusieurs fois il avoit encouragé les fidèles à souffrir le martyre. Il ne s'effraya point de la persécution allumée par Dioclétien, parce qu'il avoit toujours vécu toute sa vie comme un homme qui se dispose à verser son sang pour Jésus-Christ.

L'édit publié à Nicomédie en 303, arriva bientôt dans la Galatie qui avoit

Théoctène pour gouverneur, homme d'un caractère très-cruel. La plupart des fidèles prirent la fuite; plusieurs se cachèrent dans les déserts et sur les montagnes. On dépouilloit de leurs biens les plus considérables d'entre eux, après quoi on les envoyoit en prison chargés de fers. On traînoit dans les rues les femmes avec leurs filles; on n'épargnoit pas même les petits enfans, dont tout le crime étoit d'avoir reçu le jour de parens chrétiens. Pendant les ravages de la persécution à Ancyre, Théodote assistoit les confesseurs prisonniers, et enterroit les corps des martyrs. Le gouverneur ayant fait offrir aux idoles toutes les denrées nécessaires à la vie, avant qu'elles fussent exposées en vente, les chrétiens se voyoient réduits ou à mourir de faim, ou à participer à l'idolâtrie. Ils étoient même dans l'impossibilité de faire leur offrande à l'autel. Théodote s'étoit heureusement pourvu d'une ample provision de blé et de vin qui n'avoient point été souillés par les cérémonies sacriléges des païens. Il les vendoit au prix qu'ils lui avoient coûté. Ce fut ainsi qu'à la faveur d'une profession autorisée par les loix, le cabaret de Théodote s'étoit changé en un asyle pour les chrétiens de la ville; que sa maison étoit devenue

un lieu de prières, où l'on s'assembloit pour adorer le vrai Dieu; que les malades trouvoient chez lui une infirmerie, et les étrangers un hospice assuré.

Parmi ceux qu'on avoit arrêtés pour la foi, étoient sept Vierges, qui dès l'enfance s'étoient exercées à la pratique de la vertu. Le gouverneur les trouvant inébranlables dans la foi, les livra à de jeunes libertins pour les outrager en mépris de leur religion, et pour leur ravir cette chasteté dont elles avoient été toujours si jalouses. Elles n'avoient pour se défendre, que les prières et les larmes qu'elles offroient à Jésus-Christ. Un de ces libertins qui surpassoit les autres en impudence, saisit Técuse, la plus âgée des Vierges, et la tira à part. Celle-ci, fondant en pleurs, se jeta à ses pieds, et lui dit : « Mon fils, que prétendez-» vous faire? Considérez que nous som-» mes consumées de vieillesse, de jeûnes, » de maladies et de tourmens. J'ai plus » de soixante-dix ans, et mes compa-» gnes ne sont guère moins âgées ». Ayant ensuite ôté son voile pour lui montrer ses cheveux blancs, elle ajouta : « Peut-être avez-vous une mère de » mon âge. Si cela est, qu'elle devienne » notre avocate auprès de vous. Nous ne » demandons que la permission de verser

» librement des larmes. Puisse Jésus-» Christ vous récompenser, si, comme » je l'espère, vous nous épargnez ». Un discours si touchant éteignit le feu impur dans le cœur des jeunes libertins; ils mêlèrent même leurs larmes à celles des sept Vierges, et se retirèrent en détestant l'inhumanité du juge.

Théoctène ayant appris qu'elles avoient conservé leur pureté, se proposa ensuite de faire initier les sept Vierges aux mystères de Diane et de Minerve, et de les établir prêtresses de ces prétendues divinités. Les païens d'Ancyre étoient dans l'usage d'aller tous les ans laver leurs images dans un étang voisin de la ville. On conduisit au même étang nos Saintes pour y être également lavées. Elles se montrèrent insensibles aux flatteries et aux promesses du gouverneur; elles repoussèrent avec indignation les anciennes prêtresses qui leur présentoient la couronne et la robe blanche, comme une marque du sacerdoce qu'on leur conféroit. Alors Théoctène ordonna qu'on leur attachât de grosses pierres au cou, et qu'on les jetât à l'endroit où l'étang avoit le plus de profondeur. L'ordre ayant été exécuté, elles perdirent la vie sous les eaux.

Théodote désiroit bien ardemment de

trouver des moyens pour tirer de l'eau les corps des saintes Martyres ; mais la difficulté étant d'autant plus grande, que le gouverneur avoit posté des gardes auprès de l'étang, il eut recours à la prière ainsi que les autres chrétiens. Le soir, ils sortirent avec des faulx aiguisées pour couper les cordes qui tenoient les corps saints attachés aux pierres. La nuit étoit fort obscure ; il tomboit en même temps une grosse pluie. Enfin ils virent un flambeau qui leur montroit la route qu'ils devoient tenir. Dans le même instant, deux hommes vêtus d'habits éclatans leur apparurent, et dirent à Théodote que son nom étoit écrit parmi ceux des Martyrs. Cependant l'orage continuoit et le tonnerre grondoit horriblement. Les gardes effrayés s'enfuirent dans des cabanes du voisinage. Le vent soufloit avec tant de violence, que poussant l'eau vers les bords, il découvroit le fond où étoient les corps des sept Vierges. Théodote et ses compagnons les ayant retirés, les emportèrent et les enterrèrent près de l'église des Patriarches. Les noms des saintes Martyres étoient Técuse, Alexandrie, Claudie, Euphrasie, Matrone, Julitte et Phaine.

Le bruit de l'enlévement des corps saints ne se fut pas plutôt répandu, qu'on

arrêtoit un grand nombre de chrétiens. On accusa Théodote d'en être le principal auteur. Théoctène, devant lequel il comparut, tâcha de le gagner par des promesses et des menaces. Le Saint, dans sa réponse, releva la grandeur, la sainteté, les miracles de Jésus-Christ, et montra en même temps l'impiété et l'extravagance de l'idolâtrie. Les païens entrèrent dans une étrange fureur. Ce n'étoient que cris confus parmi la populace, qui demandoit justice contre l'ennemi des dieux. Théodote ayant été étendu sur le chevalet, plusieurs bourreaux, qui se relevoient tour-à-tour, lui déchiroient le corps avec les ongles de fer. On versa ensuite du vinaigre sur ses plaies, et on y appliqua des torches ardentes. Le Martyr ayant un peu tourné la tête, le gouverneur crut qu'il cédoit à la violence des tourmens. « Vous vous » trompez, lui répondit Théodote..... » Inventez de nouveaux supplices, pour » voir quelle force Jésus-Christ inspire » à ceux qui souffrent pour lui. Con- » noissez enfin que quiconque est sou- » tenu par la grace du Sauveur, est su- » périeur à toute la puissance des hom- » mes ». Le gouverneur qui ne se possédoit pas de rage, lui fit frapper la mâchoire et casser les dents avec des pierres.

Il le renvoya en prison, le réservant à de nouvelles tortures. « Il est juste, » disoit le Martyr en faisant remarquer » ses plaies, d'offrir de semblables sacri- » fices à celui qui nous a donné l'exem- » ple, et qui a daigné s'immoler pour » nous ».

Cinq jours après, le gouverneur le fit reparoître devant son tribunal. On l'étendit de nouveau sur le chevalet, et l'on rouvrit toutes ses plaies. On le coucha ensuite sur la terre couverte de morceaux de tuiles tout rouges de feu. Cette horrible torture ne pouvant ébranler sa constance, il souffrit une troisième fois celle du chevalet. Enfin le gouverneur le condamna à perdre la tête; il ordonna en même temps de brûler son corps, de peur que les chrétiens ne lui donnassent la sépulture. Quand Théodote fut arrivé au lieu de l'exécution, il remercia Jésus-Christ de la grace qu'il lui avoit faite, et le pria de rendre enfin la paix à son église affligée; puis s'étant tourné vers les chrétiens qui l'accompagnoient, il leur promit de s'intéresser pour eux auprès de Dieu. Après quoi il reçut le coup qui consomma son sacrifice.

Le prêtre Fronton apprit de témoins oculaires les différentes circonstances de la mort de nos saints Martyrs. Ils don-

noient à Théodote le nom d'*homme de bronze*, à cause de la constance et de l'espèce d'insensibilité qu'il avoit montrée dans les plus affreux tourmens. Tous ces Saints souffrirent en 303.

PRATIQUE. Dès qu'une profession n'est point défendue par la loi divine, on peut s'y sanctifier, et y pratiquer même les vertus les plus héroïques. C'est ce que prouve l'exemple de tous les siècles depuis l'établissement du christianisme. Ainsi les prétextes de ne pouvoir donner au zèle du salut les soins nécessaires à raison de son état, n'excuseront jamais devant Dieu.

PRIÈRE. Dissipez, Seigneur, l'illusion de tant de chrétiens, qui s'imaginent que la sainteté n'est de devoir que pour certains états. Vous êtes le Sauveur de tous les hommes, il n'y a donc personne qui, avec votre grace, ne puisse opérer son salut. Nous vous la demandons cette grace, aidez-nous à la seconder jusqu'à la fin de cette vie. Ainsi soit-il.

Dix-neuvième jour de Mai.

SAINT PIERRE CÉLESTIN, *Pape.*

CE Saint naquit dans la Pouille vers l'an 1221, de parens distingués par leurs vertus. Il fit ses études avec succès; mais il s'appliqua particulièrement à connoître les moyens qui pouvoient assurer son

salut éternel. Il se sentoit beaucoup d'attrait pour la vie érémitique, et il en faisoit tous les jours l'apprentissage par la pratique de la pénitence et de la contemplation. S'étant retiré à l'âge de vingt ans sur une montagne déserte, il s'y creusa dans le roc une petite cellule, où il pouvoit à peine se tenir debout, et trouver assez de place pour étendre son corps. Durant l'espace de trois ans, il y pratiqua des austérités extraordinaires. Dieu l'y éprouva aussi par de rudes tentations qui purifièrent de plus en plus les affections de son cœur. Malgré les soins qu'il prenoit pour se cacher aux yeux du monde, il fut à la fin découvert, et obligé de recevoir plusieurs visites. On le força quelque temps après, d'entrer dans l'état ecclésiastique, et d'aller recevoir à Rome les ordres sacrés.

En 1246, il retourna dans l'Abruzze, où il passa cinq ans dans une caverne du Mont-Morroni, près de Sulmone. Là, il reçut du ciel ces faveurs qui sont communiquées aux ames contemplatives, mais qu'il faut acheter par la patience dans les épreuves. Des illusions nocturnes le tourmentèrent horriblement; il tomba presque dans le désespoir; il n'osoit plus dire la messe; il fut même une fois violemment tenté d'aban-

donner sa solitude. Mais l'aveu qu'il fit de ses peines au directeur de sa conscience, lui rendit le courage et la tranquillité.

Les bois qui environnoient sa demeure ayant été abattus en 1251, il se retira sur le Mont-Magelle avec deux solitaires qui s'étoient attachés à lui comme à leur père. Les trois serviteurs de Dieu se firent un petit enclos avec des épines et des branches d'arbres, et se bâtirent eux-mêmes des cellules. Inutilement le démon essaya de les troubler; avec les armes de la foi, ils triomphèrent de ses efforts. Plusieurs personnes se présentèrent pour être admises au nombre des disciples du Saint. Il les refusa d'abord, alléguant pour raison qu'il n'étoit point capable de conduire les autres. Il céda pourtant à la fin, et il admit ceux qui lui parurent les plus fervens.

Pierre passoit dans la prière une grande partie de la nuit; le jour, il s'occupoit au travail des mains ou à copier des livres. Jamais il ne mangeoit de viande; il jeûnoit tous les jours, excepté le dimanche. Chaque année il faisoit quatre carêmes. Le pain dont il se nourrissoit étoit si dur, qu'il ne pouvoit le couper, et qu'il étoit obligé de le casser par morceaux. Il portoit un rude cilice, et cou-

choit sur la terre nue ou sur une planche. Malgré son amour pour la contemplation, il ne refusoit point d'assister ceux qui le consultoient sur leurs besoins spirituels. Craignant toutefois que le nombre des visites qu'il recevoit ne le fît tomber dans la dissipation, il se retira sur le sommet du Mont-Magelle, et s'y renferma avec quelques-uns de ses disciples dans une grotte presqu'inaccessible. Il retourna depuis sur le Mont-Morroni, où ceux qui se mirent sous sa conduite, vécurent d'abord dans des cellules séparées. Enfin il les renferma tous dans un monastère, où il introduisit la règle de S. Benoît, selon l'austérité primitive. En 1274, il obtint du pape Grégoire x l'approbation de son ordre. Il vit jusqu'à trente-six monastères de sa congrégation.

Le pape Nicolas étant mort en 1292, le saint siége resta vacant durant l'espace de vingt-sept mois, parce qu'on ne pouvoit s'accorder sur le choix de son successeur. Les cardinaux assemblés à Pérouse se décidèrent enfin, et élurent tout d'une voix notre Saint, qu'on appeloit ordinairement Pierre *de Morroni* ou *de Mouron*, du lieu où il faisoit sa résidence. Ils ne lui donnèrent leurs suffrages qu'à cause de son éminente sain-

teté. Pierre effrayé prit la fuite, mais on l'arrêta en chemin, et on le força d'acquiescer à son élection. Il fut sacré et couronné dans la cathédrale d'Aquila, le 29 d'août, et prit le nom de Célestin v, qui depuis fut aussi donné aux moines qu'il avoit institués.

La confiance dont il honora les étrangers, lui attira des ennemis. Les cardinaux italiens se virent avec chagrin exclus de l'administration des affaires qui jusques-là leur avoit été confiée. Bientôt on entendit leurs plaintes. Elles augmentèrent à l'occasion de quelques fautes qu'on fit commettre au nouveau Pontife, et que les mécontens ne manquèrent pas d'exagérer. Ces fautes donnèrent à Célestin de grands scrupules. Il crut plus que jamais qu'il n'étoit point propre à la place qu'il occupoit, et que le souverain pontificat ne convenoit point à un homme qui n'avoit pas d'expérience, et qui ignoroit le droit canonique. Cependant il continuoit son genre de vie ordinaire; il vivoit dans son palais comme un solitaire. Voulant passer l'avent dans la retraite, pour se préparer à la célébration de la fête de Noël, il confia le soin de l'église à trois cardinaux. Une telle conduite parut déplacée dans un pape. Les murmures éclatèrent encore plus qu'aupa-

ravant. Le pontife sentit renouveler ses scrupules, il ne pensa plus qu'à délibérer sur le moyen de donner sa démission. Il consulta d'habiles canonistes qui décidèrent qu'un pape avoit le droit d'abdiquer. Quelque temps après il se tint un consistoire à Naples; là, en présence de l'assemblée, Célestin fit l'acte solennel de son abdication. Il quitta ensuite les marques de sa dignité, reprit son nom et son habit de religieux, puis se prosternant aux pieds de ceux qui composoient le consistoire, il demanda pardon des fautes qu'il avoit commises, et pria les cardinaux de les réparer, en faisant le meilleur choix qui leur seroit possible pour remplir la chaire de S. Pierre. Il n'avoit siégé que quatre mois. Le cardinal Benoît Cajetan fut élu en sa place le 16 janvier de l'année suivante, sous le nom de Boniface VIII. Notre Saint partit secrètement pour Morroni. Il espéroit passer tranquillement le reste de sa vie dans son monastère; mais Dieu en ordonna autrement.

Cependant quelques actes de sévérité firent beaucoup d'ennemis à Boniface. On publioit même que l'ambition seule lui avoit fait employer la ruse pour supplanter Célestin. D'autres disoient qu'il n'avoit pu monter sur le trône ponti-

fical, attendu qu'un pape ne pouvoit abdiquer. Boniface fut allarmé de ces discours. Sachant d'ailleurs qu'on alloit de toutes parts voir Célestin à Morroni, il pria le roi de Naples de le lui envoyer à Rome, afin d'empêcher, disoit-il, qu'il ne s'élevât des troubles dans l'église. Le Saint, instruit de ce qui se passoit, prit la fuite. Mais on l'arrêta, conformément aux ordres du roi de Naples, et on le conduisit à Boniface qui, sous prétexte de prévenir les malheurs d'un schisme, le fit garder étroitement par des soldats dans la citadelle de Fumone à neuf milles d'Anagni. On ajoute qu'il essuya dans sa prison d'indignes traitemens, qu'il souffrit avec patience, sans laisser échapper aucune plainte. Il chantoit presque continuellement les louanges de Dieu avec deux de ses moines qui lui tenoient compagnie. Enfin après avoir entendu la messe le jour de la Pentecôte de l'année 1296, et reçu l'extrême-onction, il mourut le samedi de la même semaine, qui étoit le 19 de mai, à l'âge de soixante-quinze ans. On rapporte plusieurs miracles authentiques du Serviteur de Dieu, qui fut canonisé en 1313 par Clément v.

PRATIQUE. L'amour de la retraite fut accompagné dans saint Pierre Célestin de

toutes les vertus propres à cet état, dont la principale est l'humilité. Mais l'humilité est nécessaire aussi dans toutes les conditions, puisqu'elle est une des vertus fondamentales du christianisme. Examinons-nous sur ce point important, et nous jugerons de nous comme chrétiens ce que nous sommes, sans craindre de nous tromper.

PRIÈRE. Rendez-nous humbles, Seigneur, et guérissez nos cœurs des enflures de l'orgueil, en nous faisant connoître les motifs que nous avons de nous confondre sans cesse à la vue de nos misères et de notre néant. Nous implorons votre infinie bonté pour nous pardonner nos péchés, et nous sauver par les mérites de votre Fils, qui s'est anéanti pour satisfaire à votre justice. Ainsi soit-il.

Vingtième jour de Mai.

SAINT BERNARDIN DE SIENNE, *Franciscain*.

BERNARDIN, sorti d'une des premières familles de la république de Sienne, naquit à Massa en 1380; il étoit encore enfant lorsqu'il perdit son père et sa mère. Une de ses tantes, nommée Diane, se chargea de son éducation. C'étoit une femme vertueuse, qui lui inspira une tendre piété envers Dieu, et une dévotion particulière envers la sainte Vierge.

Le jeune Bernardin charmoit par sa modestie, sa douceur et son humilité. Dès ses premières années, il montroit une grande compassion pour les pauvres. Sa tante en ayant un jour renvoyé un sans lui rien donner, parce qu'il n'y avoit qu'un pain dans la maison pour le dîner de toute la famille, il en fut sensiblement touché. « Pour l'amour de Dieu, dit-il » à sa tante, donnons quelque chose à » ce pauvre homme : autrement je ne » pourrai ni dîner, ni souper du jour. » J'aime mieux me passer de dîner que » ce pauvre ». A l'âge de onze ans, il vint à Sienne pour y faire ses études sous des maîtres habiles, qui admirèrent bientôt sa pénétration et la beauté de son esprit, jointes à une modestie singulière et aux autres vertus peu communes à cet âge.

L'amour du jeune Bernardin pour la pureté étoit extraordinaire. Lorsqu'il entendoit un mot qui blessoit le moins du monde cette vertu, il témoignoit par la rougeur de son visage, la peine qu'il en ressentoit; et il n'étoit point maître de lui-même. Dès qu'un discours indécent frappoit ses oreilles, il reprenoit vivement ceux qui tomboient dans cette faute. Toute conversation libre cessoit aussi-tôt qu'il paroissoit. Un libertin osa le solliciter un jour au crime; mais son infâme

entreprise tourna à sa confusion. Bernardin, non content d'avoir marqué son indignation au corrupteur, le dénonça à ses compagnons, qui poursuivirent ce malheureux, et le chassèrent à coups de pierres.

Son cours de philosophie achevé, il étudia le droit civil et canonique, et se mit à l'étude de l'Ecriture-sainte. Toute autre science lui devint ensuite insipide. A l'âge de dix-sept ans, il entra dans la confrérie de Notre-Dame établie à Sienne dans l'hôpital de la Scala, pour y servir les malades. Il s'y signala principalement par sa charité pendant la peste qui ravagea la ville de Sienne en 1400. Il procura aux pestiférés tous les secours qui dépendirent de lui. Dieu le préserva de la contagion du fléau qui emporta beaucoup de monde, et qui dura quatre mois.

Se croyant appelé à la vie religieuse, il alla prendre l'habit chez les Franciscains de l'étroite observance, dont le couvent appelé Colombière étoit près de Sienne, dans un lieu solitaire. Il y fit profession le 8 septembre 1404. Il ajoutoit de nouvelles austérités à celles que prescrivoit la règle. Nuit et jour il étudioit à l'école du Sauveur l'humilité et les autres vertus chrétiennes. Ce fut

aussi aux pieds de Jésus crucifié qu'il puisa un zèle ardent pour le salut des ames. Ayant été chargé par ses supérieurs d'annoncer la parole de Dieu, ses discours firent des fruits merveilleux. Les pécheurs les plus endurcis retournoient chez eux pénétrés de componction, et fortement résolus de quitter leurs désordres. Bernardin s'appliquoit sur-tout à inspirer l'amour de J. C. et le mépris du monde. Il desiroit avoir une trompette dont le son pût pénétrer jusqu'aux extrémités du monde, afin de faire retentir aux oreilles de tous les hommes cet important oracle du Saint-Esprit : *Enfans des hommes, jusqu'à quand aurez-vous le cœur endurci? Pourquoi aimez-vous la vanité, et cherchez-vous le mensonge? O enfans, jusqu'à quand aimerez-vous l'enfance?*

Quelques personnes malintentionnées donnèrent une interprétation maligne à certains termes dont il avoit coutume de se servir. Elles le peignirent même sous des couleurs si noires, que le pape Martin v le condamna à garder le silence pour toujours. L'humble religieux se soumit, sans chercher à faire son apologie. Mais le pape, après avoir examiné mûrement sa conduite et sa doctrine, reconnut son innocence, et lui permit

de prêcher par-tout où il voudroit. Il lui proposa même de l'élever à l'épiscopat, ce que le Saint refusa d'accepter.

Bernardin prêcha dans la plupart des villes d'Italie, et toujours avec le même succès. Etant à Pérouse, où les factions des Guelphes et des Gibelins avoient mis le trouble et la division, il fit quatre discours sur la nécessité d'une réconciliation générale, et il parvint à l'opérer. Au milieu des applaudissemens et des honneurs qu'il recevoit de toutes parts, il conserva toujours la plus profonde humilité. Mais le soin qu'il prenoit de se cacher aux hommes, n'empêchoit pas que sa sainteté n'éclatât au-dehors. Il fut honoré du don de prophétie et de celui des miracles.

Ayant été élu vicaire-général de son ordre, il établit une réforme rigoureuse parmi les Franciscains de l'étroite observance. Cinq ans après il fut déchargé de la supériorité. Il continua de prêcher dans la Romagne, à Ferrare et dans la Lombardie. Il revint à Sienne en 1444. Etant à Aquila dans l'Abruzze, il y mourut le 20 mai de la même année. Le pape Nicolas v le canonisa en 1450.

PRATIQUE. Les prédicateurs de l'évangile remplis de l'esprit de Dieu, comme S. Bernardin de Sienne, sont envoyés tels

que des anges parmi les peuples qu'ils instruisent; le Seigneur se plaît à opérer par eux des miracles de grace, qui touchent et convertissent les ames les plus endurcies dans le crime; écoutons avec foi la parole sainte, elle aura sur nous les effets du salut.

PRIÈRE. Donnez, Seigneur, à tous les ministres de votre sainte parole les lumières et l'onction, qui éclairent et qui touchent les pécheurs pour les convertir et les sauver: et que votre miséricorde soit dans ces tristes jours la consolation de toute votre église. Ainsi soit-il.

Vingt-unième jour de Mai.

SAINT FÉLIX DE CANTALICE, *Capucin*.

FÉLIX, dont les parens étoient pauvres, mais vertueux, naquit en 1513 à Cantalice près de Citta-Ducale, dans l'Etat ecclésiastique. Il garda les troupeaux dans ses premières années; il se mit ensuite au service d'un gentilhomme du pays, qui faisoit valoir ses terres Sa vie ressembloit plutôt à celle d'un hermite qu'à celle d'un laboureur. Il consacroit à la prière une grande partie de la nuit. Il pratiquoit de fréquentes abstinences et des jeûnes rigoureux. Chaque jour il entendoit la messe; de manière toutefois que sa dévotion ne prenoit rien sur

son travail. Peu à peu il contracta l'habitude de méditer; bientôt après il acquit le don de la contemplation. Il prouva par son exemple que, pour méditer, il ne faut pas avoir un génie sublime, ni des connoissances rares, et qu'il suffit pour cela d'être capable de connoître Dieu et de l'aimer. Jamais il ne pensoit aux créatures qu'il avoit sous les yeux, qu'il ne ressentît de pieuses affections. A une profonde humilité, il joignoit un fonds inaltérable de gaîté, de douceur et de charité pour le prochain.

Mais Dieu, qui vouloit le conduire encore à un plus haut degré de perfection, lui inspira le désir d'entrer dans un ordre religieux spécialement dévoué à la mortification. Il se rendit chez les capucins de Citta-Ducale, et demanda à y être reçu en qualité de frère convers. Pendant son noviciat, il parut déjà tout pénétré de l'esprit de son ordre, qui est un esprit de pauvreté, de pénitence et d'humilité. Tous les frères ne pouvoient se lasser d'admirer ses vertus, et le révéroient comme un saint. A peine eut-il prononcé ses vœux, que ses supérieurs l'envoyèrent à Rome. On le chargea de la quête du couvent. Cet emploi demande un homme sage et d'une vertu reconnue, afin qu'il puisse se préserver de la dissi-

pation, et faire un saint usage des occasions fréquentes qui se présentent de pratiquer la mortification, l'humilité, la douceur, la patience. Rien ne pouvoit interrompre son recueillement; il ne parloit que quand la nécessité l'exigeoit; il avoit coutume de marcher les yeux baissés, pour que les objets extérieurs ne lui causassent aucune distraction. Ses discours faisoient la plus vive impression sur les pécheurs. Il avoit sur-tout une onction admirable, lorsqu'il exhortoit quelque moribond à paroître devant Dieu. S. Philippe de Néri s'entretint plusieurs fois avec lui; et il ne pouvoit assez admirer l'éminente sainteté qui éclatoit dans toute sa conduite.

Il voyoit J. C. dans la personne de ses supérieurs. A peine lui avoient-ils manifesté leur volonté par le moindre signe, qu'il obéissoit avec la plus parfaite ponctualité. Il se regardoit comme le dernier de la communauté. S'il éprouvoit quelque contradiction dans les choses indifférentes, il acquiesçoit à ce que les autres disoient, et gardoit le silence. Il employoit divers prétextes pour déguiser ses mortifications. L'union de son ame avec Dieu étoit si intime, que souvent il n'appercevoit pas ceux qui se trouvoient autour de lui. Telle fut la vie qu'il mena

pendant les quarante ans qu'il exerça à Rome l'office de quêteur. Durant sa dernière maladie, il fut consolé par une vision. Il rendit tranquillement l'esprit le 18 mai 1587. Plusieurs miracles opérés par son intercession ayant été juridiquement constatés, Urbain VIII le béatifia en 1625, et Clément XI le canonisa en 1712. Mais la bulle de sa canonisation ne fut publiée qu'en 1724 par Benoît XIII.

PRATIQUE. Les personnes engagées dans le monde doivent, à l'exemple de S. Félix, rapporter à Dieu toutes leurs actions, et en faire comme autant de sacrifices à sa gloire. Elles doivent conséquemment s'entretenir dans l'esprit de piété, et chercher un aliment continuel à leur ferveur dans des exercices réglés de religion propres à la sanctification dans tous les états.

PRIÈRE. Délivrez-nous, Seigneur, de cette vie des sens qui n'est occupée que des objets terrestres, afin que tout en nous soit digne de la fin pour laquelle vous nous avez créés; et que le temps présent sanctifié par notre vigilance à correspondre à votre grace, soit suivi de l'éternelle felicité. Ainsi soit-il.

Vingt-deuxième jour de Mai.

SAINT YVES, *Official et Recteur en Bretagne.*

YVES Hélori, issu d'une famille illustre et vertueuse, naquit en 1253, près de Tréguier en Basse-Bretagne. Il fut envoyé à Paris pour y faire un cours de philosophie, de théologie et de droit tant civil que canonique. Sa mère l'exhortant souvent à vivre de manière à devenir un saint, il lui répondit que c'étoit bien le but où il tendoit. Cette pensée, *je dois devenir un Saint*, le portoit puissamment à la vertu, et l'éloignoit de tout ce qui avoit l'apparence du mal. Les mauvais exemples de ses compagnons d'études ne servoient qu'à lui inspirer plus d'horreur pour le vice, et à le rendre plus exact à veiller sur lui-même. La sainte gravité de sa conduite toucha plusieurs libertins, et les retira du désordre. Son temps étoit partagé entre l'étude et la prière. Dans ses heures de récréation, il visitoit les hôpitaux, servoit les malades avec charité, et les consoloit dans leurs peines. Toujours il portoit le cilice et

pratiquoit d'autres austérités. Il couchoit sur une natte de paille ; encore ne se couchoit-il que quand il étoit accablé de sommeil. Il avoit fait secrètement vœu de chasteté perpétuelle. Comme personne n'en étoit instruit, on lui proposa de se marier, et on lui offrit des partis honorables. Il les refusa avec modestie, alléguant pour raison que son genre de vie renfermoit une sorte d'incompatibilité avec le mariage. A la fin pourtant il fit connoître ses intentions, et entra dans l'état ecclésiastique.

Ayant été nommé official de Rennes, il s'acquitta de cet emploi avec autant de sagesse que de vertu. Les orphelins, les veuves et les pauvres, trouvoient en lui un père et un défenseur. L'impartialité la plus exacte dictoit tous ses jugemens ; ceux mêmes qui perdoient leur cause, ne pouvoient s'empêcher de lui rendre justice. L'évêque de Tréguier qui croyoit avoir des droits sur lui, l'appela dans son diocèse, et le choisit aussi pour official. Yves y rétablit en peu de temps la réforme. S'il étoit le fléau des méchans, les personnes vertueuses l'aimoient et le respectoient comme leur père. Il s'intéressoit aussi pour les malheureux qui avoient des affaires dans les autres cours ; il se chargeoit lui-même de plaider leurs

causes, ce qui le fit surnommer *l'avocat des pauvres*.

Quelque temps après, il fut nommé recteur ou curé de Tresdretz, puis de Lohanec. Il se levoit toujours à minuit pour réciter matines, et ne laissoit passer aucun jour sans dire la messe. Il s'attendrissoit jusqu'aux larmes quand il parloit des choses de Dieu; aussi ses discours avoient-ils une onction admirable. Non content d'instruire son troupeau, il alloit encore dans des églises éloignées de la sienne. Il y avoit des jours où il prêchoit jusqu'à quatre à cinq fois. On le faisoit juge de toutes les contestations qui survenoient dans le pays; il réunissoit les cœurs divisés, et par-là prévenoit un grand nombre de procès.

Il fit bâtir auprès de son presbytère un hôpital, où les pauvres et les malades étoient reçus. Il leur lavoit les pieds, pansoit leurs ulcères, les servoit à table, et mangeoit souvent leurs restes. Dès que la récolte étoit finie, il distribuoit aux indigens son blé, ou le prix qu'il l'avoit vendu. On lui conseilloit un jour d'attendre quelques mois pour le vendre plus cher. « Que sais-je, répon» dit-il, si je serai alors en vie? En atten» dant ainsi, lui dit ensuite la même per» sonne, j'ai gagné un cinquième. Et

» moi, répliqua le Saint, j'ai gagné le » centuple pour n'avoir pas gardé mon » blé ».

Durant le carême de l'année 1303, il s'apperçut que ses forces diminuoient de jour en jour; il n'en continua pas moins ses austérités, persuadé qu'il devoit redoubler de ferveur, à mesure qu'il approchoit de l'éternité. La veille de l'Ascension il se trouva très-foible. Il prêcha néanmoins encore, et dit la messe, à l'aide de deux personnes qui le soutenoient. Enfin il succomba, et fut obligé de se mettre au lit. Il mourut le 19 mai 1303, à l'âge de cinquante ans. D'après plusieurs miracles constatés juridiquement, il fut canonisé par Clément VI, en 1347.

PRATIQUE. S. Yves dut principalement la conservation de son innocence aux soins qu'il prit d'éviter les mauvaises compagnies. Que diroit-on en effet d'un homme qui, pour se procurer un plaisir d'un moment, voudroit respirer l'air contagieux d'une maison où est la peste, et s'opiniâtreroit à converser avec les personnes attaquées de ce fléau? La fréquentation encore plus dangereuse des impies, comme celle des libertins, exhale une odeur pestilentielle qui laisse dans l'ame une odeur de mort, et des principes de corruption qui l'exposent à périr pour jamais.

PRIÈRE. Vous l'avez dit, Seigneur, celui qui aime le danger y périra; préservez-nous d'une témérité si coupable, en évitant la fréquentation des ennemis de votre loi, et en conservant la pureté des mœurs que notre vocation exige, afin de vivre et de mourir en Saints. Ainsi soit-il.

Vingt-troisième jour de Mai.

SAINTE JULIE, *Vierge et Martyre dans l'île de Corse.*

GENSÉRIC s'étant emparé de Carthage en 439, la vierge Julie, qui étoit d'une des meilleures familles de cette ville, fut vendue comme esclave à un marchand de Syrie, nommé Eusèbe, et païen de religion. Elle souffrit les peines attachées à la servitude avec beaucoup de patience et de résignation. Elle en vint même jusqu'à chérir son état, et à le préférer à tout autre, pour l'amour de Jésus-Christ. Les momens qui lui restoient après avoir fait dans la maison de son maître ce que son devoir exigeoit, étoient consacrés à la prière et à la lecture des livres de piété; elle jeûnoit tous les jours de la semaine, excepté le dimanche, et pratiquoit encore plusieurs autres sortes d'austérités. Son maître qui l'aimoit à cause de ses vertus, l'exhor-

toit inutilement à se ménager davantage et à prendre plus de soin de son corps.

Eusèbe la fit embarquer avec lui dans un voyage qu'il entreprit dans les Gaules, où il portoit des marchandises précieuses du Levant. Son vaisseau étant arrivé à la pointe septentrionale de l'île de Corse, il descendit sur le rivage, et se joignit aux habitans du pays, qui célébroient une fête en l'honneur de leurs dieux, et qui alloient leur sacrifier un taureau.

Julie se tint à l'écart pour ne point participer à la cérémonie; elle osa même déplorer hautement l'impiété et l'extravagance des païens. Félix, gouverneur de l'île, instruit de la généreuse liberté avec laquelle elle s'étoit expliquée, demanda au marchand quelle étoit cette femme. Eusèbe lui dit que c'étoit une chrétienne, qu'il n'avoit jamais pu déterminer à changer de religion; qu'au reste il la trouvoit très-fidelle et très-exacte à son devoir, au point qu'il ne prendroit jamais sur lui de la renvoyer: Félix proposa à Eusèbe de la lui livrer, et lui offrit en échange quatre des meilleurs esclaves. « Tout votre bien, répondit celui-ci, » ne suffiroit pas pour payer ce qu'elle » vaut; je me déferois de ce que j'ai de » plus cher et de plus précieux pour la

» conserver ». Félix n'en resta pas là; il invita Eusèbe à manger chez lui, et donna des ordres pour qu'on l'enivrât. Lorsqu'il le vit endormi, il envoya chercher Julie, et lui dit que si elle vouloit sacrifier aux dieux, il se chargeoit de la faire mettre en liberté. La Sainte rejeta cette proposition avec horreur. « Je suis » libre, répondit-elle, tant que je sers » Jésus-Christ, et quelque chose qui » puisse m'arriver, jamais je n'acheterai » la liberté par une lâche apostasie ». Le gouverneur se croyant bravé par cette réponse, lui fit frapper le visage, et arracher les cheveux. Il ordonna ensuite qu'elle fût attachée à un gibet. Elle souffrit dans le cinquième siècle.

PRATIQUE. Sainte Julie avoit une piété si solide, qu'elle ne se démentit dans aucune des circonstances de sa vie. Toujours elle adora les desseins de la providence; et au lieu de murmurer des malheurs qui lui arrivèrent, elle les regarda comme des épreuves que Dieu lui envoyoit, et s'en servit pour se perfectionner dans la vertu. Sa fidélité ne resta pas sans récompense. Le ciel, par une chaîne admirable d'événemens, la conduisit à la sainteté. Si nous l'imitons, le ciel sera notre partage.

PRIÈRE. Faites-nous entrer, Seigneur, dans les mêmes dispositions, lorsque vous nous éprou-

vez par les tribulations, afin qu'elles servent à augmenter nos mérites, et qu'elles nous conduisent au port du salut éternel. Ainsi soit-il.

Vingt-quatrième jour de Mai.

SAINT VINCENT DE LÉRINS.

Vincent, né dans les Gaules, fut élevé dans la connoissance des belles-lettres, et y fit de grands progrès. Il embrassa d'abord la profession des armes, et vécut dans le monde avec éclat. Nous apprenons de lui-même qu'après avoir été battu quelque temps par les flots de la mer orageuse du siècle, il réfléchit sérieusement sur les dangers dont il étoit environné, et que pour se mettre à l'abri des écueils, il se jeta dans le port de la religion, où se trouve le refuge le plus assuré. Il abandonna donc le tumulte des villes, et ne pensa plus qu'aux moyens de se procurer la possession du ciel. Il se retira dans une petite île écartée; ce fut, selon Gennade, dans le monastère de Lérins.

Là, Vincent s'appliqua à connoître ce que Dieu demandoit de lui. Il se disoit souvent à lui-même que le temps nous dérobe toujours quelque chose; il en envisageoit les momens fugitifs qui s'écou-

lent pour ne plus revenir ; de-là il concluoit la nécessité de *racheter le temps*, de saisir ces momens qui nous échappent sans cesse, et de les mettre à profit pour mériter de recevoir au dernier jour un jugement favorable. D'un autre côté, il considéroit qu'il ne suffit pas de bien vivre, mais qu'il faut aussi avoir la foi qui est le fondement de toute vertu chrétienne. Il ressentoit une vive douleur en voyant le sein de l'église déchiré par les hérétiques, qui tendoient par-tout des piéges de séduction, et qui pour tromper plus facilement les simples, cherchoient à accréditer leurs erreurs par l'autorité de l'écriture qui les condamnoit. Pour prémunir les fidèles contre les sophismes de l'hérésie, ou pour ouvrir les yeux aux personnes foibles qui avoient eu le malheur de se laisser séduire, il composa un ouvrage, connu sous le titre de *Commonitoire* ou *Avertissement contre les hérétiques*. Il supprima son nom par humilité, et prit celui de *Peregrinus* ou de *Pélerin*.

Dans cet ouvrage, l'auteur établit cette règle fondamentale, adoptée par les anciens Pères, qu'*on doit regarder comme dogme catholique, ce qui a été cru dans tous les lieux, dans tous les temps, et par tous les fidèles*. C'est d'après cette

règle qu'il veut que l'on décide tous les points controversés en matière de foi. Nous avons, dit-il, un moyen facile de nous prémunir contre les explications arbitraires des livres saints; c'est de les interpréter toujours d'après la tradition de l'église; par-là, nous ne courons jamais risque de nous égarer. En fait de religion, rien n'est plus à craindre que de prêter l'oreille à ceux qui enseignent une doctrine inconnue jusqu'alors. A force d'innover, on en viendra jusqu'à changer entièrement, ou plutôt à détruire la doctrine catholique. Les hérétiques, ajoute-t-il, ressemblent aux charlatans qui pour se défaire de leurs drogues, leur attribuent la vertu d'opérer des guérisons infaillibles, et aux empoisonneurs qui déguisent sous des noms imposans leurs breuvages meurtriers. L'ouvrage de Vincent de Lérins a toujours été singulièrement estimé dans l'église. Les raisonnemens solides qui y sont développés, ont fourni et fourniront toujours des armes puissantes contre tous les hérétiques.

Voilà tout ce que nous savons de la vie de S. Vincent de Lérins. Il mourut vers l'an 450. Il est nommé dans le Martyrologe romain.

PRATIQUE. On ne peut trouver la vérité

que dans l'enseignement de l'église ; malheur à ceux qui s'en écartent. Ils doivent s'attendre qu'après avoir croupi dans l'erreur, le souverain juge les traitera selon toutes les rigueurs de sa justice.

PRIÈRE. Conservez en nous, Seigneur, le don de la foi. Instruits par votre église, nous croyons tous les dogmes qu'elle nous propose, parce que c'est vous qui les avez révélés, et que vous êtes la vérité même ; accordez-nous la grace de vivre et de mourir dans l'exercice de cette sainte foi. Ainsi soit-il.

Vingt-cinquième jour de Mai.

STE MARIE MAGDELEINE DE PAZZI, *Vierge, Carmélite.*

CETTE Sainte, issue d'une des plus illustres familles de Florence, alliée à la maison souveraine des Médicis, naquit en 1566. Dès les premières lueurs de raison, elle laissoit appercevoir d'heureux présages de la sainteté à laquelle Dieu la destinoit. A l'âge de sept ans, son amour pour les pauvres la portoit à se priver de manger pour les nourrir. Souvent elle quittoit ses compagnes pour aller prier dans quelque lieu secret. Lorsque son père la menoit à la campagne, son plus grand plaisir étoit de rassembler les petites filles, de leur apprendre à réciter

l'oraison dominicale, la salutation angélique, avec le symbole des apôtres, et de leur enseigner ce qu'elle savoit des premiers élémens de la religion. Son ardeur pour l'exercice de la prière augmentoit de jour en jour. Le seul bonheur qu'elle connût, étoit de parler à Dieu, ou de Dieu. Elle pratiquoit des austérités au-dessus de son âge. On ne pourroit exprimer jusqu'où alloit sa dévotion pour la divine eucharistie. Cette dévotion détermina son confesseur à accélérer à son égard, le temps où l'on permet aux enfans de participer à la sainte communion. Dans sa douzième année, elle s'engagea par vœu à rester vierge toute sa vie.

Son père ayant été fait gouverneur de Cortone, on la mit en qualité de pensionnaire chez les religieuses de Saint-Jean à Florence. Cette entière séparation du monde lui causa beaucoup de joie, parce qu'elle lui donnoit la liberté de suivre tous les mouvemens de sa ferveur. Quelque temps après, sa famille lui proposa d'entrer dans l'état du mariage : mais elle dit hautement qu'il n'étoit plus en son pouvoir de penser à cet état. C'étoit assez s'expliquer sur l'obstacle que son vœu y apportoit. Elle demanda même la permission d'entrer dans un monastère; ce qui lui fut à la fin ac-

cordé. Elle se retira chez les Carmélites, elle y porta quelques jours l'habit séculier, et y édifia singulièrement les religieuses par sa piété. Quinze jours après, ses parens la reprirent chez eux, et l'y gardèrent trois mois, afin d'éprouver de nouveau sa vocation. Ne pouvant plus douter qu'elle ne vînt du ciel, ils lui permirent de la suivre librement. La Sainte profita de cette permission, et retourna dans le monastère, où elle prit l'habit à l'âge de quinze ans. Pendant son noviciat, elle fut l'admiration de toutes celles qui étoient témoins de sa ferveur. Une maladie dont elle fut affligée, lui fournit l'occasion de faire éclater les vertus les plus héroïques. Une des sœurs lui ayant un jour demandé d'où pouvoient lui venir cette patience et cette force qui faisoient qu'elle ne se plaignoit jamais, et qu'elle ne parloit pas même de ses maux, elle lui répondit, en lui montrant un crucifix qui étoit auprès de son lit : « Voyez ce que l'amour infini de » Dieu a fait pour mon salut. Ce même » amour voit ma foiblesse, et me donne » du courage. Ceux qui se rappellent les » souffrances de Jésus-Christ, et qui of- » frent les leurs à Dieu en union avec » celles du Sauveur, ne trouvent rien » que de doux et d'aimable dans tout ce

» qu'ils souffrent ». Elle fit profession le 17 mai 1584. Elle changea son nom de Catherine en celui de Marie-Magdeleine, qu'elle honoroit comme le parfait modèle des ames pénitentes.

Inutilement voudroit-on peindre les faveurs dont elle fut comblée. Elle les rapportoit à la bonté toute gratuite de Dieu, et prenoit de-là occasion de s'humilier de plus en plus. Persuadée que l'amour ne se manifeste jamais mieux que dans les souffrances, elle avoit une ardeur insatiable pour les croix. Dans la vivacité de ses tendres sentimens pour son divin époux, elle regardoit avec indifférence les consolations et les peines intérieures. D'autres fois elle invitoit toutes les créatures à se changer en autant de langues, pour louer, bénir, glorifier les trésors immenses de l'amour divin. Continuellement elle versoit des larmes pour obtenir la conversion des pécheurs. On l'élut seconde directrice des jeunes filles du dehors, qu'on instruisoit de la règle avant de les admettre à la prise d'habit, puis elle fut chargée du soin de former les novices.

Mais le temps des épreuves arriva. La servante de Dieu fut horriblement tourmentée par des tentations d'impuretés, de gourmandise, d'orgueil, d'infidélité

et de blasphème. Son imagination étoit souvent remplie de pensées abominables qui la jetoient dans un état affreux. Mille spectres hideux la tourmentoient sans cesse ; elle se croyoit abandonnée à la fureur des puissances infernales. Ce qui lui étoit devenu facile, lui devint pénible et insupportable. A tant de maux, se joignit le mépris de la communauté pour elle. On traitoit d'illusions les graces extraordinaires qu'elle avoit précédemment reçues. Cette épreuve dura cinq ans. Enfin Dieu fit succéder le calme à l'orage. Le retour des consolations fut suivi de plusieurs graces extraordinaires, même du don de prophétie. En toutes choses, elle envisageoit uniquement la volonté de Dieu et le désir de lui plaire. Sa maxime ordinaire étoit, que la volonté de Dieu est toujours très-aimable. « Que » notre bonheur est grand, disoit-elle à » ses sœurs ! Nous trafiquons avec Dieu, » et toujours à notre avantage, lorsque » nous agissons dans la vue de lui plaire » et de l'honorer. Aimez votre Dieu qui » vous aime tant. O ames, créées pour » l'amour, pourquoi n'aimez-vous pas »?

De violens maux de tête et de poitrine, accompagnés de fièvre et de crachemens de sang, lui causèrent de vives douleurs pendant les dernières années de sa vie.

Elle eut aussi les gencives attaquées d'une humeur scorbutique qui lui fit tomber toutes ses dents. Ce qui montroit principalement l'héroïsme de sa patience, c'est que dans ses prières, elle demandoit à Dieu de souffrir sans consolation, pour mieux sentir toute l'amertume du calice du Sauveur. Sentant approcher sa fin, elle se fit administrer le sacrement de l'extrême-onction, et elle communia tous les jours jusqu'à sa mort, qui arriva le 25 mai 1607. Elle étoit âgée de quarante-un ans un mois et vingt-quatre jours. Urbain VIII la béatifia en 1626, et Alexandre VII la canonisa en 1669. Dieu a accordé plusieurs guérisons miraculeuses par l'intercession de sa servante.

PRATIQUE. Les devoirs du christianisme paroissent pénibles dans les commencemens de la conversion; mais la persévérance avec le secours de la grace, les rendent bientôt consolans et plus doux. L'amour de Dieu, le goût de la vertu régnent-ils dans le cœur, on fait avec ardeur tout ce que la religion exige.

PRIÈRE. Allumez en nous, Seigneur, le feu sacré de votre amour; alors rien ne nous coûtera, et nous aurons le courage de faire tous les sacrifices que vous exigerez de nous; vous serez notre force sur la terre, et notre récompense dans le ciel. Ainsi soit-il.

Vingt-sixième jour de Mai.

SAINT PHILIPPE DE NÉRI, *Fondateur de la Congrégation de l'Oratoire, en Italie.*

SAINT Philippe de Néri, né à Florence en 1515, annonça dès son enfance les plus heureuses dispositions pour la vertu. Lorsqu'il eut fini son cours d'humanité, on l'envoya chez un de ses oncles qui étoit un riche marchand; il eut bientôt pris la résolution de le faire héritier de tous ses biens. Mais le jeune Philippe qui vouloit tendre à la perfection, renonça à l'occasion qui se présentoit de s'assurer une fortune considérable. Il quitta la maison de son oncle, et se retira à Rome en 1533. Ayant été chargé d'élever les enfans d'un gentilhomme Florentin, il inspira à ses disciples le goût des lettres et de la piété. Il étudia en même temps la philosophie et la théologie. Quelques-uns de ses compagnons d'études essayèrent de le corrompre par des discours lascifs; mais il leur parla avec tant de force et d'onction, qu'il leur inspira les sentimens d'une vive componction. Malgré les précautions

qu'il prenoit pour se garantir des piéges de l'ennemi du salut, il n'en éprouva pas moins les révoltes de la chair, dont il triompha enfin par la pratique de la prière, du jeûne, et de l'humilité.

Après son cours de théologie, il étudia quelque temps l'Ecriture et les Pères. Il s'appliqua aussi au droit canonique. Il devint si habile dans ces sciences, que les plus habiles même venoient le consulter. Mais le désir ardent qu'il avoit de s'unir plus parfaitement à Jésus-Christ, le fit renoncer à l'étude des lettres, il vendit ses livres et en donna le prix aux pauvres. N'étant plus occupé que de Dieu, il acquit bientôt le don de la plus sublime oraison, où il reçut des graces extraordinaires qui l'élevoient au-dessus de la nature de l'homme, mais que son humilité lui faisoit cacher. Quoiqu'il fût au milieu d'une grande ville, sa conduite étoit celle d'un hermite qui ne connoissoit que pénitences et macérations. Il se mit ensuite à fréquenter les places publiques, dans la vue de gagner des ames à Jésus-Christ, et il opéra un grand nombre de conversions. Il visitoit encore les hôpitaux pour servir les pauvres et les consoler dans leurs peines.

S'étant associé quelques personnes animées des mêmes sentimens, il établit

à Rome la confrérie de la Sainte-Trinité, où l'on devoit recevoir, servir et instruire les malades, les pélerins et les convalescens qui n'avoient point de retraite. Il faisoit lui-même des discours de piété, et des conférences spirituelles qui produisirent les plus grands fruits. Il transféra depuis sa confrérie dans l'église de la Trinité, et établit en même temps un nouvel hôpital, qui est encore aujourd'hui très-florissant, et un des mieux réglés du monde chrétien.

Son confesseur l'obligea enfin d'entrer dans la cléricature; et il fut ordonné prêtre en 1551, à l'âge de trente-six ans. Après son ordination, il se retira dans la communauté des prêtres de S. Jérôme, qui menoient une vie très-édifiante. Chaque prêtre mangeoit en particulier, et pratiquoit les jeûnes proportionnés à sa dévotion et à ses forces. Le jour qu'il dit sa première messe, il reçut des consolations extraordinaires. Il se fit depuis un devoir de célébrer tous les jours le saint sacrifice, et plusieurs fois il lui arriva d'avoir des extases et des ravissemens. Ayant été chargé du ministère de la réconciliation dans le tribunal de la pénitence, il s'en acquitta avec autant de zèle que d'assiduité et de prudence. Il étoit rare que les pécheurs qui s'adres-

soient à lui, persistassent dans leurs désordres. Les pécheurs d'habitude lui paroissoient mériter une attention particulière. Il leur indiquoit peu à peu ce qu'ils avoient à faire pour parvenir à une parfaite conversion ; il les conduisoit avec une douceur et une prudence qui applanissoient les difficultés et prévenoient le découragement. Il avoit de plus un talent admirable pour percer les replis les plus cachés des consciences, pour découvrir le principe, la cause et le remède de chaque faute.

Il lui manquoit d'être éprouvé par la calomnie. On commença par tourner en ridicule la manière dont il disoit la messe. On employa ensuite de faux rapports pour noircir sa réputation. On porta même au vicaire de Rome des plaintes graves contre lui, au point qu'il fut interdit. Il souffrit cette humiliation sans se plaindre. Mais les accusations ayant été bien examinées, on reconnut qu'elles étoient fondées sur des calomnies. L'innocence du Serviteur de Dieu fut reconnue. On lui permit de reprendre son premier genre de vie, et de continuer de travailler à la conversion des pécheurs par tous les moyens que sa prudence lui suggéreroit.

Ce fut dans les conférences de S. Phi-

lippe de Néri, que la Congrégation des Oratoriens de Rome prit naissance. Des prêtres et de jeunes ecclésiastiques s'associèrent à lui pour travailler de concert à la sanctification des ames. Ils l'aidoient dans ses conférences, ainsi que dans les prières et les méditations qu'il faisoit faire au peuple dans l'église de la Sainte-Trinité. Ces pieux ministres des autels furent nommés *Oratoriens*, parce qu'à certaines heures du matin et du soir, ils appeloient le peuple à l'église en sonnant une cloche. Il réunit ses disciples en un corps, leur donna des statuts, et voulut qu'ils vécussent en communauté, sans toutefois s'engager par aucun vœu. Ils devoient travailler à établir en eux le règne de J. C., et s'employer de toutes leurs forces à prêcher, à instruire les ignorans, et à enseigner les principes de la doctrine chrétienne. La nouvelle Congrégation fut approuvée en 1575 par Grégoire XIII. Ses constitutions furent depuis confirmées par Paul V en 1612. La Congrégation de l'Oratoire fut bientôt connue, et elle eut des établissemens en différentes villes d'Italie. Elle a aussi produit plusieurs hommes célèbres, entr'autres le cardinal Baronius.

S. Philippe de Néri étoit d'une foible complexion, et il n'y avoit presque pas

d'année où il n'eût des maladies, ce qui ne l'empêcha pas cependant de parvenir à une grande vieillesse. Il mourut le 26 mai 1595, à l'âge de plus de quatre-vingts ans. Sa sainteté fut attestée par plusieurs miracles, et Grégoire XV le canonisa en 1622.

PRATIQUE. Apprenons de S. Philippe de Néri, avec quelles dispositions de foi nous devons assister au très-saint sacrifice de la messe, les jours où la loi nous y oblige; et les autres jours, si nous le pouvons, allons-y, sur-tout dans l'intention de nous unir à la victime adorable, la seule capable de glorifier Dieu dignement, de satisfaire à sa justice, de le remercier de tous ses bienfaits, et d'en obtenir la grace dans le temps, et le salut dans l'éternité.

PRIÈRE. Donnez-nous, divin Sauveur, en présence de vos saints autels, ces sentimens d'adoration, d'amour et de reconnoissance, qui par vos mérites infinis nous rendent participans de votre gloire éternelle. Ainsi soit-il.

Vingt-septième jour de Mai.

S. AUGUSTIN, *Apôtre d'Angleterre.*

(Du 26 du même mois.)

SAINT Grégoire-le-Grand, avant son pontificat, avoit formé le projet d'aller prêcher l'évangile dans la Grande-Bretagne; mais il ne put l'exécuter, comme nous l'avons vu dans sa vie. Lorsqu'il eut été placé sur la chaire de S. Pierre, il reprit ce projet, et mit à la tête de la mission, Augustin, abbé du monastère de Saint-André à Rome. Celui-ci partit, accompagné de plusieurs religieux du même monastère; ils furent tous adressés aux évêques de France par le diocèse desquels ils devoient passer. On leur exagéra tellement les difficultés qu'éprouveroit leur entreprise, qu'ils voulurent, avant de quitter la France, consulter S. Grégoire. Ce saint Pontife les rassura, et alors ils ne balancèrent plus à s'embarquer. Le vaisseau qui les portoit aborda dans l'île de Thanet, située à l'orient du pays de Kent. On met leur arrivée en Angleterre, dans l'année 596.

Dès que ces hommes apostoliques eu-

rent pris terre, Augustin envoya dire à Ethelbert, roi de Kent, qu'il venoit de Rome lui apporter une heureuse nouvelle, et lui assurer de la part de Dieu la possession d'un royaume qui ne finiroit jamais. Le prince fit répondre aux missionnaires de rester dans l'île; en même temps il expédia un ordre pour qu'on leur fournît toutes les choses nécessaires à la vie, jusqu'à ce qu'il eût délibéré sur le parti qu'il devoit prendre. Quelques jours après, le roi vint en personne dans l'île de Thanet. Les missionnaires allèrent le trouver en procession. Ils portoient pour bannière une croix d'argent, avec l'image du Sauveur peinte sur du bois; ils chantoient les litanies en marchant, et faisoient des prières tant pour eux que pour ceux qui étoient le sujet de leur voyage. Arrivés auprès du prince, ils lui annoncèrent la parole de vie. Ethelbert les ayant écoutés avec attention, leur dit qu'à la vérité leurs discours étoient beaux; qu'ils lui faisoient de magnifiques promesses; que jamais on ne lui en avoit fait de semblables, mais qu'elles lui paroissoient un peu incertaines. Il ajouta que puisqu'ils étoient venus de si loin pour l'amour de lui, qu'il ne souffriroit pas qu'on les molestât, et qu'il leur permettoit de

prêcher dans son pays. En même temps il leur assigna de quoi subsister, et il voulut qu'ils demeurassent dans Cantorbéry, capitale de ses Etats.

Les saints Missionnaires se rendirent dans cette ville en chantant les louanges du Seigneur; là ils retracèrent en eux la vie et les vertus des apôtres. Auprès de Cantorbéry, étoit une ancienne église de S. Martin que les Bretons avoient abandonnée, et où la reine, qui étoit chrétienne, faisoit ordinairement ses dévotions. Ils s'y assembloient pour chanter l'office, pour célébrer la messe, pour prêcher et administrer les sacremens. Un grand nombre de personnes renoncèrent aux superstitions du paganisme, et reçurent le baptême. Le roi se convertit aussi; et sa conversion fut suivie de celle d'une multitude innombrable de ses sujets.

Augustin repassa en France pour voir Virgile d'Arles, vicaire du Saint-Siége dans les Gaules, pour le consulter sur divers points relatifs à la mission d'Angleterre. Ce fut dans cette circonstance qu'il reçut l'onction épiscopale. De retour en Angleterre, il écrivit à Rome pour solliciter une recrue d'ouvriers évangéliques. Le pape, avec cette colonie de nouveaux missionnaires, envoya

tout ce qui étoit nécessaire pour le service divin, comme des vases sacrés, des paremens d'autel, des ornemens d'église, des vêtemens pour les prêtres et les clercs, des reliques des Saints, et un grand nombre de livres.

Ethelbert travailloit de son côté à étendre le royaume de Jésus-Christ. Il porta de sages loix, abolit le culte des idoles, et en fit fermer les temples dans ses Etats. On dut à ses libéralités, diverses fondations pieuses, entr'autres celle de la construction de la cathédrale de Cantorbéry. Il gagna à Jésus-Christ Sébert, roi des Saxons orientaux.

Cependant le pape envoya le *Pallium* à Augustin, avec pouvoir d'ordonner douze évêques sur lesquels il auroit le droit de Métropolitain. Il lui manda encore d'ordonner un évêque d'Yorck, après la conversion des peuples du Nord, et de lui donner aussi douze suffragans. Le bruit des miracles qu'opéroit Augustin, étant parvenu à Rome, S. Grégoire lui écrivit pour lui tracer la conduite qu'il devoit tenir dans de semblables circonstances.

Le zèle d'Augustin le porta encore à travailler au salut des anciens Bretons, qui s'étoient retirés sur les montagnes du pays de Galles, parmi lesquels s'étoient

glissés des abus qu'il falloit réformer. Mais il ne put réussir à les réunir avec les Anglais convertis, à cause de la haine implacable qu'ils leur portoient pour les avoir vaincus. Affligé de l'entêtement des anciens Bretons qui refusoient de se conformer à la discipline universelle de l'église, sur des prétextes nullement fondés; il leur prédit les malheurs qui les menaçoient, et qui dans la suite tombèrent effectivement sur eux.

Il mourut le 26 mai 604. Son corps fut déposé à l'écart jusqu'à l'entière construction de l'église de S. Pierre et de S. Paul, qu'Ethelbert faisoit bâtir hors des murailles de Cantorbéry, pour servir de sépulture aux rois et aux archevêques.

PRATIQUE. De tout temps, les fidèles ont eu une dévotion particulière pour les apôtres de leur pays; souvent ils ont éprouvé les effets sensibles de leur intercession. Conservons précieusement une dévotion si utile, et fondée sur la reconnoissance du don de la foi que les Apôtres nous obtinrent de Dieu, quelquefois par leurs tourmens, leurs souffrances, l'effusion de leur sang, et toujours par leurs prières.

PRIÈRE. Nous espérons, Seigneur, de conserver par votre grace la religion que vos premiers apôtres nous ont prêchée de votre part; aidez-nous à pratiquer en même temps les vertus qu'elle prescrit. Ainsi soit-il.

Vingt-huitième jour de Mai.

SAINT GERMAIN, *Evêque de Paris.*

Saint Germain qui fut la gloire de l'église gallicane au sixième siècle, naquit dans le territoire d'Autun, vers l'an 496. Le vertueux prêtre Scapilion, son cousin, se chargea du soin de l'élever dans les maximes de la piété, et dans la connoissance des lettres. Il montra dès sa jeunesse une ferveur singulière; il assistoit régulièrement à l'office divin; il ne manquoit point à matines, même en hiver, quoiqu'il fût éloigné de l'église, environ d'une demi-lieue. Ayant été ordonné prêtre par S. Agrippin son évêque, il fut fait abbé du monastère de Saint-Symphorien, situé dans un des fauxbourg d'Autun, où Dieu le favorisa du don des miracles et de celui de prophétie, selon Fortunat, évêque de Poitiers, qui le connoissoit particulièrement.

Devenu évêque de Paris, il ne changea rien à sa manière de vivre. On le vit toujours simple, frugal, mortifié, pénitent. Sa maison étoit continuellement environnée d'une foule de malheureux auxquels il servoit de père. On ne voyoit

point à sa table de mets délicats, et il faisoit lire quelque livre de piété pendant le repas. Ses sermons opéroient les plus grands fruits, et la ville de Paris changea entièrement de face en peu de temps. Le roi Childebert, qui jusques-là avoit mené une vie peu chrétienne, ne put résister à l'onction des discours du saint Evêque. Il se convertit, et bannit de la cour tous les désordres qui s'y étoient introduits. Non-seulement il fonda des monastères où l'innocence pût trouver un asyle, il envoyoit encore à Germain des sommes considérables pour le soulagement des pauvres. Quand ses coffres étoient épuisés, il faisoit fondre sa vaisselle d'or et d'argent, ainsi que les ornemens de même métal qui servoient à son usage. « Ne cessez point de donner, disoit-il au Saint, qu'il avoit éta» bli le distributeur de ses aumônes, » j'espère que la providence me fournira » des fonds dont la source ne tarira ja» mais ».

Childebert étant tombé malade au château de Celles, on désespéroit de sa guérison, et les médecins avouoient qu'ils ne trouvoient aucune ressource dans leur art. Germain, après avoir passé la nuit en prières, approcha du prince, lui imposa les mains, après quoi Chil-

debert se vit parfaitement guéri. Il rapporte lui-même ce miracle dans les lettres-patentes, par lesquelles il donne la terre de Celles à l'église de Paris, en reconnoissance de ce qu'il y avoit recouvré la santé d'une manière surnaturelle.

Après la mort du roi Charibert, arrivée en 570, ses trois frères partagèrent entre eux ses Etats. Mais n'ayant pu s'accorder sur la possession de Paris, ils firent un accommodement, par lequel il fut stipulé qu'ils posséderoient cette ville conjointement, et qu'aucun ne pourroit y entrer que du consentement des deux autres. Le saint Evêque eut besoin d'une grande prudence pour conduire son troupeau au milieu de tant d'intérêts différens ; il employa les moyens que peut suggérer une charité vigilante et ingénieuse, pour réunir tous les esprits, et maintenir la tranquillité publique. Malheureusement l'ambition et la jalousie divisèrent les rois Sigebert et Chilpéric. Ces deux princes, que leurs femmes Brunehaut et Frédégonde qui se haïssoient mortellement, animoient encore l'un contre l'autre, en vinrent jusqu'à s'entre-déclarer la guerre. Les représentations que leur fit S. Germain ne produisirent d'autre effet que de suspendre les hostilités pour quelque temps.

S. Germain, malgré son grand âge, montroit toujours le même zèle et la même activité dans l'accomplissement de ses devoirs. La foiblesse où de rudes austérités avoient réduit son corps, ne lui fit rien relâcher des exercices ordinaires de sa pénitence. Il redoubla même de ferveur, à mesure qu'il sentoit approcher sa fin. Il parut avec éclat dans le concile tenu à Paris en 557, et fut le principal auteur des canons qu'on y dressa. Par ses soins, les restes du paganisme furent extirpés en France. Il engagea le roi Childebert à proscrire les danses et autres divertissemens par lesquels on profanoit les jours de dimanches et de fêtes. Il mourut le 28 mai 576, à l'âge de quatre-vingts ans. Il fut enterré, comme il l'avoit demandé, dans la chapelle de Saint-Symphorien qui étoit au bas de l'église de S. Vincent, dite depuis *Saint-Germain-des-Prés*. Il s'est opéré divers miracles par son intercession. Fortunat de Poitiers en rapporte deux dont il avoit été témoin oculaire.

PRATIQUE. Les saints pasteurs ont de tout temps, produit dans les ames beaucoup de fruit, parce que leur vie étoit une démonstration en quelque sorte morale de la vérité de la doctrine qu'ils prêchoient, et leurs vertus autant que leurs exemples,

étoient la réfutation des difficultés que le monde oppose à la sévérité de l'évangile.

PRIÈRE. Dieu Sauveur, faites-nous la grace de conformer nos mœurs et toute notre conduite, aux principes de la foi sainte que nous professons. Nous persuaderons alors ceux que nous aurons à instruire, et nous recueillerons à jamais dans le ciel les fruits de notre foi. Ainsi soit-il.

Vingt-neuvième jour de Mai.

SAINT CYRILLE, *enfant, Martyr à Césarée.*

LE père de Cyrille étoit païen. Voyant que son fils, qui avoit été instruit secrètement de la religion chrétienne, refusoit d'adorer les idoles, il lui fit souffrir toutes sortes de mauvais traitemens, et finit par le chasser de sa maison.

Le gouverneur de Césarée en Cappadore, informé de ce qui se passoit, se fit amener le jeune Cyrille. Il ne put contenir sa colère, lorsqu'il l'entendit confesser le nom de Jésus-Christ. Il dissimula pourtant, et tâcha de le gagner par la voie des caresses. Détestez, lui disoit-il, la personne et le nom de votre Christ; je vous promets de vous pardonner votre faute, de vous réconcilier avec votre père, et de vous assurer la posses-

sion de ses biens. « Je me réjouis, lui » répondit Cyrille, des reproches que » vous me faites. Je serai reçu auprès de » Dieu, et je m'y trouverai infiniment » mieux qu'avec mon père ; je serai vo- » lontiers pauvre sur la terre, afin de » posséder des richesses éternelles dans » un autre monde. Je ne crains point la » mort, parce qu'elle me procurera une » vie meilleure que celle-ci ». Lorsqu'il eut parlé ainsi, on le lia, comme pour le mener au supplice ; mais le juge donna des ordres secrets pour que les exécuteurs se contentassent de lui faire peur.

La vue d'un grand feu, dans lequel on le menaça de le jeter, n'ayant pu ébranler sa constance, on le ramena devant le juge. « Mon fils, lui dit celui-ci, » vous avez vu le feu et le glaive qui doi- » vent vous donner la mort ; soyez sage » enfin, et ne courez pas à une perte iné- » vitable. Vous m'avez fait un tort réel, » répondit Cyrille, lorsque vous m'avez » rappelé. Je ne crains ni le feu, ni le » glaive ; je brûle du désir d'aller à mon » Dieu. Hâtez-vous de me mettre à mort, » afin que j'aye le bonheur de le voir » plutôt. Pourquoi pleurez-vous, ajouta- » t-il, en adressant la parole aux assis- » tans, qui fondoient en larmes ? Vous » devriez, au contraire, montrer beau-

» coup de joie ; mais vous ignorez quelle » est mon espérance, et vous ne con- » noissez point le royaume où je vais en- » trer ». Ce fut dans ces beaux sentimens qu'il mourut. On croit qu'il termina sa vie par le glaive, sous le règne de Dèce ou de Valérien. Il paroît que ses actes furent écrits par S. Firmilien, évêque de Césarée.

PRATIQUE. La pensée d'un enfant martyr qui souffre la mort pour rester fidèle à sa religion, est bien capable de nous couvrir de confusion, quand nous nous rappelons notre tiédeur dans le service de Dieu, et le refus que nous faisons de sacrifier nos passions à notre devoir. Rougissons de notre lâcheté, ayons enfin le courage de vivre d'une vie chrétienne, pour mourir de la mort des justes.

PRIÈRE. Que le reste de notre vie, Seigneur, soit consacré à votre gloire, et à la réparation de nos infidélités, pour obtenir sur la terre le pardon de nos péchés, et dans le ciel le bonheur de vous posséder. Ainsi soit-il.

Trentième jour de Mai.

SAINT FERDINAND III, *Roi de Léon et de Castille.*

FERDINAND étoit l'aîné des fils d'Alphonse, roi de Léon, et de Bérangère de Castille, sœur de Blanche, reine de France et mère de S. Louis. Il naquit à la fin de l'année 1198, ou dans le courant de l'année suivante.

Bérangère fut obligée de se séparer d'Alphonse de Léon, dont elle avoit eu deux princes et deux princesses, parce qu'étant parens dans un degré prohibé, ils s'étoient mariés sans une dispense qui s'accordoit alors difficilement. Mais comme ils avoient contracté mariage de bonne foi, leurs enfans furent déclarés légitimes. Bérangère se retira auprès d'Alphonse IX, son père, l'un des plus vaillans et des plus vertueux rois qu'ait eu l'Espagne.

Alphonse de Castille étant mort en 1214, la couronne passa à son fils, âgé de onze ans, qui mourut peu de temps après, et qui eut pour successeur Henri son frère. Ce dernier prince périt malheureusement en 1217, d'une blessure

que lui avoit faite une tuile, qui lui étoit tombée sur la tête. Par cette mort, Bérangère devenue héritière du royaume de Castille, fit valoir ses droits; mais c'étoit pour les céder à Ferdinand son fils, âgé pour lors de dix-huit ans. Rien ne fut plus sage que la conduite qu'elle tint dans toute cette affaire. Le jeune roi, aidé des conseils de sa mère, vint à bout d'étouffer toutes les divisions. Il épousa en 1219 Béatrix, fille de Philippe de Suabe, empereur d'Allemagne, la princesse la plus accomplie de son temps. Cette union, fondée principalement sur la vertu, ne souffrit jamais aucune altération; il en sortit une nombreuse postérité, sept princes et trois princesses. Le roi avoit un soin extrême de faire observer les loix; le désir qu'il avoit de rendre son peuple heureux paroissoit sur-tout dans le choix qu'il faisoit de ceux auxquels il confioit une partie de son autorité. Le célèbre Rodrigue, archevêque de Tolède, et grand-chancelier de Castille, fut durant trente ans à la tête des affaires. Pour empêcher les injustices des tribunaux, le saint Roi établit la cour, connue depuis sous le nom *de Conseil royal de Castille*, et où l'on appelle de toutes les autres cours; en même temps les plus habiles juris-

consultes eurent ordre de dresser un code de loix, qui pût servir de règle à tous les magistrats.

Ce fut pour Ferdinand un coup bien sensible, lorsqu'il vit son père qu'on avoit trompé, fondre sur ses Etats à main armée. Il employa tous les moyens possibles pour l'appaiser, et il offrit de lui faire toutes les satisfactions qu'il exigeroit, et il le secourut dans les guerres qu'il eut à soutenir contre les Maures. Il évitoit soigneusement toutes les occasions de brouilleries avec les rois voisins. Dès que ses droits paroissoient douteux, il ne vouloit point les faire valoir; il rendit même plusieurs places, de peur d'être cause de quelque division.

Ferdinand fonda divers évêchés, et outre plusieurs cathédrales, qu'il fit bâtir ou réparer avec magnificence, il assigna encore des fonds pour la construction d'un grand nombre d'églises, de monastères et d'hôpitaux. Malgré tant de dépenses, il ne chargeoit point ses sujets d'impôts. Dans les guerres contre les Maures, un de ces prétendus politiques, qui comptent pour rien la misère des peuples, s'avisa de lui proposer un moyen de lever un subside extraordinaire. « A Dieu ne plaise, dit le prince » avec indignation, que j'adopte jamais

» votre projet ; la providence saura m'as-
» sister par d'autres voies. Je crains plus
» les malédictions d'une pauvre femme,
» que toute une armée de Maures ».

Ce fut en 1225 qu'il marcha la première fois contre les infidèles ; ses victoires lui soumirent plusieurs places importantes de l'Andalousie et des royaumes de Cordoue et de Jaen. Après la conquête du royaume de Baéça, il érigea un évêché dans la capitale. Rodrigue, archevêque de Tolède, faisoit dans l'armée les fonctions pastorales. Ferdinand vouloit qu'on inspirât aux soldats les sentimens d'une tendre piété, et il leur donnoit l'exemple de toutes les vertus. Après la mort de son père, il prit possession du royaume de Léon, qui depuis a toujours été uni à celui de Castille.

Il reprit ensuite les armes contre les Maures, et Dieu continua de les favoriser d'un heureux succès. En 1236, il fit son entrée solennelle à Cordoue, ville qui étoit entre les mains des infidèles depuis cinq cent vingt-quatre ans, et qui avoit été la capitale de leur empire en Espagne. La grande mosquée fut purifiée, et convertie en une église sous l'invocation de la sainte Vierge. Le saint Roi y rétablit l'évêché, qui y avoit été

autrefois. Les cloches de Compostelle, qu'Almansor y avoit fait apporter sur les épaules des Chrétiens, furent reportées sur celles des Maures par l'ordre du vainqueur.

La joie que tant de victoires causoient au roi de Léon et de Castille, fut troublée par la mort de la reine Béatrix, qu'il aimoit tendrement. Ce coup lui fut extrêmement sensible. Il se remaria depuis, mais il ne s'y détermina que d'après les conseils de sa mère, et sur-tout par les sollicitations de Blanche, reine-douairière de France. Il épousa Jeanne de Ponthieu, qui lui donna deux fils et une fille.

Dans les campagnes qui suivirent la prise de Cordoue, Ferdinand s'empara d'un grand nombre d'autres places; partout il fit purifier les mosquées et rétablir les évêchés. Enfin il marcha contre Séville; c'étoit la ville la plus forte et la plus peuplée de l'Espagne. Il en forma le siége, qui dura seize mois. Cette ville se rendit enfin le 23 novembre 1249. Les Maures obtinrent un mois pour disposer de leurs effets. Le saint Roi rendit à Dieu de solennelles actions de graces. Il fit rebâtir la cathédrale avec une telle magnificence, qu'elle ne le cède à aucune église de la chrétienté.

Il ne cessa toute sa vie d'allier les devoirs de la religion avec ceux de la royauté. Dur à lui même, il étoit plein de douceur et de compassion pour les autres. Toujours il sut commander à ses passions. Il tomba malade, lorsqu'il se préparoit à une expédition contre les Maures d'Afrique. Averti que sa fin approchoit, il fit une confession genérale de sa vie, et reçut les derniers sacremens de l'église avec la plus grande édification. Il mourut le 30 mai 1252, dans la cinquante-troisième année de son âge, et la trente-cinquième de son règne. Clément x le canonisa en 1671.

PRATIQUE. Quand on voit un roi pratiquer fidèlement les maximes de l'évangile au milieu des dangers qui environnent le trône, tous les prétextes qu'on allègue pour s'en dispenser, ne peuvent être que frivoles. N'en conviendrons-nous jamais? Cette illusion commune, aussi pitoyable que criminelle dans ses suites, fera le malheur de tous les mauvais chrétiens.

PRIÈRE. Délivrez-nous, Seigneur, de cette indifférence mortelle qui nous empêche de travailler à notre salut avec constance et ferveur, et nous laisse croupir habituellement dans la voie de perdition: que votre lumière nous éclaire et nous conduise jusqu'à vous. Ainsi soit-il.

Trente-unième jour de Mai.

SAINT CÉCILIUS.

(Du 3 Juin.)

Cécilius, Octavius et Marcus-Minutius-Félix, tous trois illustres par leur naissance et leur mérite, formèrent entre eux une espèce de triumvirat de la parfaite amitié. On croit que le dernier étoit originaire d'Afrique. Mais il vivoit à Rome, et y suivoit le barreau avec une grande réputation qu'il devoit à ses talens et à sa probité. Il étoit déjà avancé en âge, lorsqu'il fut éclairé par la lumière de la sagesse divine. Ses deux amis étoient aussi Africains. L'application aux mêmes études n'avoit fait que serrer les liens qui les unissoient ensemble. Ils vécurent long-temps engagés dans les superstitions du paganisme et dans les vices qui en étoient la suite.

Octavius et Minutius furent les premiers qui, s'élevant au-dessus des préjugés de l'éducation et de l'intérêt, embrassèrent la doctrine de la croix. Il paroît qu'Octavius eut la gloire de frayer la route; car Minutius dit qu'il le suivoit

comme son guide. Ces deux hommes, régénérés en Jésus-Christ, se félicitèrent sur leur changement avec des transports de joie, dont toute leur éloquence ne pouvoit rendre la vivacité. Pénétrés de douleur et de confusion au souvenir de leur vie passée, ils n'eurent plus d'ardeur que pour les humiliations et les austérités de la pénitence. Ils se déclarèrent les apologistes de la foi, et plaidèrent généreusement la cause de Jésus-Christ. Il ne manquoit à leur bonheur que d'y associer Cécilius. Mais l'entreprise étoit difficile. Les premiers préjugés de l'éducation laissent dans l'esprit des traces profondes, qui ne s'effacent qu'avec beaucoup de peine. Quand il s'agit de religion, ces préjugés ont encore plus d'empire. D'ailleurs Cécilius étoit un homme du mondé, peu scrupuleux en fait de morale, et peu disposé à saisir des raisonnemens suivis. Il avoit de l'esprit et des talens; mais il étoit sa propre idole. La philosophie n'avoit fait que nourrir son orgueil, et n'avoit servi qu'à lui donner beaucoup de présomption et de suffisance. Octavius et Minutius adressèrent au ciel de ferventes prières, afin de l'intéresser en faveur de leur ami, à la conversion duquel ils alloient travailler. La victoire qu'ils remportèrent sur lui fut

complète. Minutius nous en a donné le récit, dans un dialogue qu'il intitula *Octavius*, en l'honneur de son ami qui portoit ce nom, et qui étoit mort quand il le mit par écrit. L'ordre et le dessein de ce dialogue sont de la plus grande beauté ; tout y annonce une main de maître. Nous allons en donner le précis.

Les trois amis se réunirent à Ostie, pour y passer une partie de l'automne. Un jour qu'ils traversoient la ville, afin de gagner le bord de la mer, Cécilius apperçut une statue de Sérapis ; sur quoi il porta la main à sa bouche, et se la baisa : ce qui étoit un acte d'adoration chez les Grecs et les Romains. Octavius prit de-là occasion de dire à Minutius, que c'étoit une honte pour eux que leur ami restât toujours plongé dans les ténèbres de l'erreur, et qu'il rendît un culte divin à des pierres, qui, pour avoir reçu une figure et une sorte de consécration, ne cessoient pas pour cela d'être sourdes et muettes.

Cécilius, piqué de s'entendre accuser d'ignorance, proposa à Octavius une dispute en règle sur la matière dont il étoit question. Prenant alors un ton décisif et tranchant, il débuta par nier la réalité d'une providence. Il objecta d'abord la pauvreté des chrétiens, par-tout soumis

aux idolâtres, dont l'empire attiroit tous les regards. Selon lui, la religion dominante est la meilleure; les chrétiens ne sont que des misérables qui s'obstinent à mourir de faim; des extravagans qui comptent pour rien la vie et les biens de ce monde. Leur secte n'est qu'un ramas d'êtres vils qui se cachent dans des trous, et qui s'occupent à chanter une prétendue résurrection et les joies chimériques d'un autre monde. Cécilius, à ces accusations, en ajoutoit d'autres qui n'avoient d'autre fondement que des calomnies précédemment inventées pour défigurer la religion chrétienne, et la rendre haïssable. On connoît, disoit-il, les assemblées nocturnes des chrétiens, leurs repas inhumains et leurs autres crimes. « J'entends dire qu'ils adorent la » tête d'un âne, les genoux de leur évê» que, ainsi qu'un homme puni pour ses » crimes, et le bois maudit de la croix ».

Octavius, pour le réfuter avec ordre et conséquemment avec plus de solidité, commence par établir une providence qui préside à toutes les choses humaines, et il en tire la preuve du dessein et de l'harmonie qui se font sentir d'une manière frappante dans les ouvrages de la nature. En effet, on découvre dans chaque partie de l'univers un arrangement

si régulier et une si sage combinaison, qu'il n'est pas possible de méconnoître que tout cela est l'ouvrage d'une intelligence souveraine. « Je suppose, dit Octa» vius, que vous entriez dans une mai» son dont les appartemens soient ma» gnifiquement meublés, et où tout soit » dans l'ordre le plus parfait. Pourriez» vous à ce spectacle, douter qu'il n'y » eût dans la maison un maître qui veille » à tout, et dont la nature est bien supé» rieure à celle des ameublemens que » vous admirez? De même, quand vous » envisagez le ciel et la terre, et que vous » considérez l'harmonie et l'enchaîne» ment qui des différens êtres, forment » un ensemble admirable, vous ne pou» vez révoquer en doute l'existence d'un » Seigneur suprême, qui, par ses per» fections, efface l'éclat des astres, et » qui est infiniment plus digne d'admi» ration que tous les ouvrages de ses » mains ».

La providence établie, Octavius prouve qu'il n'y a qu'un Dieu; que ce Dieu est esprit, le père et le créateur de tout; qu'il est éternel, infini, immense et incompréhensible à tout être créé. Il prend de-là occasion de montrer l'absurdité du polythéisme, et les extravagances où tomboient les païens par rapport à leurs

dieux. Venant ensuite aux idoles, il fait voir qu'elles ne sont que des démons. « Plusieurs d'entre vous, continue-t-il, » savent que les démons sont forcés de » déposer contre eux-mêmes, toutes les » fois que par des paroles dont ils ne » peuvent soutenir la vertu, nous les » chassons des corps qu'ils possèdent. » Vous jugez bien que, s'ils en étoient » les maîtres, ils ne se trahiroient pas » ainsi à leur confusion, sur-tout en pré- » sence de vous autres qui les adorez ». Il ne fut pas difficile à Octavius de prouver la vérité de la révélation évangélique, et de réfuter les calomnies grossières par lesquelles on l'attaquoit, dont plusieurs étoient tirées de quelques-uns de nos dogmes altérés ou pris par moitié, et de notre discipline falsifiée ou mal entendue. Il n'eut autre chose à faire pour répondre à ces calomnies, que de les nier absolument, et de donner une exposition nette de la sainteté de notre doctrine. Quant à cette vieille fable d'une tête d'âne adorée par les chrétiens, Octavius nie le fait, et défie son adversaire de le prouver. Il nia pareillement que les chrétiens adorassent les genoux de l'évêque. Cette accusation venoit de ce que les pénitens se prosternoient lorsque l'évêque leur donnoit l'absolution de

leurs péchés, ou sa bénédiction. « Vous » n'êtes pas plus autorisés, continua-t-il, » à nous accuser d'inceste dans la célé- » bration de nos mystères. Peut-on im- » puter un pareil crime à des gens si con- » nus par la pureté de leurs mœurs? C'est » à vous qu'on doit reprocher de pareilles » horreurs. Qui ne sait que vous mettez » un Priape au rang des dieux, que vous » sacrifiez à Vénus la prostituée, que » vous célébrez les fêtes de la bonne- » déesse, et que vous pratiquez mille » autres abominations qu'il n'est pas pos- » sible de nommer sans rougir »?

Il observe que Pythagore, Platon et les autres philosophes païens, avoient appris le dogme de l'immortalité de l'ame, ainsi que les vérités qu'ils enseignoient, quoique mêlées de beaucoup d'erreurs, par une tradition imparfaite de la révélation divine faite aux anciens patriarches. Il établit la résurrection, ainsi que l'éternité des feux de l'enfer. Il termine enfin son discours par une belle description de la morale chrétienne. Il n'oublie pas le reproche de pauvreté que Cécilius avoit fait aux disciples de Jésus-Christ. « Peut-on, dit-il, appeler pauvre, » celui qui n'éprouve aucun besoin?.... » Si les richesses nous sembloient néces- » saires, nous les demanderions à Dieu.

» L'innocence est le seul objet de nos » désirs, et la patience la seule chose que » nous sollicitons. Le malheur est l'école » de la vertu. Quel beau spectacle pour » la divinité, que de contempler le chré- » tien aux prises avec la douleur, com- » battant avec une noble constance les » menaces, les roues, les chevalets, dans » ce moment sur-tout où, semblable à un » conquérant, il triomphe du juge qui le » condamne!... Nous ne disons pas de » grandes choses, mais nous en faisons ».

Lorsqu'Octavius eut cessé de parler, Cécilius s'écria : « Je vous félicite, et je » me félicite moi-même. Nous sommes » victorieux l'un et l'autre. Octavius » triomphe de moi, et je triomphe de » l'erreur. Mais la victoire et le gain sont » principalement de mon côté, puisque » par ma défaite, je trouve la couronne » de vérité ». La compagnie convint qu'on auroit un autre entretien pour initier plus amplement Cécilius dans la religion chrétienne, et pour lui en faire connoître la discipline.

On ne doute point que notre Saint ne soit ce Cécilius, qui convertit depuis S. Cyprien. Par respect pour la mémoire de Cécilius, il prit son nom qu'il ajouta avant le sien, et voulut être appelé *Cécilius-Cyprianus*.

Nous n'avons point de détails sur le reste de la vie de S. Cécilius. On lit dans Pontius, diacre de Carthage, lequel écrivit la vie de S. Cyprien avec lequel il vivoit, que Cécilius étoit un homme juste, vénérable par son âge, digne de vivre éternellement dans la mémoire des hommes; que S. Cyprien l'honora toujours comme son père, et qu'il conserva pour lui les plus vifs sentimens de vénération et de reconnoissance. S. Cécilius est nommé dans le martyrologe romain.

PRATIQUE. Il est d'une grande ame d'embrasser le parti de la vérité, quand elle lui est montrée. Rien au contraire de plus méprisable que ces vains raisonneurs qui ne soutiennent certaines opinions que parce qu'ils en sont les pères ou les propagateurs. Défions-nous de ces prétendus docteurs, sur-tout lorsqu'il s'agit de la religion, sur laquelle ils veulent raisonner quoiqu'ils la connoissent mal, que souvent même ils la connoissent moins que le simple peuple.

PRIÈRE. Donnez-nous, Seigneur, un cœur droit et docile à votre parole, dont la vérité nous fera confondre le sophisme et l'erreur, en nous attachant inviolablement à n'écouter que votre église, pour arriver à l'héritage éternel que Jésus-Christ lui a acquis. Ainsi soit-il.

FIN DU MOIS DE MAI.

Premier jour de Juin.

SAINT JUSTIN, *Apologiste de la religion chrétienne, Martyr.*

JUSTIN naquit à Néapolis ou Naplouse, autrefois capitale de la province de Samarie, et qui est appelée Sichem dans l'Ecriture. Il fut élevé dans le paganisme, qui étoit la religion de ses pères. Nous apprenons de lui-même qu'il cultiva son esprit par l'étude des belles-lettres, et qu'il employa sa jeunesse à lire les poètes, les orateurs et les historiens. Passionné pour la philosophie, il voulut entendre les leçons des plus habiles philosophes des différentes sectes. Un jour qu'il se promenoit sur le bord de la mer, il apperçut un vieillard qui le suivoit de fort près. Il fut frappé de son port majestueux, ainsi que d'un certain mélange de douceur et de gravité qui paroissoit dans sa personne.

La conversation s'étant engagée, on parla de l'excellence de la philosophie. Le vieillard le convainquit que les plus savans philosophes s'étoient trompés dans leurs principes, et qu'ils n'avoient

connu ni la divinité, ni l'ame humaine; qu'avant l'existence de ces philosophes, il y avoit eu des hommes justes, amis de Dieu et inspirés par son esprit; qu'on les appeloit prophètes, parce qu'ils avoient prédit des choses futures qui sont effectivement arrivées; que leurs livres, que nous avons encore, contiennent des instructions lumineuses sur la première cause et la dernière fin de tous les êtres; qu'on les croyoit sur leur parole, parce qu'on ne pouvoit se refuser à l'autorité qu'ils recevoient de leurs miracles et de leurs prédictions; qu'ils inculquoient la créance d'un seul Dieu, le père et le créateur de toutes choses, et de Jésus-Christ son fils qu'il a envoyé au monde. Il l'exhorta ensuite à faire d'ardentes prières pour que les portes de la vie éternelle lui fussent ouvertes.

Cet entretien fit beaucoup d'impression sur l'esprit du jeune philosophe, et lui inspira une grande estime pour les prophètes. Il approfondit les motifs de crédibilité du christianisme, et se détermina peu après à l'embrasser. Ce qui contribua particulièrement à le convaincre de la vérité de notre religion, fut l'innocence et la vertu de ceux qui l'embrassoient, et leur constance dans les tortures les plus cruelles. « Lorsque, dit-

» il, j'entendois diffamer les chrétiens, » et que, de l'autre côté, je les voyois » courir avec intrépidité à la mort, et à » tout ce qui cause le plus d'effroi à la » nature humaine, je concluois intérieu- » rement qu'il étoit impossible que de » tels hommes fussent vicieux et plongés » dans le désordre ».

Peu de temps après sa conversion, Justin se rendit à Rome. Il écrivit son *Oraison* ou *Discours aux Grecs*, pour convaincre les païens de la légitimité des raisons qui lui avoient fait embrasser le christianisme. Il y développe l'impiété et l'extravagance du paganisme, ainsi que l'excellence de la doctrine chrétienne. La même matière est encore traitée dans ses autres ouvrages, et sur-tout dans son *Epître à Diognète*. Ce Diognète étoit un homme de grande considération, fort versé dans la philosophie, et qui avoit été précepteur de l'empereur Marc-Aurèle. S. Justin lui expose la sainteté et les avantages de la religion chrétienne, avec les motifs les plus capables de le porter à l'embrasser. Il ne se contenta pas de travailler à la conversion des païens; il s'occupa aussi de celle des hérétiques et des Juifs. Sa conférence avec Tryphon, fameux philosophe juif, fournit des raisonnemens invincibles en

faveur de la nouvelle loi donnée par Jésus-Christ.

Mais rien n'a rendu S. Justin plus célèbre que ses *Apologies* de la Religion chrétienne. La première fut adressée, vers l'an 150, à Antonin-le-Pieux, à ses deux fils adoptifs, Marc-Aurèle, et Lucius Commode, au sénat, et au peuple romain. Après avoir détruit les calomnies des païens contre les chrétiens, il montre combien il est injuste de les condamner pour leur nom seul, et que les magistrats ne peuvent sévir contr'eux, à moins qu'ils n'aient été convaincus de quelque crime. Il entre dans le détail des preuves qui établissent la vérité et la divinité de la religion qu'ils professent, sur la sainteté de leur vie. Il explique en quoi consistent le baptême et l'eucharistie. Les fidèles, dit-il, s'assemblent le dimanche pour célébrer les divins mystères, pour lire les prophètes, pour écouter l'exhortation de celui qui préside à l'assemblée, pour contribuer aux aumônes avec lesquelles on assiste les orphelins, les veuves, les prisonniers, les malades et les étrangers. Il paroît que cette apologie produisit son effet, et rendit la paix à l'Eglise.

En 167, il composa une seconde apologie de la religion chrétienne, laquelle

fut adressée à l'empereur Marc-Aurèle et au sénat romain. Il y oppose la vie et la doctrine des philosophes à celle des fidèles. Je m'attends bien, dit-il, que cet écrit me coûtera la vie, et que je serai victime de la fureur de ceux qui portent une haine implacable à la religion pour laquelle je me suis chargé de plaider. Ce qu'il avoit prédit arriva.

Ayant été arrêté avec d'autres chrétiens, on le conduisit devant Rustique, préfet de Rome, qui lui dit d'obéir aux dieux, en se conformant aux édits des empereurs. « JUSTIN. On ne peut, sans » injustice, blâmer ou punir ceux qui » obéissent aux commandemens de Jésus-» Christ notre Sauveur. RUSTIQUE. A quel » genre de science vous appliquez-vous? » JUSTIN. J'ai essayé de toutes les scien-» ces; mais n'y ayant pas trouvé la vérité, » je me suis enfin attaché à la philosophie » des chrétiens, sans avoir égard au dis-» crédit où elle étoit parmi ceux qu'aveu-» glent l'erreur et le préjugé. RUSTIQUE. » Quoi! misérable, vous tenez pour cette » doctrine! JUSTIN. Je m'en fais gloire, » parce qu'elle me procure l'avantage » d'être dans le chemin de la vérité. » RUSTIQUE. Quels sont les dogmes de la » religion chrétienne? JUSTIN. Nous au-» tres chrétiens, nous croyons un seul

» Dieu, créateur de toutes les choses vi-
» sibles et invisibles ; et nous confessons
» notre Seigneur Jésus-Christ, fils de
» Dieu, prédit par les prophètes, l'au-
» teur et le prédicateur du salut, le juge
» de tous les hommes ». Justin ayant persisté à dire qu'il étoit chrétien, et qu'il avoit enseigné la même doctrine à ceux qui étoient venus le trouver, Rustique lui demanda ensuite où s'assembloient les chrétiens, le Saint lui dit : Ils s'assemblent où ils veulent et où ils peuvent ; notre Dieu est invisible ; il remplit le ciel et la terre ; on l'adore, et on le glorifie par-tout. Le juge fit la même question aux autres chrétiens qui avoient été arrêtés avec Justin ; tous firent la même réponse, et déclarèrent qu'ils étoient chrétiens par la miséricorde de Dieu. « Vous, dit le préfet en
» s'adressant à Justin, vous qui passez
» pour éloquent, et qui vous imaginez
» suivre la véritable philosophie, êtes-
» vous bien convaincu que, si je vous fais
» fouetter depuis la tête jusqu'aux pieds,
» vous monterez encore au ciel ? JUSTIN.
» Oui, si je souffre ce supplice, j'espère
» recevoir la récompense qu'ont déjà re-
» çue ceux qui ont observé les préceptes
» de Jésus-Christ. RUSTIQUE. Quoi ! vous
» vous imaginez que vous irez au ciel, et

» que vous y recevrez une récompense?
» JUSTIN. Non-seulement je l'imagine;
» mais j'en suis si assuré, que je n'ai pas
» là-dessus le moindre doute ».

Le juge les menaçant des plus cruels tourmens, Justin, parlant au nom de tous, lui répondit: « Nous ne souhaitons » rien tant que de souffrir pour Jésus-» Christ. Les tourmens hâteront notre » bonheur, et nous inspireront de la » confiance à ce tribunal, où tous les » hommes doivent paroître pour être » jugés ». Comme tous les confesseurs étoient inébranlables, le juge les condamna à être fouettés et décapités; ce qui fut exécuté vers l'an 167, sous le règne de Marc-Aurèle et de Lucius-Vérus.

De tous les anciens Pères de l'Eglise, S. Justin est celui dont il nous reste le plus d'ouvrages importans. Tatien, Eusèbe, S. Jérôme, S. Epiphane, Théodoret, &c. lui donnent les plus grandes louanges. Il est nommé dans le martyrologe romain sous le 13 d'avril; mais il est honoré en ce jour par les Grecs.

PRATIQUE. La vertu des premiers chrétiens avoit son principe dans la grace de J. C. selon S. Justin. Aussi étoit-elle à toute épreuve: rien ne pouvoit l'ébranler, et ils souffroient tout, plutôt que de se permettre la moindre faute contre la loi évangélique.

PRIÈRE. Seigneur, établissez-nous dans la vertu par votre grace, afin que nous restions inviolablement attachés à votre service, et que rien au monde ne nous entraîne hors de la voie de vos commandemens. Ainsi soit-il.

Deuxième jour de Juin.

SAINT POTHIN, *Evêque, et ses Compagnons, Martyrs à Lyon.*

APRÈS la victoire miraculeuse que les prières des chrétiens firent remporter sous Marc-Aurèle en 174, le feu de la persécution s'amortit pour quelque temps. Mais la paix de l'Eglise fut encore troublée en divers lieux par le fanatisme et la cruauté des gouverneurs particuliers. Ceci parut sur-tout en 177, à Vienne et à Lyon dans les Gaules. Cette dernière ville avoit S. Pothin pour évêque. Les progrès de l'évangile y augmentant tous les jours, les païens en ressentirent le plus grand dépit, et résolurent d'extirper le nom chrétien. Les généreux combats de ceux qui versèrent alors leur sang pour Jésus-Christ, sont rapportés dans une lettre que les témoins et les compagnons de leurs souffrances écrivirent aux fidèles de l'Asie et de la Phrygie, avec lesquels ils avoient d'anciens

rapports de connoissance et de charité. Il règne dans cette lettre une énergie et un ton de sentiment qui transportent l'ame et la ravissent hors d'elle-même. Nous nous contenterons de l'analyser.

D'abord le peuple fondit sur les chrétiens, et leur fit éprouver tous les excès dont est capable une populace mutinée. Ce premier transport passé, on les fit comparoître dans la place publique, où ils confessèrent généreusement leur foi. On les emprisonna ensuite jusqu'à l'arrivée du gouverneur. Un des frères, nommé Vettius-Epagathus, demanda à parler sur l'horrible traitement que souffroient les chrétiens, et promit de montrer qu'ils n'étoient coupables d'aucune pratique impie. On l'interrompit; et, sur la déclaration qu'il fit de sa foi, on le rangea parmi les martyrs avec le titre distinctif d'*Avocat des Chrétiens*. Malheureusement la crainte des supplices en effraya plusieurs, et ils quittèrent honteusement le champ de bataille. Mais cette perte fut réparée par les nouvelles recrues de ceux que l'on arrêtoit chaque jour. Il seroit impossible d'exprimer l'horreur des tourmens dont on fit usage pour tirer quelque blasphême de la bouche des Martyrs.

Ceux qui ressentirent plus particuliè-

rement les effets de la barbarie du gouverneur, des soldats et du peuple, furent le diacre Sanctus, natif de Vienne; Maturus qui, quoique néophyte, parut plein de force et d'ardeur pour le combat; Attale de Pergame, qui avoit été l'appui et l'ornement de l'Église; et une esclave, nommée Blandine, dont l'illustre exemple a fait voir que les personnes de la condition la plus vile aux yeux du monde, sont souvent très-estimables devant Dieu, par la vivacité de l'amour qu'elles lui portent. Elle étoit d'une complexion si foible, que les fidèles trembloient pour elle. Mais la grace de Jésus-Christ la soutint, au point qu'elle fut en état de braver les différens bourreaux qui la tourmentèrent depuis la pointe du jour jusqu'à la nuit. Ces paroles, *je suis chrétienne*, qu'elle répétoit souvent, émoussoient la pointe de ses douleurs, et lui communiquoient une sorte d'insensibilité.

Le diacre Sanctus endura aussi des tourmens inouis avec une patience plus qu'humaine. Les bourreaux lui appliquèrent des plaques d'airain enflammées aux parties du corps les plus sensibles. Quelques jours après, il fut exposé à une nouvelle épreuve. Les bourreaux rouvrirent ses plaies, dans la croyance ou

qu'il se laisseroit vaincre, ou qu'il expireroit entre leurs mains. Leur espérance fut encore trompée. Au grand étonnement des spectateurs, le Saint reprit tout-à-coup ses forces, et recouvra miraculeusement l'usage de tous ses membres.

Biblis avoit eu le malheur de renier Jésus-Christ. On voulut augmenter son crime, en la portant à calomnier les chrétiens. Alors, comme réveillée d'un profond sommeil, et comparant un supplice passager avec les supplices éternels de l'enfer, elle se déclara hautement, et protesta contre les calomnies par lesquelles on noircissoit sa religion. Ainsi elle fut rangée parmi les martyrs. On jeta ensuite ces généreux soldats de Jésus-Christ dans un cachot infect et ténébreux, où on les laissa dans un dénûment de tout secours humain.

Parmi ceux qui souffrirent alors, on compte le bienheureux Pothin, évêque de Lyon. C'étoit un vieillard plus que nonagénaire, si foible et si infirme, qu'il pouvoit à peine respirer. On le traîna devant le juge pour y subir l'interrogatoire. Il étoit conduit par les magistrats et les soldats de la ville. La populace qui le suivoit, poussoit de grands cris contre lui, et l'accabloit d'injures. Le gouverneur lui ayant demandé quel étoit le

Dieu des chrétiens, il lui répondit, pour prévenir les blasphêmes qu'il prévoyoit, qu'il le sauroit quand il en seroit digne. Là-dessus il fut violemment tiré de tous côtés, et traité avec beaucoup d'inhumanité. Ceux qui étoient auprès de lui, lui déchargeoient de rudes coups, sans respect pour son âge. Ceux qui se trouvoient éloignés, lui jetoient tout ce qui se présentoit sous leur main, croyant par-là honorer leurs dieux. Pothin, qui n'avoit plus qu'un souffle de vie, fut mené en prison, où il expira deux jours après.

Ceux qui, au moment de leur arrestation, avoient apostasié, furent aussi conduits en prison. Ils avoient un air triste, confus, embarrassé, parce qu'ils souffroient sans consolation, et qu'ils avoient un surcroît de douleur dans les remords de leur conscience. Pour les martyrs, on les reconnoissoit à un certain mélange de sérénité et de majesté qui éclatoit sur leurs visages. Les païens insultoient même les premiers : Vous étiez donc coupables, leur disoient-ils, des crimes reprochés à votre religion?

Enfin on marqua le jour où le cruel spectacle de leur mort devoit servir de divertissement au peuple. Lorsqu'il fut arrivé, on amena Maturus, Sanctus,

Blandine et Attale, pour les exposer aux bêtes. Les deux premiers subirent d'abord une cruelle flagellation, après laquelle on les livra à la fureur des bêtes qui les traînèrent autour de l'amphithéâtre. A la fin on les mit sur la chaise de fer toute rouge de feu. Comme ils vivoient encore, on les égorgea l'un et l'autre. Ainsi finit le divertissement de ce jour.

Les bêtes ayant refusé de toucher à Blandine, on la délia du poteau où on l'avoit attachée. On la remena en prison, dont elle ne sortit que pour soutenir un nouveau combat.

Attale fut amené ensuite. C'étoit un homme de marque, aussi recommandable par la sainteté de sa vie que par son zèle à défendre la foi. Il fut promené autour de l'amphithéâtre avec cette inscription qu'on portoit devant lui : *C'est ici Attale le chrétien.* Mais le gouverneur apprenant qu'il étoit citoyen Romain, le renvoya en prison. Il écrivit en même temps à l'empereur pour lui demander ses ordres, tant à l'égard d'Attale que des autres prisonniers.

Pendant ce délai, les fidèles donnèrent des marques de patience, de douceur, d'humilité et de charité. Ils touchèrent tellement par leurs discours et leurs exemples ceux qui étoient tombés, que plu-

sieurs d'entr'eux se trouvèrent disposés à confesser le nom sacré qu'ils venoient de renier. Lorsqu'on les amena une seconde fois devant le gouverneur, Alexandre, Phrygien de naissance et médecin de profession, étoit présent. Etant auprès du tribunal dans ce moment critique, il faisoit signe à ses frères, et de la tête et des yeux, afin de les animer à confesser Jésus-Christ. On s'en apperçut, et les païens lui attribuèrent le changement des apostats. Il déclara sans détour qu'il étoit chrétien. Le gouverneur, sans autre information, le condamna à être dévoré par les bêtes. Le lendemain, on le conduisit dans l'arène avec Attale, et tous deux achevèrent leur sacrifice par le glaive.

Enfin, au dernier jour des combats, on amena dans l'amphithéâtre, Blandine, et un jeune homme de quinze ans, nommé Ponticus. On épuisa sur eux tous les genres de tortures. Ponticus termina sa vie par une mort glorieuse, après avoir parcouru avec joie tous les degrés du martyre. Blandine fut fouettée, déchirée par les bêtes, et assise dans la chaise brûlante; après quoi, on l'enveloppa dans un filet, pour être exposée à une vache sauvage et furieuse, qui la jeta en l'air, et la meurtrit pendant long-

temps. Elle finit aussi par être égorgée. Les païens déconcertés avouoient qu'il ne s'étoit jamais rencontré de femme qui eût souffert une si étrange et si longue suite de tourmens. Leur rage n'épargna pas les restes des corps des Martyrs ; on les brûla, et on en jeta les cendres dans le Rhône.

Nos saints Martyrs souffrirent, l'an de Jésus-Christ 177. On les appelle Martyrs de Lyon, parce que cette ville fut le théâtre de leurs souffrances. Plusieurs d'entr'eux étoient de Vienne. On lit dans S. Grégoire de Tours, qu'ils étoient au nombre de quarante-huit. On découvrit miraculeusement une partie de leurs reliques.

PRATIQUE. Les saints Martyrs étoient sujets aux mêmes passions, aux mêmes misères que nous. Nos tentations n'approchent point de celles par lesquelles ils furent éprouvés. D'ailleurs nous servons le même Dieu; nous suivons la même doctrine; nous avons les mêmes moyens, les mêmes espérances: suivons leurs exemples.

PRIÈRE. Inspirez-nous, Seigneur, la résolution de méditer souvent ces grandes vérités, et de les graver profondément dans nos esprits et nos cœurs, pour que nous en fassions à l'avenir la règle de notre conduite. Ainsi soit-il.

Troisième jour de Juin.

SAINTE CLOTILDE, *Reine de France.*

CLOTILDE étoit fille de Chilpéric, frère de Gondebaud, roi des Bourguignons. Ce dernier trempa ses mains barbares dans le sang de son frère, de sa belle-sœur, et des princes leurs enfans, à l'exception d'un seul, pour s'assurer la possession de leurs domaines. Il épargna encore les deux filles de Chilpéric, qui étoient d'une rare beauté, et qui à cause de leur extrême jeunesse ne pouvoient être redoutables. L'aînée fut renfermée dans un monastère, où depuis elle se fit religieuse. Clotilde resta à la cour de son oncle; elle eut le bonheur d'y être élevée dans la religion catholique, quoiqu'elle vécût parmi les ariens.

Elle s'accoutuma de bonne heure à mépriser le monde et ses vanités. On admiroit en elle un heureux assemblage de toutes les vertus. Son esprit, sa beauté, sa douceur, sa modestie lui firent une réputation qui pénétra bientôt dans les royaumes voisins. Clovis I, roi de France, surnommé *le Grand*, l'envoya demander en mariage à Gonde-

baud, son oncle ; ce qu'il obtint, après avoir promis toutefois que la princesse auroit la liberté de professer sa religion. Il l'épousa solennellement à Soissons en 493.

Clotilde se fit dans le palais de son mari un petit oratoire, où elle passoit beaucoup de temps en prières. Elle pratiquoit aussi un grand nombre de mortifications secrètes. Mais la prudence présidoit à tous ses exercices ; elle ne manquoit à aucune des bienséances de son état. Elle veilloit sur les femmes de sa suite, et se comportoit en tout avec tant de dignité, de sagesse, de religion, qu'elle charmoit et édifioit toute la cour. Sa charité pour les pauvres lui faisoit répandre des aumônes abondantes. On ne pouvoit rien ajouter aux égards qu'elle avoit pour le roi son mari. Elle opposoit la douceur chrétienne aux saillies de son caractère violent, et se conformoit à ses idées dans les choses indifférentes, afin de gagner plus facilement son affection.

Lorsqu'elle se vit entièrement maîtresse de son cœur, elle s'occupa de l'exécution du projet qu'elle avoit formé de le convertir à la foi. Souvent elle lui parloit de la vanité des idoles, et de l'excellence de la religion chrétienne. Il

consentit, par complaisance pour son épouse, que le premier fruit de leur mariage reçût le baptême. L'enfant étant mort peu après, Clovis s'en prit à Clotilde. « Mon fils, dit-il, vivroit encore, » s'il eût été mis sous la protection de » mes dieux ». La reine souffrit cette épreuve avec patience et dans la persuasion que Dieu auroit pitié d'elle. Devenue mère d'un second fils, elle le fit encore baptiser. Peu après, le jeune prince, nommé Clodomir, tomba dans une maladie dangereuse. Le roi pour cette fois se livra à de violens transports de colère. Clotilde ayant obtenu par ses prières la guérison de son fils, Clovis se calma, il reconnut la puissance du Dieu des chrétiens. Sa sainte épouse prit delà occasion de l'exhorter à renoncer enfin au culte des idoles.

Dans la guerre avec les Allemands, Clovis leur livra bataille à Tolbiac, près de Cologne. Mais le désordre se mit dans son armée, et il étoit lui-même sur le point de tomber entre les mains de ses ennemis. Inutilement il a recours à ses dieux. Dans cette extrémité, il invoque le Dieu de Clotilde, et promet de l'adorer s'il remporte la victoire. La face du combat change aussi-tôt; les Allemands sont défaits à leur tour. Clovis mande

cette heureuse nouvelle à la reine, et lui assure qu'il ne veut plus différer sa conversion. Saint Remi, évêque de Reims, l'instruit de la religion chrétienne, et il reçoit le baptême en 496. Il étoit alors le seul roi catholique qu'il y eût dans l'empire, les autres princes, qui se disoient chrétiens, étant infectés de l'hérésie d'Arius.

Clotilde ne cessa de remercier Dieu de la grace qu'il avoit accordée au roi son mari. Ce fut elle qui l'engagea à fonder à Paris, en 511, la grande église de Saint Pierre et de Saint Paul, dite depuis *de Sainte Geneviève*. Il avoit beaucoup de respect pour le vicaire de Jésus-Christ. L'éducation barbare qu'il avoit reçue, jointe à son caractère martial, empêcha quelquefois l'effet des avis que lui donnoit Clotilde, qui redoubloit alors ses prières pour qu'il se montrât digne du titre de chrétien.

Notre Sainte fut vivement affligée de la division qui se mit entre les princes ses enfans, et qui fut suivie de plusieurs meurtres. Tant d'horreurs lui rendoient la vie très-amère. Enfin, elle se retira à Tours auprès du tombeau de Saint Martin, uniquement occupée de la prière et des pratiques de la mortification; elle paroissoit oublier qu'elle avoit été reine,

et que ses enfans étoient assis sur le trône. Elle prédit sa mort trente jours avant qu'elle arrivât. Dans sa dernière maladie, elle envoya chercher ses fils Clotaire et Childebert, pour les exhorter à garder les Commandemens de Dieu, à protéger les pauvres, à traiter leurs peuples avec une bonté paternelle, à vivre ensemble dans une parfaite intelligence, à maintenir par tous les moyens possibles la paix et la tranquillité publique. Le trentième jour de sa maladie, elle reçut les sacremens; puis ayant fait une profession publique de sa foi, elle mourut le 3 juin 545, et fut enterrée, comme elle l'avoit demandé, dans l'église et au pied du tombeau de Sainte Geneviève.

PRATIQUE. Sainte Clotilde doit servir de modèle aux épouses chrétiennes. Elle leur apprend ce qu'elles ont à faire pour gagner leurs époux à Jésus-Christ. Elle leur apprend encore quel usage il faut faire des épreuves que la providence leur envoie, pour assurer leur salut.

PRIÈRE. **Les exemples de tant de vertus que vous nous donnez, Seigneur, dans la vie de vos saints, sont pour nous un secours d'encouragement et de la plus vive lumière. Faites-nous la grace d'en profiter pour que vous soyez plus glorifié dans tous les états, et que nous méritions de vous glorifier à jamais dans le ciel. Ainsi soit-il.**

Quatrième jour de Juin.

SAINT QUIRIN, *Evéque de Siscia, Martyr.*

SAINT Quirin étoit de Siscia, ville de Pannonie, située sur la Save. Ayant eu avis que Maxime, premier magistrat de la ville, avoit donné des ordres pour qu'on se saisît de sa personne, il s'éloigna d'un lieu où il n'étoit pas en sûreté; mais ceux qui étoient chargés de l'arrêter le poursuivirent, le prirent et le conduisirent devant le juge; Maxime lui demanda où il avoit eu dessein de se sauver par la fuite. « Je n'ai point fui, ré» pondit le Saint; je ne suis sorti d'ici » que pour obéir à mon maître; car il est » écrit: *Si on vous persécute dans une* » *ville, retirez-vous dans une autre.* » MAXIME. Qui vous a donné cet ordre? » QUIRIN. Jésus-Christ, qui est le vrai » Dieu. MAXIME. Ignorez-vous que les » édits des empereurs vous découvriront » dans les plus sombres retraites? Vous » le voyez par expérience; et celui que » vous appelez le vrai Dieu, n'a pu ni » vous défendre, ni vous tirer de leurs » mains. QUIRIN. Le Dieu que nous ado-

» rons est toujours avec nous, en quel-
» que lieu que nous soyons, et il peut
» toujours nous défendre. Il étoit avec
» moi lorsque j'ai été arrêté, et il y est
» encore présentement. C'est lui qui me
» fortifie et qui vous répond maintenant
» par ma bouche. MAXIME. Vous parlez
» beaucoup, et par-là vous différez d'exé-
» cuter les ordres de nos souverains,
» ce qui vous rend coupable de désobéis-
» sance envers eux. Lisez leurs édits sa-
» crés, et faites ce qu'ils enjoignent.
» QUIRIN. Je ne fais nul cas de tels édits,
» parce qu'ils sont impies et contraires
» aux Commandemens de Dieu, en exi-
» geant que nous, qui sommes ses ser-
» viteurs, sacrifions à des divinités ima-
» ginaires. Le Dieu que je sers est par-
» tout, il est au ciel, sur la terre, dans
» la mer; il est au-dessus de toutes les
» choses, les renfermant toutes en lui-
» même; c'est par lui seul que chaque
» être subsiste. MAXIME. L'âge a affoibli
» votre raison, et vous vous laissez sé-
» duire par des contes. Choisissez; voici
» de l'encens, offrez-le à nos dieux, ou
» attendez-vous à souffrir toutes sortes
» d'affronts, et la mort la plus cruelle.
» QUIRIN. Ces affronts feront ma gloire,
» et cette mort me procurera une gloire
» éternelle. Je ne respecte que l'autel de

» mon Dieu, sur lequel je lui ai souvent » offert un sacrifice d'agréable odeur. » MAXIME. Vous avez perdu la raison, » et votre folie va être cause de votre » mort. Sacrifiez aux dieux. QUIRIN. Je » ne sacrifierai point aux démons ».

Maxime ordonna qu'on le frappât avec des bâtons; ce qui fut exécuté avec la dernière barbarie. Il lui disoit pendant cette torture : « Reconnoissez à pré- » sent le pouvoir des dieux de l'empire » romain, obéissez, et je vous fais prê- » tre de Jupiter. QUIRIN. C'est dans cet » instant que je fais la véritable fonction » de prêtre, en m'offrant moi-même en » sacrifice au Dieu vivant. Je ne sens » point les coups que mon corps a reçus, » ils ne me causent aucun mal. Je suis » prêt à souffrir les tortures les plus » cruelles, afin d'encourager ceux dont » la conduite m'a été confiée, à se pro- » curer avec moi la vie éternelle ». Maxime le renvoya en prison, où à minuit il se répandit une grande lumière. Le geôlier, nommé Marcellus, l'ayant aperçue, vint se jeter aux pieds du Saint, et lui dit avec larmes : « Priez le Seigneur » pour moi, car je crois qu'il n'y a point » d'autre Dieu que celui que vous ado- » rez ». Quirin, après une longue exhortation, *le marqua du sceau sacré au*

nom de Jésus-Christ. Paroles qui donnent à entendre qu'il lui administra les sacremens de Baptême et de Confirmation.

Amantius, gouverneur de la province, nommée la première Pannonie, qui avoit seul le pouvoir de condamner à mort le soldat de Jésus-Christ, le fit mener à Sabarie où il alloit. Il lui demanda s'il persistoit dans sa première confession, et tâcha par toutes sortes de moyens de le séduire. Le trouvant toujours inflexible, il ordonna de le jeter dans la rivière, avec une meule de moulin au cou. Quirin, au lieu d'aller au fond, resta long-temps sur l'eau, d'où il exhortoit les chrétiens à demeurer fermes dans la foi. Les spectateurs ne pouvoient exprimer leur étonnement. Le Saint, craignant d'être privé de la couronne du martyre, adressa cette prière à Jésus-Christ : « Il n'est pas surprenant, Seigneur Jésus, que vous » arrêtiez le cours des fleuves, comme » vous le fîtes au Jourdain ; ou que vous » donniez aux hommes le pouvoir de » marcher sur les eaux, comme vous » le donnâtes à S. Pierre. Le peuple vient » de voir en moi une preuve assez frappante de ce que vous pouvez faire. » Accordez-moi, ô mon Dieu, ce qui me

» reste à désirer, ce qui est préférable » à toutes choses, le bonheur de mourir » pour vous ». Sa prière finie, il enfonça dans l'eau. Les Chrétiens retrouvèrent son corps, et l'enterrèrent près de la rivière. Le martyre de Saint Quirin arriva en 304.

PRATIQUE. Que la foi et l'amour divin animent nos cœurs, ils deviendront une source intarissable de vertus, ils nous feront acquérir tous les jours de nouveaux degrés de sainteté; et nous croîtrons continuellement en ferveur dans le service de Dieu.

PRIÈRE. Nous ne cesserons jamais, Seigneur, de solliciter auprès de votre miséricorde cette foi et cet amour qui peuvent seuls nous faire triompher de tous les ennemis de notre salut, et nous conduire à cette félicité éternelle pour laquelle vous nous avez créés. Ainsi soit-il.

Cinquième jour de Juin.

SAINT BONIFACE, *Archevêque de Mayence, Apôtre d'Allemagne, et Martyr.*

SAINT Boniface, qui reçut au baptême le nom de Winfrid, naquit vers l'an 680, à Créditon ou Kirton, dans le Devonshire en Angleterre. Dès l'âge le plus tendre, il prenoit un plaisir singulier à

entendre parler de Dieu et des choses célestes. Quelques moines, qui faisoient des missions dans le pays, étant venus loger chez son père, il fut si touché de leur vie édifiante et de leurs instructions, qu'il conçut un extrême désir d'embrasser le même état. Son père crut que cette idée s'évanouiroit avec l'âge ; elle ne fit au contraire que de se fortifier. Enfin, après bien des difficultés de la part de sa famille, il obtint la permission et la liberté de suivre sa vocation.

Winfrid passa treize ans dans le monastère d'Exéter, et s'y sanctifia par son assiduité à la prière, à la méditation et aux exercices de la pénitence. Ayant été envoyé dans le monastère de Nutcell, il y fit des progrès extraordinaires dans l'étude des belles-Lettres, de l'histoire et de l'Ecriture-sainte. Il fut depuis chargé d'enseigner aux autres les mêmes sciences, et il s'aquitta de cet emploi avec la plus grande distinction. Ayant été élevé au sacerdoce, il s'appliqua principalement aux fonctions du saint ministère. Il avoit une telle réputation de vertu et de sagesse, qu'on le chargea de commissions importantes. Les évêques de la province l'invitèrent à tous les synodes qu'ils tinrent dans la suite, et n'arrêtèrent rien dans leurs délibéra-

tions qu'ils ne lui eussent auparavant demandé son avis.

Son zèle pour la gloire de Dieu et pour le salut des ames, le détermina à demander à son abbé la permission d'aller prêcher l'évangile aux Infidèles de la Frise. Il s'avança jusqu'à Utrecht; mais il éprouva tant de difficultés, qu'il se vit forcé de retourner dans son monastère, dont il fut élu abbé malgré lui; il tenta plusieurs fois de donner sa démission de cette place, et ce ne fut qu'avec beaucoup de peine qu'il obtint ce qu'il désiroit si ardemment. Devenu libre, il se rendit à Rome, et se présenta au pape Grégoire II, pour lui demander sa bénédiction, avec les pouvoirs dont il avoit besoin pour prêcher l'évangile aux infidèles. Le souverain pontife le traita avec beaucoup de distinction, et l'autorisa à annoncer l'évangile aux différens peuples idolâtres de l'Allemagne.

Il commença sa mission par la Bavière et la Thuringe, où il baptisa un grand nombre de païens. Il trouva des chrétiens dans la Bavière et les provinces voisines de la France; mais le commerce qu'ils avoient avec les idolâtres leur étoit devenu très-dangereux; ils conservoient à peine quelques sentimens de foi. Il les engagea par la force

de ses discours à vivre conformément aux maximes de l'évangile, et à observer la discipline de l'église, que l'on violoit ouvertement. Après la mort de Radbod, roi de la Frise, il travailla dans ce pays de concert avec le saint évêque Willebrord, pendant l'espace de trois ans, et opéra beaucoup de conversions; mais ayant appris que S. Willebrord pensoit à le faire son successeur, il abandonna cette mission, et parcourut la Hesse et une partie de la Saxe. Le pape, informé du succès de ses travaux apostoliques, le fit venir à Rome, et le sacra évêque. Il lui donna un recueil de canons pour lui servir de règle de conduite. Boniface étant retourné dans la Hesse, continua d'y travailler avec le même succès. Il envoya consulter Grégoire III, qui occupoit alors la chaire de S. Pierre, sur de nouvelles difficultés qui lui étoient survenues. Le pontife chargea les députés de porter au Saint *un pallium*, dont il devoit se servir dans la célébration des divins mystères, et dans le sacre des évêques. Il l'établit en même temps archevêque et primat de toute l'Allemagne, avec plein pouvoir d'ériger des évêchés par-tout où cela lui paroîtroit nécessaire. Le pape Zacharie, successeur de Grégoire III, confirma tout ce que Bo-

niface avoit fait, concernant l'église d'Allemagne. Vers ce temps-là parurent deux imposteurs qui troublèrent l'église naissante de l'Allemagne. Les erreurs qu'ils débitoient ne purent s'enraciner, le saint Evêque les ayant condamnés dans un concile.

Boniface, quoiqu'évêque depuis long-temps, n'avoit point de siége fixe. Le roi Pépin lui donna l'évêché de Mayence, que le pape Zacharie érigea de nouveau en métropole. Le Saint, pour inspirer à des peuples barbares l'esprit de douceur et de piété prescrit par l'évangile, fit venir de l'Angleterre des hommes et des femmes recommandables par leurs vertus, pour les mettre à la tête des pieux établissemens qu'il formoit. En 746 il jeta les fondemens de l'abbaye de Fulde, qui a été long-temps une pépinière de grands hommes, qui allioient le savoir à l'amour de la religion. Ses nombreuses occupations ne l'empêchoient point de penser au salut de ses compatriotes. Il écrivit de la manière la plus pressante à Ethelbald, roi des Merciens, qui se livroit aux désordres les plus scandaleux. On lit dans quelques auteurs, que ce prince se convertit sincèrement, et qu'il expia ses crimes par la pénitence. Boniface adressa aussi au

clergé et au peuple d'Angleterre, une lettre circulaire, où il les exhortoit de la manière la plus pathétique, à prier pour ceux qui travailloient à la sanctification des ames. Dans ses autres lettres, ainsi que dans ses homélies, il donnoit d'excellentes instructions sur les vérités-pratiques du christianisme; mais il revenoit souvent sur la sainteté des engagemens consacrés au baptême, et sur la nécessité d'y être fidèle.

Comme il sentoit affoiblir sa santé, il se donna, avec la permission du pape, un successeur dans la personne de S. Lulle. Il lui laissa le soin d'achever ce qu'il avoit commencé, et le conjura sur-tout de s'appliquer de toutes ses forces à la conversion de ce qui restoit encore d'idolâtres. Lorsqu'il eut mis ordre aux affaires de son église, il alla avec quelques coopérateurs prêcher l'évangile à des peuples barbares qui habitoient les côtes les plus reculées de la Frise. Il en convertit un grand nombre, qui reçurent le baptême. La veille de la Pentecôte fut le jour qu'il marqua pour donner la confirmation aux Néophites. Comme il ne pouvoit les renfermer tous dans une église, il se proposa de leur administrer ce sacrement en pleine campagne. Le lieu qu'il choisit étoit auprès de Dockum,

et peu éloigné de la petite rivière de Bordne. Il fit dresser des tentes, et s'y rendit au jour indiqué ; mais pendant qu'il prioit, en attendant les nouveaux chrétiens, les infidèles accoururent les armes à la main, et fondirent sur sa tente. Ses serviteurs se préparoient déjà à repousser les barbares ; et s'ils ne le firent pas, ce fut parce que Boniface leur défendit d'opposer la force à la force. Il les exhorta même à souffrir la mort avec joie, puisqu'elle alloit leur ouvrir les portes de la vie éternelle. Les idolâtres le massacrèrent avec cinquante-deux autres chrétiens, le 5 juin 755. Le corps du Saint fut transporté successivement à Utrecht, à Mayence et à Fulde. Il s'est opéré quantité de miracles par son intercession.

PRATIQUE. Un vrai serviteur de Dieu ne respire que pour lui ; il voudroit que tous les cœurs brûlassent d'amour pour lui ; que toutes les créatures, de concert avec les esprits bienheureux, n'eussent d'autre objet que d'accomplir sa volonté de la manière la plus parfaite; il feroit mille sacrifices pour empêcher que la majesté divine ne fût outragée par le péché.

PRIÈRE. L'empire des cœurs n'appartient qu'à vous, Seigneur. Régnez seul dans les nôtres, et faites-nous la grace de pouvoir contribuer à votre règne dans celui de tous les autres. Ainsi soit-il.

Sixième jour de Juin.

SAINT NORBERT, *Archevêque de Magdebourg, Fondateur de l'Ordre de Prémontré.*

NORBERT, issu d'une des plus illustres familles d'Allemagne, naquit en 1080, dans la ville de Santen, au duché de Clèves. Son application à l'étude perfectionna les heureuses dispositions qu'il avoit reçues de la nature. Mais il se laissa d'abord séduire par les charmes trompeurs du monde. Quoiqu'engagé dans l'état ecclésiastique, qu'il fut même soudiacre, et pourvu d'un canonicat à Santen, sa vie n'en devint pas plus régulière. Son caractère, naturellement gai et enjoué, le rendoit l'ame de toutes les parties de plaisir. Il ne trouvoit cependant pas le bonheur après lequel il soupiroit; parce qu'il aimoit ses chaînes, et qu'il n'avoit pas le courage de les rompre. Un événement ménagé par la providence, vint enfin le réveiller de son assoupissement léthargique.

Un jour qu'il traversoit à cheval, avec un domestique, une belle prairie, dans la Westphalie, il fut tout-à-coup

assailli d'un violent orage, accompagné d'éclairs et de foudres. Comme il se trouvoit à une grande distance de tout abri, l'inquiétude et la crainte s'emparèrent de lui. Il prit la résolution de continuer sa route, et de courir à toute bride pour arriver plutôt. Mais dans le moment le tonnerre tomba aux pieds de son cheval, avec un horrible fracas. L'animal effrayé renversa le cavalier, qui resta comme mort sur la place pendant près d'une heure. Lorsqu'il fut revenu à lui-même, il s'écria dans l'amertume de son ame : « Seigneur, que voulez-vous » que je fasse »? Une voix intérieure lui répondit : « Fuyez le mal, et faites le » bien; cherchez la paix, tournez de ce » côté-là toute votre activité ». Sur-le-champ il forma le projet d'expier sa vie passée par une sincère pénitence.

De retour à Santen, où étoit son canonicat, il y vécut dans le silence et la retraite, uniquement occupé de la prière, et de la méditation. Des larmes abondantes couloient de ses yeux au souvenir de ses infidélités, et de la miséricorde divine, qui l'avoit épargné, préférablement à tant d'autres qui, surpris au milieu de leurs désordres, n'étoient sortis de ce monde que pour être précipités dans l'enfer. Une retraite qu'il fit dans un mo-

nastère, mit le sceau à sa conversion. Il étoit alors dans sa trentième année.

Deux ans après, il fut ordonné diacre et prêtre par l'archevêque de Cologne. Il représenta aux chanoines, ses confrères, l'obligation où ils étoient de vivre d'une manière plus conforme à leur état. Plusieurs d'entre eux se convertirent sincèrement. Les autres, indignés de ce que leurs dérèglemens étoient connus, résolurent de s'en venger. Ils dépeignirent le Saint au légat du pape, comme un novateur et un hypocrite qui cachoit de mauvais desseins sous les apparences d'un prétendu zèle. Il souffrit avec zèle cette épreuve que lui envoyoit la providence. Mais venant ensuite à réfléchir que sa réputation lui étoit nécessaire pour travailler efficacement à la gloire de Dieu, il se justifia des imputations dont le chargeoient ses ennemis, dans un concile où assistoit le légat. Après quoi il se démit de ses bénéfices, et vendit son bien pour le donner aux pauvres. Ayant appris que le pape Gelase II étoit à S.-Gilles en Languedoc, il vint lui demander l'absolution de ses péchés, ainsi que de l'irrégularité dans laquelle il craignoit d'être tombé en recevant le diaconat et la prêtrise, sans garder les interstices que prescrivent les canons.

Le pontife lui accorda plein pouvoir de prêcher l'évangile par-tout où il le jugeroit à propos.

Quoiqu'on fût alors au milieu de l'hiver, Norbert ne voulut point différer de commencer ses travaux apostoliques. On le voyoit marcher nu-pieds dans la neige, et souffrir avec joie toutes les rigueurs du froid. Il observoit un carême perpétuel, et ne mangeoit que le soir tous les jours, excepté le dimanche. Il fit des missions dans le Languedoc, la Guienne, le Poitou et l'Orléanois; et elles produisirent par-tout de grands fruits. Hugues, chapelain de l'évêque de Cambrai, voulut se joindre à lui; ils parcoururent ensemble le Hainaut, le Brabant et le pays de Liége. On couroit en foule dans tous les lieux où Norbert devoit prêcher. Ses sermons opérèrent un grand nombre de conversions. Les pécheurs de toute espèce s'empressèrent de sortir de leurs désordres.

Barthélemi, évêque de Laon, résolu de fixer Norbert dans son diocèse, le pria d'y chercher un lieu où il pût bâtir un monastère. Le Serviteur de Dieu choisit une vallée déserte, nommée *Prémontré*, et située dans la forêt de Coucy. Il y mit treize de ses disciples, qui désiroient vivre sous sa conduite: il y en vint d'autres,

et la communauté fut bientôt composée de quarante personnes. Ils firent tous profession le jour de Noël de l'année 1121. Le nouvel ordre n'étoit qu'une réforme de chanoines réguliers. Ils menoient une vie fort austère, conformément à la règle de S. Augustin. Une des principales fondations du Saint, fut celle de S. Michel d'Anvers, ville qui étoit alors du diocèse de Cambrai.

Un hérétique, nommé Tankelin, se mit à dogmatiser dans cette ville. Il enseignoit qu'on devoit rejeter l'institution du sacerdoce, et que l'eucharistie et les autres sacremens n'étoient d'aucune utilité pour le salut. Il trouva le moyen de se faire beaucoup de partisans dans les diocèses de Cambrai et d'Utrecht. Mais il subit bientôt la peine due à ses crimes; il fut assassiné en 1115, durant les troubles qu'il avoit lui-même excités. Norbert partit pour Anvers; aidé par les chanoines, il travailla au rétablissement de l'ordre; les hérétiques se convertirent, et les abus furent réformés. Il ranima la dévotion des peuples pour l'auguste sacrement de l'autel, et rétablit la fréquente communion que l'hérésie avoit interrompue.

Quoique le nouvel ordre eût été approuvé par les légats du pape Calixte II,

il fut confirmé de nouveau par une bulle de Honorius II, successeur de Calixte. Le nombre de ceux qui se présentoient pour l'embrasser augmentoit de jour en jour. Parmi ceux-ci étoit Thibaut, seigneur français, homme de la plus haute distinction ; Norbert le détourna d'entrer dans son institut, en lui représentant qu'il devoit rester dans l'état où la providence l'avoit placé ; qu'il se sanctifieroit en remplissant ses obligations avec fidélité, et que par-là il feroit plus de bien dans le monde, qu'il n'en pourroit faire dans un monastère, où Dieu ne vouloit pas qu'il fût.

Cependant l'empereur Lothaire II tenoit une diète à Spire, où s'étoient rendus Norbert et le comte de Champagne. Les députés de Magdebourg se présentèrent pour le prier de donner un successeur à leur archevêque, qui étoit mort l'année précédente. Son choix tomba sur l'abbé de Prémontré, et il fut universellement approuvé. Norbert témoigna la plus vive douleur, et il fallut que le légat fît usage de son autorité pour obtenir son consentement. Le nouvel archevêque partit avec les députés pour se rendre à Magdebourg. On le conduisit à l'église, puis au palais archiépiscopal ; son extérieur pauvre, fit que le por-

tier du palais ne le connut point, et qu'il ne le laissa entrer que quand on l'eut détrompé. « Mon frère, lui dit le Saint, » vous me connoissez mieux que ceux » qui m'ont élevé à cette dignité ».

Norbert ne diminua rien de ses austérités ordinaires; ses discours et ses exemples procurèrent la réforme des abus qui s'étoient introduits dans son diocèse. Quelques pécheurs incorrigibles le calomnièrent et attentèrent même deux fois à sa vie. « Doit-on s'étonner, disoit-» il à cette occasion, que le démon, » après avoir traité si indignement notre » divin chef, attaque aujourd'hui ses » membres ». Il pardonna à ses ennemis, et triompha des obstacles qu'on opposoit à son zèle. Il se réunit avec S. Bernard pour travailler à l'extinction du schisme formé par l'anti-pape Anaclet II, et il eut la joie de voir ses efforts couronnés par un heureux succès. Il mourut le 6 juin 1134. Grégoire XIII le canonisa en 1582, et Urbain VIII fixa sa fête à ce jour, en 1643.

PRATIQUE. Saint Norbert avoit la plus tendre dévotion pour l'adorable sacrement de l'Eucharistie. Il le recevoit souvent, comme un remède souverain contre nos misères spirituelles, et une source de consolations dans cette vallée de larmes. Pour-

roit-on ne pas se rendre aux douces invitations que nous fait le Sauveur d'aller à lui, si l'on avoit une foi bien vive? Aime-t-on Jésus-Christ, quand on néglige de s'unir souvent à lui par le sacrement de son amour?

PRIÈRE. Inspirez-nous, Seigneur, le désir de la communion fréquente, et accordez-nous en même temps les dispositions nécessaires pour communier saintement. Ainsi soit-il.

Septième jour de Juin.

S. PAUL, *Evêque de Constantinople, Martyr.*

SAINT Paul, né à Thessalonique, étoit diacre de l'église de Constantinople, lorsqu'il fut élu évêque de cette ville. On se détermina d'autant plus facilement à cette élection, que son prédécesseur l'avoit désigné pour lui succéder, et que d'ailleurs il possédoit dans un haut degré le talent de la parole, qu'il avoit beaucoup de zèle pour la foi catholique, et qu'il étoit la terreur de la secte arienne. Mais Macédonius, qui aspiroit à la même dignité, et qui étoit soutenu par les hérétiques, employa la calomnie pour le perdre. N'ayant pu réussir, il parut se repentir, et joua si bien le rôle d'un hypo-

crite, que peu de temps après, Paul l'éleva au sacerdoce.

Eusèbe de Nicomédie, un des principaux chefs des ariens, et qui ambitionnoit le siége de Constantinople, renouvela les anciennes calomnies. Il insista principalement sur ce que l'élection de Paul s'étoit faite durant l'absence de l'empereur Constance. Cet article fut si fortement exagéré au prince, et représenté avec tant d'artifice, comme renfermant un mépris formel de la dignité impériale, que le Saint fut déposé dans une assemblée d'évêques ariens. L'ambitieux Eusèbe se fit placer ensuite sur le siége de Constantinople, en 340.

Paul se voyant inutile à son troupeau, à cause du crédit des ariens, se retira dans l'Occident où Constant régnoit. Il y fut reçu avec de grandes marques de respect, et par le prince, et par S. Maximin de Trèves. Quelque temps après, il se rendit à Rome, où il trouva S. Athanase. Il assista au concile que le pape Jules tint en 341. Il y fut décidé que S. Athanase, S. Paul et Marcel d'Ancyre, seroient rétablis sur leurs siéges respectifs.

Notre Saint, étant retourné à Constantinople, ne put recouvrer son siége qu'après la mort d'Eusèbe, qui arriva

l'année suivante. Autant son rétablissement fut agréable aux catholiques, autant il déplut aux ariens. Ceux-ci choisirent Macédonius pour évêque. Une pareille démarche fut suivie d'une violente sédition. Constance, qui étoit pour-lors à Antioche, entra en fureur quand il apprit cette nouvelle. Il ordonna à Hermogène, général de ses troupes, qui alloit dans la Thrace, de passer par Constantinople, et d'en chasser le saint Evêque. Le trouble et la confusion ne firent qu'augmenter dans la ville; Hermogène perdit même la vie. L'empereur crut devoir venir à Constantinople, quoiqu'on fût au milieu de l'hiver. Il se laissa fléchir par les prières du sénat qui sollicitoit la grace du peuple; mais il se vengea sur Paul en le bannissant. Il refusa cependant de confirmer l'élection de Macédonius, parce qu'il avoit trempé dans la sédition. Il ne consentit depuis au rétablissement du saint Evêque, que parce qu'il craignoit de s'attirer sur les bras les armes de Constant son frère. Paul n'en fut pas plus tranquille; les ariens cherchoient mille prétextes pour le persécuter; ils en vinrent même jusqu'à le faire excommunier par les évêques de leur parti.

Constance n'ayant plus rien à crain-

dre de la part de son frère, mort en 350, se déclara plus hautement que jamais en faveur des hérétiques. Il envoya à Philippe, préfet du prétoire, un ordre pour chasser Paul de l'église et de la ville de Constantinople, et pour mettre Macédonius en sa place. Le préfet, qui connoissoit l'affection du peuple pour son pasteur, voulut éviter une nouvelle sédition. Il fit donc dire secrètement au Saint d'aller le trouver dans un lieu qu'il lui indiqua. Paul, après avoir lu l'ordre, se soumit sans la moindre résistance. Il fut conduit à Thessalonique. Ses ennemis, comme s'ils eussent montré trop d'indulgence, le chargèrent de fers, et l'envoyèrent à Singare en Mésopotamie. De-là on le transporta à Emèse en Syrie, puis à Cucuse dans les déserts du Mont-Taurus où l'air étoit très-mal-sain. Là il fut renfermé dans un noir cachot, et laissé dans un abandon général; on défendit même de ne lui donner aucune nourriture. Six jours après, ses ennemis ayant trouvé qu'il vivoit encore, eurent la barbarie de l'étrangler; mais, pour couvrir leur attentat, ils publièrent qu'il étoit mort de maladie. Son martyre arriva en 350 ou 351.

PRATIQUE. Les méchans regardent quelquefois le bonheur dont ils jouissent, comme

une preuve qui autorise la fausse et coupable sécurité où ils vivent. Mais ce prétendu bonheur est sur eux, peut-être le plus redoutable de tous les jugemens de Dieu. « Les pécheurs impénitens, disoit Minu- » tius-Félix, ressemblent à ces victimes » qu'on a engraissées pour les égorger, et » qu'on a couronnées pour un sacrifice of- » fert aux idoles ».

PRIÈRE. Votre providence, Seigneur, est adorable dans tous les événemens de cette vie, qu'elle ne permet, ou qu'elle n'ordonne que pour ses desseins éternels; et votre gloire ne perdra rien de ses droits en couronnant la vertu ou en punissant à jamais le crime. Que cette vérité toujours présente à nos esprits, nous soutienne dans les sentiers de la justice. Ainsi soit-il.

Huitième jour de Juin.

SAINT MÉDARD, *Evéque de Noyon.*

SAINT Médard, l'un des plus illustres prélats de l'Eglise de France dans le sixième siècle, naquit à Salency en Picardie, vers l'an 457. Ses parens étoient issus de familles distinguées. Sa mère étoit une femme d'une rare piété; aussi forma-t-elle son fils de bonne heure à la vertu, autant par ses exemples que par ses leçons. Médard montra dès son enfance une tendre compassion pour les

pauvres. Ayant vu à Salency un mendiant aveugle qui étoit presque nu, il lui donna son habit ; et comme on lui demandoit ce qu'il en avoit fait, il répondit qu'il avoit été si touché à la vue de la misère et de la nudité de l'aveugle, qu'il n'avoit pu lui refuser une partie de ses vêtemens. Lorsqu'il eut été chargé de veiller à la garde du troupeau de son père, comme cela se pratiquoit autrefois en France, où les enfans de famille ne rougissoient pas d'imiter les anciens Hébreux, il se privoit souvent de son dîner pour le distribuer à ceux qui se trouvoient dans le besoin. La pratique du jeûne faisoit ses délices, dans un âge où l'on sait à peine ce que c'est que de réprimer ses désirs. A ces vertus, il joignoit l'esprit de prière et de retraite, une grande innocence, et une parfaite pureté de corps et de cœur.

Lorsqu'il fut capable de s'appliquer à des études sérieuses, on l'envoya à Vermand, capitale de la province ; puis à Tournai. Son évêque se chargea du soin de l'instruire dans la science des divines écritures. Il étonna son maître par la rapidité de ses progrès, et sur-tout par sa ferveur et son assiduité aux exercices de religion. Ayant été ordonné prêtre, il devint un des plus beaux ornemens du

clergé. Il prêchoit l'évangile au peuple avec une onction qui touchoit les cœurs les plus insensibles. Il donnoit à la contemplation et à la prière tout le temps qu'il pouvoit dérober aux fonctions du ministère. Ses jeûnes étoient continuels et rigoureux. Il étoit doux, patient et tranquille dans l'adversité, affable et bienfaisant dans la prospérité.

On l'élut évêque de la province en 530, et il fut sacré par S. Remi de Reims, qui étoit fort âgé. Son zèle ne se renferma point dans l'enceinte de son diocèse. Il voloit par-tout où il s'agissoit de procurer la gloire de Dieu, et d'extirper les restes de l'idolâtrie. Il eut la douleur de voir son diocèse en proie aux ravages des Huns et des Vandales. Partout il se montra le consolateur et le père des malheureux. La fureur des guerres ayant réduit la ville de Vermand à un état si déplorable, qu'elle étoit exposée aux incursions des Barbares, le Saint transporta son siége à Noyon, qui étoit une place forte.

Les autres provinces de France envièrent à celle du Vermandois le bonheur de posséder un si saint pasteur. C'est ce qui détermina le clergé et le peuple de Tournai à le demander pour évêque, après la mort de S. Eleuthère.

Ils furent en cela secondés par le roi Clotaire I. S. Remi, leur métropolitain, entra aussi dans leurs vues. Voyant d'ailleurs qu'il en résulteroit beaucoup de bien pour la propagation de l'évangile, et que le pape donnoit son approbation, il engagea Médard à gouverner les deux diocèses, qui depuis-ce temps-là, restèrent unis, et eurent un même évêque pendant l'espace de cinq cents ans.

Une partie du diocèse de Tournai étoit encore plongée dans les ténèbres de l'idolâtrie. Le Saint vint à bout de l'arracher à ses superstitions et de la rendre chrétienne. Il éprouva d'abord de grandes difficultés, et fut même plusieurs fois exposé au danger de perdre la vie. On compte parmi ceux dont la conversion lui coûta le plus de peines, les anciens habitans de la Flandre, qui l'emportoient en férocité et en barbarie sur toutes les nations des Gaules et sur les Francs. Ils connoissoient peu les sciences et les arts, par lesquels les Romains avoient civilisé l'Occident; quoiqu'après tout la plupart des peuples civilisés par les Romains, fussent encore barbares à bien des égards, si l'on examine le temps où ils ne faisoient point profession du christianisme. Il n'y avoit que la morale de l'évangile qui pût corriger

les cœurs, éclairer les esprits, et causer cette révolution qui rend les hommes doux, humbles, patiens, charitables et fidèles à pratiquer ce que prescrit la raison d'accord avec la religion.

Après la conversion de la Flandre, S. Médard retourna à Noyon, où il donna le voile de religieuse à la reine Radegonde, du consentement de Clotaire son mari. Il tomba ensuite dans la maladie dont il mourut. Le roi Clotaire, qui l'avoit toujours honoré comme un grand serviteur de Dieu, se rendit à Noyon pour lui faire une visite et recevoir sa bénédiction. La bienheureuse mort du saint Evêque arriva vers l'an 545. On l'enterra dans la cathédrale de Noyon. Ses reliques furent depuis transférées à Crouy près de Soissons, où l'on bâtit une abbaye.

PRATIQUE. Tous les Saints, et sur-tout les saints pasteurs, à l'exemple du Dieu Sauveur qui alloit souvent prier dans les déserts et sur les montagnes, avoient des temps réglés de retraite et de prière, où seuls avec Dieu seul, ils s'entretenoient dans le recueillement et la ferveur. Cet exemple doit être imité par tous les chrétiens jaloux d'éviter la dissipation qu'entraînent ordinairement le commerce du monde et la séduction de ses mœurs ou de ses maximes.

PRIÈRE. Préservez-nous, Seigneur, de cet esprit de dissipation, si préjudiciable à la vraie piété, qui conduit si souvent au relâchement, et qui finit par éteindre le goût des choses célestes, et l'habitude des exercices essentiels de la foi qui sanctifie. Ainsi soit-il.

Neuvième jour de Juin.

SAINT OPTAT, *Evéque de Milève.*

(Du 4 Juin.)

OPTAT, né en Afrique, fut un de ceux qui passèrent des ténèbres du paganisme à la lumière de la foi. On l'éleva depuis sur le siége épiscopal de Milève en Numidie. Son zèle pour la religion catholique lui fit entreprendre un excellent ouvrage contre les donatistes qui l'attaquoient, et qui est parvenu jusqu'à nous. Il expose dans cet ouvrage les priviléges et les marques de l'Eglise catholique, avec autant de solidité que de clarté; il y établit des maximes importantes qui servent merveilleusement à distinguer la véritable Epouse de Jésus-Christ; enfin il nous offre des principes lumineux, qui confondront les schismatiques et les hérétiques qui pourront paroître jusqu'à la fin du monde.

Durant la persécution de Dioclétien,

plusieurs chrétiens craignant les tourmens et la mort, livrèrent les saintes Ecritures aux idolâtres pour être brûlées. Leur crime, qui approchoit de l'apostasie, les fit nommer *Traditeurs*. On devoit, d'après la discipline que prescrivoient les canons, imposer une pénitence publique à ceux qui se repentoient; ou même les déposer, s'ils étoient engagés dans les saints ordres. Il étoit toutefois au pouvoir des évêques d'user d'indulgence en certaines occasions. Par une suite de ce pouvoir, Mensurius, primat de Carthage, et plusieurs prélats catholiques, reçurent à la communion, des prêtres et des évêques traditeurs, sans les avoir assujettis à la pénitence publique, et les rétablirent dans leurs fonctions. Ils alléguoient, pour justifier leur conduite, qu'ils avoient agi de la sorte par nécessité, et dans le dessein de prévenir le schisme qui ne manqueroit pas de s'élever, s'ils refusoient de communiquer avec tous ceux qui avoient eu le malheur de tomber.

Quelques faux zélateurs Numidiens s'offensèrent d'un si sage procédé. Ils se firent des partisans par une affectation hypocrite à réclamer la sévérité de la discipline, et donnèrent naissance à un schisme. Cécilien ayant été choisi pour

succéder à Mensurius, son élection déplut à quelques brouillons qui cabalèrent sourdement, et qui par-là allumèrent avec plus de violence que jamais, le feu de la discorde. Mais, parmi ces brouillons, il n'y en eut point qui montrât plus d'activité qu'une femme riche de Carthage, nommée Lucille. Elle couvroit, sous une apparence de piété, un grand fond d'orgueil et d'attachement à ses propres idées. Furieuse de quelques avis que lui avoit donnés Cécilien qui n'étoit encore qu'archidiacre, elle résolut de s'en venger. Sa haine ne connut plus de bornes, quand elle le vit évêque de Carthage. Elle se rangea du côté de ses ennemis les plus ardens. Les schismatiques élevèrent autel contre autel; et, pour ne pas communiquer avec Cécilien, ils célébroient les divins mystères à Carthage, dans des chapelles domestiques. Lucille employoit toutes sortes d'artifices pour animer les chefs du parti à porter les choses à la dernière extrémité. Le nombre des schismatiques augmentoit tous les jours; ils en vouloient sur-tout à Cécilien contre lequel ils prononcèrent une sentence de déposition. Ils furent condamnés dans un concile que le pape Miltiade tint à Rome avec les évêques d'Italie et des Gaules.

Mais loin de se soumettre, ils publièrent diverses calomnies contre le souverain pontife.

Le schisme conduisant ordinairement à l'hérésie, ils rebaptisoient tous ceux qui se rangeoient de leur parti, prétendant que le baptême et les saints ordres ne pouvoient être validement conférés hors de l'Eglise catholique. Leur erreur capitale fut condamnée en 314 dans le concile d'Arles, où assistèrent des évêques de toutes les parties occidentales de l'Empire. Ils ne voulurent point se soumettre. Ils se rendirent même coupables d'hérésie en un autre point; ils soutinrent que l'Eglise, qui ne peut jamais faillir, et qui est l'Eglise de toutes les nations, se trouvoit renfermée dans un coin de l'Afrique, et qu'elle avoit péri dans tout le reste du monde. Ils se donnoient pour les seuls membres de l'Eglise, et rebaptisoient tous ceux qui avoient été baptisés par les catholiques. Ce sacrilége fit horreur au monde chrétien, et l'empereur Constantin tâcha de le prévenir par des loix rigoureuses.

La secte des donatistes donna naissance à celle des *Circoncellions*. C'étoit un ramas de fanatiques, tirés de la classe du peuple la plus grossière et la plus ignorante. La manie de passer pour mar-

tyrs, en porta plusieurs à se faire massacrer par les étrangers qu'ils rencontroient, et il en coûtoit communément la vie à quiconque refusoit de leur rendre ce barbare service. Quelques catholiques, usant d'une ruse pieuse, leur dirent qu'il falloit qu'ils se laissassent lier auparavant; ils les battirent ensuite jusqu'à ce qu'ils fussent revenus à leur bonsens, et par-là ils les guérirent de leur aveugle fureur. Telles sont les erreurs où tombent ceux qui ont une fois perdu l'ancre de la vérité, et qui refusent de reconnoître l'autorité de l'Eglise.

Ce précis de l'histoire des donatistes, étoit nécessaire pour l'intelligence de ce que nous avons à dire de l'ouvrage de S. Optat. Le saint Docteur montre à ces sectaires qu'ils ne peuvent composer la vraie Eglise, qui doit être répandue par toute la terre, elle doit encore être, une, sainte, et unie avec la chaire de S. Pierre. « C'est à Pierre que J. C. a dit: Je vous » donnerai les clés du royaume du ciel, » et les portes de l'enfer ne prévaudront » point contr'elles. De quel droit récla- » mez-vous ces clés, vous qui, par une » présomption sacrilége, osez combattre » contre la chaire de Pierre?... On est » schismatique, lorsque contre cette » chaire, on a l'audace d'en élever une

» autre. Remontez à l'origine de la vôtre, » et vous verrez combien vous êtes mal » fondés à donner votre secte pour la » véritable Eglise.... En vain prétendriez- » vous avoir un évêque de Rome. Cet » évêque est un fils sans père, un dis- » ciple sans maître, un successeur sans » prédécesseur ». Optat insiste particulièrement sur l'universalité de l'Eglise. « De quel droit, dit-il, retranchez-vous » de l'Eglise une multitude innombrable » de chrétiens qui sont dans l'Orient et » l'Occident ? Vous n'êtes qu'un petit » nombre de rebelles, qui résistez à tou- » tes les Eglises du monde ». Il réfute avec force l'erreur des donatistes par rapport aux sacremens conférés hors de l'Eglise, et fait sentir les contradictions où ils tomboient; puis il ajoute : « Vous » avez mis le comble à vos sacriléges, en » brisant les calices qui portoient le sang » de Jésus-Christ. Vous les avez fondus » pour les convertir en une masse, que » vous avez exposée dans les places pu- » bliques, et que vous avez vendue in- » différemment à tous ceux qui se pré- » sentoient pour l'acheter. O crime! ô » impiété inouie!... Vos évêques, conti- » nue-t-il, ont commandé qu'on jetât » l'Eucharistie aux chiens; mais on vit » alors des marques sensibles de la colère

» céleste. Ces animaux, comme enragés, » s'élancèrent sur leurs propres maîtres; » ils mordirent et mirent en pièces les » profanateurs du corps saint ». Nous ne nous étendrons pas davantage sur un livre qui devroit être plus connu, parce qu'il établit les vérités les plus importantes sur les points de la religion, qu'on semble avoir oubliés aujourd'hui.

On ignore en quelle année mourut S. Optat. On sait seulement qu'il vivoit encore en 384. Son nom se trouve dans le Martyrologe romain, sous le 4 de juin.

PRATIQUE. Héritiers de la foi de nos pères, ayons comme eux le respect, la docilité et l'amour pour l'église de Jésus-Christ, qui nous l'a donnée comme notre mère, et la seule dépositaire de l'autorité infaillible qui doit nous conduire dans la vérité au terme du salut.

PRIÈRE. Préservez-nous, Seigneur, de la séduction du mensonge et de l'hérésie, pour que nous n'écoutions jamais que la voix de votre église, en gardant ses préceptes et vivant dans son sein avec cette fidélité à laquelle vous avez promis la félicité éternelle. Ainsi soit-il.

Dixième jour de Juin.

SAINTE MARGUERITE, *Reine d'Ecosse.*

SAINTE Marguerite étoit petite-nièce de S. Edouard le confesseur, roi d'Angleterre. Les malheurs de sa famille l'ayant obligée de s'enfuir secrètement pour se soustraire à la tyrannie de Guillaume-le-Conquérant, elle s'embarqua avec son frère Edgard sur un vaisseau qu'une violente tempête jeta sur la côte d'Ecosse. Malcolm III, roi du pays, les reçut l'un et l'autre, et leur fit un accueil très-favorable. Marguerite édifia bientôt l'Ecosse par le spectacle de toutes les vertus. Les honneurs qu'on lui rendoit ne portoient aucune atteinte à son humilité. Elle nourrissoit l'amour qu'elle avoit pour Dieu, par l'exercice de la prière et de la méditation. Malcolm, moins touché de sa beauté que de ses belles qualités et de ses vertus, lui proposa de l'épouser. Elle fut mariée et couronnée reine d'Ecosse en 1070; elle étoit dans la vingt-quatrième année de son âge.

A la vérité, Malcolm avoit des mœurs

peu polies, mais on ne remarquoit en lui aucune mauvaise inclination. Marguerite, par une conduite pleine de respect et de condescendance, se rendit en peu de temps maîtresse de son cœur ; elle se servit de l'ascendant qu'elle avoit sur lui, pour faire fleurir la religion et la justice, pour procurer le bonheur des peuples, et pour inspirer à son mari ces sentimens qui en ont fait un des plus vertueux rois de l'Ecosse. Elle adoucit son caractère, cultiva son esprit, polit ses mœurs, et l'embrasa d'amour pour la pratique des maximes évangéliques. Le roi étoit si charmé de la sagesse et de la piété de son épouse, que non-seulement il lui laissoit l'administration de ses affaires domestiques, mais qu'il se conduisoit encore par ses avis dans le gouvernement de l'Etat. Marguerite, au milieu du tumulte des affaires, savoit conserver le recueillement de l'ame, et se prémunir contre les dangers de la dissipation. Dieu bénit son mariage par la naissance de six princes et de deux princesses. Quand les princes furent susceptibles d'instruction, Marguerite ne mit auprès d'eux que des hommes remplis de religion. Elle se faisoit rendre compte de leurs progrès, et se chargeoit souvent elle-même du soin de leur en-

seigner ce que la profession du christianisme exigeoit d'eux. Elle prenoit le même soin de l'éducation des princesses ses filles ; elle les associoit à ses bonnes œuvres, et leur faisoit goûter ses instructions par la douceur et la bonté avec lesquelles elle savoit les assaisonner.

Marguerite regardoit le royaume d'Ecosse comme une grande famille dont elle étoit la mère. Sachant que le bonheur des peuples est inséparable de la pratique de la religion, elle s'appliqua sur-tout à réformer les abus, et à bannir l'ignorance dans laquelle croupissoit la plupart des Ecossois par rapport à leurs principaux devoirs. Son premier soin fut d'établir par-tout des ministres et des prédicateurs zélés. Elle appuyoit de son autorité les ecclésiastiques et les magistrats, afin qu'ils pussent arrêter plus efficacement le cours des désordres. Elle protégeoit aussi ceux qui excelloient dans les arts et les sciences. L'amour des lettres, après avoir adouci la férocité des mœurs, éclaira les esprits, les rendit plus sociables et plus propres à la pratique des vertus morales. On admiroit principalement en elle une tendre compassion pour les pauvres ; souvent, pour les assister, elle se privoit d'une partie de ce qui étoit destiné à ses pro-

pres besoins. Elle visitoit les hôpitaux, où les malades ne pouvoient se lasser de contempler avec surprise son humilité et ses attentions. Malcolm entroit dans toutes ses vues, et se montroit son imitateur.

Comme la Sainte dormoit peu, et qu'elle n'aimoit point les amusemens du monde, il lui restoit chaque jour beaucoup de temps pour ses exercices de piété. En carême et en avent, elle se levoit à minuit, et alloit à l'église pour assister à matines. Elle entendoit plusieurs messes basses, indépendamment de celle qui se chantoit au chœur. Dans ses repas, elle observoit la plus rigoureuse sobriété. Tous les ans elle faisoit deux carêmes, chacun de quarante jours, l'un avant Noël, et l'autre avant Pâques.

Malcolm se vit contraint de faire la guerre pour défendre ses états : mais il fut tué en 1093. Edouard, son fils, eut peu après le même sort. Les Ecossois ressentirent une grande douleur de cette double perte. Ces malheurs furent très-sensibles à la reine : elle étoit au lit et très-mal quand elle les apprit. Une lumière intérieure lui ayant découvert qu'elle approchoit de sa fin, elle voulut faire une confession générale de sa vie. Elle vécut encore après cela environ six

mois. On ne l'entendit jamais se plaindre ; sa patience étoit à toute épreuve. Elle mourut dans les sentimens de la plus vive et de la plus tendre piété, le 16 novembre 1093, dans la quarante-septième année de son âge. Elle fut canonisée en 1251, par Innocent IV. En 1693, Innocent XII fixa sa fête au 10 de juin.

PRATIQUE. Une femme vertueuse et une mère de famille véritablement chrétienne, devient ordinairement le principe des plus abondantes bénédictions. Travaillons, chacun dans notre état, à la sanctification du prochain, de ceux sur-tout, sur lesquels nous avons de l'autorité ou de l'ascendant.

PRIÈRE. Accordez, Seigneur, principalement aux chefs de famille, la grace de remplir ce devoir avec fidélité. Par-là, nous verrons cesser tous ces scandales qui font gémir votre église, et renaître ces beaux jours où le christianisme étoit si florissant. Ainsi soit-il.

Onzième jour de Juin.

SAINT BARNABÉ, *Apôtre.*

SAINT Barnabé est qualifié *Apôtre* par les anciens Pères de l'Eglise, quoiqu'il ne fût pas du nombre des douze que Jésus-Christ avoit choisis. On lui a donné ce titre, parce que le Saint-Esprit

l'avoit appelé d'une manière particulière, et qu'il avoit eu beaucoup de part à ce que firent les Apôtres pour l'établissement du Christianisme. Il étoit de la tribu de Lévi, mais il étoit né dans l'île de Chypre, où sa famille possédoit une terre. On l'appela d'abord José ou Joseph. Les apôtres changèrent depuis son nom en celui de Barnabé, terme qui signifie *fils de consolation*, ou *fils de prophète*. Ayant été un des septante disciples de Jésus-Christ, il eut l'avantage d'entendre de la bouche même du Sauveur, les paroles de la vie éternelle.

Plusieurs des premiers Chrétiens vendant leurs biens pour en déposer le prix aux pieds des Apôtres, afin de contribuer au soulagement des malheureux, il imita leur exemple. Ce sacrifice fut en lui accompagné des plus parfaites dispositions. Son zèle et sa piété le rendirent fort recommandable parmi les fidèles, et il avoit beaucoup de part au gouvernement de l'Eglise. Ce fut lui qui présenta S. Paul à S. Pierre et à S. Jacques, les fidèles de Jérusalem ayant de la peine à l'admettre dans leurs assemblées, parce qu'il avoit persécuté avec fureur l'Eglise naissante.

Comme le nombre de ceux qui avoient embrassé le Christianisme étoit

considérable à Antioche, il fut question d'envoyer quelqu'un d'un ordre supérieur pour confirmer les Néophytes, et donner une forme à la nouvelle Eglise. Le choix des Apôtres tomba sur Barnabé. Lorsqu'il fut arrivé à Antioche, il ressentit la joie la plus vive à l'occasion du progrès qu'avoit fait l'Evangile; il exhorta fortement les fidèles à la ferveur et à la persévérance; il prêcha lui-même, et augmenta encore de beaucoup le nombre de ceux qui croyoient en Jésus-Christ. Bientôt il eut besoin d'un coopérateur qui l'assistât. Saint Paul étant pour lors à Tarse, il alla l'y trouver, et l'invita à venir partager ses travaux à Antioche. Saint Paul le suivit, et passa une année avec lui. Dieu donna de grandes bénédictions au zèle des deux apôtres. L'église d'Antioche devenoit de jour en jour plus nombreuse; et ce fut dans cette ville que les fidèles commencèrent à porter le nom de *Chrétiens.*

L'Ecriture appelle saint Barnabé un *homme bon* par excellence; c'est-à-dire, un homme qui possédoit dans un haut degré la douceur, la simplicité, la bienfaisance, la piété et la charité; un homme *plein de foi;* c'est-à-dire, plein de cette vertu, qui en même temps qu'elle éclairoit son esprit sur la connoissance

des vérités célestes, passoit dans son cœur, animoit toutes ses actions, lui inspiroit une espérance vive et un ardent amour pour Jésus-Christ, le remplissoit de courage au milieu des travaux du ministère, le pénétroit de joie dans les plus violentes persécutions. L'écrivain sacré ajoute que S. Barnabé étoit *rempli du Saint-Esprit;* ce qui signifie qu'il étoit crucifié au monde, qu'il étoit vainqueur des désirs de la chair, et qu'il méprisoit toutes les satisfactions des sens. Les Apôtres assemblés en concile à Jérusalem, dirent, en parlant de S. Barnabé et de S. Paul, qu'*ils avoient donné leur vie pour le nom du Seigneur Jésus.*

Pendant la famine qui affligea l'Orient et sur-tout la Palestine, les fidèles d'Antioche recueillirent une somme considérable pour assister les frères de Judée qui étoient dans le besoin. S. Barnabé et S. Paul furent chargés de faire le voyage de Jérusalem, et de remettre la somme aux chefs de l'église de cette ville. Celle d'Antioche devint alors très-florissante. Outre nos deux apôtres, elle avoit plusieurs prédicateurs, tous doués du don de prophétie. Comme ils étoient occupés du jeûne et du service du Seigneur, le Saint-Esprit leur fit dire par

quelques-uns des prophètes, *de séparer Paul et Barnabé pour l'œuvre à laquelle il les avoit destinés.* Ils reçurent tous deux l'imposition, rit par lequel on leur donna la commission de prêcher l'Evangile aux peuples idolâtres, et on les établit *apôtres des Gentils.*

Paul et Barnabé ayant reçu leur mission, quittèrent Antioche; après avoir pris avec eux Jean-Marc, et allèrent à Séleucie; de-là ils s'embarquèrent pour l'île de Chypre, et vinrent à Salamine, où ils prêchèrent Jésus-Christ dans les synagogues des Juifs. Ils partirent ensuite pour Paphos, ville de la même île, où arriva la conversion de Sergius-Paulus, proconsul romain. Les saints Apôtres se rembarquèrent à Paphos, et firent voile vers Perge en Pamphylie. Jean-Marc se sépara d'eux dans cette ville, et retourna à Jérusalem. De Perge, Paul et Barnabé prirent leur route vers Antioche de Pisidie; là ils prêchèrent dans les synagogues des Juifs. Mais voyant que ceux-ci refusoient de les écouter, ils leur dirent, que puisqu'ils rejetoient la grace qui leur étoit offerte, ils alloient annoncer les paroles de la vie éternelle aux Gentils, comme le Seigneur l'avoit ordonné par ses prophètes. Les Juifs irrités, les firent chasser de la

ville. Les deux Saints se rendirent à Icône, métropole de Lycaonie, où ils prêchèrent quelque temps. La malice des Juifs les obligea encore d'en sortir ; ils pensèrent même être lapidés.

Ils dirigèrent leur course du côté de Listre, qui étoit dans la même province. Les idolâtres de cette ville ayant vu saint Paul guérir miraculeusement un homme perclus de ses membres, s'écrièrent que les dieux étoient venus parmi eux. Ils donnoient à ce saint Apôtre le nom de *Mercure*, parce que c'étoit lui qui portoit la parole. Pour S. Barnabé, ils l'appeloient *Jupiter*, sans doute à cause de son extérieur plein de grace et de majesté. Déjà ils se préparoient à leur offrir des sacrifices, et ce ne fut qu'avec beaucoup de peine que les deux Saints les en empêchèrent. Mais ces dispositions ne durèrent pas long-temps. Les Juifs soulevèrent les Païens, qui portèrent la fureur jusqu'à lapider S. Paul, qui cependant ne perdit pas la vie. Il partit le lendemain avec S. Barnabé pour se rendre à Derbe : ils y prêchèrent tous deux avec beaucoup de zèle, et y firent un grand nombre de conversions. Ils parcoururent de nouveau les villes dont nous venons de parler, afin de confirmer les fidèles dans la doctrine qu'ils

avoient embrassée, et d'établir des prêtres dans chaque église. Enfin, après leurs courses apostoliques, ils arrivèrent à Antioche de Syrie.

Ce fut durant leur séjour dans cette ville que s'éleva la fameuse dispute sur l'observation des rits de la loi mosaïque, laquelle fut terminée par la décision du concile de Jérusalem. S. Paul et S. Barnabé, qui furent confirmés dans leur mission, après avoir rendu compte du succès merveilleux qu'avoient eu leurs travaux parmi les Gentils, apportèrent aux fidèles de Syrie et de Cilicie la lettre synodale du concile, qui exemptoit les nouveaux convertis des observances légales. Nos deux saints Apôtres étoient unis par les liens de la charité la plus tendre, et cette charité ne reçut aucune atteinte d'une diversité de sentimens qui parut entre eux, et qui les sépara l'un de l'autre. Le Saint-Esprit permit même cette séparation, afin que l'Evangile pût être annoncé en un plus grand nombre de lieux. Tandis que S. Paul parcouroit avec Silas, la Syrie et la Cilicie, S. Barnabé se rendit avec Jean-Marc dans l'île de Chypre. L'Ecriture ne nous apprend plus rien sur le reste de la vie de notre saint Apôtre.

Une ancienne relation de la mort de

saint Barnabé, porte ce qui suit : La foi ayant fait des progrès considérables dans l'île de Chypre, par les prédications, les exemples et les miracles du saint Apôtre, les Juifs qui l'avoient persécuté en Syrie, vinrent à Salamine, et soulevèrent contre lui les personnes les plus puissantes de la ville. On l'arrêta ; on lui fit souffrir diverses tortures, après quoi on le lapida. Selon S. Chrysostôme, S. Barnabé n'étoit point mort l'an 63 de Jésus-Christ.

PRATIQUE. S. Barnabé donna ses biens aux pauvres, afin de vivre dans un détachement plus parfait de toutes les choses créées. Ce dépouillement absolu n'est que de conseil. Mais ceux qui ont des richesses sont obligés de les employer à de bonnes œuvres, et sur-tout au soulagement des malheureux. On ne pourroit sans crime les faire servir d'aliment à ses passions.

PRIÈRE. Faites, Seigneur, que les chrétiens qui possèdent les biens de ce monde, s'en servent d'une manière conforme à votre sainte volonté, et que l'usage qu'ils en feront, soit toujours dirigé d'après les maximes de l'évangile, sur lesquelles vous nous jugerez. Ainsi soit-il.

Douzième jour de Juin.

SAINT JEAN DE SAHAGUN, *Hermite de l'Ordre de Saint Augustin.*

SAINT Jean eut pour patrie Sahagun ou S.-Fagondez, dans le royaume de Léon en Espagne. Ayant embrassé l'état ecclésiastique, il s'attacha à la personne de l'évêque de Burgos. Ce prélat lui donna des marques de son estime, en lui conférant un canonicat de sa cathédrale. Il avoit toujours mené une vie irréprochable; mais il s'apperçut qu'il s'en falloit encore de beaucoup qu'il fût un parfait disciple de Jésus-Christ : il vit en lui des défauts qu'il s'appliqua sérieusement à réformer. Il commença par demander à l'évêque de Burgos la permission de se démettre de ses bénéfices; permission qu'il n'obtint qu'avec beaucoup de peine. Il ne réserva qu'une chapelle, où il disoit la messe tous les jours, et dans laquelle il prêchoit et enseignoit les mystères de la foi à ceux qui les ignoroient. La pauvreté, la mortification, la retraite, devinrent ses délices. L'expérience lui apprit qu'on ne trouve une joie pure que dans l'exercice de la prière

et de la méditation, ainsi que dans la lecture des livres de piété.

Le désir qu'il avoit de se perfectionner dans la connoissance des dogmes de la religion, le porta à demander à son évêque la permission de se retirer à Salamanque. Il s'y appliqua durant l'espace de quatre ans à l'étude de la théologie; il fut ensuite appelé à la conduite des ames, dans l'église paroissiale de S.-Sébastien. Les instructions fréquentes qu'il y faisoit, produisirent les plus grands fruits. Neuf ans se passèrent de la sorte; la pierre, dont il fut attaqué, lui causa long-temps de vives douleurs, et il se vit même obligé de se faire faire l'opération.

Sa santé étant rétablie, il résolut de quitter entièrement le monde. Il se retira chez les Hermites de S. Augustin établis à Salamanque, et y prit l'habit en 1463; il étoit si parfaitement animé par l'esprit de sa règle, qu'aucun des frères ne portoit plus loin que lui la mortification, l'humilité et le détachement des créatures. Lorsqu'on l'eut chargé d'annoncer la parole de Dieu, il s'acquitta de cette fonction avec un zèle infatigable; les instructions qu'il faisoit en particulier et en public, renouvelèrent la face de toute la ville de Salamanque. On y vit cesser cet esprit de haine et d'animosité qui

régnoit, sur-tout parmi les gentilshommes, et qui produisoit tous les jours les plus funestes effets.

En 1471, il fut élu prieur du couvent. Cette maison étoit fort renommée pour la sévérité de sa discipline, et pour son zèle à conserver le véritable esprit de l'ordre. Il s'attacha à conduire ses religieux par la voie de l'exemple, qui est beaucoup plus efficace que celle de l'autorité. La haute idée que chacun avoit de sa sainteté, donnoit une force merveilleuse à ses paroles. L'amour de la prière et la pureté de cœur le préparèrent à recevoir de Dieu les graces d'une prudence extraordinaire, avec le don du discernement des esprits.

Le vice allumoit son zèle, dans quelque personne qu'il se rencontrât : la liberté avec laquelle il le reprenoit, lui attira diverses persécutions. Un certain duc, irrité de ce qu'il l'avoit exhorté à ne plus opprimer ses vassaux, forma l'horrible projet de lui ôter la vie, et deux assassins furent chargés de l'exécuter. Mais ces misérables n'eurent pas plutôt apperçu le saint homme, qu'ils se sentirent déchirés de remords ; ils se jetèrent à ses pieds, et lui demandèrent pardon de leur crime. Le duc étant tombé malade, rentra aussi en lui-même ; il té-

moigna un vif repentir, et mérita de recouvrer la santé, par la vertu des prières et de la bénédiction du Saint.

Jean de Sahagun prédit l'heure de sa mort, qui arriva le 11 juin 1479. Plusieurs miracles opérés avant et après sa mort, attestèrent publiquement sa sainteté. Il fut béatifié par Clément VIII, en 1601, et canonisé en 1690 par Alexandre VIII. Benoît XIII ordonna d'insérer son office dans le bréviaire romain, sous le 12 de juin.

PRATIQUE. Tout vrai chrétien, doit de temps en temps s'éloigner du tumulte du monde, et avoir des momens réglés pour descendre en lui-même, et se considérer attentivement. C'est dans la retraite et par l'exercice de la réflexion, que l'ame se fortifie, s'agrandit, acquiert de l'activité; qu'elle se nourrit des vérités pures, et qu'elle s'affermit dans l'amour et la pratique de la vertu. « La réflexion, dit S. Bernard, est » l'œil de l'ame; elle y porte la lumière et » la vérité ».

PRIÈRE. Faites-nous contracter, Seigneur, l'heureuse habitude de rentrer souvent en nous-mêmes, afin qu'après avoir examiné l'état de notre ame, nous nous empressions de nous corriger et d'acquérir les vertus qui nous manquent, pour arriver au bonheur de vous posséder. Ainsi soit-il.

Treizième jour de Juin.

S. ANTOINE DE PADE OU DE PADOUE, *Franciscain.*

SAINT Antoine, quoique Portugais, reçut le surnom qu'il porte, de la ville de Padoue, où l'on garde ses reliques. Il naquit à Lisbonne en 1195; son père et sa mère qui allioient à la vertu la noblesse du sang, le firent élever dans les sciences et dans la piété. A l'âge de quinze ans, il se retira chez les chanoines réguliers de S. Augustin, qui avoient une maison près de Lisbonne; mais comme il y étoit souvent troublé par les visites qu'il ne pouvoit empêcher, il pria ses supérieurs de l'envoyer à Coïmbre. On fut étonné de son amour pour la retraite et les austérités. Il continua ses études, auxquelles il joignit la lecture des livres saints et des Pères de l'église. Une application soutenue et dirigée par une sage méthode, un esprit vif et pénétrant, une grande maturité de jugement, le mirent en état de faire des progrès fort rapides. Il acquit une connoissance profonde de la théologie, et se forma à ce genre d'éloquence nerveuse et persua-

sive, qui dans la suite fut si utile à l'église. Environ huit ans se passèrent de la sorte.

Ayant eu occasion de connoître l'ordre de S. François qui venoit d'être institué, et qui faisoit l'édification de l'église, il forma le projet d'y entrer. Mais il ne l'exécuta qu'après avoir imploré avec ferveur les lumières de l'esprit pour bien s'assurer de sa vocation. Il se retira, avec l'agrément de son prieur, dans un petit couvent que les Franciscains avoient auprès de Coïmbre. Se sentant embrasé du désir de donner sa vie pour Jésus-Christ, il pria ses supérieurs de lui permettre d'aller prêcher l'évangile aux Maures d'Afrique. Mais une maladie l'obligea de retourner en Espagne. Le vaisseau sur lequel il alloit s'embarquer ayant eu le vent contraire, fut jeté sur les côtes de Sicile, et aborda à Messine.

S. François tenoit alors un chapitre général de son ordre à Assise. Antoine se rendit en ce lieu, malgré l'état de foiblesse où la maladie l'avoit réduit, afin d'avoir la consolation de le voir. Voulant se fixer à proximité d'Assise, il s'offrit, en qualité de frère cuisinier, à plusieurs supérieurs des Franciscains d'Italie; mais aucun ne consentit à se charger d'un sujet qui, à en juger par l'extérieur,

devoit incommoder une maison au lieu de la servir. A la fin cependant un gardien de la province de la Romagne, nommé Gratiani, eut compassion de lui, et l'envoya dans un petit couvent situé dans un lieu solitaire, près de Boulogne. Antoine s'y fit admirer par son amour pour la retraite, la prière et le recueillement, ainsi que par ses austérités, son obéissance, sa simplicité et son humilité.

Les Franciscains s'étant assemblés à Forli avec les Dominicains du voisinage, ceux-ci comme étrangers, furent priés de faire une exhortation à la compagnie. Comme ils s'excusoient sur ce qu'ils n'étoient point préparés, Antoine reçut de son gardien l'ordre de communiquer à l'assemblée ce que le S. Esprit lui suggéreroit. Il parla avec tant d'éloquence, de force et d'onction, que tous les auditeurs en furent frappés d'étonnement. Il étoit alors âgé d'environ vingt-six ans.

S. François, informé de la découverte du trésor caché dans son ordre, envoya Antoine à Verceil, pour qu'il y étudiât la théologie. Peu de temps après, il le chargea d'enseigner cette science, en lui recommandant toutefois de faire son principal objet de la prière et de la contemplation, de peur que l'étude n'étei-

gnît en lui l'esprit de ferveur. Il enseigna plusieurs années avec beaucoup d'applaudissemens à Bologne, à Toulouse, à Montpellier et à Padoue. Se croyant ensuite appelé à travailler au salut des ames, il résolut de se consacrer aux fonctions du ministère dans les missions.

La nature et la grace sembloient l'avoir formé pour une œuvre si importante ; il avoit un extérieur poli, des manières aisées, un air intéressant ; sa voix étoit forte, claire, agréable, et sa mémoire heureuse ; mais son éloquence tiroit sa principale force de l'onction avec laquelle il prononçoit ses discours ; ses paroles étoient comme autant de traits de feu, qui alloient percer les cœurs de son auditoire. Il annonçoit les maximes de l'évangile aux grands et aux petits, avec la même force et le même zèle. Il intéressoit les savans par la sublimité des pensées, la noblesse des images, et la dignité avec laquelle il présentoit les vérités les plus communes de la morale ; d'un autre côté, il se rendoit intelligible aux esprits les plus grossiers par son ton de simplicité, qui rendoit comme palpables les matières les plus abstraites. On s'assembloit en foule pour l'aller entendre dans tous les lieux où il prêchoit. Lorsque les églises ne pouvoient contenir le

nombre de ses auditeurs, il prêchoit dans les places publiques, et même dans les champs. Il exerça son zèle non-seulement en Italie, mais encore en France et en Espagne. Il excelloit aussi dans l'art de conduire les ames. Les ennemis se réconcilioient, les usuriers restituoient leurs gains illicites, les pécheurs de toute espèce se convertissoient sincèrement.

Ezelin, à la tête des Gibelins ou Impériaux, causoit d'affreux ravages en Italie ; Véronne avoit éprouvé sa cruauté. Le serviteur de Dieu alla le trouver dans cette ville, et lui fit les plus fortes représentations. On croyoit qu'une pareille démarche lui coûteroit la vie, elle produisit au contraire un heureux effet. Ezélin touché, répara du moins en partie, les maux qu'il avoit faits.

Antoine fut élevé aux premières places de son ordre, et il les remplit avec autant de zèle que de capacité. Après la mort de S. François, on avoit élu pour le remplacer, le frère Elie ; mais ce nouveau général n'avoit rien de l'esprit de son prédécesseur. La conduite scandaleuse qu'il tenoit n'auroit pas tardé à détruire l'ordre, si on n'y eût apporté un prompt remède. Antoine, et un Anglois nommé Adam, réclamèrent inutilement contre

les abus ; on les traita de séditieux et de brouillons ; leur zèle leur attira des injures et de mauvais traitemens. L'affaire ayant été portée au pape, Elie fut cité à comparoître devant lui à Rome. Le pontife le trouva coupable de tous les chefs d'accusations formés contre lui, et le punit en le déposant du généralat.

Le Saint, épuisé de fatigues et d'austérités, sentit que sa santé et ses forces étoient considérablement affoiblies. Il voulut qu'on le portât à Padoue. Mais on fut obligé de le laisser dans un faubourg de la ville. On le mit dans la chambre du directeur des religieuses d'Arcela, où il mourut le 13 juin 1231, à l'âge de trente-six ans. Sa sainteté ayant été attestée par des prodiges innombrables, il fut canonisé dès l'an 1232, par le pape Grégoire IX, qui l'avoit connu particulièrement. Il est honoré avec une grande dévotion en Portugal et en Italie.

PRATIQUE. S. Antoine de Padoue dut particulièrement les graces extraordinaires qu'il reçut, à la pratique du renoncement à lui-même et de l'humilité. Ce fut par-là qu'il se préserva de cet orgueil qui est la source de nos passions, et qui étouffe en nous jusqu'au germe des vertus, parce que par-tout où l'amour-propre règne, il détruit le règne de Dieu.

PRIÈRE. Seigneur, donnez-nous cette humi-

lité qui est le fondement de la piété chrétienne, afin que nous puissions étouffer en nous tous les mouvemens de l'orgueil, vice si commun, et qui nous rendroit abominables à vos yeux, en nous faisant esclaves de nos passions, dont l'orgueil se fait comme des dieux. Ainsi soit-il.

Quatorzième jour de Juin.

S. BASILE-LE-GRAND, *Archevêque de Césarée, en Cappadoce.*

SAINT Basile, né à Césarée en Cappadoce, vers la fin de l'année 329, eut pour père S. Basile l'ancien, et pour mère sainte Emmélie. Nous avons fait connoître ailleurs sa famille, qui fut toute composée de Saints que l'église honore d'un culte public. Du mariage de Basile et d'Emmélie, naquirent dix enfans; sainte Macrine, l'aînée de tous ces enfans, aida sa mère dans l'éducation de ses frères et de ses sœurs, et travailla de concert avec elle à leur inspirer de vifs sentimens de religion.

Celui dont nous donnons la vie, fut dans son enfance attaqué d'une maladie dangereuse, que les médecins jugèrent incurable, et on attribua le rétablissement de sa santé aux prières qu'on avoit faites pour lui. On l'envoya chez sainte

Macrine l'ancienne, son aïeule, qui demeuroit à la campagne auprès de Néocésarée dans le Pont. Son père, qui passoit dans ce pays une grande partie de sa vie, se chargea lui-même de lui enseigner les premiers élémens de la littérature. Le jeune Basile fut depuis envoyé à Césarée, où les sciences étoient très-florissantes, et s'y distingua au-dessus de son âge, par la rapidité de ses succès. Il s'attiroit en même temps, par sa régularité et sa ferveur, l'admiration de toutes les personnes qui le connoissoient. De Césarée il passa à Constantinople, où enseignoit le célèbre Libanius, qui connut bientôt son mérite, et ne cessa de lui donner des marques de la haute estime et de la vénération qu'il avoit conçues pour lui. De Constantinople il se rendit à Athènes, où couroient de toutes parts ceux qui vouloient se former à cette pureté de langage, et à cette élégance attique, qui ont rendu si célèbres les bons écrivains de la Grèce.

Basile trouva à Athènes S. Grégoire de Nazianze, son ancien ami. Il en reçut de sages avis, sur la manière de se préserver des mauvais traitemens auxquels les nouveaux venus étoient toujours exposés, de la part de ceux qui fréquentoient les écoles publiques. L'amitié de

nos deux Saints étoit d'autant plus solide, qu'ils s'estimoient et se respectoient mutuellement. Il y avoit en eux une admirable conformité de penchans, et une ardeur égale pour l'acquisition de la vertu et des sciences. Dans toutes leurs actions, ils n'envisageoient que la gloire de Dieu ; c'étoit-là qu'ils rapportoient leurs travaux, leurs études, leurs veilles, leurs jeûnes, et généralement l'emploi de toutes les facultés de leur ame ; ils avoient sur-tout un soin extrême d'éviter les compagnies dangereuses. « Nous » n'avions, dit-il, aucune liaison avec » les étudians qui montroient de la grossiéreté, de l'impudence, et du mépris » pour la religion ; nous ne fréquentions » que ceux dont la conversation pouvoit » nous être profitable. Nous ne nous » mêlions pas avec les pécheurs, sous » prétexte de travailler à leur conversion, de peur qu'ils ne nous communiquassent le poison du vice..., Nous » ne connoissions que deux rues, celle » qui conduisoit à l'église, et celle qui » conduisoit aux écoles publiques. Nous » laissions aux autres les rues par lesquelles on alloit au théâtre, aux spectacles » et aux lieux où se donnoient les divertissemens profanes ».

S. Basile se rendit fort habile dans la

connoissance des différentes parties de la littérature; il s'appliqua sur-tout à se perfectionner dans l'éloquence; il est vrai que les Pères marquoient quelquefois du mépris pour l'art oratoire; mais ce mépris ne tombe que sur ces ornemens recherchés qui ne servent qu'à déprimer la sublimité de nos mystères. Notre saint Docteur excelloit aussi dans la connoissance de la philosophie et de toutes les sciences qui pouvoient un jour lui être utiles, dans le plan qu'il avoit formé de se dévouer à la défense et à la gloire de la religion. Il jouissoit à Athènes d'une telle réputation, qu'on voulut l'y retenir en 355, il revint à Césarée, où il ouvrit une école de rhétorique. Voyant que les applaudissemens qu'il recevoit de toutes parts l'exposoient à la tentation de la vaine gloire, il résolut de renoncer entièrement au monde. Il donna aux pauvres la plus grande partie de ses biens, et embrassa l'état monastique pour se consacrer aux travaux de la pénitence. Il parcourut les monastères de la Syrie, de la Mésopotamie et de l'Egypte, afin de connoître plus parfaitement les devoirs auxquels son nouveau genre de vie l'assujétissoit. En 358, il revint dans la Cappadoce, où son évêque l'ordonna lecteur. S'étant retiré ensuite

dans le Pont, il choisit pour demeure la maison de son aïeule. Il fonda depuis un monastère, à quelque distance de-là, et le gouverna pendant quatre ans. Outre ce monastère, il en fonda encore plusieurs autres, tant pour des hommes que pour des femmes, en différens endroits du Pont. Ce fut pour leur instruction qu'il composa ses ouvrages ascétiques, et notamment ses *grandes* et *petites règles.*

Jamais il ne portoit qu'une tunique et un manteau; il couchoit sur la dure, et veilloit quelquefois les nuits entières. Chaque jour il ne faisoit qu'un repas, et ce repas consistoit en un peu de pain et d'eau, à quoi il ajoutoit quelques herbes les jours de fêtes. On voit par ses épîtres, qu'il étoit sujet à des infirmités continuelles. Son humilité étoit si profonde, qu'il eût voulu être entièrement inconnu aux hommes. La solitude cependant ne lui communiquoit rien de triste ni d'austère. Il étoit d'une douceur et d'une patience à l'épreuve de tous les événemens. La moindre faute contre la chasteté lui faisoit horreur. Durant une famine, arrivée en 359, il vendit le reste de ses biens pour assister les malheureux; sans cesse il avoit devant les yeux l'exemple de ces pieux solitaires qu'il avoit vus en Syrie et en Egypte. Il par-

tageoit son temps entre la prière, le travail des mains, et la méditation de l'Ecriture sainte. Souvent il alloit dans les villages voisins pour enseigner les principes de la foi aux paysans, et pour les exhorter à la pratique de la vertu. Saint Grégoire de Nazianze étant venu le joindre, ils s'entr'exhortoient à la pénitence et aux autres exercices de la vie ascétique. Ils avoient un petit jardin qu'ils cultivoient eux-mêmes; leur travail consistoit à porter du bois, à tailler des pierres, à planter des arbres, à creuser des canaux, &c.

Eusèbe, successeur de Dianée, éleva Basile au sacerdoce; mais il fallut lui faire une sorte de violence pour l'engager à consentir à son ordination. Il continua de vivre à Césarée comme il avoit vécu dans sa retraite; à ses travaux ordinaires, il joignit la prédication de la parole de Dieu; mais par une des foiblesses où tombent ceux qui ne veillent pas sur eux-mêmes, Eusèbe se brouilla depuis avec lui, et le chassa même de son église. Le Saint ressentit une grande joie en se revoyant en liberté; il retourna dans le Pont en 363, où S. Grégoire de Nazianze alla le joindre.

Les ariens, protégés par l'empereur Valens, mettoient tout en œuvre pour

s'emparer des églises de Césarée. Basile fut alors rappelé par Eusèbe. Alarmé du danger que couroit la foi, le Saint montra tant de zèle et de prudence, que les ariens, après plusieurs tentatives inutiles, furent obligés de se désister de leurs prétentions. Les discours qu'il prononça confirmèrent le peuple dans la doctrine de l'église. Sa conduite lui gagna pour toujours l'amitié d'Eusèbe, qui n'entreprit plus rien d'important sans l'avoir consulté. Ce prélat étant mort en 370, Basile fut élu pour lui succéder sur le siége de Césarée.

Le nouvel évêque prêchoit soir et matin. On couroit à ses sermons avec un empressement incroyable. Basile établit à Césarée la coutume de s'assembler le matin à l'église pour faire la prière en commun, et pour chanter certains pseaumes avant le lever du soleil. Le peuple communioit le dimanche, le mercredi, le vendredi, le samedi, et toutes les fêtes des Martyrs. Aucun évêque ne porta jamais plus loin que Basile l'amour des pauvres. Il fonda de plus à Césarée un vaste hôpital qu'on regardoit comme *une nouvelle ville*. Il y alloit souvent pour consoler ceux qui souffroient, et pour les instruire de la manière de faire un bon usage de leurs peines.

Cependant l'empereur Valens continuoit de persécuter les catholiques qui refusoient d'embrasser l'arianisme ; son intention étoit de perdre l'archevêque de Césarée, dans lequel il trouvoit le plus de résistance à ses volontés. Etant arrivé dans la Cappadoce, il chargea le préfet Modeste d'employer les promesses et les menaces pour gagner Basile. Voyant que l'archevêque étoit inébranlable, il lui dit avec un ton de colère : « Y pensez-» vous, Basile, de vouloir vous opposer » aux volontés d'un si grand empereur? » Est-ce que vous ne craignez pas de res-» sentir les effets de la puissance dont » nous sommes armés? BASILE. A quoi » peut donc s'étendre cette puissance? » MODESTE. A la confiscation des biens, » à l'exil, aux tourmens, à la mort. BA-» SILE. Menacez-moi de quelqu'autre » chose ; car rien de tout cela ne fait im-» pression sur moi. MODESTE. Que dites-» vous? BASILE. Celui qui n'a rien est à » couvert de la confiscation ; je n'ai que » quelques livres et les haillons que je » porte ; je ne m'imagine pas que vous » soyez jaloux de me les enlever. Quant » à l'exil, il ne vous sera pas facile de » m'y condamner ; c'est le ciel, et non » le pays que j'habite, que je regarde » comme ma patrie. Je crains peu les

» tourmens ; mon corps est dans un tel » état de maigreur et de foiblesse, qu'il » ne pourra les souffrir long-temps ; le pre- » mier coup terminera ma vie et mes pei- » nes. Je crains encore moins la mort, » qui me paroît une faveur ; elle me réu- » nira plutôt à mon créateur, pour qui » seul je vis. MODESTE. Jamais personne » n'a parlé à Modeste avec une telle au- » dace? BASILE. C'est sans doute la pre- » mière fois que vous avez affaire à un évê- » que. Dans les circonstances ordinaires, » nous sommes nous autres évêques les » plus doux et les plus soumis de tous les » hommes ; nous n'avons nulle fierté avec » le moindre particulier, à plus forte rai- » son avec ceux qui sont revêtus d'une » telle puissance ; mais quand il s'agit de » la religion, nous n'envisageons que » Dieu, et nous méprisons tout le reste. » Le feu, le glaive, les bêtes, les ongles » de fer font alors nos délices. Employez » donc les menaces et les tortures ; rien » ne sera capable de nous ébranler. Mo- » DESTE. Je vous donne jusqu'à demain » à délibérer sur le parti que vous avez » à prendre. BASILE. Ce délai est inutile ; » je serai demain tel que je suis aujour- » d'hui ».

Cette tentative ayant été inutile, on la répéta deux autres fois, et toujours

sans succès. A la fin le préfet dit à l'empereur : « Nous sommes vaincus : cet » homme est au-dessus des menaces ». Valens laissa donc Basile tranquille pour quelque temps. Il alla le jour de l'Epiphanie à la grande église, où il fut singulièrement frappé de la manière respectueuse dont se faisoit l'office, et surtout de la piété et du recueillement dont l'archevêque étoit pénétré à l'autel. Il fit son offrande, qui fut acceptée, comme celle des orthodoxes, Basile croyant que dans une pareille occasion il étoit de la prudence de ne pas observer la discipline ecclésiastique dans toute sa vigueur.

Valens, toujours obsédé par les ariens, donna un ordre pour l'exil de l'archevêque de Césarée; mais la nuit même du jour où l'ordre avoit été expédié, Valentinien-Galate, fils de l'empereur, âgé d'environ six ans, fut attaqué d'une fièvre violente, à laquelle les médecins ne purent apporter aucun remède. L'impératrice dit à l'empereur que cette maladie étoit une juste punition de l'exil du saint Archevêque; elle ajouta de plus, qu'elle avoit été inquiétée par des songes effrayans. Valens envoya chercher Basile, qui se préparoit à quitter la ville. Le Saint ne fut pas plutôt entré dans le

palais, que le jeune prince se trouva mieux. Il se mit en prières, d'après la promesse faite de l'élever dans la doctrine catholique, et l'enfant fut guéri. Valens, obsédé de nouveau par les ariens, permit à un évêque de cette secte de baptiser son fils, qui retomba malade, et mourut peu de temps après. Ce coup ne convertit point l'empereur ; il condamna une seconde fois Basile à l'exil. Lorsqu'on lui eut apporté l'ordre pour le signer, il prit un de ces roseaux dont on se servoit alors au lieu de plumes, mais il se rompit, comme s'il eut refusé de servir à l'iniquité ; il en demanda un second et un troisième, qui se rompirent également; en ayant demandé un quatrième, il sentit dans sa main, et même dans son bras, un tremblement, une agitation extraordinaire; saisi de frayeur, il déchira le papier, et laissa l'archevêque en paix. Le préfet Modeste se montra plus reconnoissant que Valens envers Basile. Comme il avoit été guéri par ses prières, d'une maladie dangereuse, il publia hautement qu'il lui étoit redevable de la vie, et depuis il lui fut toujours sincèrement attaché.

Vers l'an 371, Basile fit deux voyages en Arménie, pour y pacifier les troubles de l'église, et pour arrêter le cours des

scandales que les hérétiques y avoient causés. Peu de temps après, il eut une maladie si dangereuse, qu'on désespéra de sa vie, et qu'on crut même une fois qu'il étoit mort. Dieu lui rendit la santé, et il se vit en état de continuer ses travaux ordinaires pour l'utilité de l'église. Enfin le Seigneur l'enleva de ce monde le premier janvier 379, à l'âge de cinquante-un ans. Les païens et les juifs le pleurèrent comme les chrétiens. On lui donna les titres DE GRAND, DE FLAMBEAU DE L'UNIVERS, D'ORNEMENT DE L'ÉGLISE, D'HOMME INSPIRÉ DE DIEU.

S. Grégoire de Nazianze, en parlant des écrits de S. Basile, s'exprime ainsi : « Quand je lis son Traité de la création, » il me semble voir mon Créateur tirer » toutes choses du néant. Quand je lis » ses ouvrages contre les hérétiques, je » crois voir le feu de Sodome tomber » sur les ennemis de la foi, et réduire » en cendres leurs langues criminelles. » Si je parcours son livre du Saint-Es- » prit, je sens en moi l'opération de » Dieu, et je ne crains plus d'annoncer » hautement la vérité. En lisant son ex- » plication de l'écriture sainte, je pé- » nétre dans l'abyme le plus profond des » mystères. Ses panégyriques des Mar- » tyrs me font mépriser mon corps, et

» m'inspirent une noble ardeur pour le » combat. Ses discours moraux m'aident » à purifier mon corps et mon ame, afin » que je puisse devenir un temple digne » de Dieu, et un instrument propre à » le louer, à le bénir, et à manifester sa » gloire avec sa puissance ».

PRATIQUE. Saint Basile ne fut vraiment grand, que parce qu'il consacra sa personne et tous ses talens à la gloire de Dieu; par-là il se procura des avantages qui sont bien supérieurs à ceux que le monde donne à tous ses esclaves, ou à ses honteuses victimes: les chaînes des uns paroissent être d'or, mais ceux qui les portent, sont dans la servitude de leurs passions ou de celles des autres; et tous sont sacrifiés à l'inconstance ou à l'injustice. Au lieu que celui qui est grand aux yeux de Dieu, vit dans la liberté de l'innocence et de la paix; soutenu par sa grace, il meurt dans la confiance en la bonté divine.

PRIÈRE. Faites, Seigneur, que nous fassions un saint usage des facultés de notre ame, et de tous les dons que nous avons reçus de vous, afin qu'il n'y ait rien en nous qui ne tende à votre gloire, et qui ne puisse nous mériter le salut éternel. Ainsi soit-il.

Quinzième jour de Juin.

SAINT JEAN-FRANÇOIS RÉGIS, *de la Compagnie de Jésus.*

(Du 16 du même mois.)

Ce Saint, d'une des bonnes familles de Languedoc, naquit le 31 janvier 1597, au village de Foncouverte, dans le diocèse de Narbonne. Dès son enfance, il se montra ennemi de ces amusemens qui ont tant d'attrait pour le premier âge. On lui donna pour précepteur un homme d'un caractère sombre et chagrin, sous lequel il eut beaucoup à souffrir. Il supporta toutes ses peines, sans laisser échapper la moindre plainte. Pendant le temps qu'il fréquenta le collége que les jésuites avoient à Béziers, il se permettoit à peine quelques momens de récréation. Les dimanches et les fêtes, il ne s'occupoit que d'exercices de piété. Les jeunes gens de son âge, qui railloient d'abord sa conduite, finirent par devenir ses admirateurs. Son exemple influa sur ses compagnons d'études; plusieurs embrassèrent sérieusement le parti de la vertu. Ils révéroient Régis comme un

saint, et l'écoutoient avec docilité comme leur maître dans la vie spirituelle. Brûlant du désir de travailler au salut des ames, il entra dans la société des jésuites, et alla faire son noviciat à Toulouse en 1616.

Dès son entrée dans cette maison, il s'appliqua à servir le Seigneur de la manière la plus intime. On admiroit sa ferveur et sa ponctualité dans les moindres pratiques, et sur-tout son humilité, son mépris pour le monde, sa charité pour les pauvres, son amour et son zèle pour la gloire de Dieu. Mais autant il avoit de douceur pour les autres, autant il avoit de dureté pour lui-même. Il étoit au comble de la joie, lorsqu'il pouvoit dans les hôpitaux, rendre aux malades les services les plus humilians et les plus dégoûtans. On le voyoit souvent au pied des autels, immobile et dans une espèce de ravissement. Ses discours, quand il parloit de Dieu, avoient tant d'onction, qu'ils ranimoient la ferveur des plus tièdes. Son noviciat fini, ses supérieurs l'envoyèrent à Cahors, puis à Tournon; sa fidélité à tous ses devoirs étoit si grande, qu'on ne le trouvoit jamais en faute; on le désignoit ordinairement sous le nom de l'*Ange du collége*. Comme il désiroit ardemment se former

au ministère évangélique, et sur-tout à l'instruction du peuple, il se chargea, du consentement de ses supérieurs, du soin d'apprendre les vérités du salut aux domestiques de la maison et aux pauvres de Tournon, qui venoient à certains jours, recevoir les aumônes du collége. Les dimanches et les fêtes, il alloit prêcher dans les villages voisins. Il rassembloit les enfans au son d'une clochette, puis il leur expliquoit les premiers principes de la doctrine chrétienne. Il entreprit la réforme du bourg d'Andance, où régnoient de grands désordres; bientôt l'ivrognerie, les juremens et l'impureté disparurent. Le saint Religieux y rétablit l'usage fréquent de la communion, et y institua la confrérie du saint sacrement; il dressa lui-même les réglemens de cette pieuse association, qui depuis s'est répandue par-tout, mais dont il doit être regardé comme l'instituteur.

Pendant qu'il enseignoit les humanités à Billon, à Auch et au Puy, il n'épargna aucune peine pour inspirer à ses disciples l'amour de l'étude et de la vertu. Il les chérissoit comme ses enfans. Dans leurs maladies, il leur procuroit tous les secours qui dépendoient de lui. Il étoit sur-tout extrêmement sensible à leurs infirmités spirituelles. Pour obtenir leur

guérison, il s'adressoit à Dieu par des prières ferventes, et pratiquoit des austérités et d'autres saints exercices, dans la vue de rendre efficaces les efforts de son zèle. Il savoit aussi mêler dans les conversations les plus familières, des choses qui portoient puissamment à la vertu. Après avoir enseigné sept ans les humanités, il étudia la théologie à Toulouse. Dans les vacances, au lieu de s'occuper comme les autres, à des plaisirs innocens, il se retiroit dans des lieux écartés, pour y converser avec Dieu. Pendant la nuit, il sortoit secrètement de sa chambre, pour aller prier dans la chapelle de la maison. Ayant été ordonné prêtre, il célébra sa première messe avec tant de ferveur, qu'il fondit en larmes tout le temps du saint sacrifice. Ceux qui y assistèrent ne purent eux-mêmes s'empêcher de pleurer. Ils s'imaginoient voir un ange à l'autel.

Cependant quelques affaires de famille l'obligèrent de faire un voyage dans le lieu de sa naissance. Il y édifia singulièrement par ses vertus et ses exemples. Ses proches et ses amis trouvèrent qu'il portoit les choses trop loin, et lui en firent des reproches; mais il leur répondit qu'un ministre de l'évangile ne pouvoit excéder, lorsqu'il s'agis-

soit de la gloire de Dieu : ses affaires étant terminées, il se rendit au collége de Pamiers. Enfin ses supérieurs qui voyoient en lui une vocation marquée pour la vie apostolique, résolurent de l'employer uniquement aux missions; il y consacra les dix dernières années de sa vie. Il les commença dans le Languedoc, les continua dans le Vivarais, et les termina dans le Vélai, dont le Puy est la capitale. Il passoit l'été dans les villes, parce que les habitans des campagnes sont alors occupés à leurs travaux; et pendant l'hiver, il prêchoit dans les villages.

La ville de Montpellier fut le premier théâtre de son zèle. Il s'attacha d'abord à l'instruction des enfans. Il prêchoit au peuple les dimanches et les fêtes. Ses discours étoient simples et familiers. Après l'exposition claire et précise d'une vérité chrétienne, il en tiroit des conséquences morales et pratiques sur lesquelles il insistoit fortement. Il finissoit par des mouvemens vifs et tendres, toujours proportionnés à la portée de ses auditeurs, et appropriés à la qualité du sujet qu'il avoit à traiter. Il parloit avec tant de véhémence et d'onction, que d'ordinaire le prédicateur et les auditeurs fondoient en larmes. Quoiqu'il ne refusât son ministère à personne, il avoit

une sorte de prédilection pour les pauvres, et il y en avoit toujours une foule autour de son confessionnal. « Les pau» vres, disoit-il, cette portion la plus » abandonnée du troupeau de Jésus» Christ, doit être mon partage ». Il forma une association de dames vertueuses, pour visiter les prisonniers, les soulager et les consoler dans leurs peines; il convertit plusieurs hérétiques, et retira du désordre un grand nombre de femmes de mauvaise vie. Etant à Sommières, capitale du pays appelé le Lavonage, à quatre lieues de Montpellier, il en bannit les vices qui y régnoient universellement, et y rétablit l'amour et la pratique de la religion. Il empêcha les soldats calvinistes de piller une église, et se fit rendre des effets que les mêmes hérétiques avoient enlevés.

En 1633, l'évêque de Viviers l'appela dans son diocèse qui, depuis cinquante ans, étoit le centre du calvinisme. Il y fit des missions qui produisirent des fruits surprenans. Dans ce même temps, son zèle ranima celui de plusieurs pasteurs d'un certain nombre de paroisses qui se montrèrent, dans la suite, aussi fervens qu'exemplaires; Régis en reçut beaucoup de consolations. Peu de temps après, le ciel permit qu'il s'élevât un

violent orage contre le saint Missionnaire. On l'accusa de troubler le repos des familles par un zèle indiscret, et de se permettre, dans ses discours, des personnalités et des invectives contraires à la décence. L'évêque de Viviers, trompé, écrivit au supérieur des jésuites de rappeler Régis; le Saint souffrit la calomnie sans se plaindre, et n'allégua aucune des raisons qui auroient pu le justifier. Il dit simplement que sans doute il lui étoit échappé bien des fautes; mais que Dieu, qui connoissoit le fond de son cœur, savoit qu'il n'avoit cherché que sa gloire. Bientôt l'évêque de Viviers, après avoir pris de bons renseignemens sur cette affaire, reconnut publiquement que le saint Missionnaire n'étoit point coupable de ce dont on l'accusoit, et rendit à sa vertu l'hommage qu'elle méritoit.

A cette époque, Régis obtint de son général la permission d'aller au Canada, et d'être employé à prêcher l'évangile aux Hurons et aux Iroquois: mais des personnes puissantes firent révoquer cette permission. Il fut envoyé de nouveau dans le diocèse de Viviers, où il travailla à la conversion des calvinistes, et à l'instruction des habitans de la petite ville de Cheylard, qui étoient plongés

dans une ignorance grossière du christianisme. Il eut beaucoup à souffrir dans ce pays à demi-sauvage, et tout rempli de montagnes. Après cette mission, il alla en faire une à Privas, qui, comme la précédente, produisit des fruits abondans. De-là il passa dans le diocèse de Valence, où il exerça son zèle avec le même succès.

Enfin les quatre dernières années de sa vie furent employées à la sanctification du Vélai. Plus d'une fois son zèle pensa lui coûter la vie. De jeunes débauchés qui avoient formé le projet de l'assassiner, parce qu'il leur avoit enlevé l'objet impur de leur passion, furent si touchés de ses discours qu'ils se convertirent. Dieu autorisa, par divers miracles, les vérités qu'il prêchoit. Quoique nous ayons parlé des héroïques vertus du Serviteur de Dieu, à mesure que l'occasion s'en est présentée, il est à propos de les rapprocher sous un même point de vue, pour les faire connoître plus parfaitement.

Son amour pour Dieu étoit si ardent, qu'une seule parole pieuse suffisoit pour lui causer des ravissemens. Il ne trouvoit de délices que dans les croix. Dans les tribulations, au lieu de demander la diminution de ses peines, il désiroit

souffrir encore davantage pour le saint nom du Seigneur. Egalement insensible aux louanges et aux mépris, il recevoit en silence les mauvais traitemens. En différentes occasions, il manifesta un parfait détachement de la vie. Sa confiance en Dieu le rendoit intrépide, au milieu des plus grands dangers. Par une suite de son extrême amour pour Jésus-Christ dans l'Eucharistie, il alloit souvent prier devant le saint sacrement. Tous les jours, il disoit la sainte messe, quoiqu'il lui en coûtât souvent pour trouver une église. Il ne dormoit que trois heures dans la nuit, et cela sur la terre nue ou sur des planches. La volonté de ses supérieurs étoit la règle de la sienne. Il avoit un respect singulier pour les évêques et les grands-vicaires des diocèses où il travailloit. Sa pureté étoit vraiment angélique, et sa présence seule inspiroit l'amour de cette vertu.

Ayant ouvert la mission de la Louvesc, il prêcha trois fois le jour de Noël et le jour de S. Etienne, et passa le reste du temps au confessionnal. Il lui prit deux défaillances, qui firent juger aux médecins que son mal étoit sans remède. Après avoir reçu les derniers sacremens avec la plus vive piété, il pria qu'on le laissât seul. La vue du crucifix qu'il te-

noit entre ses mains, adoucissoit le sentiment de ses souffrances qui étoient extrêmes. Sur le soir du dernier de décembre, il dit à son compagnon, avec un transport extraordinaire : « Ah ! mon » frère, quel bonheur ! Que je meurs » content ! Je vois Jésus et Marie qui dai» gnent venir au-devant de moi, pour » me conduire dans le séjour des Saints ». Il rendit doucement l'esprit vers minuit du 31 décembre 1640, dans la quarante-quatrième année de son âge. Il fut enterré dans l'église de la Louvesc, et il y eut à ses funérailles un concours prodigieux de peuple. La multiplicité et l'authenticité des miracles opérés par son intercession, le firent béatifier en 1716 par le pape Clément XI. Clément XII le canonisa en 1737, sur la requête de Louis XV, roi de France, de Philippe V, roi d'Espagne, et du clergé de France, assemblé à Paris en 1735. Sa fête a été fixée au 16 de juin.

PRATIQUE. Il n'y a que la religion chrétienne qui puisse opérer tant de prodiges de vertus, et donner au monde de pareils ministres, uniquement occupés à extirper le vice, et à faire cesser ces désordres, qui sont ordinairement la ruine de la société. Ayons donc en horreur ces docteurs de mensonges qui travaillent à détruire cette

religion sainte, la seule base solide du bonheur public et particulier.

PRIÈRE. Ranimez en nous, Seigneur, l'amour de votre sainte religion, et donnez-lui toujours de saints ministres; en nous inspirant d'être assidus et attentifs à leurs instructions catholiques, faites que nous pratiquions les leçons qu'ils nous donnent de votre part, et que nous goûtions le bonheur promis à la vertu, dans ce monde et dans l'autre. Ainsi soit-il.

Seizième jour de Juin.

SAINT CYR ET SAINTE JULITTE, *Martyrs.*

LES édits de l'empereur Dioclétien contre le christianisme, étant arrivés dans la Lycaonie, le gouverneur de la province les exécuta avec la dernière cruauté. Une femme chrétienne, d'Icône, nommée Julitte, prit la fuite, conformément à ce qui est conseillé dans l'évangile pour les temps de persécution. Elle se sauva à Séleucie avec Cyr son fils, qui n'avoit encore que trois ans, et deux filles qui la servoient. Elle ne balança point de quitter tous les avantages dont elle auroit pu jouir dans le monde: car elle étoit issue du sang des rois d'Asie, et elle possédoit des biens considérables.

En arrivant à Séleucie, elle sut bientôt

que le gouverneur, nommé Alexandre, ne haïssoit pas moins les chrétiens que le préfet d'Icône. Elle se mit donc en route pour aller à Tarse de Cilicie. Ayant été reconnue, on l'arrêta avec son fils qu'elle tenoit entre ses bras, et on la conduisit devant le tribunal du juge. Les deux filles de sa suite l'abandonnèrent, et se tinrent soigneusement cachées.

Alexandre ayant demandé à Julitte quels étoient son nom, sa qualité, et son pays, elle ne répondit à ces diverses questions, que par ces mots : *Je suis chrétienne*. Le gouverneur, outré de colère, lui fit ôter son enfant, puis ordonna qu'elle fût étendue, et frappée avec des nerfs de bœuf. A l'égard du petit Cyr, il voulut qu'on le lui donnât. Rien n'étoit plus aimable que cet enfant ; un certain air de dignité qui annonçoit son illustre naissance, joint à la douceur et à l'innocence du premier âge, intéressoit en sa faveur tous ceux qui étoient présens. On eut beaucoup de peine à l'arracher des bras de sa mère ; il étendoit continuellement les siens vers elle de la manière la plus touchante. Ses cris et ses pleurs marquoient la peine qu'il ressentoit de la violence qu'on lui faisoit. Le gouverneur le mit sur ses genoux, essayant de le baiser et de l'appaiser. Mais

l'enfant avoit toujours les yeux sur sa mère, et s'élançoit fortement de son côté. Il égratignoit le visage du gouverneur, et lui donnoit des coups de pied dans l'estomac ; et lorsque sa mère, au milieu des tourmens, s'écrioit : *Je suis chrétienne*, il redisoit aussi-tôt : *Je suis chrétien*. Le juge, hors de lui-même, le prit par un pied, et le jeta par terre. L'enfant tomba sur les marches du tribunal, se cassa la tête, et mourut baigné dans son sang.

Julitte remercia Dieu d'avoir accordé à son fils la couronne du martyre. La joie qu'elle témoignoit augmenta encore la fureur du juge. Il lui fit déchirer les côtés avec les ongles de fer, et commanda qu'on lui versât sur les pieds de la poix fondue. En même temps un crieur disoit à Julitte : « Sacrifiez aux dieux, » de peur que vous n'ayiez un sort sem» blable à celui de votre fils. Je ne peux, » répondit la Sainte, sacrifier aux dé» mons, ou à des statues sourdes et » muettes. J'adore Jésus-Christ, le fils » unique de Dieu, par qui toutes choses » ont été créées ». Après cette réponse, le gouverneur la condamna à perdre la tête. Il ordonna de plus que le corps de Julitte et celui de son fils fussent portés au lieu où l'on mettoit les cadavres des

malfaiteurs. Les remords et la confusion qu'il éprouvoit à l'occasion du crime qu'il avoit commis en faisant périr un enfant de trois ans, l'avoient rendu semblable à une bête féroce qui ne suit que la fougue d'une aveugle impétuosité.

Julitte étant arrivée au lieu où se devoit faire l'exécution, prononça la prière suivante : « Je vous rends graces, ô mon » Dieu, de ce que mon fils a été placé le » premier dans votre royaume. Daignez » aussi y recevoir votre servante, toute » indigne qu'elle en est. Accordez-moi, » comme aux vierges sages, l'entrée de » la chambre nuptiale, afin que mon ame » bénisse Dieu votre père, le créateur et » le conservateur de toutes choses, avec » le Saint-Esprit, dans les siècles des siè- » cles. *Amen* ». Elle n'eut pas plutôt dit ce dernier mot, que le bourreau lui coupa la tête. Elle souffrit en 304 ou 305.

Les deux filles de sa suite enlevèrent secrètement son corps, avec celui de son fils, et les enterrèrent dans un champ près de la ville. Leur culte devint fort célebre. S. Cyr est patron de Nevers, ainsi que d'un grand nombre d'églises de France.

PRATIQUE. Ce fut un grand bonheur pour saint Cyr de consommer son sacrifice presqu'aussi-tôt après sa naissance. A combien

de chrétiens pour qui dans le cours ordinaire, une vie de péchés, plus encore si cette vie est longue, ne sera-t-elle pas la matière d'une rigoureuse condamnation? La vie la plus courte passée dans l'état de la grace, sera suivie de la vie glorieuse de l'éternité, tandis que la vie la plus longue, passée sur la terre dans l'état du péché, ne sera jamais qu'un instant, comparé au malheur éternel d'une ame réprouvée pour ses péchés.

PRIÈRE. Nous reconnoissons, Seigneur, que la conservation de notre vie est un effet de votre miséricorde. Ne permettez pas que ce bienfait, par le mauvais usage que nous aurions le malheur d'en faire, soit un titre de plus de condamnation à votre tribunal redoutable. Que votre bonté infinie, nous accorde sur-tout la grace de pleurer sur nos iniquités passées, et celle de persévérer dans la fidélité à laquelle seule est promise la couronne immortelle. Ainsi soit-il.

Dix-septième jour de Juin.

SAINT NICANDRE ET SAINT MARCIEN, *Martyrs.*

NICANDRE et Marcien servirent quelque temps dans les armées romaines; mais ils se retirèrent et renoncèrent à tous les avantages qu'ils pouvoient se promettre dans le monde, lorsqu'ils virent publier des édits contre le christianisme. On leur fit un crime du motif de

leur retraite ; ayant été arrêtés, ils furent conduits devant Maxime, gouverneur de la province. Celui-ci leur montra l'ordre de l'empereur, qui portoit que tous eussent à sacrifier aux dieux. Nicandre répondit que cet ordre ne pouvoit regarder les chrétiens, auxquels il étoit défendu par leur loi d'abandonner le Dieu immortel, pour adorer du bois et des pierres.

Darie, femme de Nicandre, qui étoit présente, exhortoit fortement son mari à rester fidèle à Jésus-Christ. Maxime l'interrompant, lui dit : « O la mé-» chante femme qui souhaite la mort de » son mari ! Vous vous trompez, répon-» dit-elle, je désire qu'il vive en Dieu, » pour ne pas mourir éternellement. Il » est aisé, reprit Maxime, de pénétrer » votre dessein ; vous voulez être défaite » de celui-ci, pour en épouser un autre. » Si vous avez de moi cette pensée, ré-» pliqua Darie, vous n'avez qu'à me faire » mettre à mort la première ». Maxime n'ayant point d'ordre pour les femmes chrétiennes, parce que l'édit ne regardoit que l'armée, commanda qu'on la conduisît en prison ; mais on lui rendit bientôt la liberté ; elle revint pour voir l'issue du combat où son mari étoit engagé.

Maxime se tournant vers Nicandre, lui dit : « Je vous donne quelque temps » pour délibérer, afin que vous choisis» siez entre la vie et la mort. Ce délai » est inutile, répondit Nicandre; ma ré» solution est déjà prise, je ne désire » autre chose que de me sauver ». Le juge croyant qu'il parloit de la conservation de sa vie, et conséquemment qu'il alloit sacrifier aux idoles, en rendit graces à ses dieux. Déjà même, il se félicitoit de sa prétendue victoire avec Suétone, un de ses assesseurs. Mais Nicandre le détrompa bientôt, en priant le vrai Dieu de le garantir des dangers et des tentations de ce monde. « Quoi ! re» prit Maxime, vous paroissiez tout-à» l'heure vouloir vivre, et vous désirez » présentement la mort! La vie que je » désire, répliqua Nicandre, est éter» nelle, et bien différente de celle-ci, qui » ne peut avoir une longue durée. Faites » ce qu'il vous plaira de mon corps, que » je vous abandonne ; je vous déclare que » je suis chrétien ».

Le gouverneur interrogea ensuite Marcien. Voyant qu'il étoit dans les mêmes sentimens que Nicandre, il les envoya l'un et l'autre en prison. Vingt jours après il leur fit subir un second interrogatoire. Comme il leur demandoit s'ils

étoient enfin résolus de se conformer aux édits des empereurs, Marcien répondit: « Tous vos efforts ne nous feront jamais » abandonner le vrai Dieu. Nous le » voyons ici présent par la foi, et nous » savons où il nous appelle. Nous vous » conjurons de ne pas retarder plus long- » temps notre bonheur. Hâtez-vous de » nous envoyer à celui qui a été cruci- » fié, que vous ne craignez pas de blas- » phémer, mais que nous honorons et » adorons ». Maxime les condamna à être décapités. Il s'excusa toutefois sur la nécessité où il étoit d'exécuter les ordres des empereurs. Les deux Martyrs le remercièrent, et reconnurent qu'ils avoient été traités avec beaucoup d'humanité. Ils allèrent au supplice en louant Dieu.

Nicandre étoit suivi de sa femme et de son fils encore enfant, que Papinien, frère du saint martyr Pasicrate, portoit dans ses bras. Marcien étoit accompagné de tous les parens qu'il avoit dans le pays: sa femme sur-tout se lamentoit et fondoit en larmes, mais avec des sentimens bien différens de ceux de Darie. Elle tâchoit d'ébranler la constance de son mari, par tout ce que la douleur pouvoit lui inspirer de plus touchant. Tantôt elle lui montroit l'enfant qui étoit

né de leur mariage, pour l'attendrir; tantôt elle le tiroit par-derrière afin de le retenir. Il ne put s'en débarrasser qu'en priant Zotique, chrétien zélé, de l'arrêter. Lorsqu'il fut au lieu du supplice, il l'envoya chercher et l'embrassa tendrement; puis, prenant son fils qu'on avoit amené, il le baisa, et dit, les yeux levés vers le ciel : « Seigneur, Dieu tout-» puissant, prenez cet enfant sous votre » protection ». Il ordonna ensuite à sa femme de se retirer, puisqu'elle n'avoit pas le courage de le voir mourir.

Pour Darie, elle ne se sépara point de son mari, qu'elle exhortoit elle-même à persister généreusement dans la foi. « Prenez courage, disoit-elle. J'ai été » dix ans privée de votre présence; et » pendant ce temps-là je n'ai cessé de » demander à Dieu la grace de vous re-» voir. J'ai présentement cette consola-» tion; je suis même assez heureuse que » de devenir la femme d'un martyr. Ren-» dez témoignage à Dieu, et pensez aussi » à me délivrer de la mort éternelle ».

Le bourreau, ayant bandé les yeux à Nicandre et à Marcien, consomma leur sacrifice en leur coupant la tête. Ils souffrirent vers l'an 303. Il paroît que ce fut dans la Mésie, province de l'Illyrie.

PRATIQUE. Nous ne perdons jamais ce que nous sacrifions pour obéir à la voix de Dieu, et dans toutes sortes d'événemens et d'affaires, après avoir pris les précautions et les mesures qui étoient en notre pouvoir, nous devons nous en rapporter pour le reste à la bonté divine. Cette disposition bannira toute inquiétude de nos cœurs, et attirera toujours sur nous les bénédictions divines.

PRIÈRE. Il n'y a que vous, Seigneur, qui puissiez nous mettre dans cette disposition d'abandon à votre sainte volonté: nous vous la demandons, afin que nous ne perdions pas le prix des souffrances par lesquelles vous jugerez à propos de nous éprouver. Ainsi soit-il.

Dix-huitième jour de Juin.

S. BONIFACE, *Religieux Camaldule, Apôtre de Russie, Martyr.*

(Du 19 du même mois.)

BONIFACE, appelé aussi *Brunon*, étoit d'une des plus illustres familles de la Saxe. Il fut élevé d'une manière conforme à sa naissance. Dès ses premières années, il montra beaucoup d'inclination pour la vertu, et il entra, étant encore fort jeune, dans l'état ecclésiastique. L'empereur Othon III, l'ayant appelé à sa cour, le fit son chapelain,

et lui donna en même temps la surintendance et le soin de tout ce qui concernoit la chapelle impériale. Il fut si touché de sa vertu et de la douceur de son caractère, qu'il mit en lui toute sa confiance. Son estime et son affection pour lui étoient telles, qu'il l'appeloit ordinairement *son ame*.

Loin de s'enorgueillir de la faveur du prince, Boniface s'exerçoit à la pratique de l'humilité et de la mortification, afin de se prémunir contre les écueils de la prospérité. Une dévotion tendre lui inspiroit un grand amour pour la prière. Un jour qu'il alloit à l'église, dédiée à saint Boniface, archevêque de Mayence et martyr, il se sentit tout-à-coup enflammé d'un ardent désir de sacrifier sa vie pour Jésus-Christ : « Ne m'appelé-» je pas aussi Boniface ? s'écria-t-il » dans un pieux transport. Pourquoi » donc ne serois-je pas martyr, comme » celui dont on vient implorer l'inter-» cession en ce lieu » ? Depuis ce temps-là il ne fit plus que soupirer après le bonheur de verser son sang pour la foi.

Saint Romuald étant venu à la cour de l'empereur en 998, Boniface fut si édifié de sa conduite, qu'il le pria de le recevoir au nombre de ses disciples. Othon ne vit partir qu'à regret un homme

qui lui étoit si cher. Boniface eut bientôt pris l'esprit et les maximes de saint Romuald. C'étoit sans doute un spectacle bien édifiant de voir un homme élevé très-délicatement, accoutumé à porter des habits magnifiques, vivre au sein des honneurs, manger à la table d'un grand prince qui le chérissoit, se contenter d'un revenu pauvre, marcher nu-pieds, ne se nourrir que d'herbes et de racines, travailler des mains, gagner son pain à la sueur de son front, coucher sur la dure, ne se permettre que quelques heures de repos, et souvent consacrer à la prière la plus grande partie de la nuit. Il arrivoit fréquemment à Boniface de ne manger que deux fois la semaine, le dimanche et le jeudi. L'amour de la pénitence le portoit aussi de temps en temps à se rouler dans les orties et les ronces, afin qu'il n'y eût dans son corps aucune partie qui ne souffrît.

Après avoir passé quelques années sous la conduite de saint Romuald, Boniface obtint de ses supérieurs la permission d'aller prêcher la foi aux Infidèles. Il se rendit à Rome pour obtenir du pape l'autorisation dont il avoit besoin. Il traversa l'Allemagne au milieu d'un hiver très-rigoureux. Jamais il ne portoit de chaussure, et il falloit quelquefois prendre

de l'eau chaude pour détacher ses pieds qui étoient gelés sur les étriers du cheval dont il se servoit dans le besoin. L'archevêque de Magdebourg le sacra évêque et lui donna le *pallium* de la part du souverain pontife. Il seroit difficile d'exprimer l'ardeur du désir dont il brûloit pour la conversion des ames. Les habitans de la Prusse, lui parurent particulièrement mériter ses soins, parce qu'ils étoient les plus opiniâtrés dans le vice. Il n'accepta les présens que lui envoyèrent plusieurs personnes qualifiées, que pour les distribuer aux pauvres. Les idolâtres du pays épargnèrent sa vie; mais ce fut uniquement parce qu'ils se ressouvenoient que le martyre de S. Adalbert, et les miracles opérés ensuite par son intercession, avoient été pour plusieurs du pays, un motif d'embrasser le christianisme. Boniface quitta la Prusse, où ses travaux étoient inutiles, et alla prêcher la foi sur les frontières de la Russie.

Les Russes étoient des barbares, plongés dans les ténèbres de l'idolâtrie. Ils avoient encore toute leur ancienne férocité, lorsque Boniface entreprit de les convertir au christianisme. Ils n'eurent pas plutôt appris son arrivée, qu'ils lui défendirent de prêcher; ils lui ordonnèrent

même de sortir de leur pays. Il alla trouver le roi d'une petite province qui avoit envie de l'entendre. Mais la pauvreté de son extérieur le fit mépriser par le prince, qui lui dit cependant qu'il se convertiroit s'il le voyoit passer à travers un grand feu sans se brûler. Le saint Missionnaire, par une inspiration divine, opéra le miracle qu'on lui demandoit. Le prince, qui en avoit été témoin, se fit instruire et reçut le baptême avec plusieurs de ses sujets. Les Barbares, furieux du progrès que faisoit l'Evangile, menacèrent Boniface des plus cruels traitemens, s'il ne sortoit aussi-tôt de leur pays. Voyant que leurs menaces ne produisoient aucun effet, ils se saisirent de lui, et le décapitèrent en 1009, avec dix-huit autres chrétiens.

PRATIQUE. D'où venoit dans S. Boniface ce zèle ardent pour la conversion des ames? De son amour pour Dieu, qu'il vouloit faire aimer et glorifier, ainsi que de son amour pour le prochain dont il vouloit procurer le salut éternel. Cet amour de Dieu et du prochain, sans lequel il n'y a point de véritable christianisme, est l'accomplissement de toute la loi. Sur cet oracle de la vérité même, jugeons-nous, et jugeons en général le monde d'aujourd'hui.

PRIÈRE. Si nous ne sommes pas capables, Seigneur, de vous témoigner cet amour d'une

manière aussi héroïque que vos saints Martyrs, accordez-nous du moins la grace de vous le marquer par notre fidélité à remplir tous les devoirs de notre état, de notre religion, et de contribuer au vrai bonheur de nos frères.

Dix-neuvième jour de Juin.

SAINT GERVAIS ET SAINT PROTAIS, *Martyrs de Milan.*

Ces deux Saints sont appelés par saint Ambroise les premiers martyrs de Milan. Il paroît qu'ils souffrirent sous Néron, ou au plus tard sous Domitien. On dit qu'ils étoient fils de saint Vital et de sainte Valerie, qui versèrent leur sang pour la foi, l'un à Ravenne, et l'autre à Milan. Cette dernière ville est devenue célèbre par le martyre et les miracles de S. Gervais et de S. Protais, que quelques auteurs prétendent avoir été frères. On lit dans S. Ambroise, qu'aidés de la grace, ils s'étoient préparés long-temps à la victoire qu'ils remportèrent, par les exercices de la piété, et par la constance avec laquelle ils résistèrent à la corruption du siècle. Le même Père ajoute qu'ils furent décapités pour le nom de Jésus-Christ.

Les fidèles de Milan avoient perdu,

dans le quatrième siècle, le souvenir de ces Saints, qui n'avoient pas pour cela cessé de les assister dans leurs divers besoins. Ils dûrent à la découverte de leurs reliques, la délivrance d'un des plus grands dangers qui eût jamais menacé leur église. L'impératrice Justine, veuve de Valentinien I, vendue à l'arianisme, faisoit tous ses efforts pour chasser saint Ambroise de son siége. Les ariens, qui avoient ce point extrêmement à cœur, employoient, dans le dessein de réussir, tout ce que la calomnie a de plus atroce. Ce fut dans une conjoncture aussi critique, que nos saints Martyrs vinrent au secours de l'église de Milan.

S. Ambroise étoit alors sur le point de consacrer l'église, appelée depuis *Basilique Ambroisienne*, et connue aujourd'hui sous le nom de *Saint Ambroise-le-Grand ;* il étoit question d'y mettre des reliques. On ignoroit encore que les corps de S. Gervais et de S. Protais étoient devant les barreaux qui environnoient les tombeaux de S. Nabor et de S. Félix. Ambroise, instruit par une lumière céleste, fit creuser en cet endroit; on y trouva les corps de deux hommes, avec les os entiers dans leur situation naturelle, excepté que les têtes étoient séparées du reste du corps. Le

fond du tombeau étoit couvert de sang, et on y voyoit toutes les marques qui pouvoient constater la vérité de ces reliques. Les os ayant été levés de terre, furent mis dans des litières et transportés dans la basilique de Fauste, peu éloignée de celle de S. Nabor. Il s'y fit un concours prodigieux. Le troisième jour, on transféra ces reliques dans la basilique Ambroisienne, avec une pompe religieuse, qui fut suivie de réjouissances publiques par toute la ville

Durant la procession, un aveugle se trouva guéri. Il se nommoit Sévère, et il étoit connu de tous les habitans de Milan. Il n'eut pas plutôt touché le bord des ornemens qui couvroient les reliques, qu'à l'heure même il recouvra la vue. Ce miracle est rapporté par saint Ambroise, par S. Augustin et par Paulin, qui tous trois étoient pour lors à Milan. Plusieurs personnes attaquées de diverses maladies, obtinrent aussi une parfaite guérison en touchant les ornemens qui couvroient les mêmes reliques, ou les linges qu'on avoit jetés dessus. Les démons qui agitoient les possédés, rendoient gloire à Dieu, et s'avouoient incapables de supporter les tourmens qu'ils souffroient en présence des corps saints. Tous ces prodiges sont attestés par saint

Ambroise. Les reliques de nos saints Martyrs restèrent exposées deux jours; après quoi on les plaça dans une voûte sous l'autel. Nous apprenons encore de saint Ambroise, qu'il s'opéra plusieurs miracles par la vertu du sang que l'on avoit trouvé dans le tombeau des saints Martyrs.

Les ariens de Milan firent tous leurs efforts pour nier la vérité des miracles opérés par l'intercession de nos saints Martyrs. « Mais, dit S. Ambroise, ils » montroient par-là qu'ils n'avoient pas » la même foi qu'eux. Autrement, pour- » quoi auroient-ils cherché à détruire » des miracles aussi évidens?..... Cette » foi est confirmée par nos ancêtres; les » démons eux-mêmes sont forcés de ren- » dre témoignage à une doctrine que » nient les hérétiques ».

Il s'est fait différentes distributions des reliques de S. Gervais et de S. Protais. Un grand nombre de diocèses et de paroisses, honorent les saints Martyrs avec le titre de patrons.

PRATIQUE. Tel est l'amour de Dieu pour ses Saints, que non content de les associer à son propre bonheur dans le ciel, il se plaît encore souvent à les glorifier sur la terre en leur communiquant le pouvoir de faire des miracles. Fut-il jamais un motif plus

puissant pour nous engager à tout souffrir, plutôt que d'offenser un Dieu si bon, si libéral, si magnifique, même dans ses récompenses ?

PRIÈRE. Non, Seigneur, rien ne sera jamais capable de nous détourner de la voie de vos commandemens. Nous espérons toujours que votre bonté infinie, nous soutiendra dans les diverses épreuves, et que vous nous ferez triompher des obstacles que nous pourrions rencontrer dans la vie orageuse de ce monde. Ainsi soit-il.

Vingtième jour de Juin.

SAINTE JULIENNE FALCONIÉRI, *Vierge.*

(Du 19 du même mois.)

JULIENNE, issue d'une famille illustre de Florence, vint au monde en 1270, dans un temps où ses parens avancés en âge, ne comptoient plus avoir d'enfans ; ainsi sa naissance fut regardée comme un effet miraculeux. Son père et sa mère par reconnoissance, la dévouèrent entièrement aux exercices de religion ; ils fondèrent et firent bâtir à Florence l'église de l'Annonciation, qui, pour la richesse et la beauté de l'architecture, est encore aujourd'hui regardée comme

une merveille. Le père de Julienne étoit frère du bienheureux Alexis Falconiéri, qui fut avec S. Philippe Béniti, une des premières colonnes de l'ordre des Servites. On appelle *Servites* des personnes religieuses qui se consacrent au service de Dieu, sous la protection spéciale de la Sainte Vierge.

Les premiers mots que Julienne apprit à bégayer, furent ceux de *Jésus* et de *Marie ;* à peine faisoit-elle usage de sa raison, qu'elle se montroit pleine d'ardeur pour la pratique de la vertu. Dans un âge où l'on est peu capable de réfléchir, elle chérissoit déjà l'exercice de la prière et de la mortification. Sa modestie étoit si grande, qu'elle ne regardoit jamais en face les personnes d'un autre sexe. Le nom seul du péché lui causoit de l'horreur. Lorsqu'elle eut atteint sa seizième année, elle quitta le monde, embrassa l'état de virginité, et reçut des mains de S. Philippe Béniti le voile des *Mantellases*. On donne ce nom à celles qui composoient un troisième ordre de Servites, et on le leur donna à cause d'une espèce particulière de manches courtes qu'elles portent, pour travailler avec plus de facilité; elles ont été instituées pour servir les malades, et pour exercer d'autres œuvres de charité.

Cet ordre s'accrut bientôt considérablement; plusieurs femmes de piété s'offrirent pour y entrer, et Julienne se vit obligée de faire les fonctions de supérieure. Quoique sa place lui donnât de l'autorité sur toutes les sœurs, elle n'avoit point de plus grand plaisir que de les servir. Une prière fervente et continuelle lui mérita des faveurs extraordinaires du ciel; rien ne pouvoit l'arrêter, dès qu'il s'agissoit d'être utile au prochain, sur-tout lorsqu'il falloit travailler à réconcilier des ennemis, à retirer les pécheurs du désordre, et à procurer de l'adoucissement aux douleurs que souffroient les malades. La rigueur de ses austérités égaloit ses autres vertus; elle supporta avec une patience admirable les différentes épreuves que Dieu lui envoya. Un vomissement continuel ne permettant pas qu'on lui administrât la communion durant sa dernière maladie, Jésus-Christ employa un prodige, pour satisfaire le désir ardent qu'elle avoit de s'unir à son divin époux; elle mourut à Florence en 1340. La vérité de plusieurs miracles opérés par son intercession, ayant été constatée juridiquement, Benoît XIII la béatifia en 1729, et Clément XII acheva le procès de sa canonisation.

PRATIQUE. Une éducation chrétienne est le plus précieux des avantages. Elle procure aux parens, la consolation de voir leurs enfans marcher dans le chemin de la vertu; elle leur laisse au moins l'espérance de les voir un jour revenir à Dieu, quand ils ont eu le malheur d'être entraînés par la corruption du monde. On pourroit citer nombre d'exemples de ces conversions.

PRIÈRE. Gravez, Seigneur, ces principes dans le cœur des parens et de ceux auxquels ils confient l'éducation de leurs enfans. Nous verrons naître alors un nouvel ordre de choses. La vertu sera plus pratiquée, et l'on aura moins à gémir sur les ravages de l'impiété et du libertinage, dans toutes les conditions de la société et les circonstances de cette vie. Ainsi soit-il.

Vingt-unième jour de Juin.

SAINT LOUIS DE GONZAGUE, *de la Compagnie de Jésus.*

LOUIS de Gonzague, parent au troisième degré du duc de Mantoue, eut pour père Ferdinand de Gonzague, prince du Saint-Empire, et marquis de Châtillon en Lombardie; et pour mère Marthe Tana Santena, qui étoit d'une famille illustre. Marthe étoit dame d'honneur d'Isabelle de France, femme de Philippe II, roi d'Espagne. Le marquis de Châtillon vi-

voit aussi à la cour, et jouissoit des bonnes graces de son prince.

Marthe, qui avoit beaucoup de piété, ne souhaitoit rien tant que d'avoir un fils qu'elle pût entièrement consacrer au service de Dieu. Ses vœux furent exaucés. Notre Saint naquit au château de Châtillon, le 9 mars 1568, et eut pour parrain Guillaume, duc de Mantoue, qui le nomma Louis. Dès qu'il fut capable d'intelligence, sa mère lui inspira la crainte et l'amour de Dieu; quoique dans l'âge le plus tendre, il aimoit à se retirer dans des lieux écartés, où il prioit avec une ferveur extraordinaire.

Son père, qui vouloit en faire un militaire, tâchoit de lui donner du goût pour cet état, en lui procurant des armes proportionnées à sa taille et à son âge. Il le mena à Casal, pour qu'il assistât à une revue de trois mille soldats italiens. Insensiblement Louis prit l'habitude de dire de ces mots grossiers, si ordinaires aux gens de guerre, sans comprendre ce qu'ils signifioient, puisqu'il n'avoit que sept ans. Son gouverneur l'en ayant repris, il se corrigea sur-le-champ. Quoique la faute qu'il avoit commise fût légère, à cause du défaut d'âge et de réflexion, il ne cessa de la déplorer toute sa vie.

De retour à Châtillon il se fit un devoir de réciter tous les jours à genoux l'office de la Vierge et plusieurs autres prières. Il étoit dans sa huitième année lorsqu'il fut envoyé à Florence avec son frère Rodolphe. Il ne se contenta pas de s'appliquer à l'étude des lettres et aux exercices convenables à son rang; il se perfectionna sur-tout dans la science des Saints. Il conçut une haute estime de la chasteté, et il prenoit tous les moyens propres à conserver en lui cette vertu; tels que la prière, la vigilance sur lui-même, et la fuite des occasions dangereuses. Son humilité se manifestoit par la conduite qu'il tenoit à l'égard de ses domestiques; jamais il ne leur parloit avec un ton de maître; il ne leur demandoit qu'en priant, les services qu'il avoit droit d'exiger d'eux.

De Florence, les deux jeunes princes furent envoyés à Mantoue, et puis à la cour de Guillaume de Gonzague, qui venoit de donner à leur père le gouvernement de Montferrat. Louis, quoiqu'il eût à peine douze ans, prit la résolution de remettre à son frère son droit au marquisat de Châtillon, dont l'empereur lui avoit donné l'investiture. Il désiroit s'affranchir des liens qui l'attachoient au monde. Sa langueur, occasionnée par

une longue maladie, lui fournit un prétexte de vivre dans la retraite, et de se livrer entièrement aux exercices de la vie intérieure. Il faisoit la fonction d'apôtre parmi les autres enfans, surtout parmi les pauvres, et se chargeoit lui-même du soin de les instruire. Il parloit de Dieu d'une manière si intéressante, que des personnes avancées en âge, et d'ailleurs fort éclairées, en étoient singulièrement étonnées.

Louis s'étant rendu à Bresce pour aller recevoir la bénédiction de S. Charles Borromée, le saint cardinal fut extrêmement satisfait d'un entretien qu'il eut avec le jeune prince; il l'exhorta à se préparer à sa première communion, qu'il n'avoit point encore faite, et lui donna des avis salutaires sur la conduite à tenir en pareille circonstance, ainsi que sur plusieurs autres pratiques de piété. Il n'oublia jamais le bonheur qu'il avoit eu de voir le saint Archevêque de Milan.

Enfin dégoûté de plus en plus du monde, il prit, de l'aveu de son confesseur, la résolution d'entrer dans la Compagnie de Jésus, afin de s'occuper entièrement de la gloire de Dieu en travaillant à la sanctification des ames. Son père, auquel il s'en ouvrit, entra dans une grande colère, et lui fit même de gran-

des menaces pour le détourner de ce dessein. Il céda pourtant à la fin aux représentations de ses amis, et acquiesça aux désirs de son fils. Il retracta ensuite son consentement; il chargea son fils de commissions fort dissipantes, dans l'espérance de lui inspirer d'autres pensées. Il agissoit comme les gens du monde qui, au lieu d'éprouver la vocation de leurs enfans, cherchent à les distraire. Mais la persévérance et la patience de son fils le désarmèrent pour toujours, et il le laissa en liberté. « Mon fils, lui dit-il, vous m'a» vez fait au cœur une plaie qui saignera » long-temps. Je vous aime, et vous le » méritez; j'avois fondé sur vous toutes » les espérances de ma famille; mais enfin » puisque vous êtes assuré que Dieu vous » appelle à autre chose, je ne vous retiens » plus : allez où le Seigneur vous veut; » fasse le ciel que vous y soyez heureux ». Il entra au noviciat chez les jésuites de Rome, le 21 novembre 1585, n'ayant point encore dix-huit ans accomplis.

Le fervent novice se regardoit comme le dernier de ses compagnons. Sa mortification étoit si absolue, qu'il paroissoit ne faire aucune attention aux choses extérieures, qui n'avoient point la gloire de Dieu pour objet. On ne pouvoit lui faire plus de peine que de le

traiter avec la moindre distinction; il étoit enchanté lorsqu'il exerçoit les fonctions les plus humiliantes; son amour pour la pauvreté étoit extraordinaire; souvent il avoit des ravissemens dans la prière, et des larmes abondantes couloient de ses yeux, sur-tout pendant la communion. Il étoit pénétré d'une tendre dévotion pour la mère de Dieu, ainsi que pour les saints Anges, et en particulier pour les Anges gardiens. Les peines intérieures qu'il éprouva au commencement de son noviciat, ne servirent qu'à purifier son cœur plus parfaitement. Son noviciat achevé, il fit ses vœux le 20 novembre 1587; peu de temps après, il reçut la tonsure et les ordres mineurs.

Une contestation née dans sa famille pour des intérêts temporels, l'obligea de faire le voyage de Mantoue. Il réunit les esprits divisés, et leva toutes les difficultés qui s'opposoient au rétablissement de la paix. De Mantoue il se rendit à Milan, où il lui fut révéle dans la prière que la fin de sa vie approchoit.

Durant une maladie épidémique qui fit de grands ravages à Rome en 1591, les jésuites érigèrent un nouvel hôpital à leurs frais. Ils reçurent les pauvres malades, et les y servirent avec beaucoup

de charité. Louis fut un de ceux qui se signalèrent le plus. La contagion attaqua plusieurs jésuites, qui en moururent. Notre Saint en fut aussi attaqué, la pensée que Dieu alloit l'appeler à lui le remplit de joie. Il reçut le saint viatique et l'extrême-onction; il guérit cependant; mais il lui resta une fièvre lente, qui en trois mois le réduisit à une extrême foiblesse. Il mourut la nuit du 20 au 21 juin de l'année 1591. Il étoit âgé d'un peu plus de vingt-trois ans. Grégoire XV le béatifia en 1621, et Benoît XIII le canonisa en 1726. Les bollandistes ont donné l'histoire des miracles opérés par son intercession.

PRATIQUE. Quel spectacle pour la foi, que de voir un jeune prince sacrifier les biens et les honneurs du monde, dans le dessein de se procurer plus de facilité pour parvenir à la béatitude éternelle! Quoi de plus propre en même temps à confondre notre lâcheté dans le service de Dieu! Ce que les Saints ont acheté par tant de sacrifices, ne doit-il donc nous rien coûter, et peut-on craindre de l'acheter à trop haut prix?

PRIÈRE. Ouvrez-nous, Seigneur, les yeux sur notre aveuglement, et ne permettez pas que nous attendions au dernier jour à reconnoître notre erreur, elle seroit irréparable. Le temps est court et incertain, mais avec votre grace et notre ferveur à la seconder, nous attirerons votre

miséricorde pour le temps et pour l'éternité. Ainsi soit-il.

Vingt-deuxième jour de Juin.

SAINT PAULIN, *Evêque de Nole.*

SAINT Paulin, appelé par les latins Pontius-Meropius-Paulinus, naquit à Bordeaux en 353. On comptoit une longue suite de sénateurs illustres dans sa famille, tant du côté paternel que du côté maternel. Son père étoit préfet du prétoire dans les Gaules, et le premier magistrat de l'empire d'occident. L'éclat de ses vertus le rendit l'admiration de son siècle et des siècles suivans, et lui mérita d'avoir pour panégyristes S. Martin, S. Ambroise, S. Augustin, S. Jérôme, et plusieurs autres grands hommes. Il eut pour maître le célèbre Ausone. On remarqua en lui un esprit élevé et pénétrant, un génie riche et fécond, une facilité merveilleuse à s'exprimer, et toutes les autres qualités qui annoncent qu'un jeune homme est né pour tout ce qu'il y a de plus grand. Ayant eu occasion de parler en public, dans un âge où l'on n'est point ordinairement capable de produire rien d'achevé, il s'attira les plus grands applaudissmens. « Chacun, dit S. Jérôme,

» admiroit la pureté et l'élégance de sa » diction, la noblesse et la délicatesse de » ses pensées, la douceur et l'énergie » de son style, la richesse et la vivacité » de son imagination ». Il joignoit à tous ces avantages la réunion de toutes les vertus morales. On fit connoître son mérite aux empereurs; on l'éleva, quoique jeune encore, aux premières dignités, et il fut déclaré consul. Il épousa une Espagnole nommée Thérasie, qui lui apporta de grands biens, et qui étoit surtout distinguée par son mérite personnel et par sa piété. Universellement estimé et respecté, Paulin se fit un grand nombre d'amis en Italie, en Espagne, et dans les Gaules, où il avoit déployé durant l'espace de quinze années ses talens et sa rare capacité pour l'administration des affaires, tant publiques que particulières.

Mais Dieu lui ouvrit les yeux sur le néant des grandeurs humaines et lui inspira la noble ambition de devenir petit pour le royaume du ciel. Il profita beaucoup des entretiens qu'il eut à Milan avec S. Ambroise, à Vienne avec S. Martin, et à Bordeaux avec S. Delphin. Les réflexions sérieuses qu'il fit sur la vanité du monde, lui tinrent lieu de préservatif contre les dangers aux-

quels son état l'exposoit. Quelques dérangemens de fortune, occasionnés par les révolutions qui arrivèrent dans l'empire, et les murmures, inséparables des grandes places, le confirmèrent dans le mépris qu'il avoit déjà conçu pour le monde. Il voyoit mieux que jamais le vide des brillantes chimères, qui n'éblouissent que ceux qui les considèrent dans le lointain. Sa femme fut la première à lui inculquer la nécessité de mépriser tout ce qui n'étoit pas Dieu. Il étoit beau de les voir l'un et l'autre s'encourager mutuellement à tout abandonner pour suivre Jésus-Christ d'une manière plus parfaite. Ils se retirèrent dans une petite terre qu'ils avoient en Espagne; ce fut là qu'ils perdirent le fils unique que Dieu leur avoit donné; ils s'engagèrent ensuite d'un consentement mutuel, à vivre dans une continence perpétuelle. Paulin changea d'habit pour annoncer au monde qu'il n'auroit plus rien de commun avec lui; il prit la résolution d'abandonner le sénat, son pays, ses biens, et d'aller s'ensevelir dans un monastère ou dans un désert.

Il vendit ses biens, et en distribua le prix aux pauvres. Il vendit aussi ceux de sa femme, qui n'aspiroit pas avec moins de ferveur que lui à la pratique de la pau-

vreté volontaire. Une telle action reçut de grands éloges de la part des vrais serviteurs de Dieu ; mais les partisans du monde en firent le sujet de la critique la plus amère. Paulin se vit abandonné de tout le monde, même de ses proches et de ses esclaves, qui refusoient de lui rendre les devoirs les plus communs de l'humanité. Il supportoit avec joie les reproches de ses amis et de ses parens, qui attribuoient sa retraite à une humeur mélancolique, à une hypocrisie secrète, ou à d'autres motifs semblables. Il ne répondoit que par ces mots : « O heureux » affront, que de déplaire avec Jésus-» Christ » ! Ausone, son ancien maître, fut un de ceux qui blâmèrent le plus sa conduite. Le Saint lui adressa une belle réponse en vers, où il lui marquoit qu'il s'estimoit heureux de souffrir des reproches pour Jésus-Christ, et qu'il s'inquiétoit peu du jugement des hommes, pourvu qu'il méritât, par sa conduite, l'approbation de celui auquel seul il vouloit plaire.

Ceux qui l'avoient persécuté ou accablé de reproches, devinrent bientôt ses panégyristes ; ils ne purent s'empêcher de louer hautement sa douceur et sa modestie ; ils rendirent justice à sa grandeur d'ame, et à la pureté de ses inten-

tions. Les personnes les plus qualifiées venoient le voir des extrémités de l'empire. Sa femme le soutenoit dans ses premières résolutions, et ne lui étoit point inférieure en vertu ; elle se revêtit aussi d'habits simples, pour s'entretenir plus facilement dans l'humilité et dans l'esprit de pénitence. S. Augustin exhortant un jeune seigneur au mépris du monde, lui disoit : « Allez dans la Campanie : » voyez Paulin, cet homme si grand par » sa naissance, par son génie, par ses » richesses. Voyez avec quelle généro- » sité ce serviteur de Jésus-Christ s'est » dépouillé de tout, pour ne posséder » que Dieu. Voyez comment il a renoncé » à l'orgueil du monde, pour embrasser » l'humilité de la croix. Voyez comment » il emploie présentement à louer Dieu, » ces trésors de science qui sont perdus » quand on ne les consacre pas à celui qui » les a donnés ».

A la pratique du renoncement intérieur, il joignoit les austérités de la mortification corporelle. Il vivoit dans une si grande pauvreté, que souvent il manquoit pour sa nourriture des choses les plus nécessaires. Un tel genre de vie ne l'empêchoit pas de conserver une aimable gaîté, qui charmoit tous ceux qui avoient le bonheur de le connoître, et

qui se fait encore aujourd'hui remarquer dans ses écrits.

Voulant être inconnu aux hommes, il résolut de se retirer dans une espèce d'hermitage, près de Nole, dans la Campanie auprès duquel étoit l'église de S. Félix, pour qui il avoit une grande dévotion ; mais il se vit obligé de recevoir les saints ordres avant de quitter l'Espagne. Le jour de Noël de l'année 393, le peuple de Barcelone se saisit de lui dans l'église, et demanda avec les plus vives instances qu'il fût élevé au sacerdoce. On n'eut point égard à ses représentations, et il fallut qu'il consentît à ce qu'on exigeoit de lui. Il ne donna toutefois son consentement, qu'à condition qu'il auroit la liberté d'aller où il voudroit. Etant parti pour l'Italie, il vit à Milan S. Ambroise qui l'aggréga à son clergé, sans l'obliger cependant à résider dans son diocèse.

Arrivé à Nole, il alla se loger près de l'église, bâtie sur le tombeau de saint Félix. A peu de distance de-là, étoit un long bâtiment à deux étages, avec une galerie partagée en cellules. Paulin logea dans ces cellules les ecclésiastiques qui venoient le voir ; de l'autre côté étoit un bâtiment destiné au logement des laïques. Il forma une société de personnes

qui s'étoient jointes à lui, et leur donna une règle. Ces solitaires pratiquoient de longues veilles et des jeûnes rigoureux. Tous les ans Paulin célébroit les louanges de S. Félix, par un poëme qu'il appeloit *le Tribut de son hommage.*

Nous apprenons du Saint, que rien ne le portoit si efficacement à la ferveur que la considération de la bonté infinie de Dieu, qui malgré tout ce que nous lui devons, ne nous demande que notre amour : tout pauvres et insolvables que nous sommes, si nous l'aimons, nous acquittons toutes nos dettes. Il n'y a point en cela de difficulté, n'y ayant point d'homme qui n'ait un cœur et qui ne soit capable d'aimer. La bonté céleste va plus loin encore ; en aimant Dieu, nous acquérons un droit à ses plus grandes faveurs ; de créancier qu'il étoit, il devient débiteur par rapport à nous.

Il y avoit quinze ans que Paulin vivoit dans la retraite, lorsqu'on l'élut pour succéder à Paul, évêque de Nole, qui mourut sur la fin de l'année 409 ; durant son épiscopat il cherchoit à se faire aimer, plutôt qu'à se faire craindre. Les émotions de la colère ne donnèrent jamais la moindre atteinte à la tranquillité de son ame. S'il lui arrivoit d'employer la sévérité, il la tempéroit

toujours par la douceur. On ne s'adressoit point à lui, sans obtenir ce que l'on demandoit. Tous avoient part à ses conseils ou à ses aumônes; sa libéralité envers les pauvres le réduisit lui-même à une extrême pauvreté.

Quelques jours avant sa mort, il fut visité par deux évêques, avec lesquels il s'entretint des choses spirituelles. Il offrit avec eux le saint sacrifice la nuit qui précéda sa mort; tous ceux qui étoient dans sa chambre se sentirent agités comme par les secousses d'un tremblement de terre; il rendit l'esprit dans ce moment, en 431. On l'enterra dans l'église qu'il avoit fait bâtir en l'honneur de saint Félix.

PRATIQUE. Armons-nous de courage comme les Saints, et témoignons hautement par notre conduite, que nous ne connoissons d'autre gloire que l'accomplissement de la volonté de Dieu; que nous regardons même comme un gain et un honneur les ignominies que la pratique de la vertu nous attirera; ou le monde rougira de son injustice, ou sa rage contre nous ira jusqu'à l'excès. Quoi qu'il arrive, soyons fidèles à Dieu comme ses Saints, il vengera tôt ou tard sa gloire outragée en eux. Aimons nos ennemis; et soyons sûrs que la vertu persécutée a sur le ciel des droits imprescriptibles.

PRIÈRE. Vous l'avez dit à vos Apôtres, divin

Sauveur; le monde me hait, il vous haïra comme mes disciples. Ce beau nom, Seigneur, doit amplement nous dédommager du mépris et de l'injustice d'un monde que vous avez déjà condamné. Ah! ne permettez pas que jamais nous cédions à sa tyrannie, et donnez-nous la force de lui résister jusqu'à nous sacrifier tout à vous. Ainsi soit-il.

Vingt-troisième jour de Juin.

SAINTE MARIE D'OIGNIES, *dans les Pays-Bas.*

MARIE, née à Nivelle en Brabant, sortoit d'une famille riche. Ses parens l'élevèrent dans les principes de la piété chrétienne, et lorsqu'elle eut atteint l'âge de quatorze ans, on lui fit épouser un jeune seigneur que sa vertu rendoit recommandable. Son mari entra dans ses vues, et se montra aussi zélé qu'elle pour la pratique des austérités de la pénitence. Ils convinrent l'un et l'autre de se retirer dans le quartier de Nivelle, nommé Villembroke, et de s'y employer au service des lépreux. Le genre de vie qu'ils embrassoient, les exposa aux railleries des prétendus sages du monde; mais l'amour qu'ils avoient pour les humiliations de la croix, leur fit mépriser les jugemens

des hommes. Ils méditoient assidûment sur les souffrances de Jésus-Christ, afin d'apprendre de plus en plus à mourir entièrement à eux-mêmes. Marie surtout ne pouvoit vaquer à cet exercice sans verser un torrent de larmes; elle ne faisoit qu'un repas par jour, et ce repas consistoit à manger un morceau de pain noir et fort dur, avec quelques herbes. Pendant son travail, elle mettoit devant elle un pseautier ouvert, et y jetoit les yeux de temps en temps, pour s'entretenir dans l'esprit de prière; elle avoit une tendre dévotion pour la sainte Vierge. On lit dans sa vie, par le cardinal de Vitry, qu'elle eut souvent dans son oraison, des extases et des ravissemens, et qu'on ne pouvoit l'entendre parler de Dieu, sans se sentir enflammé d'amour.

Une personne d'une piété éminente, qui étoit venue de fort loin pour voir la Sainte, reçut tant de consolations de ses discours, et fut tellement pénétrée du feu de la divine charité, qu'elle en ressentit les effets tout le reste de ses jours. Un autre se railloit de ses compagnons qui se détournoient de leur chemin pour aller visiter la Servante de Dieu, et refusa constamment de vouloir les accompagner; il consentit seulement à les attendre. Mais voyant qu'ils ne revenoient

point, il se détermina à aller les joindre. A peine eut il vu Marie et entendu ses discours, que son cœur fut entièrement changé; il fondoit en larmes, et ne pouvoit se résoudre à repartir.

On remarqua en plusieurs occasions que la Sainte possédoit dans un degré supérieur, l'esprit de conseil et de discernement, et même qu'elle avoit le don de prophétie. Ces graces étoient la récompense de son humilité : elle se regardoit comme une misérable pécheresse, indigne d'occuper une place parmi les créatures. Quelques années avant sa mort, elle alla fixer sa demeure auprès de l'église de Notre-Dame d'Oignies. S'étant délivrée par-là de plusieurs visites que lui faisoient les habitans de Nivelle, elle eut la liberté de se livrer avec moins de distraction aux exercices de piété; elle s'unissoit fréquemment à J. C. par la sainte communion. Durant sa dernière maladie, elle fut visitée par plusieurs personnes de la plus haute qualité, et donna la plus grande édification à tous ceux qui la virent; elle mourut en 1213, à l'âge de trente-trois ans, ou selon d'autres, de trente-six ans; ses reliques sont dans l'église de Notre-Dame d'Oignies, au diocèse de Namur, laquelle appartient à des chanoines réguliers.

PRATIQUE. Les époux chrétiens qui n'imitent pas les gens du monde, peuvent s'attendre à des mépris, à des railleries, à des critiques. Mais s'ils savent apprécier le jugement d'un monde corrompu et corrupteur, ils diront avec l'apôtre : *Si je plaisois aux hommes, je cesserois de plaire à Jésus-Christ.*

PRIÈRE. Dirigez, Seigneur, le choix des parens quand il s'agit d'assortir les mariages de leurs enfans. Faites que la religion soit le premier de leurs soins, qu'ils associent la vertu avec la vertu, tant pour leur bonheur présent que pour celui de leurs familles, mais sur-tout pour leur salut dont vous êtes l'auteur et l'arbitre, afin que vos bénédictions dans le temps, soient le gage de celles de l'éternité. Ainsi soit-il.

Vingt-quatrième jour de Juin.

LA NATIVITÉ DE S. JEAN-BAPTISTE.

L'ÉGLISE, dit S. Augustin, célèbre ordinairement la fête des Saints au jour de leur mort, lequel est, à proprement parler, le véritable jour de leur naissance, celui auquel ils entrent dans la vie éternelle. La Nativité de S. Jean, ajoute le même Père, a été exceptée de la règle générale, parce que le Précurseur du Messie fut sanctifié dans le sein de sa mère.

La naissance de S. Jean-Baptiste fut un mystère qui causa au monde une grande joie, parce qu'elle lui annonçoit la proximité de la rédemption ; elle fut en même temps accompagnée de divers prodiges. La puissance divine étoit souvent intervenue d'une manière extraordinaire dans la naissance de quelques prophètes ; mais elle éclata sur-tout dans celle du saint Précurseur, que la dignité de son ministère futur, et le degré éminent de grace et de sainteté auquel il étoit élevé, rendoient, selon l'oracle de la vérité même, infiniment supérieur à tous les patriarches et à tous les prophètes.

Zacharie, son père, étoit un saint prêtre de la famille d'Abia, l'une des vingt-quatre que composoient les enfans d'Aaron, ainsi divisés, afin qu'ils exerçassent tour-à-tour dans le temple les fonctions sacerdotales. Elisabeth, sa mère, descendoit aussi d'Aaron. Nous lisons dans l'Evangile, qu'ils étoient justes l'un et l'autre, c'est-à-dire, qu'ils possédoient cette vraie vertu qui emporte le parfait accomplissement de la loi. C'étoit une coutume parmi les prêtres de chaque famille qui se trouvoit à tour de service, de choisir par la voie du sort, ceux qui devoient paroître au temple pendant la

semaine. Le sort étant tombé sur Zacharie, c'étoit à lui à offrir les parfums matin et soir sur l'autel d'or, dans la partie intérieure du temple, appelée *le saint* ou le sanctuaire. Ce sacrifice avoit été prescrit, comme un emblême de l'hommage que Dieu exige de ses créatures au commencement et à la fin de la journée.

Un jour que Zacharie offroit des parfums, et tandis que le peuple prioit dans le parvis, l'ange Gabriel lui apparut, se tenant debout à la droite de l'autel. Zacharie en fut troublé, et la frayeur le saisit tout-à-coup. L'ange le rassura, en lui disant que sa prière avoit été exaucée, et que sa femme, quoique stérile, concevroit et enfanteroit un fils qui devoit porter le nom de Jean, et qu'il *seroit grand devant le Seigneur*. Le nom de Jean, qui lui fut donné par un ordre du ciel, signifie *plein de grace*. Etant destiné à être le précurseur du Rédempteur du genre humain, et à être cette voix qui devoit annoncer aux hommes le Verbe éternel; à être cet astre du matin qui devoit servir d'avant-coureur au soleil de justice et à la lumière du monde, il étoit bien juste qu'il fût orné de toutes les vertus dans le degré le plus éminent. Il devoit être prophète et plus que prophète, étant né pour montrer

au monde celui que les anciennes prédictions n'avoient laissé qu'entrevoir obscurément, et à travers une longue suite de siècles.

Zacharie eut ordre de ne faire boire à son fils ni vin, ni liqueur capable d'enivrer, le ciel donnant par-là à entendre qu'on ne peut pratiquer la vraie vertu sans mener une vie mortifiée. Il ajouta qu'il seroit rempli du Saint-Esprit dès le sein de sa mère. Une telle sainteté préparoit Jean-Baptiste à l'importante fonction de prédicateur de la pénitence qu'il devoit exercer, pour retirer les enfans d'Israël de l'état du péché, et par-là les disposer à recevoir le salut que le Messie alloit leur apporter. En effet, il étoit choisi pour marcher devant le Sauveur, dans cet esprit et cette vertu, dont Elie sera animé lorsqu'il viendra préparer les hommes à son second avénement.

La circonstance de l'âge d'Elisabeth, qui, selon le cours ordinaire de la nature, ne pouvoit plus avoir d'enfans, rendoit plus éclatant le miracle de la naissance de Jean-Baptiste. Dieu l'avoit ordonné ainsi, afin que ce Saint fût le fruit d'une prière longue et ardente, qui est le canal ordinaire des graces.

Zacharie, saisi d'étonnement à la vue de l'ange, ne pouvoit revenir de la sur-

prise que lui causèrent les choses merveilleuses qu'il entendoit. Il demanda un signe capable de lui garantir la vérité des promesses qui lui étoient faites. L'ange lui accorda sa demande ; et pour lui montrer en même temps que la vision seule auroit dû suffire pour dissiper tous ses doutes, il lui dit qu'il alloit devenir muet dans le moment, et qu'il ne pourroit plus parler jusqu'à la naissance de son fils.

Cependant Elisabeth ne tarda pas à s'appercevoir qu'elle avoit conçu. Elle étoit dans le sixième mois de sa grossesse, lorsque la sainte Vierge l'honora d'une visite. La présence du Rédempteur du monde sanctifia Jean-Baptiste encore renfermé dans le sein de sa mère. Ce dernier, par un privilége extraordinaire, reçut dès-lors l'usage de la raison. Il connut Jésus-Christ avant que de voir la lumière, et il se sentit comme inondé de consolations intérieures, en la présence de celui que les prophètes n'avoient pu voir, même en esprit, sans éprouver les plus vifs transports. Aussi lisons-nous dans l'Evangile, qu'il tressaillit de joie dans le sein de sa mère.

Enfin Elisabeth mit son fils au monde au bout de neuf mois. Huit jours après sa naissance on prépara tout pour le cir-

concire. Toute sa famille vouloit qu'on lui donnât le nom de son père ; mais Elisabeth, inspirée du ciel, dit qu'il falloit l'appeler Jean. Zacharie ayant été consulté, demanda des tablettes, et écrivit dessus, que Jean devoit être son nom. Au même instant il recouvra l'usage de la parole. Le premier usage qu'il en fit, fut d'éclater en sentimens d'amour et de reconnoissance, et de bénir le Seigneur, qui par son infinie miséricorde, avoit daigné visiter son peuple, et apporter la lumière aux nations assises dans les ténèbres de la mort. Le cantique sublime qu'il prononça en cette occasion, fait tous les jours partie de l'office de l'Eglise.

Jean-Baptiste se retira depuis dans le désert pour se préparer à l'auguste fonction dont il étoit chargé. Séparé du commerce des hommes, il se livra entièrement aux exercices de la prière et de la mortification. Il portoit un vêtement fait de poil de chameau, et une ceinture de cuir autour de ses reins. Il ne se nourrissoit que de ce qu'il trouvoit dans le désert, comme de sauterelles et de miel sauvage.

PRATIQUE. « Le monde, dit S. Augus» tin, nous a tellement éclairés sur sa per» fidie, qu'il devroit bien avoir perdu pour » nous ses charmes imposteurs ». Ceux, dit

le pieux Gerson, qui prétendroient y trouver leur bonheur, ressembleroient à des insensés qu'on verroit chercher avec beaucoup de peine des roses sur des buissons d'épines, qui au lieu de leur fournir des fleurs, ne manqueroient pas de leur ensanglanter les mains. Veillons donc sur nous-mêmes, en détestant le monde, et fortifions nos ames contre l'air empesté qu'il exhale, par les antidotes que procurent la prière, la méditation de la loi de Dieu, et la participation aux saints mystères.

PRIÈRE. Inspirez-nous, Seigneur, l'amour de ces saintes pratiques, afin que nous vivions dans le monde, comme si nous n'étions pas du monde, que nous en usions comme n'en usant pas, que nous le possédions sans en être possédés nous-mêmes, pour n'appartenir qu'à vous. Ainsi soit-il.

Vingt-cinquième jour de Juin.

SAINT PROSPER D'AQUITAINE, *Docteur de l'Eglise.*

SAINT Prosper, dit d'*Aquitaine*, pour le distinguer de S. Prosper, évêque d'Orléans, ou de quelques autres personnes du même nom, naquit en 403, selon l'opinion la plus commune. On voit par ses écrits, qu'il ne s'étoit pas moins appliqué à l'étude des belles-lettres, qu'à l'intelligence

de l'Ecriture. La pureté de ses mœurs lui fit donner le titre d'*homme saint et vénérable.*

Ayant quitté l'Aquitaine, sa patrie, il se retira en Provence. Il paroît qu'il étoit à Marseille lorsqu'il reçut les livres *de la Correction* et *de la Grace*, par S. Augustin. Certains prêtres, offensés des écrits de ce Père contre les Pélagiens, prétendirent qu'il détruisoit le libre arbitre, quoiqu'il n'eût fait autre chose que d'établir la doctrine de l'Eglise sur la nécessité de la Grace. Sous prétexte de maintenir la liberté de l'homme, ils soutenoient que le commencement ou premier désir de la foi, ainsi que d'autres vertus et actions surnaturelles, qui, étant fondées sur la foi, deviennent méritoires pour le ciel, étoient uniquement l'ouvrage du libre arbitre. Cette erreur, connue sous le nom de *sémi-Pélagianisme*, donnoit à la créature la gloire de la vertu, considérée dans son commencement ou dans ses désirs, et par-là contredisoit ouvertement la doctrine de Jésus Christ et des Apôtres. Le livre de la *Correction et de la Grace* ne dissipa point les préjugés des sémi-Pélagiens; ils n'en devinrent que plus ardens à défendre leurs erreurs, et à s'élever contre S. Augustin.

Un pieux laïque nommé Hilaire, prit le parti du saint Docteur, et se chargea du soin de venger la foi de l'Eglise. Il engagea S. Prosper dans la même cause. Il paroît que ce dernier étoit aussi laïque. Par l'avis d'Hilaire, il écrivit à saint Augustin pour l'informer des erreurs des prêtres de Marseille; et ce saint Docteur composa, tant pour les réfuter, que pour les instruire, les livres *de la Prédestination des Saints* et *du don de la persévérance*. Ces deux livres purent bien convaincre les sémi-Pélagiens, mais ils ne les convertirent point. Ils eurent recours à la calomnie; ils accusèrent saint Augustin et ses partisans d'enseigner une grace nécessitante qui anéantissoit le libre arbitre. Rufin, ami de S. Prosper, sachant que celui-ci étoit compris dans l'accusation, lui en écrivit, pour s'assurer de la vérité. Notre Saint lui répondit par une lettre que nous avons encore, et dans laquelle il lui expose, quelle étoit la véritable doctrine de S. Augustin sur la matière dont il s'agit.

Les sémi-Pélagiens affectant de dire qu'ils s'en tiendroient aux décisions du saint Siége, Hilaire et Prosper firent le voyage de Rome, pour informer le pape Célestin de tout ce qui s'étoit passé. Célestin, instruit du véritable état des

choses, écrivit une lettre dogmatique, adressée à l'évêque de Marseille et aux évêques voisins : il y combattoit les ennemis de la grace, et y donnoit de grandes louanges à la doctrine de saint Augustin.

Cependant les troubles continuoient toujours. S. Prosper prit lui-même la plume et publia son poëme *contre les Ingrats*, vers l'an 431. Par la dénomination d'*Ingrats*, il entendoit les sémi-Pélagiens, qui étoient tels envers la grace de J. C., mais qui toutefois n'avoient point été retranchés de la communion de l'Eglise. Ce poëme est le chef-d'œuvre de S. Prosper, tant pour l'élégance que pour le fonds des choses. La nécessité de la grace, sur-tout par rapport à l'amour divin, y est solidement démontrée : il y est dit que le siége de saint Pierre fixé à Rome, préside sur tout l'univers, et qu'il possède par religion, ce qu'il n'a point soumis par la force des armes.

S. Léon-le-Grand, étant devenu Pape en 440, invita S. Prosper à venir à Rome. Il en fit son secrétaire, et l'employa avec succès dans les plus importantes affaires de l'Eglise. Prosper écrasa le pélagianisme, qui recommençoit à lever la tête dans la capitale de la chrétienté ; ce fut à son

zèle, à son savoir et à ses travaux infatigables, dit Photius, que l'on dut l'entière extirpation de cette hérésie. On ne sait point l'année de la mort de S. Prosper. Il paroît qu'il vivoit encore en 463.

PRATIQUE. Sans la grace, nous ne pouvons rien faire, pas même suivre une bonne pensée dans l'ordre du salut. Aussi le Seigneur, qui désire que tous les hommes soient sauvés, leur offre-t-il ce grand secours à tous. C'est par la prière que nous l'obtiendrons et que nous y correspondrons.

PRIÈRE. Vous connoissez, Seigneur, notre foiblesse, vous pouvez seul par votre grace nous donner la force de vaincre tout ce qui s'oppose en nous à votre gloire. Accordez-nous votre secours dans le désir où nous sommes de vous être toujours fidèles. Ainsi soit-il.

Vingt-sixième jour de Juin.

SAINT ALBAN, *premier Martyr de la Grande-Bretagne.*

(Du 22 Juin.)

LA lumière de l'évangile fut portée en Angleterre, dès le temps des Apôtres. Le nombre des chrétiens s'y accrut beaucoup par la conversion du roi Lucius, qu'on place en 180. Il paroît que la rage des persécuteurs ne pénétra point jus-

ques dans cette île ; ce qui sans doute ne contribua pas peu à y attirer les fidèles, lorsqu'ils se voyoient en danger de la part des idolâtres, d'autant plus que l'Angleterre étoit comme un nouveau monde par rapport au reste de l'empire ; mais ils ne purent se mettre à l'abri de la persécution de Dioclétien.

S. Alban fut le premier et le plus célèbre des héros chrétiens qui scellèrent leur foi de leur sang. Il naquit à Vérulam, ville qui fut depuis détruite, et sur les ruines de laquelle s'est élevée celle qui porte aujourd'hui le nom du Saint. Quoiqu'il ne connût pas Jésus-Christ, il étoit plein de bonté pour les malheureux, et leur donnoit l'hospitalité. Dieu le récompensa de ces heureuses dispositions, et l'amena à la connoissance de la vérité. Il cacha dans sa maison, et traita avec beaucoup d'humanité, un ecclésiastique qui avoit pris la fuite pour se soustraire aux recherches des persécuteurs. Il fut singulièrement édifié de sa conduite ; il admiroit sur-tout sa ferveur, qui lui faisoit passer le jour et la nuit dans la prière. Il eut envie de connoître une religion qui opéroit de tels effets ; il voulut en être instruit, et il devint chrétien en fort peu de temps. Telle fut sa fidélité à correspondre à la grace, qu'il

n'eut bientôt plus que du mépris pour le monde, et même pour la vie.

Cependant le bruit se répandit qu'un des prédicateurs de la religion chrétienne étoit caché dans la maison d'Alban. Le gouverneur y envoya des soldats pour s'assurer de la vérité du fait. L'ecclésiastique ne s'y trouva point; le Saint l'avoit fait évader secrètement, et avoit changé d'habit avec lui, afin qu'on ne le reconnût point, et qu'à la faveur de ce déguisement, il pût porter à d'autres la nouvelle du salut. Les soldats se saisirent d'Alban, et le conduisirent au juge qui étoit alors à l'autel, pour offrir un sacrifice aux idoles.

Quand le juge le vit, il entra dans une grande colère, sur ce qu'il s'étoit revêtu de l'habit de l'ecclésiastique pour prendre sa place. Lui ayant ordonné de participer au sacrifice, Alban répondit qu'en sa qualité de chrétien, il ne pouvoit obéir à un pareil ordre. Le juge ne se possédant plus de rage, fit battre cruellement le saint Confesseur; et comme il le vit inébranlable, il le condamna à être décapité. Un miracle opéré par le Saint, lorsqu'il alloit au lieu du supplice, fit tant d'impression sur le bourreau, qu'il se convertit; il jeta le glaive qu'il tenoit en main, se prosterna aux pieds d'Al-

ban, et demanda à mourir avec lui, ou plutôt en sa place. Cette conversion subite retarda l'exécution. Il se présenta un nouveau bourreau qui coupa la tête au Saint. Mais il fut tout à coup miraculeusement renversé par terre, et privé de la vue. Quant au premier bourreau qui s'étoit déclaré chrétien, il fut aussi décapité, et mérita le bonheur d'être baptisé dans son sang.

Plusieurs de ceux qui assistèrent à l'exécution ouvrirent les yeux à la lumière de la foi. Ils s'attachèrent au prêtre qui avoit converti S. Alban, et passèrent avec lui dans le pays de Galles, où ils reçurent le baptême. Mais ils furent mis en pièces par les idolâtres à cause de leur religion. Le prêtre fut lapidé à Rudburn, à trois milles de la ville de S.-Alban. On met le martyre de S. Alban en 303, au commencement de la grande persécution de Dioclétien.

Quelques modernes ayant contesté la vérité des miracles opérés par S. Alban, nous allons rapporter ce qu'en dit M. Collier, célèbre protestant. « Les miracles » de S. Alban étant attestés par des au» teurs si dignes de foi, je ne vois pas » pourquoi on les révoqueroit en doute. » Il est certain, par les écrits des anciens, » que de leur temps il s'opéroit des mi-

» racles dans l'église. Il n'y auroit pas de » raison à soutenir que Dieu n'a mani- » festé sa puissance d'une manière sur- » naturelle, que dans le siècle des Apô- » tres. Ceux-ci n'ayant pas converti le » monde entier, pourquoi ne voudrions- » nous pas convenir que Dieu aura donné » aussi à ceux de ses serviteurs qui ont » vécu ensuite, des lettres de créance » auxquelles on ne pouvoit se refuser ? » Pourquoi enfin rejetteroit-on les mira- » cles de S. Alban, la circonstance où il » se trouvoit étant assez importante, pour » que le ciel interposât son pouvoir d'une » manière surnaturelle » ?

PRATIQUE. A peine S. Alban eut-il connu Jésus-Christ, qu'il embrassa la doctrine évangélique; et il l'embrassa avec tant de ferveur et de zèle, que peu de temps après sa conversion, il eut le courage d'en sceller la vérité par l'effusion de son sang.

PRIÈRE. C'est, Seigneur, un grand sujet de confusion pour nous, qui avons eu le bonheur de naître dans le sein de la vraie religion, de nous montrer si lâches dans votre service, et de vous refuser même les plus légers sacrifices. Faites que cette confusion serve à ranimer notre zèle, et qu'elle nous inspire la résolution de tout souffrir plutôt que de consentir à la perte de votre grace. Ainsi soit-il.

Vingt-septième jour de Juin.

Ste POTAMIÈNE et SAINT BASILIDE, *Martyrs d'Alexandrie.*

(Du 28 du même mois.)

Potamiène étoit esclave de condition. Sa mère, nommée Marcelle, l'éleva dans les principes de la foi; mais elle la mit depuis sous la conduite d'Origène pour qu'il achevât l'édifice qu'elle avoit commencé.

La jeune Potamiène étoit d'une rare beauté. Celui qu'elle servoit ayant conçu pour elle une passion violente, la pressa de consentir à ses désirs infâmes; mais la Sainte se comporta de manière à ne lui laisser aucune espérance. Il employa mille artifices, qui ne lui réussirent pas plus que les promesses et les menaces. Résolu de se venger il la livra au préfet, nommé Aquila, le priant toutefois de ne lui point faire de mal, s'il pouvoit la déterminer à contenter sa passion, et lui promettant une somme considérable d'argent, en cas que les choses tournassent comme il le souhaitoit. Les efforts réitérés du préfet n'eurent aucun succès.

Voyant donc Potamiène inébranlable, il la condamna à diverses tortures. Il fit ensuite préparer une chaudière pleine de poix bouillante, et la menaça de l'y jeter, si elle refusoit plus long-temps d'obéir à son maître. La Sainte répondit au juge de la manière suivante : « Je vous » conjure par la vie de l'empereur que » vous respectez, de ne pas permettre » que je paroisse nue : ordonnez plutôt » qu'on me descende peu à peu dans la » chaudière avec mes habits; et vous ver- » rez quelle patience Jésus-Christ, que » vous ne connoissez point, donne à ceux » qui espèrent en lui ». Le préfet donna l'ordre qu'on lui demandoit, et chargea un des gardes de l'exécuter.

Ce garde se nommoit Basilide. Il traita Potamiène avec toutes sortes d'égards, et la préserva le long du chemin, des insolences de la populace, qui insultoit à sa pudeur par des paroles obscènes. Il reçut bientôt la récompense de son humanité. La Sainte lui dit de prendre courage, l'assurant qu'après sa mort elle lui obtiendroit de Dieu la grace du salut. A peine eut-elle fini de parler, qu'on lui mit les pieds dans la poix bouillante, et qu'on l'y enfonça peu à peu jusqu'au haut de la tête. Ce fut ainsi qu'elle consomma son sacrifice. Marcelle sa mère

fut brûlée en même temps. Il y eut alors, selon Tertullien et Origène, des visions et des apparitions, en conséquence desquelles plusieurs personnes se convertirent.

De ce nombre fut Basilide, auquel Potamiène avoit promis de marquer sa reconnoissance, lorsqu'elle auroit été réunie à Jésus-Christ. Peu après le martyre de la Sainte, les soldats ses camarades, exigèrent de lui qu'il jurât par les faux dieux; ce qu'il refusa de faire, en disant qu'il étoit chrétien. Ils crurent d'abord qu'il plaisantoit; mais voyant qu'il persistoit dans sa résolution, ils le conduisirent au préfet qui le fit emprisonner. Les chrétiens qui le visitèrent voulurent savoir la cause d'un changement si subit. Potamiène, leur répondit-il, m'est apparue dans la nuit, trois jours après son martyre; elle m'a mis une couronne sur la tête, en me disant qu'elle avoit obtenu pour moi du Seigneur la grace du salut, et que bientôt je lui serois réuni dans la gloire. Les frères remplis de joie le régénérèrent par le baptême. Le lendemain Basilide confessa de nouveau la foi devant le tribunal du préfet, et fut condamné à être décapité. Il est nommé dans le martyrologe

romain, avec sainte Potamiène, sous le 28 de juin.

PRATIQUE. Les païens, frappés de l'inutilité des persécutions qu'ils suscitoient contre le christianisme, ne pouvoient revenir de leur étonnement. C'est qu'ils ne savoient pas que son origine étoit divine, et que les tribulations, loin de l'éteindre, ne serviroient qu'à l'affermir. Ce qui est arrivé dans les premiers temps, se renouvellera dans tous les siècles. L'église de Jésus-Christ sera éternelle.

PRIÈRE. Seigneur, donnez-nous la conviction intime de cette grande vérité, que les croix sont ici-bas notre partage, et que nous devons retracer sur la terre les souffrances et les humiliations de votre fils, si nous voulons entrer en possession de sa gloire. Daignez nous accorder la patience et la résignation à votre sainte volonté, dans les tribulations de cette vie. Ainsi soit-il.

Vingt-huitième jour de Juin.

SAINT IRÉNÉE, *Evéque de Lyon, Martyr.*

SAINT Irénée naquit vers l'an 120 de J. C. Il étoit Grec, et, selon toutes les apparences, de l'Asie mineure. Ses parens, qui étoient chrétiens, le mirent sous la conduite de S. Polycarpe, évêque de Smyrne. Ce fut dans une si sainte

école qu'il puisa cette science de la religion, qui le rendit un des plus beaux ornemens de l'Eglise, et la terreur des hérétiques. S. Polycarpe lui forma tout-à-la-fois, l'esprit et le cœur, par ses leçons et par ses exemples ; et de son côté, le disciple tira tout l'avantage possible du bonheur qu'il avoit de vivre sous un tel maître. Il étoit pénétré de vénération pour ses éminentes vertus ; il observoit chacune de ses actions, et il avoit soin de remarquer tout ce qu'il voyoit en lui, afin de se mettre à portée de mieux suivre ses traces, et de se revêtir, pour ainsi dire, de son esprit. Il écoutoit ses discours avec une ardeur incroyable, et il les grava si profondément dans son cœur, que jamais il ne les oublia, pas même dans sa vieillesse. S. Jérôme dit que S. Irénée fut aussi disciple de S. Papias qui avoit vu les Apôtres.

S. Irénée, voyant que les premières hérésies n'étoient qu'un mélange grossier de fables, de philosophie et de christianisme, entreprit de les réfuter. Pour y réussir, il s'appliqua sérieusement à l'étude de la mythologie, et des différens systêmes philosophiques qui avoient cours parmi les païens. Par-là il se mit en état d'exposer chaque erreur dans tout son jour, et d'en découvrir la source.

Son travail fut extrêmement utile à l'Eglise; aussi les anciens Pères en faisoient-ils le plus grand éloge.

La communication que le commerce établissoit entre les ports de la Narbonnoise ou de Provence, et ceux de l'Asie mineure, facilita beaucoup la propagation de l'évangile dans les Gaules. Ainsi la lumière de la foi éclaira de bonne heure la Provence; puis s'étendant peu à peu, elle parvint bientôt jusqu'à Vienne et à Lyon. S. Irénée, au rapport de S. Grégoire de Tours, fut envoyé dans les Gaules par S. Polycarpe. Ses éminentes vertus le firent élever au sacerdoce par S. Pothin, premier évêque de Lyon. En 177, l'église de cette ville, dont il étoit membre, le députa vers le pape Eleuthère, pour le prier de ne point retrancher de la communion les Orientaux, qui continuoient de célébrer la pâque le même jour que les Juifs.

Le nombre et le zèle des chrétiens de Lyon ayant excité la fureur des idolâtres, il y eut dans cette ville une cruelle persécution. S. Pothin en fut une des principales victimes. On élut Irénée pour lui succéder. Par ses prédications, ce nouvel évêque convertit à la foi presque tout le pays. Il gouvernoit, selon Eusèbe, les églises des Gaules, c'est-à-dire,

des provinces voisines de la Narbonnoise. Enfin la paix fut rendue à l'Eglise. Mais les hérétiques, nommément les Gnostiques et les Valentiniens, la troublèrent. S. Irénée les combattit avec autant de zèle que de force.

Comme la dispute sur la célébration de la pâque s'étoit renouvelée, le pape Victor menaça les Asiatiques de les excommunier. S. Irénée lui écrivit pour le prier de ne pas porter trop loin la sévérité. Il lui représenta, avec autant de force que de respect, qu'il pouvoit, à cause des circonstances, tolérer, au moins pour quelque temps, la différence de pratique dans le point dont il s'agissoit. La modération de S. Irénée empêcha que plusieurs fidèles ne fussent exposés à la tentation d'offenser Dieu par leur opiniâtreté et leur désobéissance, jusqu'à ce que l'on eût trouvé un temps plus favorable pour établir une parfaite uniformité dans le point de discipline sur lequel on disputoit.

Cependant l'empereur Sévère ralluma le feu de la persécution contre les chrétiens en 202. Ce fut sur-tout à Lyon que les édits s'exécutèrent avec le plus de cruauté. S. Irénée souffrit le martyre avec une multitude innombrable de fidèles. On lit, dans S. Grégoire de Tours,

que S. Irénée avoit converti en fort peu de temps, presque tous les habitans de Lyon, qui furent pour la plupart associés à ses combats, en sorte que des ruisseaux de sang coulèrent dans les rues. La plus grande partie des reliques de S. Irénée se sont gardées à Lyon jusqu'à l'an 1562, que les huguenots les dissipèrent.

PRATIQUE. Les chrétiens de la primitive Eglise, auroient été assez forts dans mille occasions pour se délivrer de tous les mauvais traitemens qu'on leur faisoit souffrir. Mais ils savoient que leur religion prescrivoit l'obéissance aux princes et aux magistrats dépositaires de l'autorité, et que dans le cas où ils ordonnoient quelque chose de contraire à la loi de Dieu, il valoit mieux perdre la vie que de se révolter. Ceux, disoit Tertullien, qui ne pensent et n'agissent point de la sorte, ne sont chrétiens que de nom.

PRIÈRE. Nous vous prions, Seigneur, de graver profondément ces maximes dans nos cœurs, pour que nous en fassions la règle de notre conduite. Nous vous adressons aussi nos humbles prières pour ceux qui nous persécuteroient, afin que vous les convertissiez, et que vous leur inspiriez les sentimens d'une sincère pénitence. Ainsi soit-il.

Vingt-neuvième jour de Juin.

SAINT PIERRE, *Prince des Apôtres.*

SAINT Pierre se nommoit Simon, avant sa vocation à l'apostolat. Il étoit fils de Jonas et frère de S. André. Il faisoit primitivement sa résidence à Bethsaïde, bourg de la tribu de Nephtali, dans la haute Galilée, sur le lac de Génésareth. S. Pierre et S. André exerçoient la profession de pêcheurs, qui étoit apparemment celle de leur père. De Bethsaïde, saint Pierre alla fixer sa demeure à Capharnaüm : on pense communément que ce fut à cause de son mariage; du moins est-il certain que sa belle-mère demeuroit dans cette ville. André suivit son frère, et ils continuèrent tous deux d'exercer leur première profession. Ils vivoient dans une ferme attente du Messie. S. André se mit au nombre des disciples de S. Jean-Baptiste, et plusieurs croyent que S. Pierre fit la même chose.

Le premier ayant entendu son maître appeler Jésus *l'Agneau de Dieu*, s'attacha à sa personne. Les entretiens qu'il eut avec Jésus le convainquirent qu'il

étoit le Christ et le Rédempteur du monde. Il alla chercher son frère pour lui dire qu'il avoit trouvé le Messie. Simon crut aussi-tôt en Jésus-Christ. Impatient de le voir, et d'entendre les paroles divines qui sortoient de sa bouche, il partit sans délai avec son frère pour aller le trouver. Jésus l'appela par son nom, afin de lui faire connoître qu'il savoit tout; et changea son nom en celui de *Céphas*, qui est syro-chaldaïque, et qui signifie *Pierre*. Les deux frères ayant passé quelque temps avec le Sauveur, retournèrent à leur pêche, bien résolus de venir souvent entendre ses instructions.

Vers la fin de la même année, Jésus vit Pierre et André qui lavoient leurs filets sur le bord du lac. Il entra dans la barque de Simon, pour éviter la presse, et de-là se mit à instruire le peuple qui l'avoit suivi. Son discours fini, il dit à Pierre de jeter le filet. Celui-ci avoit travaillé inutilement toute la nuit; il avoit même ramené sa barque, désespérant pouvoir être plus heureux. Cependant, par obéissance pour Jésus, il s'avança en pleine mer, et jeta le filet. Il prit une si grande quantité de poissons, qu'il en remplit non-seulement sa barque, mais encore celles de Jacques et de Jean, fils

de Zébédée, qui vinrent leur aider à tirer le filet, tout prêt à se rompre, parce qu'il étoit extrêmement chargé. Pierre, frappé de ce miracle, se prosterne aux pieds de Jésus, et s'écrie : *Eloignez-vous de moi, Seigneur ; parce que je suis un homme pécheur.* Cette humilité le rendit digne de recevoir les plus grandes graces.

Jésus ayant dit à Pierre et à André de le suivre, ils obéirent sur le champ. Ils ne possédoient à la vérité qu'une barque et des filets ; mais l'abandon qu'ils en firent fut accompagné d'un détachement si absolu, qu'on peut assurer qu'ils renoncèrent d'esprit et d'affection au monde entier. Depuis ce temps-là, ils ne quittèrent plus leur divin maître. Jésus étant venu à Capharnaüm, y guérit la belle-mère de S. Pierre.

Après la fête de Pâque de l'année 31, Jésus choisit ses douze Apôtres. On voit que dès le commencement, la première place fut assignée à S. Pierre ; dans l'énumération des Apôtres, les Evangélistes le mettent toujours à la tête des autres. Jésus lui-même le distingua toujours de ses autres disciples, il lui promit depuis, de lui confier le soin de toute son Eglise, et lui confirma cette promesse après sa résurrection. Quelques

disciples foibles abandonnoient le Sauveur, à cause de la difficulté qu'ils avoient de comprendre sa doctrine sur l'Eucharistie. Jésus s'adressant aux Apôtres, leur demanda s'ils vouloient aussi se retirer : *Où pourrions-nous aller, Seigneur,* répondit Pierre, *vous avez les paroles de la vie éternelle ?* Il montroit par cette réponse qu'il étoit dans la disposition de croire tous les mystères sur l'autorité de la parole de Jésus ; qu'il lui étoit attaché par de vifs sentimens d'amour, et qu'il regardoit comme un grand malheur d'être séparé de lui. Ce fut dans un transport de ce même amour qu'il s'écria lors de la Transfiguration : *Il est avantageux pour nous d'être ici.* Lorsque Pierre eut entendu Jésus prédire sa mort avec toutes ses circonstances, son cœur en frémit, parce qu'il ne concevoit point encore les avantages de la croix, qui devoit opérer le mystère de la rédemption. Il fallut que la réprimande du Sauveur lui ouvrît les yeux et rectifiât ses idées. Deux fois son amour le porta à se jeter dans la mer pour aller au-devant de Jésus. La première fois que ceci arriva, il fut saisi d'une crainte subite, parce qu'il commençoit à enfoncer dans les flots. Il cria vers Jésus, qui le soutint en lui donnant la main. Nous apprenons par sa crainte

et sa confiance, ce que nous sommes de nous-mêmes.

Pierre, Jacques et Jean, qui avoient été témoins de la Transfiguration du Seigneur, eurent aussi le privilége de le suivre au jardin de Gethsémani, et d'être à peu de distance de lui lorsqu'il tomba en agonie, et qu'une sueur de sang découla de son corps. Lorsque les Juifs se furent saisis de la personne du Sauveur, Pierre enflammé de zèle pour son maître, tira l'épée et en frappa Malchus, un de ses persécuteurs; mais il fut repris par Jésus, qui lui enseigna que la patience et l'humilité devoient être les seules armes de ses disciples. Bientôt il fut puni de sa présomption, et d'avoir négligé la prière et la vigilance. Il tomba dans la tiédeur; et s'il suivit encore Jésus-Christ, ce n'étoit que de loin, comme le remarque S. Luc.

Etant entré chez Caïphe, il se mêle parmi ses domestiques et parmi les autres ennemis de Jésus. Deux servantes lui reprochent d'être du nombre de ses disciples, et deux fois il assure qu'il ne le connoît point. Alors le coq chante, et Pierre ne s'apperçoit point encore de son crime. Une heure après, une troisième personne lui dit qu'il est certainement un des disciples de Jésus, ce que d'au-

tres Juifs confirmèrent encore, il proteste une troisième fois, et avec serment, qu'il ne connoît point l'homme dont on lui parle. Après ce troisième reniement, le coq chanta pour la seconde fois. Ce signe extérieur, donné par le Sauveur même, ne fut point suffisant pour faire rentrer le coupable en lui-même. Alors Jésus le regarda, moins toutefois des yeux du corps, comme le remarque saint Augustin, que par la visite intérieure de sa grace ; et ce regard changea son cœur en un moment. Pierre, pénétré d'une vive douleur, quitta sur le champ la compagnie qui lui avoit été si funeste, et il donna un libre cours à ses larmes. Sa chute servit à l'établir solidement dans la pratique de l'humilité. Il apprit encore, par la faute qu'il avoit commise, à compatir aux foiblesses du prochain, et à traiter les pécheurs avec bonté.

Marie Magdeleine et les autres saintes femmes étant venues de la part d'un ange dire aux Apôtres que le Sauveur étoit ressuscité, Pierre et Jean accoururent à son tombeau. Quoique Jean fût arrivé le premier, il n'entra cependant qu'après Pierre dans le sépulcre. Lorsqu'ils se furent retirés, Jésus apparut à Marie Magdeleine. Jésus-Christ apparut aussi le même jour à Pierre, exclusive-

ment aux autres Apôtres. Quelques jours après, Jésus se fit voir aux Apôtres dans la Galilée. Pierre étant à pêcher dans le lac de Tibériade, apperçut Jésus sur le bord. Dans un transport d'amour et de joie, il saute au milieu des eaux et se met à nager pour être plutôt auprès de lui. Jean et les autres Apôtres le suivirent, tirant le filet qu'ils avoient jeté à la droite de la barque, par l'ordre du Seigneur, et où se trouvoient cent cinquante-trois gros poissons. Quand ils eurent abordé, ils virent sur le rivage quelques charbons allumés et un poisson rôti, avec du pain qui étoit auprès. Jésus lui-même leur avoit préparé ce repas. Il demanda trois fois à Pierre s'il l'aimoit plus que les autres. Pierre lui répondit qu'il connoissoit la sincérité de son amour. Il fut cependant troublé de s'entendre faire la même question à diverses reprises; il craignoit qu'il n'y eût quelque imperfection secrète dans les sentimens de son cœur. Il étoit bien juste qu'il confessât par amour celui qu'il avoit renié trois fois par crainte, et qu'une triple confession de cet amour réparât le scandale de son triple renoncement. Pierre mérita, par l'ardeur de son zèle, que Jésus lui confiât le soin de paître ses brebis et ses agneaux, c'est-à-dire,

tout son troupeau. Après cela, le Sauveur prédit à son Apôtre qu'il termineroit sa vie par le martyre, et que la croix en seroit l'instrument.

Les Apôtres étant assemblés sur une montagne de Galilée, le Seigneur leur ordonna d'aller prêcher l'Evangile à toutes les nations, leur promettant d'être avec son église jusqu'à la fin du monde, et de confirmer leur doctrine par des miracles. Les graces qui étoient nécessaires aux Apôtres pour remplir dignement leur mission, leur furent communiquées par le Saint-Esprit, qui descendit sur eux le jour de la Pentecôte. Saint Pierre profita de l'occasion de ce prodige pour faire un discours aux Juifs, et il en convertit trois mille. Les nouveaux convertis reçurent bientôt la récompense de leur foi; les dons du Saint-Esprit leur furent aussi communiqués. Ils persévérèrent dans la prière et dans la participation des divins mystères. Ils vendoient leurs biens, et en apportoient le prix aux Apôtres, pour qu'ils le distribuassent aux frères qui étoient dans le besoin.

Pierre et Jean ayant guéri à la porte du temple un boiteux de naissance, les Juifs, jaloux du progrès de l'Evangile, les firent arrêter et conduire en prison, sous prétexte de prévenir une sédition.

On les fit comparoître devant le sanhédrin ou tribunal de la nation. Il leur fut facile de prouver la fausseté de l'accusation. Pierre déclara hautement que le boiteux avoit été guéri au nom de JÉSUS, par lequel seul on peut espérer le salut. Les juges renvoyèrent les deux Apôtres, après leur avoir toutefois défendu de prêcher au nom du Sauveur. Sur quoi Pierre répondit généreusement: « Jugez » vous-mêmes s'il est juste de vous obéir » plutôt qu'à Dieu ». Cependant les Apôtres confirmoient leur mission par un grand nombre de miracles: ils chassoient les démons et guérissoient les malades. Ceux-ci, couchés sur leurs lits, étoient exposés dans les rues, et l'ombre seule de Pierre les délivroit de leurs infirmités. Les Juifs, furieux, les emprisonnèrent de nouveau; mais un ange leur ouvrit la porte dans la nuit même, et les mit en liberté. Ils reparurent dans le temple dès le lendemain matin, et y prêchèrent Jésus-Christ publiquement. Les magistrats se les firent amener pour les examiner. Les Apôtres ne dirent autre chose pour leur défense, sinon qu'il falloit obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes. Lorsque les Juifs délibéroient sur les moyens de les mettre à mort, Gamaliel, fameux docteur de la loi, leur conseilla

d'attendre l'événement, et dit qu'on s'opposeroit en vain à la doctrine des Apôtres, si elle venoit de Dieu. Ainsi on les renvoya, mais après qu'ils eurent été battus de verges. Les disciples du Seigneur se retirèrent pleins de joie, de ce qu'ils avoient été jugés dignes d'avoir part aux ignominies de la croix, dont ils connoissoient alors tout le prix.

La persécution excitée à Jérusalem, et qui procura à saint Etienne la gloire du martyre, engagea plusieurs fidèles à prendre la fuite. Pour les Apôtres, ils restèrent dans cette ville pour encourager les frères qui s'y tenoient cachés. Ce fut à cette occasion que le diacre saint Philippe convertit plusieurs Samaritains. Pierre et Jean allèrent à Samarie pour confirmer dans la foi les nouveaux disciples. Le calme ayant été rétabli dans l'Eglise, S. Pierre se rendit à Lydde, ville de la tribu d'Ephraïm, où il guérit un paralytique, nommé Enée, qui gardoit le lit depuis huit ans. A Joppé, il ressuscita Tabithe, qui étoit une veuve recommandable par ses vertus et sa charité. Pendant son séjour en cette ville, il logea chez Simon le corroyeur, où un ange vint lui ordonner de la part du ciel d'aller baptiser le centurion Corneille. Il y eut aussi une vision, dans laquelle

Dieu leur découvrit d'une manière très-distincte le mystère de la vocation des Gentils à la foi.

Ce fut vers ce temps-là que les Apôtres se dispersèrent pour aller annoncer l'Evangile à un plus grand nombre de peuples. Ils commencèrent par la Syrie. S. Pierre fonda l'église d'Antioche, qui fut la métropole de tout l'Orient, et où il résida plusieurs années. Il ne laissa pas durant cet intervalle, de faire diverses excursions dans d'autres pays, pour étendre la connoissance du nom de Jésus-Christ. Avant d'aller à Rome, il prêcha l'Evangile aux Juifs dispersés dans le Pont, la Galatie, la Bythinie, la Cappadoce et l'Asie Mineure. Enfin il choisit la ville de Rome pour le principal théâtre de ses travaux : il y vint dans le dessein d'attaquer le démon, qui en avoit fait le centre de la superstition et de l'erreur ; par-là il secondoit les vues de la Providence, qui n'avoit élevé l'empire romain à un si haut degré de puissance, que pour faciliter la propagation de l'Evangile, et qui vouloit fixer la forteresse de la foi dans la capitale du monde, afin que de-là elle pût se répandre avec plus de rapidité et moins d'obstacles chez les différens peuples soumis à la domination des empereurs. Il voyoit

qu'en renversant le démon de dessus le trône de la tyrannie, il frayeroit le chemin à la conquête de tout l'univers. A juger de cette entreprise par les lumières de la raison, rien n'étoit plus insensé. Comment en effet, un pêcheur ignorant pouvoit-il se flatter de convertir la capitale d'un empire idolâtre, qui étoit en même temps le siége de toutes les sciences? Quel succès pouvoit-il se promettre en prêchant le mépris des honneurs, des richesses et des plaisirs, dans une ville où régnoient l'ambition, l'avarice et l'amour de la volupté? L'humilité du calvaire n'étoit-elle point incompatible avec l'orgueil du capitole? Tant d'obstacles ne firent qu'enflammer le zèle de notre Apôtre. Il entre seul dans Rome, et ose attaquer la superstition armée de toutes les forces de l'empire, et prêcher Jésus crucifié. Il commence par les Juifs qui vivoient dans la ville; il fait entendre sa voix aux Gentils, et bientôt il forme une église nombreuse composée des uns et des autres.

Saint Pierre siégea vingt-cinq ans à Rome; ce qui toutefois ne l'empêcha pas de s'absenter de temps en temps pour aller exercer les fonctions apostoliques dans d'autres contrées. Il ne tarda pas à retourner en Orient, puisqu'en 44, il

fut emprisonné à Jérusalem par l'ordre du roi Agrippa. Ayant été délivré par le ministère d'un ange, il parcourut diverses contrées de l'Orient, et y établit des évêques. En 51, il assista au concile de Jérusalem, où il fut décidé qu'on ne devoit point astreindre les Gentils à l'observation des cérémonies judaïques.

Après le concile de Jérusalem, saint Pierre se rendit à Antioche. Là, il mangeoit indifféremment avec les Gentils convertis, sans observer la distinction des viandes prescrites par la loi mosaïque. Mais il cessa bientôt de le faire, dans la crainte de déplaire à quelques Juifs fidèles, nouvellement arrivés de Jérusalem. Cette conduite donna aux Gentils chrétiens sujet de se plaindre amèrement. S. Paul, pour arrêter le cours du scandale, reprit publiquement saint Pierre, de peur qu'en le voyant judaïser, on ne s'imaginât qu'il condamnoit ceux qui n'observoient point les cérémonies légales, et qu'on ne prît de-là occasion de croire qu'il y avoit de la diversité dans la doctrine des deux Apôtres. Saint Pierre n'avoit eu d'autre but que de ménager la foiblesse des Juifs convertis; mais en même temps il n'avoit point fait assez d'attention au scandale qui résulteroit de sa conduite pour les Gentils

qui venoient d'embrasser la foi. S. Pierre se soumit avec humilité à l'avertissement de S. Paul.

Nous avons deux épîtres canoniques de notre Apôtre : la première a pour objet de confirmer les Juifs convertis dans la foi, et de les prévenir contre les erreurs de Simon-le-Magicien, ainsi que contre celles des Nicolaïtes. La seconde peut être regardée comme le testament spirituel de S. Pierre : les fidèles y sont exhortés à travailler sans relâche à leur sanctification, et d'éviter les piéges des hérétiques.

Simon-le-Magicien trouva le moyen de s'insinuer dans les bonnes graces de l'empereur Néron. Il lui promit de s'élever dans l'air, prétendant par-là imiter l'ascension de Jésus-Christ. Les Pères, desquels nous tenons ce fait, ajoutent qu'il prit effectivement son essor par la vertu du pouvoir magique, en présence de l'empereur ; mais que S. Pierre et S. Paul s'étant mis en prières, l'imposteur tomba à terre, qu'il eut une jambe cassée de sa chute, et qu'il mourut peu de jours après dans la rage et le désespoir.

Les progrès que l'Evangile faisoit tous les jours à Rome, par les miracles et les prédications des Apôtres, furent, selon

Lactance, la cause de la persécution que Néron excita contre l'Eglise. S. Pierre et S. Paul ayant été arrêtés, restèrent huit mois en prison. Le premier fut condamné au supplice de la croix; mais il demanda à être crucifié la tête en bas, se jugeant indigne de mourir de la même manière que son divin maître; ce que les bourreaux lui accordèrent. On met son martyre, ainsi que celui de S. Paul, dans l'année 65.

S. Chrysostôme ne pouvoit retenir les transports de sa piété et de son admiration lorsqu'il nommoit ces deux Saints, et sur-tout lorsqu'il parloit de l'amour de S. Pierre pour son divin maître. Il l'appelle « le coryphée du chœur apos» tolique, la bouche de tous les Apôtres, » la tête et le chef de cette famille, le pas» teur de tout le monde, le fondement » de l'Eglise ».

PRATIQUE. Que la pénitence de saint Pierre soit le modèle de celle de tous les pécheurs, ils en recevront la récompense dans cette vie et dans l'autre. Quel que puisse être leur état, qu'ils usent ainsi du monde, comme n'en usant pas; qu'ils aient des biens, sans y attacher leur cœur; qu'ils se livrent aux affaires temporelles, pour correspondre aux vues de la providence, mais sans avoir rien de terrestre dans leurs affections; alors ils seront de véritables

citoyens du ciel, au milieu du monde, et Dieu les couronnera.

PRIÈRE. Accordez-nous, Seigneur, cet esprit de détachement qui caractérise notre foi, et ne permettez pas que nous nous laissions plus longtemps éblouir par les vanités de ce monde, ni que par notre affection à des biens périssables, nous nous exposions à la perte du bonheur éternel promis à vos disciples fidèles, et qui leur est acquis par vos mérites infinis. Ainsi soit-il.

Trentième jour de Juin.

SAINT PAUL, *Apôtre.*

COMME nous avons parlé de la conversion de S. Paul, sous le 25 janvier, nous allons reprendre l'histoire de sa vie à cette époque. Lorsqu'il eut été baptisé, il prêcha quelques jours Jésus-Christ dans la ville de Damas, qui étoit de la domination d'Arétas, roi d'Arabie, et beau-père d'Hérode Antipas. Les Juifs, confondus par la force de ses discours, formèrent le projet de lui ôter la vie, et mirent le gouverneur de la ville dans leurs intérêts. Les frères, avertis du danger qu'il couroit, le descendirent durant la nuit dans une corbeille, par une fenêtre qui donnoit sur les murailles de la ville. Il passa trois ans, partie à Damas, partie dans le pays d'alentour. Il se rendit en-

suite à Jérusalem, pour voir S. Pierre. La plupart des Chrétiens l'avoient d'abord évité, craignant quelque dessein caché de la part d'un homme qui avoit persécuté l'église avec tant de fureur.

Pendant son séjour à Jérusalem, il se montra très-zélé pour la conversion des Juifs, et ceux-ci, loin de l'écouter, cherchèrent les moyens de se défaire de lui; mais les fidèles le tirèrent de leurs mains, en le conduisant à Césarée, d'où il s'embarqua pour Tarse sa patrie. Il s'y occupa pendant plus de trois ans à y prêcher, ainsi que dans les contrées voisines de la Cilicie et de la Syrie, et ses prédications y eurent le plus grand succès. Etant venu à Antioche avec S. Barnabé, ils y travaillèrent l'un et l'autre avec autant de fruit que de zèle. A l'occasion de la peste qui avoit ravagé l'empire, et sur-tout la Judée, les fidèles d'entre les Juifs se trouvèrent réduits à une extrême misère; ceux d'Antioche firent une quête pour eux, et la leur envoyèrent par saint Paul et saint Barnabé.

Il paroît que ce fut vers ce temps-là que S. Paul fut ravi jusqu'au troisième ciel, faveur dont il parloit quatorze ans après. Dieu, pour le préserver de l'enflure de l'orgueil, permit qu'il fût tourmenté par l'aiguillon de la chair, et comme par les

soufflets de satan ; ce que plusieurs pères entendent des tentations honteuses. L'Apôtre châtioit son corps par de longues veilles et des jeûnes rigoureux, de peur qu'en prêchant aux autres, il ne tombât lui-même, dans le danger et ne perdît la couronne. Semblable à un athlète qui n'envisage que le but où il doit arriver, de crainte qu'en parcourant l'espace déjà parcouru, il ne perde l'avantage qu'il a sur ses adversaires, et ne soit privé du prix destiné au vainqueur, il se regardoit comme un serviteur inutile et bien éloigné d'accomplir tout ce qu'il devoit à Dieu ; car quoique sa conscience ne lui reprochât rien, il ne se croyoit pas pour cela justifié devant le Seigneur. Il se plaisoit dans ses humiliations, dans sa foiblesse et son néant, afin que Dieu, en qui il mettoit son unique force, fût seul glorifié en toutes choses. Il se réjouissoit de souffrir, dès qu'il s'agissoit de faire connoître et aimer Jésus-Christ. Il se croyoit redevable aux Grecs et aux Barbares, aux sages et aux insensés, aux savans et aux ignorans, aux Juifs et aux Gentils. Il ne vivoit plus, c'étoit Jésus-Christ qui vivoit en lui.

Cependant le Saint-Esprit dit aux frères, par quelques prophètes, de lui séparer Paul et Barnabé, pour l'ouvrage auquel il les avoit destinés, c'est-à-dire,

pour aller annoncer la foi à toutes les nations avec une pleine autorité. Telle fut l'élection de S. Paul à l'apostolat. Il ne voulut point, comme les autres apôtres, vivre de l'évangile ; mais il gagnoit de quoi subsister, en faisant des tentes qui servoient aux soldats et aux mariniers. Il savoit également vivre dans la pauvreté et l'abondance.

La nécessité où il étoit de défendre la dignité de son apostolat, d'où dépendoit le fruit de son ministère, l'a fait parler une fois de ses révélations et de ses priviléges ; mais on voit par les termes dont il se sert, qu'il en rapporte à Dieu toute la gloire. Il prend occasion des faveurs qu'il a reçues, de trembler et de s'humilier. Il ne relève ce qui pouvoit être à son avantage, que quand le salut de ses frères y est intéressé. Sans cesse il revient à ses infirmités, dans lesquelles il se glorifie. Il raconte ce qui étoit pour lui un sujet de confusion. Il est, dit-il, un blasphémateur, un persécuteur, un avorton, le dernier des Apôtres, indigne même de porter le nom d'apôtre.

S. Paul étant parti d'Antioche avec S. Barnabé en 44, se rendit à Séleucie, où il s'embarqua pour aller en Chypre. Il prêcha d'abord à Salamine dans la synagogue des Juifs. Il traversa ensuite

tout le pays jusqu'à Paphos, ville située de l'autre côté de l'île, et où le proconsul romain faisoit sa résidence. Ce proconsul se nommoit Sergius-Paulus; c'étoit un homme sage et prudent, mais il s'étoit laissé séduire par le magicien Barjesus, autrement appelé Elymas. Il désira voir et entendre S. Paul, d'après la réputation que ses miracles lui avoient acquise. Comme Elymas s'opposoit à la prédication de l'Apôtre, il devint tout-à-coup aveugle en punition de son péché, et il fut réduit à chercher quelqu'un pour le conduire. Le proconsul, touché de ce prodige et du discours de S. Paul, se convertit et reçut le baptême. On pense que l'Apôtre prit le nom de Paul, à l'occasion de cet événement; du moins S. Luc ne lui donne-t-il que celui-là dans la suite des Actes.

De Perge, S. Paul alla à Antioche, capitale de la Pisidie. Plusieurs, frappés de ses discours, crurent en Jésus-Christ; mais la plupart des Juifs le chassèrent du pays avec S. Barnabé. Les deux Apôtres vinrent à Icône, dans la Lycaonie, où ils convertirent un grand nombre de Juifs et de Gentils. Mais à la fin ils furent obligés de s'enfuir secrètement, pour éviter la fureur des ennemis de la vérité, qui vouloient les lapider. De-là ils

portèrent l'Evangile à Lystre, à Derbe, et dans d'autres lieux de la Lycaonie. Ce fut à Lystre que S. Paul guérit un homme perclus de ses jambes, et qui n'avoit jamais marché. Le peuple témoin de ce prodige, se mit à crier, en parlant des Apôtres, que les dieux étoient venus les visiter sous une forme humaine. On se préparoit même à leur offrir des sacrifices. Paul et Barnabé déchirèrent leurs vêtemens, pour marquer combien ils détestoient la conduite des païens, et pour prévenir la cérémonie sacrilége qu'ils avoient dessein de faire. Peu de temps après, S. Paul fut lapidé et laissé comme mort par ce même peuple qui avoit voulu l'adorer. Mais la vie lui fut rendue par les soins que les fidèles prirent de lui, et il retourna dans la ville avec eux. Cependant, pour ne point aigrir ses persécuteurs, il partit le lendemain avec S. Barnabé, et continua ses courses apostoliques. Il étoit à Jérusalem en 51, et il assista au concile général qui se tint en cette ville. Il fit ensuite la visite des églises qu'il avoit fondées en Orient. Etant à Lystre, il circoncit Timothée son disciple, par condescendance pour les Juifs. Mais depuis il refusa de circoncire Tite, pour assurer la liberté de l'Evangile, qui affran-

chit les hommes des observances de la loi ancienne.

Dieu ayant appelé S. Paul en Macédoine, il se rendit à Philippes où il prêcha dans un oratoire des Juifs. Il convertit entre autres une marchande de pourpre, nommée Lydie. Cette femme, qui reçut le baptême avec toute sa famille, obligea le saint Apôtre de loger chez elle. Il y avoit dans cette ville, une esclave possédée du démon, qui, en devinant, produisoit à ses maîtres un gain considérable. S. Paul commanda au démon, au nom de Jésus-Christ, de sortir de cette fille, ce qu'il fit à l'heure même. L'avarice des maîtres de l'esclave les irrita contre les saints Apôtres; on les conduisit devant les magistrats, qui les firent frapper de verges, et qui les mirent ensuite dans un noir cachot. Au milieu de la nuit, pendant qu'ils prioient Dieu à haute voix, il se fit un grand tremblement de terre, la prison en fut ébranlée, les portes s'ouvrirent, et les fers mêmes des prisonniers furent rompus. Le bruit éveilla le geôlier, qui craignant que les prisonniers ne se fussent sauvés, prit son épée de désespoir pour s'en percer. S. Paul lui cria que personne n'étoit sorti. Cet homme, frappé du miracle et touché de la bonté de l'Apôtre, vint se

jeter à ses pieds, et demanda le baptême, ainsi que toute sa famille. Le lendemain matin, le geôlier eut ordre d'élargir les Serviteurs de Dieu. S. Paul, qui avoit souffert sans se plaindre la prison et les coups de verges, dit qu'il étoit étrange qu'on eût outragé des citoyens romains sans connoissance de cause, et qu'on prétendît encore les renvoyer secrètement des prisons, sans leur faire aucune sorte de réparation. Il en agit de là sorte pour intimider les juges, et pour les intéresser en faveur des fidèles. Les magistrats, tremblans au nom de citoyen romain, vinrent en personne à la prison, et prièrent les Saints d'en sortir.

Saint Paul, après diverses courses, chargea Silas et Timothée d'achever l'ouvrage qu'il avoit commencé, et prit la route d'Athènes. Les Athéniens avoient beaucoup de goût pour les sciences, mais ils étoient en même temps fort superstitieux. Ils adoroient toutes les prétendues divinités des autres peuples; et de peur d'en avoir oublié quelqu'une, ils avoient un autel qui portoit cette inscription: *Au dieu inconnu.* S. Paul prêcha l'Evangile aux Juifs et aux Gentils dans les places publiques, et même dans l'Aréopage, c'est-à-dire, devant le tribunal le plus renommé de toute la Grèce. Denys l'Aréo-

pagite embrassa la foi, ainsi qu'une femme de considération, nommée Damaris, et plusieurs autres personnes. Timothée vint le trouver à Athènes; mais il l'envoya à Thessalonique où les fidèles de cette ville étoient cruellement persécutés, afin qu'il les soutînt et les fortifiât dans leurs épreuves. D'Athènes, il passa à Corinthe. Ce fut de cette ville qu'il écrivit ses deux épîtres aux Thessaloniciens.

Pendant son séjour à Ephèse, il opéra un grand nombre de conversions par ses discours et par ses miracles; mais il souffrit de cruelles persécutions de la part des Juifs. Il y avoit dans cette ville un temple fameux de Diane, dont l'image étoit en grande vénération. On en faisoit de petites d'argent qui avoient la même forme, et les païens zélés ne manquoient pas de les acheter; un orfèvre, nommé Démétrius, en retiroit un gain considérable. Mais voyant que son commerce diminuoit depuis la prédication de saint Paul, il ameuta contre lui les habitans de la ville. On chercha l'Apôtre pour l'exposer aux bêtes dans l'amphithéâtre; ce ne fut qu'avec beaucoup de peine qu'on vint à bout de calmer la populace. Deux ans auparavant, S. Paul avoit écrit de Corinthe, son épître aux Galates; il y

montra un zèle et une vigilance vraiment apostolique, parce que ce peuple étoit grossier, et qu'il avoit écouté de faux docteurs, qui vouloient allier les cérémonies légales avec l'Evangile. En 56, il écrivit aux Corinthiens, pour faire cesser la division qui s'étoit mise entre eux. Dans un second voyage qu'il fit en Macédoine, il écrivit sa seconde épître aux Corinthiens, auxquels il fit peu de temps après une troisième visite. En 58, il écrivit de Corinthe, son épître aux Romains.

Après trois mois de séjour dans la Grèce, il partit pour porter aux fidèles de la Judée les aumônes qu'il avoit recueillies dans la Macédoine et l'Achaïe. La veille de son départ de Troade, les fidèles s'assemblèrent pour l'entendre prêcher, et pour rompre avec lui le pain sacré. Un accident vint troubler à minuit cette sainte assemblée : un jeune homme, nommé Eutyque, assis sur une fenêtre, s'étant endormi pendant que l'Apôtre parloit, tomba du troisième étage, et fut emporté mort ; mais saint Paul lui rendit aussi-tôt la vie, et continua d'instruire les frères jusqu'au jour. A son arrivée à Tyr, quelques chrétiens, favorisés du don de prophétie, le conjurèrent de ne point aller à Jérusalem,

lui prédisant les maux qu'il auroit à y souffrir. N'ayant pu réussir à le détourner de sa résolution, ils l'embrassèrent, et prièrent avec lui sur le rivage. Il continua donc sa route pour arriver au terme de son voyage. Il entra dans Jérusalem en 58, environ la vingt-troisième année après sa conversion. Il suivit le conseil qu'on lui donna, de faire les dépenses nécessaires pour les sacrifices que devoient offrir quatre Nazaréens dont le temps expiroit. Par-là il prouvoit aux Juifs qu'il ne condamnoit point leur loi. Quelques Juifs animèrent le peuple contre lui ; ils s'imaginoient faussement qu'il avoit amené un Gentil dans le temple. On se saisit de sa personne, dans le dessein de le massacrer. Le tribun Lysias le tira des mains de ses ennemis. Saint Paul, délivré, fit un discours au peuple, où il raconta la manière miraculeuse dont il avoit été converti. Il ajouta qu'il avoit commission expresse d'en-haut de prêcher aux Gentils. Il eut à peine prononcé ces dernières paroles, que le peuple poussa un cri de fureur, et demanda sa mort. Lysias l'ayant condamné à être fouetté, l'Apôtre demanda de quel droit on traitoit ainsi un citoyen romain avant qu'il eût été entendu, et condamné selon

les loix. On relâcha donc S. Paul, et on le conduisit dans la tour Antonia.

Le lendemain, le conseil des Juifs s'assembla par l'ordre du tribun. On amena aussi S. Paul. Mais dès qu'il voulut commencer à parler, le grand-prêtre Ananie lui fit donner un soufflet. L'Apôtre jugeant qu'il étoit de l'intérêt de la vérité de montrer en cette occasion de la force et de la vigueur, fit sentir l'injustice de l'outrage qu'il venoit de recevoir. Il menaça Ananie de la justice divine, et l'appela *muraille blanchie*. Cependant, quand on l'eut averti qu'Ananie étoit le grand-prêtre, il s'excusa sur ce qu'il ne l'avoit pas connu. La résurrection de J. C. étant l'article capital de notre foi, S. Paul s'écria qu'il n'étoit accusé que pour soutenir la résurrection des morts. Les Pharisiens, qui défendoient avec zèle ce point contre les Sadducéens, prirent alors le parti de l'Apôtre; en sorte qu'il s'éleva une contestation parmi les Juifs mêmes. Lysias, craignant que S. Paul ne fût mis en pièces dans ce tumulte, le fit ramener dans le camp. Quarante Juifs ayant conspiré sa mort, le tribun l'envoya, sous bonne escorte, à Félix, gouverneur de la province, qui faisoit sa résidence à Césarée. Le grand-prêtre l'y suivit, avec l'orateur Tertullus.

Celui-ci accusa l'Apôtre d'exciter des troubles, et d'avoir profané le temple. S. Paul détruisit facilement ces deux chefs d'accusation. Il avoua qu'il adoroit Dieu conformément à la doctrine de ceux que ses accusateurs traitoient d'hérétiques ; et il ajouta qu'il avoit en cela pour garans les patriarches et les prophètes ; et que, dans l'attente de la résurrection des bons et des méchans, il tâchoit de vivre d'une manière irréprochable envers Dieu et les hommes. Félix laissa S. Paul deux ans en prison. Par-là il cherchoit à plaire aux Juifs, et il se flattoit que les chrétiens lui donneroient de l'argent pour obtenir la liberté du saint Apôtre.

Cependant Porcius-Festus succéda à Félix dans le gouvernement de la Judée. S. Paul fut de nouveau accusé devant lui par les Juifs ; mais il en appela à l'empereur, pour n'être point exposé à la rage de ses persécuteurs. Le roi Agrippa étant venu saluer le nouveau gouverneur, témoigna un grand désir de voir l'Apôtre. Il eut cette satisfaction ; mais il n'ouvrit pas les yeux à la lumière de l'évangile, parce qu'il endurcit son cœur contre les impressions de la grace. Il dit à Festus qu'on auroit pu mettre S. Paul en liberté, sans son appel à l'empereur. Il avoit été réglé par les loix romaines,

que, dans le cas d'un appel interjeté et reçu dans une cour, le juge inférieur perdoit tout droit de condamner ou d'absoudre.

Enfin on donna des ordres pour l'embarquement de S. Paul. Après une navigation longue et périlleuse, il aborda dans l'île de Malte, pour lors soumise aux Romains. Les habitans le reçurent avec bonté, et firent allumer un grand feu pour réchauffer tout l'équipage. L'Apôtre y ayant mis un paquet de broussailles, il en sortit une vipère qui s'attacha à sa main. Aussi-tôt il secoua l'animal dans le feu, et il ne lui en arriva rien. Les habitans crurent qu'il alloit enfler et mourir; et ils se disoient entr'eux qu'il devoit être quelque meurtrier poursuivi par la vengeance du ciel. Mais voyant qu'il ne lui arrivoit aucun mal, ils changèrent de langage, et s'écrièrent que Paul étoit un dieu. L'Apôtre et ceux de sa compagnie passèrent trois jours dans la maison de Publius. L'hospitalité qu'il exerça en cette occasion fut bientôt récompensée; car S. Paul guérit le père de Publius malade, d'une fièvre et d'une dyssenterie, en priant pour lui, et en lui imposant les mains.

Le saint Apôtre arriva à Rome, au printemps de l'année 61. On lui permit

de vivre en son particulier, avec une garde destinée, moins à l'empêcher de s'enfuir, qu'à le garantir des mauvais effets de la haine des Juifs. Il avoit la liberté d'annoncer l'évangile à tous ceux qui venoient le voir. Comme il ne se présentoit point d'accusateurs contre lui, on lui accorda son élargissement au bout de deux ans. Ce fut d'Italie qu'il écrivit ses Epîtres aux Philippiens, à Philémon, aux Colossiens et aux Hébreux. Ayant passé en Orient, il prêcha dans diverses contrées. Durant ses courses apostoliques, il établit la foi dans l'île de Crète, dont S. Tite fut fait évêque. Il confia à S. Timothée le gouvernement de l'Eglise d'Ephèse. Ce fut vers le même temps qu'il écrivit ses Epîtres aux saints évêques dont nous venons de parler.

Lorsqu'il fut de retour à Rome, Dieu lui fit connoître qu'il souffriroit le martyre dans cette ville. Il avoit toujours regardé la mort comme un gain, et avoit toujours désiré avec ardeur d'être réuni à Jésus-Christ. Il n'y avoit que le désir d'accomplir la volonté céleste et le zèle du salut des ames qui pussent modérer l'activité du désir qu'il avoit de quitter la terre. Enfin il vit arriver le terme heureux de ses travaux. Il eut la tête

tranchée, au rapport des anciens auteurs ecclésiastiques.

S. Chrysostôme se montre pénétré d'une vénération extraordinaire pour le saint Apôtre, dans les Homélies qu'il a composées sur ses Epîtres, et dans ses sept Panégyriques. Lorsqu'il parle de sa charité, de sa patience, de son zèle, de ses souffrances et de la force invincible de sa voix, il s'exprime avec une dévotion très-affectueuse, et avec une douceur de style, une énergie de sentiment et une éloquence vraiment dignes de l'Apôtre et de son panégyriste.

PRATIQUE. Le tombeau d'un pauvre artisan fut plus respecté que ne l'ont jamais été les empereurs romains, même de leur vivant. On alloit de toutes parts implorer le secours et la protection de cet Apôtre ; et les empereurs eux-mêmes se prosternoient devant les restes de sa dépouille mortelle, selon la remarque de S. Chrysostôme. Voilà jusqu'où le Seigneur est admirable dans ses Saints, dont la gloire dans le ciel sera toujours ineffable.

PRIÈRE. Nous nous adressons à vous, Seigneur, avec confiance, pour implorer votre miséricorde. Pénétrez-nous de son esprit, afin que nous apprenions ce que c'est que d'être les vrais disciples d'un Dieu crucifié. Ainsi soit-il.

FIN DU MOIS DE JUIN
ET DU TOME SECOND.

627552

teurs

énétré
ur le
u il a
s ses
de sa
le, de
cible
dévo-
dou-
ment
es de

re ar-
mais
e leur
plorer
ôtre ;
oster.
mor-
tôme.
irable
le ciel

neur,
iséri-
que
vrais